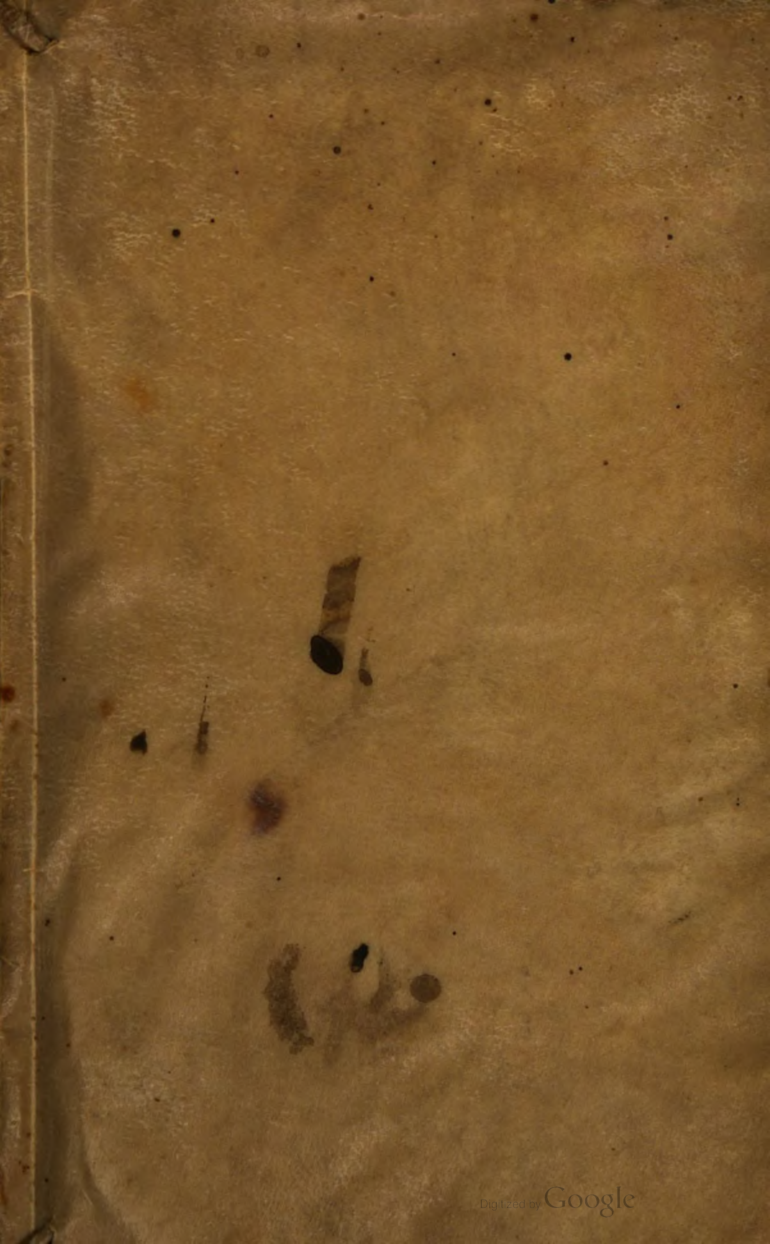
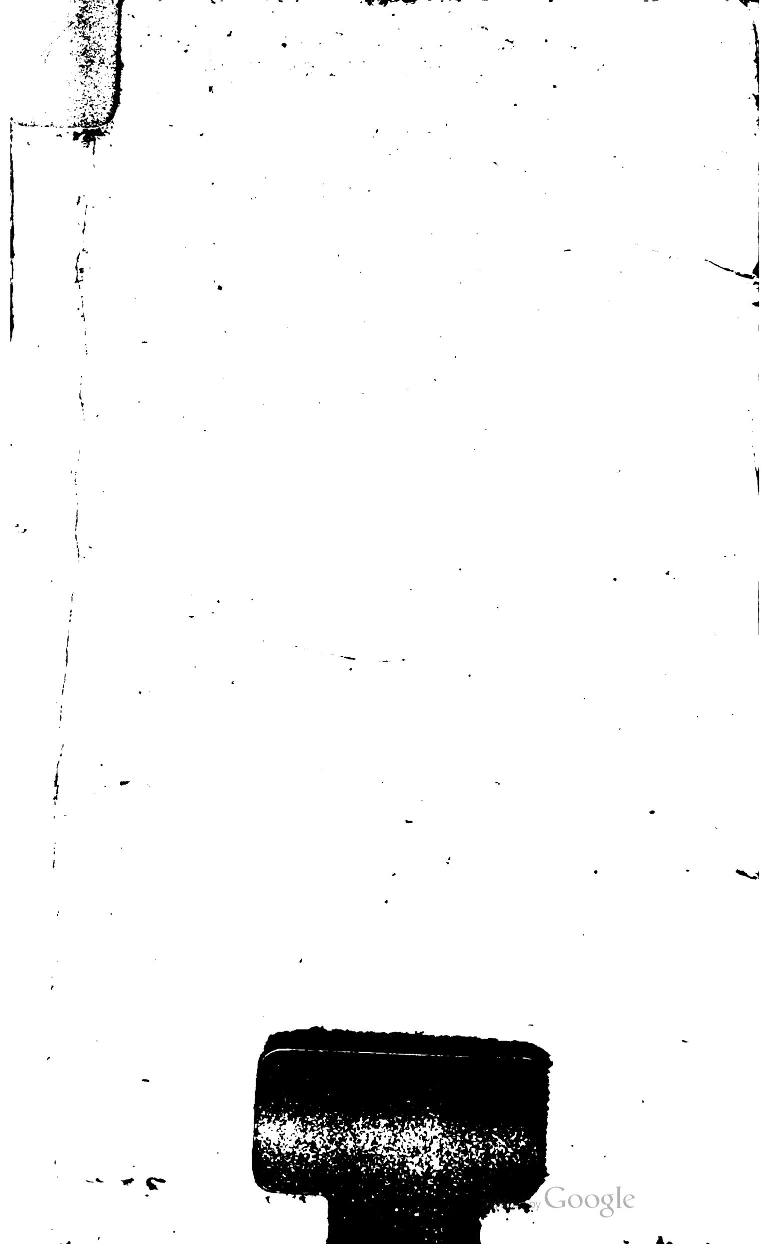




LES CONSOLATIONS DE LA PHILOSOPHIE, ET DE LA THEOLOGIE.

Par M. de CERIZIERS,
Aumosnier du Roy.

Edition septiesme.





A LYON,
Pour IEAN HVGVETAN, en ruë
Merciere à la Prouidence.

M. CD. LVII.
Auec Approbation, & Permission.

AV SAINCT ESPRIT.

PVISSANT appuy de nos foiblesses, diuin Paraclet des ames desolées ; amour tousiours veillant sur nos besoins. Charité qui ne cesse iamais de soulager nos peines ; C'est à vous que tous nos ouurages appartiennent ; puis que toutes nos sainctes pensées sont des presens de vostre bonté & des productions de vostre grace. Mais certes celuy-cy, plus que tous les autres est à vous, puis que c'est vne Consolation que la Sapience donne aux malheureux, & que vous estes celle que Iesus veritable Sapience du Pere, enuoye à ses Apostres, pour adoucir les regrets de son absence. N'estes-vous pas le Pere des Pauures, le Tuteur des Orphelins, le Consolateur des affligez, le doux hoste du cœur, & le refuge des miserables? N'estes-vous pas le repos de nostre trauail, le rafraischissement de nos ardeurs, le soulas de nos larmes & la diuine Panacée de toutes nos douleurs; Si nous auons vn Aduocat, qui sollicite sans cesse les bontez de Dieu, au secours de nos miseres, j'apprens que c'est de vous que vient

cette voix esclatante, qui par des gemissemens inénarrables, demande des faueurs qu'il nous est impossible d'obtenir, quoy qu'il nous soit necessaire de les auoir. Si ie voy vn esprit porté sur la face des eaux, on m'asseure que c'est celuy de mon Dieu, & que l'abysme seroit sterile, si son amour n'en eschauffoit la glace. Vous estes donc le diuin Esprit qui vous deuez respandre sur les eaux ameres de nos larmes; autrement leur flux continuel nous traisnera dans vne mer d'ennuys, sans tarir la source de nos desastres. Helas! que seruiroient nos sanglots, n'estans pas soustenus de vostre pitoyable voix, ny meslez à ces gemissemens qui ne peuuent estre refutez ny exprimez? Innocente Colombe, accordez vos souspirs aux nostres, pour leur donner du merite: benissez nos miseres, afin que nous en tirions du profit & vous de la gloire. Espanchez sur nous ces langues ou ces larmes de feu qui font parler sans aigreur & fondre auecque plaisir. O malheurs, ô infortunes, attaquez-nous; ô flammes, ô amour secourez-nous; pourueu que ie possede mon Consolateur, ie ne refuse point de disgrace.

A MON



A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

J'aurois mauuaise opinion de vostre incomparable vertu, si ie la croyois exempte des attaques de l'enuie. Mais certes j'aurois trop de vanité, si ie iugeois mon discours necessaire à sa defense. Cette grande & glorieuse vie, qui fait le plus beau spectacle de l'Europe, monstre clairement, que comme rien n'est capable de vaincre vostre courage, il n'y a que vostre esprit, qui puisse dignement parler à la Fortune. Ceux qui ont regardé vos triomphes sans ialousie, & qui ont leu les precieux monumens de vos estudes auecque loisir, n'auront point d'autre sentiment que le mien, pourueu qu'ils veüillent estre iustes. Aussi veu-je protester à vostre Eminence, que ie n'ay point de presomptueux dessein: & que le motif, qui me porte à luy offrir cét ouurage, a des raisons toutes pures de vanité, & qui sont pleines de respect. Ma Theologie, toute ignorante qu'elle est des affaires du monde, sçait assez, que sans vostre appuy elle n'en doit promettre à personne. Et d'ailleurs cognoissant que vostre bonté est le commun refuge des affligez: & qu'il

n'est point d'innocence mal-heureuse, qui ne s'approche de vous auec auantage : elle penseroit rauir vostre gloire, de presenter sans vostre aueu du secours à leurs miseres. Elle a mesme si peu d'opinions de ses forces, & de son adresse, qu'elle apprehende d'auoir besoin de la Consolation qu'elle veut donner à l'infortune, si vous ne l'asseurez de l'honneur de vos bonnes graces. Ce qui luy en fait esperer la faueur, outre les preuues generales de vostre generosité, c'est qu'elle ne sçauroit s'imaginer, que vous luy refusiez l'entrée de vostre Cabinet, apres luy auoir basty vn Palais dans la plus auguste ville de l'Vniuers. Que si vous me commandez d'expliquer plus nettement mon intention, ie vous diray, Monseigneur, qu'on ne me peut demander pourquoy ie rends cét hommage à vostre Eminence, qu'on ne me demande pourquoy ie suis François. Ces veilles infatigables qui vous attachent comme l'intelligence visible de cét Estat aux pensées de nostre salut : Ce zele que vous auez pour la grandeur de nostre victorieux Monarque : Ces soins que vous apportez à nous maintenir dans les aduantages, que le courage nous donne sur les autres Nations ; La constance que vous employez pour corriger ce defaut, que l'on nous reproche dans la qualité de Conquerans ; Ce sont à n'en point mentir, des causes assez iustes pour obliger ma plume à l'hommage de vôtre merite. Peut-estre iugera-t'on que ie me deuois contenter du culte interieur de la pensée, & que ie pouuois taire vne affection, qui toute raisonnable qu'elle est, ne laisse pas d'estre importune. Ie sçay bien qu'vne vertu si publique que la vostre n'a nullement besoin de mon suffrage : mais aussi dois-je demeurer muet, parce que ie suis inutile : & & n'auoir point de desir : parce que ie manque de pouuoir. Il y a des passions qui peuuent estre discretes : il y en a, qui veulent estre libres. C'est ce qui me persuade, que vostre Eminence ne condamnera pas vn mouuement, que

Dieu

Dieu commande à ses creatures, & que vous souffrirez, qu'vn homme qui ne vous peut seruir, vous reuere. Sur cette confiance, ie prends la hardiesse de vous rendre cette preuue de ma deuotion, comme vn gage certain des vœux que ie presenteray toute ma vie à Dieu, pour la prosperité de vostre importante personne. Mon zele me sera glorieux, s'il vous est aggreable: & j'auray ma recompense, quand j'auray la permission de me dire,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE EMINENCE,

Le tres-humble, & tres-obeïssant, & tres-affectionné seruiteur, RENE' DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.

APPROBATION.

IE sous-signé Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de Toulouse, suiuant les Priuileges à nous octroyez par les Roys tres-Chrestiens Henry III. Henry IV. & Louys XIII. à present regnant, permet à IEAN CAMVSAT, Marchand Libraire Iuré à Paris, d'imprimer vn Liure intitulé, *La Consolation de la Philosophie & Theologie*, composé par le P. RENÉ DE CERISIERS, Religieux de nostre Compagnie, & reueu par trois Peres de la mesme Compagnie, qui l'ont approuué. Fait à Aurilhac, le 12. de Iuin 1638.

IEAN FILLEAV.

Permission du Procureur du Roy.

IE *n'empesche pour le Roy, attendu que le temps du Priuilege accordé pour l'Impression du Liure intitulé*, Les Consolations de la Philosophie, & de la Theologie, par le P. DE CERISIERS, *est expiré, que ledit Liure soit imprimé & mis en lumiere*, par Iean Huguetan le ieune, Marchand Libraire en cette Ville, *auec defences à tous autres en tel cas requises. Fait le vingt-deuxiesme Aoust, mil six-cens quarante-sept.*

LORIN.

PERMISSION.

SOit fait suiuant les Conclusions du Procureur du Roy. Fait le 26. Aoust 1647.

DVSAVZEY.

DESSEIN DE L'AVTHEVR.

IL y a prés de trois ans que ie donnay la troisiesme traduction de Boëce au public, & que ie taschay de faire parler sa Philosophie à nôtre mode. L'accueil de beaucoup d'honnestes gens, & l'honneur qu'on luy a fait de ne le point traicter en Estranger ny en Barbare, m'a sollicité d'executer vne pensée qui me vint ; trauaillant à cét ouurage. Si mon employ, m'eust laissé quelques heures libres, elle seroit maintenant vieille, mais certes ie puis dire auec vn ancien, que si ce Liure est fait depuis ce long-temps, que les paroles luy manquoient encore. Quelques-vns apres auoir leû la Consolation de Boëce, se sont estonnés que ce grand Homme qui estoit non seulement fidelle, mais encore Martyr de Iesus-Christ, n'a touché aucun des motifs, qu'on peut tirer de sa Croix & de ses souffrances. I'auoüe que i'ay eu le mesme scrupule, & que sans la lecture de ses autres œuures au lieu de loüer cette excellente piece, i'estois au poinct de douter de sa creance. Neantmoins toutes choses bien considerées, ie trouue qu'il a fait cette faute auecque iugement ; & que sans temerité on ne peut soupçonner sa Religion ny blasmer sa conduitte. Il escriuoit en vn siecle, où presque tout le Senat estoit Payen & le reste de l'Italie Arrienne. De sorte que se seruir de l'exemple du Sauueur, c'estoit produire vne raison foible pour les Ariens, qui ne le croyent pas Dieu, & nulle pour les Gentils qui mesme ne le tenoient pas homme. Au moins ne sçauroit-on dire que ce motif eust esté surnaturel, ny aux vns, ny aux autres, puisque le Messie ne passoit parmy eux que

pour vn miserable, ou au plus, que pour la premiere & la plus parfaite des creatures. On peut encore adiouster que cét excellent Philosophe vouloit iustifier la conduite de Dieu à tous les hommes, faisant voir au monde qu'il auoit mis dans la seule Morales des remedes suffisans à tous les maux de la Fortune. Ces raisons à mon aduis, excusent le silence de Boëce, & nous obligent de reuerer vn trauail, que nous ne pouuons receuoir auecque murmure, sans nous marquer d'ingratitude. De moy en mon particulier, ie luy sçay gré d'en auoir vsé de la sorte; puis qu'il me donne le moyen de seruir le public, en adioustant vn crayon de ce qui manque à son ouurage. Ie ne suis pas assez vain pour croire, que ie puisse remplir son idée, mais ie suis assez courageux pour m'efforcer de la suiure. Ce sera donc la Theologie ou la Sapience diuine qui parlera dans ce Dialogue, & qui sans s'arrester aux raisons Morales, produira les surnaturelles qu'on a de souffrir auecque ioye. Mille Heros se sont presentez à moy, pour entrer dans ce Colloque & pour seruir de matiere à mes pensées. Les Chrysostomes, les Athanases, les Hierosmes dans la primitiue Eglise: Chez nous Pretextat, Gregoire de Tours, & plus pres de nostre siecle, sainct Thomas de Cantorbie, sainct Anselme, Thomas Morus, Iean Fichet, le Cardinal Pol, & beaucoup d'autres, pretendoient qu'ayans esté les plus illustres Martyrs de la patience, ils deuoient estre les plus humbles Disciples de la Theologie. Dans cette agreable & riche confusion, ie me suis determiné au choix d'vn des plus grands Prelats de l'Eglise, & pour le rang qu'il a tenu, & pour l'exemple qu'il luy a laissé. Qui pourroit mieux soustenir mon dessein & succeder à vn Senateur Romain, que celuy qui a beaucoup plus esté Vicaire de Iesus-

Christ,

Christ, pour porter la Croix, que pour conduire son troupeau ? Personne ne doit disputer à Celestin V. d'auoir esté cét heureux Cyreneen, qui a pris bonne part aux ameres faueurs du Caluaire. Iamais homme du monde n'a souffert vn plus illustres Persecuteur: iamais souuerain Pontife n'a trouué de plus rudes espines sous sa triple Courōne. Boniface son successeur (selon la pensée du Cardinal d'Ailly) fut son Herode à Rome, & Celestin ayant repris son premier nom, fut son S. Pierre aux Liens, à Anagny. Ses fuites de beaucoup d'années, sa prison de dix mois, & sa mort dans le besoin de toutes choses, sont des traicts qui representent assez naifuement vn miserable. Pour donner plus d'entrée dans mon dessein, j'estime qu'il n'est point hors de propos de recueillir icy les principaux points de son histoire. Celestin qu'on nommoit deuant son Pontificat, Pierre de Moron, estoit natif de l'Abrusso, ou de la terre de Labour. Son pere Angelere reçeut dés sa naissance des presages de sa saincteté future : parce que sa femme le vid sortir de son ventre vestu d'vne robe religieuse. Ce miraculeux enfant n'auoit point de plus ordinaire discours que ces paroles : Ie veux estre bon seruiteur de Dieu. Apres la mort d'Angelere, sa mere fut auertie du Ciel, de faire estudier son fils, ce qu'elle fit tres-volontiers, quoy que sa resolution fust combatuë de beaucoup de grandes considerations. La vision qui luy representa son petit Pierre gardant vn troupeau de brebis plus blanches que leur laict, la fit chanceler long-temps, pour ne se pouuoir resoudre d'auoir vn berger en sa famille. Mais le succez luy apprit, que le sens qu'elle donnoit à ceste instruction Celeste, estoit trop materiel, & que ces brebis estoit des ames, & non pas des bestes de pasture. Deuant que de monter dans la

Chaire

Chaire de sainct Pierre, sa vie n'estoit qu'vne longue mort, tant il inuenta de nouueau moyens de l'affliger. Son ieusne continuel luy preparoit des delices dans les plus communes viandes, qu'il s'espargnoit auecque tant de rigueur, que c'estoit excez de manger cinq petits pains & huit oignons en tout vn Caréme. Ses longues veilles ne permettoient qu'à regret au sommeil de toucher ses paupieres. Apres auoir demeuré trois ans dans vn trou de terre, qui seruoit plustost d'estuy que de maison à son corps, il passa dans cette montagne qui luy a donné son nom. De Moron, où il continüa cinq années ses grandes austeritez, il changea sa demeure sur vne autre montagne nommée Magella. Ce fut en ce desert, que Dieu luy apprit, qu'il falloit vaincre son corps, non pas le tüer; & que sa bonté luy fit comprendre, qu'il aimoit mieux, qu'on s'approchast de ses Autels par amour, que de s'en esloigner par trop de crainte. En fin comme il eut attiré beaucoup de ieunes gens au desir d'imiter la saincteté de sa vie, Gregoire X. approuua sa reigle à Lyon. Pendant que ce grand Anachorete menoit vne vie d'Ange dans les spelonques & les rochers de l'Italie, Dieu pensoit à luy donner le premier Trosne du monde. Les Cardinaux qui depuis deux ans empeschoient le sainct Esprit de faire vn Pape, s'accorderent en fin tous de prendre ce solitaire pour successeur de Nicolas IV. Le dessein de sa fuitte ny luy ayant pas reüssi, quelque resistance que fist sa modestie, il fallut obeyr à la volonté du Conclaue, où à parler plus proprement, suiure les dispositions du Ciel, qui l'auoit inspirée. Les Roys de Sicile & de Hongrie, & toute la Cour de Rome vindrent au rencontre de celuy qu'on pouuoit appeller, mesme deuant son eslection sa Saincteté. Cet humble Pape ne

pouuant

pouuant souffrir l'éclat d'vne si Auguste pompe, pour estre accoustumé aux ombres des forests & aux tenebres des cauernes, il en amortit les rayons par l'humilité de sa monture. Comme il fut arriué en la ville d'Aquilée, il prit le nom de Celestin: parce qu'il desiroit que sa vie fût toute celeste. Il crea douze Cardinaux à Naples, entre lesquels il voulut auoir deux de ses Religieux, afin de viure auec eux en Hermite: aussi fit-il dresser de pauures cabanes dans son Palais, où apres auoir rendu aux Peuples les deuoirs d'vn veritable Pasteur, il se retiroit pour vaquer à la perfection de son ame. Mais apres auoir reconnu d'vne experience de dix-huict mois, que la quietude du desert ne se trouuoit pas au Vatican, il quitta la premiere grandeur du monde, pour reprendre à Moron sa petite cellule. Iusques-là, cét homme de Dieu n'auoit point eu d'autre persecuteur que soy-mesme: mais Boniface VIII. luy succeda aussi bien en cét office qu'à sa chaire. Ce Pontife, qui peut estre n'a rien fait mieux que de declarer la saincteté de nostre incomparable Louys IX. ne se pouuant persuader, qu'on perdist iamais le goust de commander, employa la finesse & la cruauté pour empescher son predecesseur de penser à sa premiere place. Apres l'auoir traicté auecque l'inhumanité qu'il eust pû craindre d'vn cruel ennemy, le Patriarche de Ierusalem le mit entre les mains d'vn Chambrier du Pape, qui le laissa dans vne tour du Chasteau de Fumon, sous la garde de trente-six satellites. Ce cachot estoit si estroit, que le bon Pape n'auoit point d'autre lict, que le marchepied de l'Autel, qu'on luy permit d'y dresser de quelques planches; & si puant que deux Religieux, qui luy faisoient compagnie y tomberent bien-tost malades; Nostre sainct vieillard y traisna pourtant dix mois

entiers;

entiers : mais enfin abbatu des austeritez de sa premiere vie : & consumé des miseres de sa prison, il rendit son bien-heureux esprit à celuy qui estoit la seule consolation de ses souffrances. Dieu declara par beaucoup de miracles, le merite de sa vie : vn des plus esclatans fut, que pendant les deux derniers iours de son agonie, tous ceux qui aborderent sa chambre, virent vne grande Croix d'or soustenuë en l'air tout au deuant de sa porte. Voila briefuement ce que souffrit ce grand Pontife de celuy qui deuoit au moins respecter l'innocence de ses mœurs, s'il ne les pouuoit imiter. Quoy que la vie de Boniface soit vn des grands Problémes de l'Histoire, ie ne puis croire, qu'il ait autrement auancé les iours de Celestin, ce que quelques Autheurs escriuent. Son esprit luy fournissoit assez d'autres asseurances contre vn impuissant, sans luy suggerer de si noires pensées. Clement V. son successeur tenant son siege dans Auignon, luy donna rang parmy les Saincts à la requeste de Philippe le Bel, l'an mil trois cens & treize. Ie ne sçaurois dissimuler vne erreur qui pourroit en donnant impression d'vne trop naïfue simplicité en cét incomparable Sainct, diminüer l'estime qu'on doit faire de se peines. Certains ont creu que Celestin n'auoit quitté le Pontificat que par les artifices de Boniface & le conseil de quelques Docteurs, qu'il auoit instruits à luy persuader cette deuotion. Mais outre que ce genereux Pape auoit assez de familiarité & de commerce auec le Ciel, pour distinguer ses inspirations d'vne voix feinte & pratiquée, il n'y a point de doute qu'il auoit assez de creatures aupres de sa personne pour luy descouurir cette fourbe, quand mesme il ne l'eut pas apperceuë. Petrarque auecque beaucoup d'autres bons Autheurs parle auecque tant d'Eloge & d'estime de

ce grand-Homme, que nous auons sujet de croire qu'il ne le tenoit pas simple. Pierre d'Ailly Cardinal de Cambray, qui a escrit sa vie, deuroit auoir osté cette pensée à ces fins & deliez du siecle, qui prenent pour foiblesse tout ce que leur vertu ne sçauroit imiter. Cét excellent & iudicieux Historien marque assez expressément les bonnes estudes de Pierre de Moron, pour ne le point soupçonner de niaiserie, & dit en termes tres-exprez, qu'il ne quitta sa place à vn autre, que sur l'auis que beaucoup de Theologiens luy donnerent, qu'il nous pouuoit laisser cét exemple. Certes i'approuue la iuste colere de ce grand Cardinal François, qui ne peut supporter qu'on deshonore ainsi la plus belle action de cét Innocent Pape. Rien dauantage, ie me plaindrois volontiers auecque luy, de ce que cette generosite n'a point d'imitateurs, & qu'elle ait trouué des Critiques. Si le discours de sainct Ambroise est bon, & que la plus grande sagesse du Monde soit le mespris des honneurs, ne doit-on pas conclurre que Celestin peut tenir vn des premiers rangs parmy les sages ; puis qu'il a mesprisé la plus grande dignité de la terre ? On auoit veu deuant luy des Prelats sans Crosse, des Euesques qui auoient quitté leurs Mitres, des Roys qui auoient foulé leurs Couronnes : mais la Tiare qui couronne la teste des Souuerains Pontifes, ne s'estoit iamais veüe à leurs pieds. C'est à luy que nous deuons ce grand exemple du mespris du Monde. C'est de luy que nous tenons vn des plus beaux enseignemens que nous ayons, de souffrir, d'aymer, & de chercher la mauuaise fortune. Ce sera donc à ce braue Athlete, que cette grande Dame que j'introduis au commencement de ce Dialogue, communiquera les plus beaux secrets qui peuuent porter nos esprits à la confiance. La taille & les

habits que ie luy donne, marquent assez ses qualitez & ses deuoirs. Elle ne touche pas la terre de ses pieds: Elle a sa teste dans les Astres: d'autant qu'elle laisse la consideration des choses inferieures à la Philosophie, reseruant le Ciel à son estude. L'estofe & la façon de son habit auecque les fleurs estrangeres, qui la parsement, insinuënt que les cognoissances se tirent plustost de la Foy que du discours, & de la reuelation, que de nos richesses. La blancheur de sa robe est vne preuue de la candeur de ses veritez: & le bleu de son manteau, vne marque de leur origine. Le grand nom qui paroist au milieu de l'agrafe du manteau nous porte à reconnoistre le principal objet de cette science, & la figure du Soleil nous fait comprendre que Dieu est caché au milieu de l'esclat: & que rien ne nous empesche de le voir que le trop grand excez de sa lumiere. Son crespe n'est pas tant vn voile, qui la defende du hasle, qu'vn auis que ie donne à mon Lecteur, que les connoissances de la Theologie sont vn peu sombres & obscures, ce qu'elles tiennent du reins de la Foy, qui est leur mere. Pour ce liure mysterieux qui semble composé d'vne vieille peau & d'vn parchemin tout neuf, il est aisé de conceuoir que ie pretens insinuër l'vn & l'autre Testament, qui sert de principe au raisonnement de la Theologie. Sa triple Couronne monstre l'Empire que cette Reyne des sciences a sur toutes les autres. Au commencement de chaque liure il y aura vn Sommaire de ce qu'il contient, afin de mettre tout à la fois en veüe ce que ie desire que l'esprit gouste à diuerses reprises. Mon dessein en general est, de monstrer la gloire de souffrances, & de fournir les motifs qui nous y peuuent resoudre. Le premier Liure propose l'entreueüe de Celestin & de la Sapience, celuy-cy represente ses maux, & celle-là le

le console ; le second declare les droits que Dieu a de nous exercer comme il luy plaist,& ensemble descouure la moderation qu'il apporte dans l'vsage de son pouuoir. Dans le troisiesme on verra la fin des miseres de cette vie, non pas dans la mort de l'homme mais dans sa penible separation d'auecque les creatures, & dans son heureuse vnion auecque Dieu. Au quatriesme on apprendra de l'exemple des Saints & de celuy du Saint des Saincts,que la marque des grandes ames & la plus precieuse faueur du Ciel c'est la souffrance. Le dernier comprend les recompenses de l'aduersité, concluant par vn abregé de quelques puissantes raisons, qui frappent d'autant mieux l'esprit que moins elles ont d'estenduë. Pour suiure Boëce aussi bien dans la forme que dans le dessein de son ouurage, i'ay inseré quelques vers dans la Prose,qui seront comme des pauses à ceux qu'vne trop longue lecture pourroit ennuyer. Ie ne me suis pas d'abord resolu à cette imitation, sur ce qu'il me sembloit indigne de permettre aux Muses d'entrer dans vne si saincte Escole. Toutesfois apres auoir consideré, que la Theologie de Dauid estoit bien aussi serieuse que la mienne,& qu'il seroit aisé à ceux qui n'ayment pas la Poësie,de joindre les deux Proses prochaines,ie me suis arresté à mõ exemple,sans escouter la raison auecque tant de scrupule. Si la mienne ne peut agréer, ie consents qu'on la mesprise, & que pour me punir d'auoir mal-fait,on me condamne de ne plus rien faire de semblable.Mon Lecteur se souuiendra pourtant, s'il luy plaist (au cas que quelque chose se rebute dans ces vers) que ce n'est pas sur le Caluaire qu'il faut chercher des douceurs,& qu'il est aussi difficile d'y voir des fleurs,qu'il est souhaitable d'y trouuer des espines. Cette reflexion me fait esperer que mesme dans la rencontre de

mes rudesses, on croira que i'ay failly auec estude, & que me fautes seront prises pour des marques de iugement, plustost que pour des preuues d'insuffisance. Quoy qu'il en arriue, mes Iuges ne sçauroient me desobliger : car s'ils approuuent mon trauail, ils me font vne faueur qui me recompense ; s'ils le condamnent, ils me corrigent, me donnans suject de pratiquer ce que ie tasche de persuader à tout le monde. Ie proteste que c'est la principale fin que ie me suis proposé ; & quand ie n'en tirerois point d'autre fruict, ie seray satisfait, pourueu que ce petit ouurage fasse du bien, & que la medecine que i'ay preparée auecque quelque soin, opere l'heureux effect que i'attens de sa vertu. Afin qu'il ne luy manque rien, j'adiouste à la fin vn exercice de la Constance Chrestienne, diuisé en trentte Maximes, & autant d'affections, qui pourront seruir d'epithemes à ceux, qu'vne douleur trop prompte pourroit surprendre. Cette pratique est en forme d'esleuation à Dieu, parce que c'est à luy qu'il faut auoir recours en nos souffrances, si nous voulõs qu'elle ayent du merite. Il me reste vn seul esclaircissemẽt à donner, touchant la façon de traitter mon sujet, d'où i'esloigne, tant du texte que des marges, le nom & les paroles des Autheurs, qui me prestent leurs pensées. Sans me mettre au hazard de choquer ceux qui ayment le Grec & le Latin, ie puis dire, que faisant parler la Theologie, i'aurois mauuaise grace de prendre son credit de ceux qui le tiennent d'elle. De plus, la raison qui est presque le seul appuy de cét ouurage, n'appartenant ny à Platon, ny à sainct Thomas, mais au iugement, ie ferois vne iniustice vniuerselle d'attribuer à eux seuls, ce qui appartient à tous les hommes. Si ie me sers en quelques endroits des paroles de sainct Augustin, c'est plustost pour produi-

re

re son exemple, que pour aider la Theologie de son authorité. Et puis, mon Lecteur, ie n'ay garde de croire, que vous voulussiez vous enrichir de mes marges. Si vous estes plus docte que moy, vous auez plus de lecture que ie n'en ay: si nous sommes esgaux en capacité, ie ne sçay rien que vous ignoriez. Que si ie suppose que quelqu'vn au dessous de moy lise cette piece, ie le supplie de receuoir ce que ie dis sans garand, puisqu'il m'escoute sans obligation. Au reste ie *coniure* la bonté de nostre adorable Sauueur de benir nos douleurs; & s'il daigne nous attirer dans sa Croix, qu'il luy plaise nous couronner dans sa gloire.



ARGV

ARGVMENT DV I. LIVRE.

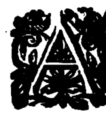
CE premier Liure qui sert de fondement aux autres: en propose la forme & la matiere. I. Sa Poësie descrit assez naïfuement les resueries d'vn melencolique, dont la mauuaise humeur ne se plaist qu'aux objets, qui peuuẽt nourrir son chagrin & ses inquietudes. Cette piece n'est pas tant le discours de Celestin qui fait le principal sujet de cet ouurage, que le vray portrait de ceux qui ont besoin de sa Consolation. II. Elle donne entrée à la premiere Prose, & à l'entre-veuë de la Theologie, & de cét illustre Pontife; sa principale partie contient vn solide discours contre les Stoïciens & les Adamites, monstrant que ceux là ont esté vains en leurs promesses, & ceux-cy infames en leurs deportemens. III. Vn Dialogue de l'homme & du Sauueur en Croix sert de seconde Poësie. IV. Dans la Prose suiuante Celestin commence le recit de ses maux: vers la fin il propose l'ordinaire plainte des hommes sur les miseres de cette vie, comme si la vertu estoit toute seule attaquée & le vice defendu. V. Pour donner appuy à ce sentiment, il se sert de l'authorité de Dauid tirée de son Pseaume. 72. VI. La derniere Prose a deux Parties. La premiere fait voir à tous ceux qui se plaignent qu'ils tiennent beaucoup plus de biens de la liberalité de Dieu, qu'ils ne souffrent de maux, par sa permission. La seconde introduit la Iustice, qui prouue que l'impieté n'euite pas les chastimens qu'elle merite, concluant par cet estrange paradoxe; que iamais Dieu ne punit plus seuerement le pecheur, que quand il ne le punit point. VII. La derniere Poësie est vn commandement de la méme Iustice aux hommes de traitter Dieu auecque plus de respect, & d'auoir plus de confiance en sa bonté.

LA CONSO



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

I POESIE.



Rriere raison importune,
Ne parle plus a ma douleur,
Le bien de prendre mon malheur,
Est ma plus aimable fortune :
Le seul obiet de mes desirs,
Se trouue dans les doux plaisirs
Que donne la melancholie ;
Rien ne me sçauroit obliger
Que cette innocente folie,
Dont elle semble m'affliger.
Tout ce qui peut flatter mes larmes
De l'espoir d'vn contentement,
Me prepare vn cruel tourment
Sous l'apparence de ses charmes :
Quand on approuue le dessein,
Que i'ay de nourrir dans mon sein
Le doux supplice de ma peine,
Ie benis & baise la main
Qui tasche de m'estre inhumaine :
Et qui m'est cruel, m'est humain.
Les amertumes sont ma ioye,

Et ie crains si fort d'estre heureux,
Que les maux les plus rigoureux
Deuident mes iours tout de soye :
La douleur, les gemissemens,
Me sont d'agreables tourmens,
Toutes ces piteuses alarmes,
Qui nous font espancher des pleurs,
Me donnent me donnans des larmes,
De riches perles & des fleurs.

La Maiesté de ces murailles,
Dont le faiste touche les Cieux,
Me fait vn esclat odieux :
Ie n'ayme que les funerailles,
Mesme ie haïrois la mort,
Si les loix de son triste sort
Ne luy rendoint l'honneur sauuage :
Mais sçachant que sa cruauté
Luy fait le tein & le visage,
Ie suis rauy de sa beauté.

Le recoy d'vne solitude
Charme plus mes sens mille fois,
Que le Louure des plus grands Roys ;
C'est la que mon inquietude,
Parlant aux arbrisseaux discrets
Les entretient de mes secrets :
C'est où dans mon humeur plus sombre,
Fuyant toute autre priuauté,
Ie vay seul auecque mon ombre,
Pour y chercher la liberté.

Par fois la triste melodie
Des Chats-huans, & des Hiboux,
Cachez de l'ombrage d'vn houx,
Flatte ma douce maladie :
L'horreur de leurs gemissemens

Me

Me comble de rauiſſemens
D'vn plaiſir qui m'eſt ſi ſenſible,
Que pour le gouſter a loiſir,
Ie conſens qu'il ſoit impoſſible,
De iamais changer de deſir.

La Philomele languiſſante
Accorde ſa voix aux ſouſpirs
Des plus agreables Zephyrs :
Mais bien que ſa voix ſoit charmante,
Ses chanſons ne me plairoient pas,
N'accuſans point le dur treſpas,
Dont la rage de ſon beau-frere
Finit ſes miſerables iours,
N'en pouuant eſtre l'adultere,
Ny ſoüiller ſes chaſtes amours.

A meſme temps la Tourterelle,
Et les Paſſereaux du deſert
Donnent leurs voix à ce concert,
Et les battemens de leur aiſle :
Les Phantoſmes & les Lutins
Auant-coureurs de nos deſtins,
Y promenent leurs noires ombres,
Et les morts quittans leurs tombeaux
Rendent ces lieux beaucoup plus ſombres
Que l'eſpaiſſeur des arbriſſeaux.

Aupres de ce lieu ſolitaire
Serpentent deux petits ruiſſeaux,
Qui du branſle de leurs roſeaux,
Diſent aux Corbeaux de ſe taire :
Et puis coulans dans le vaiſſeau
D'vn mareſt qui reçoit leur eau,
Ils flanquent en faueur des Cygnes
Le petit Fort d'vne maiſon,
Où les glayeux plantez à lignes

Cachent la mousse & le gazon.
Ie me retire à ce riuage,
Pour y iouyr de la fraischeur,
Qui garde aux Cygnes leur blancheur,
Et les couure contre l'orage :
Là ie reçois vn grand plaisir
De voir le paresseux loisir
Des Herons qui tiennent la riue,
Arrestans leurs yeux esbahis :
Afin que personne n'arriue,
Dont ils puissent estre trahis.
Le Cygne cherche sous la plume,
Le feu qui le brusle dans l'eau,
Mais bien quil soit dans vn ruisseau,
Ce feu le brusle & le consume :
On croiroit que dans ces glaçons
Il pense desia les chançons,
Dont il prend congé de sa vie,
Alors que la rigueur du sort,
D'vne voix triste le conuie
De gouster le fiel de la Mort.
Pendant qu'il medite sa game,
L'Air se dissipe tout en eau :
Sur ce melancholique oyseau,
Afin de moderer sa flamme,
Ie voy croistre l'herbe & les fleurs,
De l'humidité de ces pleurs :
Lestang mesme bien que paisible
Crespe ses vagues doucement,
Et par vn frisson insensible,
Parle de son accroissement.
A peine ce petit murmure
Rend au marests son beau miroir,
Que i'y commence de reuoir.

Ou

Ou moy mesme, ou bien ma figure :
Ie suis alors tout estonné
De m'y voir si bien crayonné,
Et me prenant pour mon image,
Ie crains d'estre tombé sous l'eau,
Et pour esuiter le naufrage
Ie me saisis d'vn arbrisseau.

Ce marest ioint vn precipice,
De qui le fond semble chercher
L'endroit ou le cruel rocher
Roule Sisiphe à son supplice :
Là i'entens bruire le courant
De ce fleuue, dont le torrent
Ne traisne que souffre & que flamme,
Et qui noye se souuenir,
Tout aussi-tost qu'vne pauure Ame,
Se voit contrainte d'y venir.

Cette agreable tromperie.
Charme tellement mon humeur,
Qu'vn iugement sage & tout meur
Ne vaudroit pas ma resuerie :
Tout ce qu'on cherche du desir
Est mon extréme desplaisir,
La nuict, l'ombre la solitude,
Les souspirs, les gemissemens,
Plaisent à mon inquietude,
Et font tous mes contentemens.

I. PROSE.

VOilà le triste & inutile diuertissement de mon esprit, lors que la douleur & le trauail faisoient de plus fortes impressions sur la constance.

Vn iour que ie m'entretenois des mesmes pensées, & que mon imagination alloit reprendre les plus agreables obiects de ma solitude, j'apperceus aupres de moy vne Dame, dont la maiesté me donna autant de respect que sa douceur me causa de ioye. Ie ne veux pas nier qu'vn abord si impreueu me fust suspect, & que dans les premiers mouuemens de mon ame, la crainte me fist apprehender, qu'on ne voulust tenter ma vertu. Mais enfin ayant remis mon esprit en estat de iuger, ie reconnus qu'elle n'estoit pas vne de ces funestes & criminelles Beautez, qui ne nous descouurent leur esclat, que pour nous allumer de leurs flammes : Son visage mõstroit toutes les graces qui peuuent composer cette partie, ses yeux auoient de la douceur, mais il auoient de la modestie ; s'il paroissoit du blanc & du vermillon sur ses joües, il y paroissoit beaucoup plus d'innocence & de pudeur: si sa bouche sembloit dire qu'il falloit aimer, sa grauité declaroit aussi-tost que c'étoit quelque autre chose qu'elle. Ce qui me confirma dans cette pensée fut d'apperceuoir que la terre qui soustient les hommes, luy estoit inutile, d'autant qu'elle étoit tellement portée dans l'air, que mesme elle ne la touchoit pas de l'extremité de sa chaussure. Quoy que la hauteur de mon cachot ne s'esleuât gueres au dessus de ma teste, la sienne sembloit atteindre le Ciel & les Astres. Ses habits n'auoient rien de nos estoffes, ny de nostre mode. Vn nombre infiny de ces fleurs, qu'on ne void point dans nos parterres rehaussoit le fond de sa robe plus blanche que la neige. Quoy que ma curiosité m'en descouurist beaucoup, les replis de ce vestement en desroboïent bien d'auantage à ma veuë. Vne riche agraffe arrestoit vn manteau bleu sur ses espaules : Sa figure étoit d'vn Soleil, dont les

rayons enfermoient au centre de leur cercle le grand nom IEHOVA, trauaillé auecque tant d'artifice, que la trempe & l'esmail de nostre Orfévrerie ne fait pas mesme vn rude crayon de cette delicatesse. Grand nombre d'estoiles d'or, ou d'vn metail plus fin, parsemoit l'azur de ce riche manteau. Vne Tiare esclatante de mille pierreries estoit le seul ornement de sa teste. Au dessus de tout cét habit flottoit vn crespe extrémement delié, mais quoy que la tissure fust delicate, si ne laissoit-il pas de rabattre vn peu de l'esclat & des lumieres qui sortoient de ce magnifique vestement. Sa main gauche soustenoit vn Liure, dont vne des faces paroissoit vieille & l'autre toute neuue. Pendant que l'admiration me tenoit attaché à considerer tant de merueilles, cette auguste Deesse me toucha fort legerement de la main, & me dit. Ie voy bien, Celestin, que ie ne suis plus de ta cognoissance, & que les autres amis que tu as faits ont effacé de ta memoire le souuenir de celle que tu cherissois auparauant, auec de constantes & de tendres amours. Comme ie m'oüys appeller de mon nom, ie portay la main à mes yeux: comme si i'eusse pû escarter les nuages de mon ame, en dessillant mes paupieres. Mais helas! mon aueuglement estoit interieur, & ce remede ne touchoit que le dehors, toutesfois ne voulant pas entierement paroistre stupide, ie luy parlay en ces termes. Madame, vous me pouuez pardonner cette ignorance, puis que mes trauaux sont venus à tel excez, que ie ne me connois pas moy mesme. Cela mesme (repartit elle) que tu ignores ma qualité, fait que tu as perdu cette importante connoissance: bon courage neantmoins, ton mal peut guerir; ie veux croire, que celle qui t'a fait autrefois connoistre Dieu, te sçaura bien tirer de

ce dangereux aueuglement. A ces mots, comme si ie me fusse resueillé d'vn profont sommeil, où mon esprit & mes sens eussent esté égalemẽt liez, ie commençay de compredre que celle qui me parloit, estoit la Theologie, dont l'agreable conuersation m'auoit fait gouster de si douces heures. Veritablement ie ne sçaurois dire tout ce que ie fis alors; le transport de ma ioye fut si prompt & si rauissant, que ma raison surprise n'en peut reconnoistre ny regler toutes les saillies. La Physique n'auoüe point de mouuement d'vne extremité à l'autre, sans y auoir vn milieu, qui soit le passage commun de toutes les deux. La Morale des Philosophes ne veut pas aussi que l'on passe d'vne passion à son contraire, sans toucher vn point esgalement desgagé de l'vn & de l'autre. I'appris alors que celle de Iesus Christ auoit d'autres secrets & que comme il est des ames, qui des miseres de cette vie s'esleuent à la iouyssance de la gloire sans souffrir les flammes du Purgatoire, qui est le milieu des deux vies, il arriuoit aussi qu'on étoit par fois transporté d'vne extréme tristesse à vne excessiue ioye, sans que l'esprit fit aucune pause dans l'estenduë de ces mouuemens si contraires. Ah! que ie sentis de doux transports, à la veüe de celle que i'auois ardemment aimée depuis ma premiere ieunesse? Vn enfant ne sauoure pas de plus charmans plaisirs entre les bras de sa mere, que ceux que ie goustay me voyant à ses pieds. Aussi-tost que la ioye me permit de parler, ie me iettay à terre & luy fis ce discours, Quoy, ma bonne Maistresse, daignez-vous biẽ penser au plus miserable de vos disciples? n'auez-vous point apprehendé l'horreur de ma prison, & les incommoditez qu'on y souffre? Peut-estre que vous auez conspiré contre le Ciel, que vous quittez, &

que vous ne venez pas tant icy pour consoler mes peines, que pour y souffrir celles qu'õ vous ordonne? Ie sçay trop combien vous estes attachée d'inclination au Dieu que vous adorez par deuoir, pour craindre vn semblable desastre. Quel suiet vous amene donc dans ce cachot ? Ne croyez-vous point entrer dans ce Cabinet doré où vous trouuiez à Rome vne image du riche Palais que vous habitez dans le Ciel? Possible pensez-vous me rencontrer dans ce magnifique Throsne, où ie representois vn Dieu visible, parmy les Cardinaux, comme au milieu de mes Seraphins, Madame, vous ne verrez point icy de dais ny de balustres ; vous n'y trouuerez pas mesmes ces riantes prairies, ny ces belles allées, que la Nature me dressoit de Cyprez & de Sapins au milieu de mon desert. Voilà tout ce qui me reste des magnificences de la Cour de Rome : voilà le seul partage qu'on m'a fait du monde. Mon cher Disciple (repartit la Sapience) tu sçais bien que i'ay autant aimé Pierre de Moron, que le Pape Celestin, & que iamais l'esclat ny la pompe de ta dignité ne m'a fait considerer ta persone. Ie t'ay suiuy à Naples, ie t'ay accompagné dans le Vatican ; ie l'auouë : mais qui me peut blasmer de t'auoir abandonné dans les forests & parmy les bestes sauuages ? I'ay fait cas de ta personne, lors que les Roys te faisoient escorte, mais ie ne t'ay pas mesprisé quand la rage de tes annemis poursuiuoit ta vie. Non, non, ie ne pretends rien aux droicts des Hommes du temps & de la mode, mon affection ne s'appuye pas des interest de la Fortune : tandis que tu seras vertueux, tu seras mon amy. Bien dauantage, ie veux que ce qui ruine les amitiez du mõde, conserue la nostre, & que ton infortune soit la seule attache de mon cœur. Il ne tiendra qu'à toy de

m'auoir tousiours en ta compagnie, rien ne m'é peut separer que le mespris de mes conseils ou l'inconstance de ton ame. Madame (repris-ie aussi-tost) vous me donnez dans l'offre, que vous me faites, l'asseurance de ne me quitter iamais. Au moins vous puis-ie protester, que ie me sens disposé a reietter plustost toutes les delices de la terre, que le moindre des contentemens qu'on tire d'vne seule de vos paroles. Ne faudroit-il pas que i'eusse oublié les trahisons du Monde, pour y tourner mon cœur & mes pensées, au preiudice de la fidelité que ie dois à vostre seruice? Pourueu que ie vous puisse posseder, ma fortune est assez grande : pourueu que vous vous souueniez de vos promesses, ie suis asseuré de ma consolation, puis qu'il vous est aussi aisé d'adoucir mes miseres, qu'il m'est impossible de les porter. Iusques alors, il n'estoit point entré d'autres lumieres dans mon cachot que celles que la Theologie y auoit apportées, ce qui luy auoit osté la veuë de tout ce qui estoit dans son estenduë. En fin le Soleil s'y estant glissé par le mesme endroit, qui seruoit de porte & de fenestre, elle aperceut aupres de moy Epictete & Seneque. Comme elle les eut remarquez au manteau Grec, & à la robe Romaine, elle leur dit d'vn ton de voix, qui declaroit assez & son despit & sa puissance. Ne sont-ce pas icy ces braues Medecins des ames, qui se vantent de rendre les corps insensibles? Sortez d'icy mal-heureux Empiriques, qui pensez auoir trouué de puissans remedes à nos maux, lors que vous prononcez quelque grande parole sur le suiet de nos miseres. Vostre insensibilité & vos Apathies peuuét estourdir les ignorans, mais elles ne sçauroient soulager les malades : ces beaux mots ont bien de l'esclat, mais ils n'ont point du tout de force.

Pauures insensez, monstrez moy ce Sage, qui rit dans le taureau de Phalaris ? où auez-vous veu ce courageux Miserable qui chante au milieu de ses fers, & qui souffre les rasoirs & la rouë auecque ioye ? Marquez moy vn seul frisson de fiévre que vous ayez arresté, iusques à regler l'impatience, ou du moins iusques à preuenir le desespoir? Dites-moy si vous pouuez que vostre statuë de bois ou vostre homme de bronze, ayt regardé la douleur sans fremir & sans trembler de crainte ? Ie n'ignore pas que vous auez quelquefois tenu bonne mine, & que la vanité a cõtraint vostre exterieur qui auoit des spectateurs, pour desesperer vostre ame, qui n'estoit veuë de personne. Hors d'icy, trompeurs, ce n'est pas à vous de traicter cét infirme ; vous auez vous mesme plus de besoin de prendre medecine, que de capacité de l'ordonner. Et puis se tournant à moy, elle continua de la sorte : Vrayement tu as bonne grace de chercher ta guerison auprés de ces graues Parleurs, que ie nommerois volontiers les Sophistes de l'esprit, comme il en est d'autres de l'oreille. Peut-estre que ton ame eust tousiours esté enueloppée de ces tenebres, si tu n'eusses approché la lampe de cét Idolatre, & qu'il faloist estre condisciple de Neron, pour apprendre des secrets vtiles à ta conduite Mon cher Nourrisson, ie ne sçaurois te dissimuler mon ressentiment : i'ay honte d'auoir des Escholiers qui ne puissent estre les Maistres de ces Philosophes. Dis moy franchement ce que tu penses ? non silence me fait comprendre que tu n'es pas de mon aduis. Ie consens que mon authorité ne fasse rien sur ton esprit : mais si ie te laisse ton iugement tout entier, ne me refuse pas vne responce sans obscurité & sans ambages. Ces sçauans Medecins à qui tu as abandonné ton salut : ont-ils,

guery

guery tout à fait ta maladie? C. Vous reconnoistrez aisément de l'estat où vous me voyez, que ie suis encore dans toutes mes foiblesses. Th. Ils ont au moins leué la plus importune douleur de tes playes C. L'Obligation que ie leur aurois, ne seroit pas petite, s'ils en empeschoient seulement les plus legeres pointes. Th. D'où vient donc que tu t'es adressé à eux? C. Ie me suis laissé persuader à l'opinion commune, qui defere beaucoup à l'estime de leur suffisance. Th. Tu parles sagement, le vulgaire des Sçauans fait grand cas des Stoïciens, mais les vrays Doctes les ont tousiours mesprisez. L'Academie & les autres Escoles ont produit tant de solides raisons contre leur Apathie & leur insensibilité, que ie commenceray de la croire, s'il se trouue encore quelqu'vn de leur secte. Et pour ne point toucher ce que l'ancienne Philosophie auance contre cette chimere, ie me veux seulement seruir de ce raisonnement. Ou Zenon & ses disciples pretendent que le Sage n'a point de passions, ou seulement qu'il n'obeyt pas à leur violence. S'ils veulent que le Sage soit tout à fait exempt de passion, voila vne statuë & non pas vn homme; s'ils asseurent qu'il ne se rend pas à son excez, disent-ils autre chose que le commun des Philosophes? ie t'en fais iuge. Que seruent donc ces grands mots, qui disent tousiours plus qu'ils ne disent; puis qu'ils n'ont point de science particuliere, & que nous serions de leur opinion si nous parlions à leur mode. Voilà l'illusion de certains deuots du temps, qui pensent auoir d'autres secrets & des vertus plus delicates que le reste des spirituels, parce qu'ils auancent des termes hors de l'vsage ordinaire. Or que le sage des Stoïciens soit vne statuë, s'il n'a point du tout de passion, tu le comprendras, te souuenant que le

cœur

cœur humain eſt au milieu de ſon petit monde, comme vn vaiſſeau ſur la mer. Il faut des vens qui le pouſſent & qui l'agitent, autrement il demeure immobile, & iamais il ne s'auancera vers le bien, qui luy eſt propre, ny ne s'eſloignera du mal, qui luy eſt dommageable. Rien n'eſt abſolument mauuais; tout ce qui poſſede l'eſtre a de la bonté : la ciguë qui tuë les hommes, nourrit certains oyſeaux : le venin des ſerpens & le fiel des dragons n'eſt pas mortel à tout ce qui s'en approche. Neantmoins il eſt de certains Eſtres qui ont de telles inimitez entr'euz, que l'vn eſt le ſouuerain & dernier mal de l'autre. Pour cette raiſon Dieu à mis dans les animaux des connoiſſances & des deſirs, qui les approchent de leur bien, & des auerſions qui les eſloignent de leur contraire. Mon humeur n'eſt pas de ſoupçonner les intentions d'autruy, qui me ſont cachées ; & partant puis que ces Philoſophes n'ont pas nettement expliqué leur doctrine, ie ne veux pas croire qu'ils tiennent les affections de l'ame mauuaiſes. Quelle apparence que des perſonnes, qui ſans doute ont eu la raiſon bonne, fiſſent vn outrage ſi ſenſible à la Nature, que de l'accuſer d'auoir mis dans leurs ames des inclinations funeſtes, & criminelles ? A n'en point mentir, il y auroit de l'iniuſtice en Dieu, de punir en vous des paſſions, que luy-meſme y auroit miſes, & qui ſont des qualitez de nature, & non pas des productions d'habitude. Ne ſeroit-il pas le meſme, qu'vn Iuge qui gliſſeroit vn larcin dans la pochette d'vn de ſes hommes, afin de trouuer vn coupable. Il y a de l'impieté & du blaſpheme, de penſer ſi indignement de la bonté de Dieu. Mais quand il auroit traité les hommes auecque tant d'iniuſtice, que de ſoüiller leur naiſſance de ces crimes inuolontaires, ne ſeroit-

il pas

il pas croyable, qu'il auroit excepté son propre fils d'vne loy si peu équitable?Iesus-Christ a tremblé de peur,Iesus-Christ a souffertles douleurs,Iesus-Christ a souffert les frissons de la tristesse, il a eu des ennuis, des desirs, des craintes, & des amours. Il s'est attendri sur les miseres d'autruy, il a déploré les desastres de Ierusalem,il a eu pitié de la femme adultere, il s'est mis en cholere contre les profanateurs de son Temple. Donc les passions ne sont pas mauuaises,& le sage n'en est pas exempt,puisque la Sagesse mesme y estoit sujette. Ie sçay bien que pour marquer l'empire absolu, que le Sauueur du monde auoit sur les mouuemens de son ame, on les appelle autrement dans l'Eschole,mais pour changer le nõ aux passions, on ne change pas leur nature. Quel aueuglement de vouloir persuader à des esprits raisonnables,que c'est vn crime de craindre d'offencer Dieu, de desirer de luy plaire, de ressentir les outrages qu'on luy fait, de se mettre en cholere contre les ennemis de sa gloire, & de se flaistrir de tristesse au rencontre de ceux qui brauent sa puissance?Ie ne me serois pas arrestée à combatre vne erreur que les Peres & les Conciles ont condamnée, si les Stoïciens n'auoient donné que de l'admiration aux fortes testes. Ouy,ie souffrirois que ces orgueilleux manquassent de respect pour les sainctes Escritures:ie ne me plaindrois par qu'ils eussent choqué les sentimés du Christianisme,pourueu qu'il n'en eussent point corrumpu les mœurs. C'est à regret que ie te parle d'vne secte, qui est la mal-heureuse fille du Stoïsme.Tu n'ignores pas,que nos Adamites tiennent les maximes de cette extrauagante Philosophie, & qu'ils veulent que le Fidele de Iesus-Christ soit aussi insensible que le Sage de Zenon. Il est vray qu'ils donnent d'autres fondemés

à leur Apathie, mais qui ne void, que feignants de releuer l'excellence de la grace, ils taſchent d'en ſupprimer le merite ? Voicy leurs diſcours. Pour ne point deshonorer la grace du Meſſie, il luy faut accorder la meſme force qu'auoit l'innocence originelle, puis qu'apres la cheute d Adam, elle luy a eſté ſubſtituée. Or il eſt certain que cette premiere iuſtice eſtoit dãs l'Homme auecque authorité de Reyne, qui tenoit tous les mouuemens de l'ame tellement ſouples à la raiſon, que c'eſtoit pluſtoſt vne trouppe d'eſclaues attachez, qu'vne ligue de ſubiets rebelles. Et partant la vertu du Sauueur reprenant dans l'Homme la place de cette innocence, ne ſeroit-ce pas l'accuſer de foibleſſe de croire que la chair luy pût former des obſtacles au bien, capables d'en diuertir la pourſuite? Quoy que le diuin Apoſtre qui eſtoit vn vaiſſeau plein de cette grace, criaſt qu'il ſentoit dans ſes membres vne loy contraire à la loy de l'eſprit : quoy que l'experience leur fiſt voir dans les cheutes ordinaires des pecheurs, qu'il ſe ſoufleue dans la chair des mouuemens ennemis de la grace : quoy que la raiſon leur dit, que le merite de Ieſus-Chriſt donnoit vn ſecours à noſtre liberté, & non pas vn tyran, ils vouloien que la grace rendiſt l'Homme impeccable, ſi elle le rendoit vertueux. Le froid & non pas la pudeur les obligeoit de couurir leus Corps : les habits leurs eſtoient des reproches auſſi honteux, que les fueilles de Figuier le furent à voſtre premier Pere. O Dieu ! faut-il que ie me ſouuienne de ces monſtres? c'eſtoit vn plus enorme crime d'entrer dans l Egliſe veſtu, que de n'y aller point du tout. Tu ne ſçais que trop combien l'impudence de ces ames brutales a cauſé de blaſme aux Creſtiens ; comme ſi l'aueuglement de ces infames Gnoſtiques eût eſté la veritable do-
ctrine

ctrine de l'Eglise. Et pour reuenir à cette Insensibilité, que i'ay dit venir de l'Escole de Zenon, il est vray que le diable causoit quelque froideur dans les Adamites au commencement de leurs sales assemblées: mais enfin l'iss.ë faisoit connoistre qu'il ne iettoit cette eau sur la braise, que pour allumer vne plus criminelle flamme. De Philosophes Stoïciens, ils deuenoint Cyniques auecque tant d'effronterie, que le plus vilain estoit le plus deuot. Que si les pretensions de tous ceux qui adorent cette secte d'insensibles ne sont pas si sales, elles sont tousiours mauuaises, puis que la fin de cette Philosophie ne regarde que l'ostentation & la vanité ; son dessein, non plus que son pouuoir n'estant pas de trouuer vn remede aux playes de l'esprit, mais seulement de les couurir d'vn plastre. Et ainsi ils n'ostent pas la douleur & les autres affections de l'ame, mais bien leur nom du Dictionnaire, appellans ioye, ce que les autres nomment volupté, & preuoyance, ce qu'Aristote appelle crainte. N'auois-tu pas choisi de rares Medecins, qui pensent auoir guery vn malade, quand ils luy ont dit auecque deux ou trois sentences ; que l'Homme sage ne souffre rien, & que ce qui deschire ses entrailles ne touche pas mesme sa peau ? Veux-tu que ie te die ce que tu as fait lors que tu t'es adresśé à eux ? ce que fait vn pauure malade, qui ne pouuant aualler le sené & la rhubarbe ; s'amuse à succer vne pomme, qui ne fait qu'irriter sa fiévre. Ce n'est pas chez Epictete ny chez Senecque, qu'on rencontre la guerison de l'ame, il est aussi difficile de trouuer d'vtiles remedes dans leurs conseils, qu'il est aisé de choisir de beaux mots dans leurs escrits. Aprez auoir prononcé tout ce discours auec vne émotion, qui marquoit assez son desplaisir, elle me monstra vn Crucifix, qu'elle

qu'elle auoit tenu caché iusque alors, adiouſtant ces belles paroles ; Celeſtin, voilà veritablement la patience, oüy Celeſtin, voilà la patience. C'eſt au pied de cette Croix qu'il faut chercher la conſolation de tes ſouffrances:c'eſt dans les playes de cét Innocent, où l'on peut trouuer le remede des plus redoutables peines. Et puis comme elle eut arreſté quelque téps ſa veuë ſur ce pitoyable objet, elle ouurit ſes yeux aux ames & la bouche à cet amoureux Colloque.

II. POESIE.

L'H. *Miracle plein d'amour, amour plein de miracle!*
Glorieux deshonneur, honorable ſpectacle,
Cher & triſte objet de pitié
Combien nous faut-il de richeſſes
Pour payer vos detreſſes?
CH. *Ie meſpriſe vos biens, ie veux voſtre amitié.*

L'H. *Souffrez-vous que la mort attaque voſtre vie,*
Et que par tant de maux elle vous ſoit rauie?
Cruel Deſtin, rigoureux ſort,
Deuois-tu faire ces outrages
Au plus beau des ouurages?
CH. *Accuſez-l'Amour, n'en blaſmez-pas la Mort.*

L'H. *Pourquoy regardez-vous cette funeſte Terre,*
Qui ne merite rien que l'eſclat du tonnerre?
Doux Sauueur regardez les Cieux.
CH. *Ah! ie le ferois, ſi ma haine,*
S'eſgaloit à ma peine,
Mais poſſedant mon cœur, elle a droit à mes yeux.

L'H. *Mais pourquoy couronner vostre teste d'espines,*
Pour qui les diamans & les perles plus fines
Se doiuent façonner en fleurs?
CH *Ne cherchez point à ma victoire*
De plus illustre gloire:
Ie suis moins vostre Roy, que l'Homme des douleurs.

L'H. *Et d'où viẽt que l'amour vous ferme les paupieres,*
Et vous ouure le flanc? escoutez mes prieres,
Foible & redoutable vainqueur:
CH. *Cette conduitte est legitime;*
Pour nè point voir ton crime,
L'amour ferme mes yeux, l'amour ouure mon cœur.

L'H. *Pourquoy no⁹ tẽdez-vous vos belles mains d'yuoire,*
Demandez-vous le prix de la grande victoire,
Dont l'effort vient de terrasser
L'enfer, & toute sa puissance?
CH. *Ma seule recompense,*
Comme mon seul desir, c'est de vous embrasser.

L'H. *Pourquoy permettez vous que ce fer vous attache,*
Et que dans vostre sein vne lance se cache?
CH. *Ma lance vous doit entamer,*
Ces cloux vous donnent asseurance,
De ma perseuerance,
Et que ie suis constant, quand il faut vous aimer.

L'H *Mais quoy? pour meriter nostre reconnoissance*
Auez-vous deu choisir vne infame potence?
CH. *Sans doute l'Homme à cette fois,*
Cette preuue estant authentique,
Se declare Heretique,
S'il doute de mon cœur, en regardant ma Croix.

L'H

L'H *Et quoy ne pouuiez vous persuader la flamme,*
Qui brusloit vostre cœur & consumoit vostre ame,
Sans qu'il fust besoin de mourir ?
CH. *Et quoy ? ne suis-je pas le Maistre,*
Qui doit faire connoistre,
Et comme il faut aymer, & comme il faut souffrir ?

II. PROSE.

LA Sapience ayant prononcé les derniers mots de ce beau Dialogue, elle posa la Croix qu'elle tenoit, sur l'Autel, & me commanda d'adorer les souffrances de ce Dieu, que i'y voyois attach . I'obeis, mais auecque tant de pesanteur, qu'elle comprit bien que la douleur ne me laissoit pas la moitié de mes forces & de ma liberté Elle dissimula neantmoins de connoistre les langueurs de ma deuotion, afin de n'estre pas obligée de m'en faire le reproche. M is comme si elle eust approuué l'effort que ie me faisois, elle me dit, Courage mon cher Nourrisson, i'espere que ton mal ne tiendra pas long-temps contre ce remede. Madame, cela seroit bon, si ma douleur venoit d'vne cause ordinaire, & qu'il peust y auoir de l'esperance où il y a tant de malheurs. A ce que ie vois (reprit la Theologie en sousriant) te voilà dans l'Hospital des incurables. Mais dy-moy, est ce la nature de ton mal ou l'indisposition de ton esprit, qui s'oppose à la puissance des remedes ? Il y a de mauuais malades à qui rien ne manque que la volonté pour guerir : mais comme s'il y auoit plus de peine à vouloir, qu'à souffrir, ils ne veulent pas seulement s'ayder d'vn bon desir, pour acquerir vne santé parfaite. N'en as-tu iamais veu, qui entretien-

nent leur galle, & qui ayment mieux se grater des mois entiers, que de sentir pour quelques momens l'odeur du souffre & du mercure. Ie n'ay garde de te soupçonner de cette lascheté, neantmoins ie ne sçaurois t'excuser tout à fait ou d'ignorance, ou de foiblesse. Non, non, Celestin, il n'est point d'infortune ny d'accident, pour fascheux qu'on l'imagine, qui ne trouue sa medecine dans la Croix de ton Sauueur. Quelque serpent qui vous picque, vous estes asseurez contre son venin, pourueu que vous ayez assez de courage pour leuer les yeux à celuy que la bonté de Dieu vous esleue dans ce desert. Toutesfois de peur que tu ne me soupçonnes de l'ignorance de ces Medecins, qui ordonnent des remedes sans ouïr leurs malades, il me plaist bien d'apprendre de ta bouche les infirmitez de ton ame. Ie sçay bien que les affligez ont assez d'eloquence, pour lasser l'attention des plus patiens, & que pour l'ordinaire ils parlent aussi long-temps qu'ils souffrent. Ie me veux pourtant exposer en ta faueur, pourueu que tu me promettes de garder mes ordonnances, si tu les iuges vtiles & agreables. Tu peux perdre vne partie de ton mal en le racontant, & pour moy, ie ne sçaurois hazarder qu'vn bien peu de patience en t'escoutant. A peine eut-elle acheué de parler, que ie commençay ma harangue par mes larmes & mes souspirs, adjoustant comme ie peus ce peu de paroles. Madame, puisque vous me commandez de vous faire le triste discours de mes disgraces, ie serois aussi iniuste de les taire, que ie suis malheureux de les souffrir. Quoy que les prosperitez passées soient des douleurs presentes, ie veux bien me souuenir d'auoir esté Pape, pour vous faire comprendre que ie suis miserable. Ie ne refuse pas de vous entretenir de l'excez de mes crimes, pour

vous

vous faire connoistre l'équité de mes peines. Mais auant que d'en faire la deduction & la recherche, ie consens qu'on exerce toutes les rigueurs de la cruauté sur ce reste de corps, que les austeritez m'ont laissé, si mes ennemis trouuent vne accusation, où il y ait tant soit peu de pretexte, & point du tout d'enuie. Qu'ils me prennent dés le berceau? qu'ils examinent mon enfance; qu'ils passent dans ma solitude, pour y chercher les meurtres que i'y ay cachez dans l'obscurité des forests; qu'ils entrent dans les spelonques, où i'ay vescu tant d'années, possible trouueront-ils là dequoy m'affliger. Il est vray que i'ay persecuté vn Innocent, & que l'austerité que i'ay pratiquée sur moy-mesme, m'a presque conuaincu de parricide. Ce crime receura peut-estre quelque iour des recompenses de Dieu: & quād il seroit punissable parmy les hommes, ceux qui me poursuiuent, ne doiuent pas s'interesser à sa vengeance, puisque ie preuenois le dessein qu'ils ont de me faire mourir. Encore desireriez-vous sçauoir ce que i'ay fait pour leur donner sujet de faire ce qu'ils font. On dit qu'il y a danger d'vn schisme dans l'Eglise de Dieu, que ie puis appuyer vne reuolte contre Boniface, à qui i'ay quitté la Chaire de S. Pierre, & que l'opinion de ma vertu (pour ne rien dire de sa vie) peut seruir de motif à ce changement. Sans doute voilà vn accident qu'on doit apprehender: mais faut-il que ie sois vicieux, afin qu'il soit asseuré? Voilà vn malheur qu'il faut empescher: mais où est le crime qu'on soit obligé de punir? Qui me sçauroit reprocher que i'en aye eu la pensée, ou donné le conseil? Oüy, mais si vous ne l'auez fait, vous le pouuez faire: si vous n'en auez formé le dessein, vous en pouuez conceuoir le desir. Et bien, puisqu'on veut chastier des pensées, qu'on

n'aura iamais, & des pechez qui peuuent estre, ie consens que mes ennemis me chassent du monde; qu'on me poursuiue comme vne beste sauuage, & si ce n'est assez, qu'on m'enferme dans vne cage de fer auecque les Tygres & les Pantheres. Ce chastiment est trop doux; qu'on me prepare des roües, qu'on me dresse des gibets, qu'on m'allume des brasiers, qu'on me creuse de nouueaux Enfers: Ie peux meriter tout cela: bien d'auantage, ie le merite; puisque c'est assez d'estre capable d'vne mauuaise action, pour estre iustement sujet à sa peine. Il n'y a point de sacrilege si enorme, que ie ne puisse faire: que s'il en est quelqu'vn hors de mon pouuoir, rien ne me sçauroit empescher son desir. Ie peux vouloir le massacre de tous les Prestres d'Italie: ie peux souhaiter l'embrasement de tous les temples de l'Europe: ie peux estre Heresiarque ou Heretique; & si Dieu ne m'assistoit de sa grace, ie peux haïr sa bonté, & procurer l'aneantissement de sa gloire. Que s'il y a du crime, de pouuoir estre meschant, que mes persecuteurs prouuent qu'ils sont bons, & ie prononce moy-mesme mon supplice. Il n'y a point d'innocence de vie, où il y a capacité de mal-faire: quiconque peut auoir de mauuaises pensées, ne sçauroit souffrir d'iniustes chastimens. D'où il est aisé de conceuoir la rage de ceux qui m'oppriment: puisque ce n'est pas assez pour paroistre innocent de monstrer que ie ne suis pas pecheur, si ie ne prouue conjointement, que ie suis mesme impeccable. Peut-on mieux declarer l'enuie qu'on a de nuire à vn homme, que de l'obliger à faire voir qu'il est Dieu, afin qu'on ne l'estime point criminel? A moins que de meriter les peines que ie souffre, ie ne dois pas ainsi chercher ma iustification. Ie ne pretens rien à l'impuissance de mal-faire, iusques

à ce que ie sois dans cét heureux sejour, où nostre foiblesse n'aura plus de tentations. Mais n'ay-ie point voulu reprendre ce que i'ay quitté ? Peut-estre seroit il expedient à l'Eglise que ie l'eusse fait, & que ma simplicité seroit moins dangereuse à son repos, que les finesses de celuy qui la gouuerne. Ce n'est pas neantmoins par là, que ie pretens de faire voir mon innocence ; i'ay consenty qu'on me traitast en *rebelle* : si i'ay tesmoigné tant soit peu d'inclination au changement, ie ne veux pas m'en desdire. A bien considerer les deportemens de ma vie, on ne me iugera pas ambitieux, quiconque voudra peser les soins que i'ay apportez, pour me defaire de la premiere dignité du monde, quand ie la pouuois retenir, ne croira pas que ie tasche de la reprendre, lors qu'il y a de l'attentat en sa recherche. Vous & ce grand Dieu, qui voyez mes plus secretes pensées, & à qui les abysmes n'ont rien de couuert, sçauez la verité de ma protestation. Pour en laisser le iugement à la posterité, i'en vais faire le recit, & que la haine & l'enuie me desmentent si ie déguise tant soit peu la verité. Toute l'Italie sçait que ie n'eus pas plustost âuis de ce que le Conclaue auoit fait à Perouse en ma faueur, que ie m'efforçay d'éuiter par la fuite vn honneur que ie ne croyois pas estre deu à mon merite. I'ay deux cens mille tesmoins de ce que ie dis: possible si i'en eusse moins eu, que ie n'aurois pas esté Pape, & que ie serois encore fugitif. Mais Dieu me vouloit amener ce triomphe dans cette prison, & me preparer par l'éclat de cette pompe, à l'ignominie de mes fers, & aux incommoditez de cette grotte. Ie laisse, que pendant les dixhuict mois de mon Pontificat, i'ay assez tesmoigné que mon cœur n'estoit pas dans le throsne où l'on m'auoit attaché. Les pe-

tites cabanes d'Hermites, qu'on void encore dans le Palais de Rome, prouuent la verité de ce que ie dis, & mon ordinaire conuersation auecque de pauures Moines, estoit vne assez bonne caution, que mes affections appartenoient plus à la montagne de Moron, qu'à celle du Vatican. Si i'auois tant d'amour pour la pourpre, aurois-ie sollicité auec tant d'ardeur le consentement de mes amis, & l'approbation des plus sçauans homme de l'Europe, sur le dessein de m'en despoüiller? Aurois-ie fait vn Canon exprez pour declarer, qu'vn Pape peut quitter sa dignité, si i'eusse eu quelque dessein de la reprendre? Qui est assez aueuglé pour ne pas voir que toutes ces precautions, ces diligences, & ces poursuites ne pretendoient que d'appuyer ma demission, & d'asseurer le choix de celuy qui deuoit monter apres moy dans le throsne? Ie m'estonne que ceux qui ont la veuë si bonne, & qui penetrent dans les intrigues les mieux meslez, ne veulent pas regarder cela en ma faueur. Mais si i'ay desiré de prendre la place de mon aduersaire, pourquoy ne l'ay-ie fait? ie le pouuois. Encore y a-t'il bon nombre de Cardinaux à Rome, qui se peuuent souuenir, qu'il n'a tenu qu'à moy, & que Boniface ne seroit plus Pape, si i'eusse autant eu d'enuie de posseder sa Tiare, qu'il a eu de crainte de la perdre. Quasi tout leur College tenoit sa pourpre de mon eslection, beaucoup de graues Theologiens contredisoient mon dessein: toute la France y formoit opposition: le Roy de Sicile, qui me pouuoit maintenir dans ma Chaire, me suggeroit des raisons pour y porter ma resolution. Et neantmoins toutes ces considerations ne pûrent changer ma volonté, n'y m'inspirer vne pensée qu'on me persuade estre fauorable à la paix de toute l'Eglise. Adiousteray-ie à cela

que

que le Chambellan de Boniface & l'Abbé du Mont Cassin estans venus à mon petit Hermitage, pour y faire office de Sergens plustost que la charge de charitables Pasteurs, ie leur iuray & fis vœu, pour asseurer leur Maistre, que ie ne parlerois à personne du monde qu'à mes Religieux. N'étoit ce pas assez de luy prometttre que ie voulois estre muet, pour luy oster l'ombrage que ie voulusse faire des brigues? Quoy que ces deux Prelats fussent tous à la pension de Boniface, ils virent tant de candeur dans mon procedé, & si peu d'apparence dans son soupçon qu'ils iugerent qu'on me pouuoit laisser viure, & que la prison étoit vne precaution inutile pour vne personne, qui de son plein gré s'enfermoit dans les cauernes. Leur parole ne pouuant garantir ma promesse, le Pape renuoya vers moy vne second ambassade. C'est icy ma sainte Maistresse, que ie m'accuse moy-mesme d'auoir peché: au lieu de me declarer contre vn homme qui estoit odieux à tout le monde: & d'ouïr le conseil des Princes, qui me permettoient leur appuy, ie me sauuay la nuict dans vn bois, où ie courus quarante iours, sans oser paroistre à la campagne. Iamais chasse ne fut plus eschauffée contre les Sangliers & les Ours, que la recherche qu'on fit de ce pauure vieillard. La forest n'auoit point de grotte asseurée pour moy, les tenebres n'estoient pas assez obscures, on penettroit iusques dans les trous des Renards pour m'y trouuer, on allumoit vn iour artificiel au milieu de la nuict afin de me descouurir. Le matin il me falloit quitter la cauerne que i'auois choisie le soir, & comme si les antres & les rochers eussent conspiré ma ruine, ie ne m'osois fier vne seconde fois à la mesme retraitte. Me pourrois-ie souuenir sans larmes du triste équipage de cette fuitte.

Ie fus contraint pendant tout ce temps là de me desguiser en villageois pour n'estre pas connu. Quel spectacle de voir des haillons sur les espaules de celuy qui auoit esté Vicaire de Iesus-Christ, & qui s'estoit autrefois paré des plus precieuses estoffes de la nature ? Tous ceux qui me virent en cét estat, ne me pouuans ayder de leur puissance, me consolerent de leurs larmes, i'auoüe que ce qui d'abord a soulagé ma douleur, l'aigrit par apres ; & que i'eus vn sensible deplaisir de connoistre à l'œil, que i'auois assez de miseres pour faire plorer tout le monde. En fin la diligence de mes ennemis m'ayant rendu tous les asyles de l'Italie sans seureté, ie me mis sur mer, pour chercher quelque Isle deserte, où ie peusse languir à repos le reste de ma vie. Cét element infidele ne fut pas plus fauorable à ma fuite que la terre, ie m'embarquay sur vn vaisseau, mais ce ne fut que pour aborder où vous me voyez. Aussi-tost que mon persecuteur eut appris qu'vn coup de mer m'auoit jetté aux costes de Sicile, il donna commission au Patriarche de Ierusalem de me faire conduire en son Chasteau d'Anagny. Ie n'ay garde de me plaindre du traittement qu'on m'y fit, ie dois compter l'accueil de ses parens, qui ne manquoient pas de seconder sa passion, entre mes bonnes fortunes, si ie les compare aux miseres de ce cachot. Affligeroit-on plus inhumainement vn homme qui auroit esgorgé vne douzaine de souuerains Pontifes, qu'on tourmente vn foible vieillard, qui n'a pû en fuir vn seul ? Voilà ma bonne Maistresse, le sujet de mes tristesses : voilà ce qui acheue de blanchir ma teste. Mais quand ie n'aurois pas leué par mon procedé les ombrages & le soupçon de mon ennemy, n'a-t'il pas dans ma premiere vie dequoy s'asseurer du mespris que ie fais de toutes

les

les grandeurs de la terre ? Peut-il ignorer, ayant veu ma conduite, les belles instructions que i'ay receües de vous en ma ieunesse sur ce sujet ? Qu'il considere si ma naissance m'a pû donner des sentimens de gloire, qu'il aille dans tous les antres de la Campagne & de la Poüille, sans doute il iugera, que les bois & les Rochers que i'ay cherchez toute ma vie ne m'ont point donné de si orgueilleuse pensée, que de vouloir estre l'vsurpateur de sa dignité. Peutestre que les tenebres où i'ay toûjours vescu, m'ont fait venir le goust de la põpe & de l'esclat de la Cour Romaine? Peut-estre que la longue habitude de m'estimer le moindre de mes Religieux me fait desirer d'estre le premier de tous les hommes. Veritablement s'il est ainsi, i'ay sujet de desplorer mon malheur, de n'auoir esté humble que pour deuenir le plus insupportable de tous les superbes. Mais pourquoy ay-ie donc quitté le Pontificat, lors que ie le possedois ? pourquoy ay-ie fait vn decret, pour en iustifier la demission, & rendre le choix de mon successeur Canonique? Pour adiouster le mespris aux outrages qu'on me fait, on dit que ie suis simple, & que i'ay l'esprit assez foible, pour me laisser porter au changement : ie l'ay toutesfois eu assez sage pour faire vne constitution, que mon ennemy approuue auecque des raisons & des Eloges. Ce seroit trop peu d'affliger mon corps, il faut que mon esprit s'en ressente, si ie n'estois stupide, ie ne serois pas assez malheureux. Aprez des outrages d'ennemy ie n'ay garde d'accuser l'infidelité de ceux qui tiennent leur pourpre & leur fortune de mes biens-faits. Ie leur pardonne, d'abandonner vn affligé, qu'ils ne peuuent secourir, & qui a assez de maux pour les rendre tous miserables. Ie veux mesme croire que leur affection est toute entiere, quoy

que

que secrette, & que rien ne les empesche de se declarer pour ma defense, que l'inutilité de ce dessein. Ie ne mets pas mes faueurs à si haut prix, que de les obliger de perir auecque moy, cette consolation-là me seroit vne nouuelle douleur. Tandis que quelqu'vn de mes amis sera heureux, ie ne seray pas tout à fait miserable : au lieu de croire que i'ay des ingrats auprés de Boniface, ie me persuaderay que i'ay des Anges & de secrettes intelligences. Ie me flatte volontiers ainsi pour soulager ma peine ; mais certes, ie n'ay point d'illusion assez ingenieuse pour me consoler sur vne des circonstances de mon desastre. Celuy qui me persecute, outre le peu de suiet qu'il en a, s'il se veut souuenir de mes bons offices, a vne obligation toute contraire. Ne pourrois ie pas luy reprocher, qu'il tient de ma faueur le pouuoir qu'il a de me nuire, & qu'il ne seroit encore qu'vn petit Clerc, si i'eusse tousiours voulu estre son Maistre ? Ie ne veux pas neantmoins que cette consideration egaggere son crime, & que celle de bonté augmente sa malice. Il est vray que les moindres ingratitudes de ceux qui nous doiuent leur bonheur, passent pour de tres-sensibles iniures. Peut-estre que si ie n'auois point de plus grands maux à desplorer, ce seroit là le suiet de mes plaintes. Mais helas ! ce qui touche Celestin, ne merite pas d'estre consideré, si le mal qu'on luy fait, n'estoit pas vn scandale public, ie me resoudrois à la patience, si les interests de Dieu & de son Eglise ne souffroient rien, ie craindrois de la vanité & de la complaisance dans mes desastres. Que penseront les ennemis de l'Euangile, quand ils apprendront les dommages que le troupeau de Iesus-Christ aura receu de son propre Pasteur ? L'impieté qui n'a pas mesme du respect pour les plus innocentes

actions,

actions, me dira t'elle point que celuy qui gouuerne auiourd'huy l'Eglise, est plustost Vicaire de ses premiers tyrans, que de son Sauueur; Autrefois on a veu des Papes à la chaisne & dans les prisons, mais c'estoit Herode, Neron, ou Theodoric qui les y tenoient. Que sera-ce si les idolatres accusent la Religion des defauts de ses Ministres, & s'ils viennent à douter de sa saincteté en voyant nos crimes? Nostre grand Dieu n'aura-il pas suiet de nous faire la mesme plainte, que Iacob fit autrefois à ses enfans; & de reprocher à ses Prestres, qu'ils ont deshonoré son nom parmy les Nations? Que mes persecuteurs soient assez adroits pour empescher que la mauuaise odeur de cette action ne sorte point de l'Europe, ils n'arresteront iamais le murmure des libertins. Toute l'Italie est pleine de mes malheurs, il n'y a personne qui ne connoisse mon innocence, & qui n'accuse l'indignité de mes supplices. S'imaginer que la consideration de leurs personnes retienne les langues, c'est trop se promettre de leur discretion, & supposer beaucoup de vertu, où il y a tousiours eu trop de liberté. Plaise à la bonté de nostre grand Dieu, que l'impieté des hommes ne fasse point douter de sa iustice, & que la bonne fortune des heureux scelerats ne contraigne iamais le pauure Celestin d'oüyr ce funeste langage. Il n'y a point de pouuoir de vanger les sacrileges dans le Ciel, ou du moins il n'y a point de iustice des bons, quoy que tout leur soin soit de plaire à Dieu, gemissent dans les miseres d'vne languissante vie. Ce Ciel n'a des tempestes & des orages que pour eux, autant qu'ils rendent d'honneur à leur souuerain Maistre, autant en reçoiuent-ils de trauerses. Le seul trafic que est entre luy & les gens de bien, est de seruices, & de respects, de souffrances

de

& de peines : toute la recompense qu'il rend à leur vertu, c'est de luy en donner des affronts. A voir comme il traitte les innocens, on croiroit que leur merite luy deplaist,& que leur sainсteté l'offense. Au contraire les impies, sans craindre le chastiment de leurs pechez, reçoiuent les recompenses de la vertu. Toutes choses sont complaisantes à leurs proiets : le Ciel qui deuroit vanger leurs impietez, fauorise leur desir. La fortune n'a point de mauuais accidens pour eux ; leurs champs & leurs vignes sont à couuert du mauuais temps & de la gresle;leurs personnes & leur famille ne connoissent point les incommoditez de la vie. A voir l'estat inalterable de leur santé, on croiroit que leur corps est d'vne autre matiere que la commune, ou qu'il ont dispense generale de toutes les maladies. Ce qui monstre encore plus clairement, que la iustice de dieu ne s'interesse pas beaucoup dans nos affaires, c'est que les meschans ne se contentent pas de recueillir la recompése des bons, mais encore ils les punissent par leur oppression, de leurs plus innocentes actions. Où void-on vne vertu dans le monde qui ne soit point affligée ? où trouue-t'on vn homme de bien, qui ne souffre, ou qui ne serue ? Le scelerat braue dans le throsne, & l'innocent gemit sous les fers, & puis on nous veut faire croire, que le Ciel regarde les deportemens des hommes, qu'il en recompense le merite,& punit les desordres: Voilà le mauuais discours que ie crains : voilà l'impieté que i'apprehende. De moy qui suis le mal-heureux exemple qu'on peut produrie sur ce suiet, ie n'ay garde de rendre mes sentimens à de si mauuaises raisons : si faut-il pourtant aduoüer, que si ie ne murmure, peu s'en faut que ie ne doute, & que si ie ne tombe, ie chancelle. On me doit pardonner cette

foiblesse,

foiblesse, puisque Dauid qui auoit beaucoup moins de miseres que moy, osoit bien addresser cette plainte à celuy qu'il sçauoit veiller à sa deffense.

III. Poesie.

Arbitre souuerain du Ciel, & de la Terre,
Qui posez iustement les œuures des Mortels,
Et quoy vostre iustice à qui sert le tonnere,
Permet-elle qu'on dresse aux crimes des autels ?
Que le vice triomphe, & la vertu gemisse,
Que l'impie ait la paix, & le bon le supplice,
Et que l'iniquité se vante desormais
Qu'il faut estre des siens, pour viure sans detresse ;
Grand Dieu ! ie suis contraint d'aduoüer ma foiblesse,
Le bon-heur des meschans inquiete ma paix.
Mais quoy ? Dieu d'Israël dont la bonté Diuine
A fait gouter aux bons ses liberalitez,
Voulez-vous qu'il soit dit qu'vne troupe mutine,
Ioüysse pleinement de vos prosperitez ?
Seigneur, lors que ie veux comprendre vos iustices,
Mes pieds à chaque pas trouuent des precipices,
C'est en vain que mon zele enflame ses ferueurs,
Contre l'impieté ma plainte est inutile,
Les meschans à souhait viuent sous vostre azile,
Et m'apprennent qu'ils sont l'obiet de vos faueurs.
Ie voy que la nature applique son estude
A destourner leurs yeux des mescontentemens ;
Et pour flater l'aigreur de leur inquietude,
Elle fait à leur gré de nouueaux elemens :
Si de loing elle void que rien les importune,
Elle change soudain leur mauuaise fortune,
Et les comble si bien de tout contentement,

Qu'ils

Qu'ils ne sçauent que c'est des maux de la tristesse,
Et de cette douleur dont l'excez nous oppresse,
Ou iamais ils n'en ont, ou n'en ont qu'vn moment,
Ainsi pour ce trauail a qui nostre naissance
Nous oblige de rendre vn assidu tribut,
Ils disent hautement que c'est une impuissance,
De ceux que la Nature a mis dans le rebut:
Qu'ils sont les demy-dieux, & qu'au temps où nous sommes,
Ils ne sont point subjets aux souffrances des hommes,
Et que pour l'auenir le sort leur a promis
De loger leur bon-heur dans le temple de gloire,
Et rendre pour iamais heureuse leur memoire,
Parmy tous les mortels, mesme leurs ennemis.
Et faut il s'estonner apres tant de promesses,
S'ils ont remply leurs cœurs de tant de vanitez,
Et s'ils ont mesprisé les extrémes tristesses,
Qui troublent nos esprits dans nos aduersitez?
Ce qui me choque plus, c'est que leur insolence
Iette mille brocards contre nostre silence;
Allez, nous disent-ils, d'vn accent rigoureux,
Mourez dans le chagrin, allez pauures victimes,
Cherissez la vertu, nous nous couurons de crimes,
Et ne sommes pourtant nullement mal-heureux.
En effet nous voyons qu'ils sont dans les delices,
Et qu'ils font reüssir les desirs de leurs cœurs,
Et rendent tous leurs sens comme ils veulent complices
Des plaisirs, dont l'amour irrite leurs ardeur:
En vain leur marque-t'ō ceux que leurs mains oppressét.
C'est de l'iniquité que leurs ames s'engraissent,
Et ces impiétez dont ils sont glorieux
Les poussent à parler dans les premieres places,
Qu'ils n'ont iamais eu peur de toutes ces menaces,
Qui leur peuuent venir du Monarque des Cieux.

Ce n'estoit pas assez que leur langue rebelle
Eust passé sur les maux qui sont en ces bas lieux,
Encore falloit il que leur bouche infidelle
Espanchast son venin iusques dedans les Cieux,
Et que Dieu (disent-ils) connoistroit nos pensées?
Acheuons a souhait nos festes commencées,
Fut-il iamais de Dieu, qui nous ayt empesché
De rendre nos momens de solides iournées,
Et gouster a loisir l'heur de ces destinées,
Qui nous rendent heureux apres auoir peché.
Et ie dis a mon ame, à quoy bon tant de zele?
Tes souspirs redoublez ne te seruent de rien,
Si tu veux estre heureux, il faut estre infidelle,
Et faire tout le mal pour auoir quelque bien:
Voy comme les meschans par excez d'injustice,
Font croistre leur bon heur auecque leur malice:
La crainte de la mort ne les estonne pas,
Car si bien quelquefois dans le cours de leur vie,
Ils souffrent quelques traits d'vne funeste enuie,
Ils trouuent du support, mesme dans le trespas.

III. PROSE.

COmme la douleur eut arresté mes plaintes, la Theologie feignant que ma liberté luy étoit agreable, me demanda? Et bien, mon cher disciple: as-tu dit tout ce qui t'afflige, surquoy, ie repartis, Madame, ie serois sans doute importun de vouloir vous entretenir de tous mes maux & certes comme i'en ay beaucoup plus que ie ne sçaurois souffrir, aussi en ay ie beaucoup dauantage que ie n'en puis expliquer. Quoy que ie sois plus eloquent que fort, ie

trouue dans cette coniончture que i'ay aussi peu d'eloquence que de force. Veux-tu (reprit la Sapience) que ie fasse clairement voir que tu as moins de miseres que d'impatience, & que c'est toy mesme qui te blesses, lors que tu cries qu'vn autre te frappe? C. Quoy ma bonne Mere? me voulez-vous faire croire que ie suis heureux parmy les fers? Th. Nenny, puis que tu ne le veux pas estre, mais bien que tu n'es pas à beaucoup prés si affligé que tu penses. C. Sans doute il manqueroit quelque chose à ma douleur, & mon infortune n'auroit pas toute sa perfection, si vous qui la deuriez consoler, ne l'augmentiez. Ne voulez-vous point que je m'auouë criminel, pour me persuader que ie ne suis pas miserable? Th. Tu parles comme tous les impatiens: quand on ne flatte pas leur mal, on les persecute: ie n'ay iamais dit que ta plainte fust iniuste, ny accusé le ressentiment que tu as de tes peines. A moins que de me declarer d'vne Secte que i'ay combattuë, ie ne sçaurois te desirer insensible. Ie ne pretens pas mesme de te persuader ce veritable paradoxe du grand Chrysostome: que personne ne peut estre offensé que de soy mesme: & que nous nous faisons tout le mal que nous souffrons: Ce que ie veux, C'est apres t'auoir auoüé, que la persecution de tes ennemis est iniuste, te monstrer qu'elle n'est pas grande; ainsi que tu dois apporter de la moderation à tes plaintes, ou souffrir qu'il y ait tant soit peu d'aigreur dans ma censure. Ie ne dis point que si tu n'es le criminel du Pape, tu es celuy de Dieu, qui le peut aussi legitimement choisir pour Ministre de sa Iustice, que pour dispensateur de ses misericordes. Ie laisse que tes pechez pour petits qu'ils soient sont tousiours plus grands que tous les maux de ta Nature. Ie maintiens seulement, qu'il y a de

a de l'excez dans ton murmure, & non pas dans la haine de Boniface. Pourueu que tu connoisses encore la raison, tu ne me sçaurois contredire. Dequoy te plains-tu; ce Pape t'a fait sortir de Rome, en cela il execute ton dessein, il obeit à ton desir. Combien de fois as tu accusé ta condition, lors que les Roys & les Princes se traisnoient à genoux, pour te baiser les pieds; Combien de fois au milieu de la foule & parmy les acclamations du peuple as-tu souhaité le repos & le silence des forests? tu ne parlois que de ta cellule, de retraite, de la douceur du desert, & de la paix de ton petit Hermitage. Pourquoy t'affliges tu? on te procure ce que tu as demandé. Si la compagnie des hommes est vn mal, comme tu l'as souuent dit, tu possedes vn bien dans la solitude, personne ne vient icy en interrompre ton repos: toutes les Creatures respectent le commerce que tu as auecque le Ciel. Pourrois-tu estre plus seul que tu es? ta chambre est fermée à tous les mauuais accidens de la Fortune: les murailles qui te cachent au monde te recouurent à ses disgraces. Tu ne vois pas les villes & la compagnie; aussi n'en vois-tu pas les desordres: aussi n'es-tu pas obligé d'en plorer les miseres. Oüy, mais on esloigne tes amis de toy; en peut-on esloigner Dieu? Celuy-là ne te suffit-il pas? son entretien n'a t'il point des charmes assez doux, pour te faire mespriser toutes sortes de compagnies? A vray dire, celuy qui ressent de l'ennuy dans ce doux commerce, n'a iamais gousté les delices de l'esprit. Mais en fin tu es banny de Rome & de Moron: tous les Monarques de la terre le sont de tous les lieux qu'ils n'occuperent pas. La France est bannie de l'Espagne, de l'Italie, de toutes les deux, & le reste du Monde du Chasteau de Fumon. Si ton persecuteur t'a decerné

ton exil en Champagne, marque luy le sien à Rome De quelque cruauté que les hommes vsent en ton endroit, ils ne sçauroient te chasser que de la terre, quoy qu'à proprement se seruir des termes, ce seroit plustost te renuoyer dans ton pays, que te bannir, puisque nous ne sommes icy bas qu'Estrangers ; & que le Ciel est nostre veritable patrie. D'où il t'est facile de comprendre que Socrate ne merite pas toute la loüange qu'on luy donne, pour auoir respondu à celuy qui l'interrogeoit de sa ville : Qu'il estoit du Monde. Ie te prie considere vn peu l'aueuglement des hommes : ce que chacun d'eux nomme son pays, c'est l'exil de tous les autres, & ainsi Rome, où les Dieux ont iadis tenu leur Olympe, & où les plus honnestes gens de la terre demeurent maintenant, sert de bannissement aux Mores & aux Scythes. Dy-moy, n'y a-t'il pas beaucoup de sages & de saints dans la contrée, où tu me voudrois faire croire, qu'il n'y a pas mesme des hommes? Mais quand on n'y verroit ny la figure ny l'ombre d'vne creature raisonnable, iamais elle ne sera deserte, puisque Dieu y est tousiours. Tous les Tyrans du monde ne vous sçauroyent separer de luy, il se coule au trauers des marbres & des murailles de fer, pour consoler ses seruiteurs : l'horreur des plus noires prisons ne l'empesche pas de leur tenir compagnie, & de soustenir de ses Toutes-puissantes mains, les chaisnes qui les oppriment. Quel bon-heur a vn homme de bien d'estre tiré de la foule & de se voir dans vn lieu, où rien n'interrompt l'entretien qu'il a auecque Dieu? Ne me parle point de ton cachot & de tes fers, c'est vne faueur que tu tiés de tes ennemis. Que si la prison est vn mal, la plus petite est la meilleure, si vos chaisnes empeschent vos courses, elles empeschent

pareillement

pareillement vos cheutes. Mais de grace, monstre-moy les fers & la prison de ton esprit, où sont les menotes qui lient le vray Celestin : où sont les cordes, qui attachent ta volonté ? Que si tu es libre de cette principale partie de toy mesme, pourquoy te plains-tu que tu es à la cadene? Ie voy bien que tu ne fais cas de l'homme que des yeux, puisque retenant toute la liberté de ton ame, tu te plains encore que tu es captif ? Quoy, Celestin? n'est il plus qu'vn peu de chair & d'os ? ne possede-t'il plus rien de ce grand interieur, qui le rendoit capable de l'immensité, & de toutes les perfections de son Createur ? Passons à l'auantage de la foiblesse humaine, que ce que vous appellez mal ait la nature du nom que vous luy donnez, ie maintiens pourtant que vous estes aussi iniustes de vous plaindre des maux que vous souffrez, que vous estes ingrats de ne pas rendre graces des biens que vous receuez. Certainement i'ay de la peine de trouuer tant soit peu d'equité dans vostre conduite : le Ciel se resout continuellement en manne & en benedictions sur vos testes, & personne n'y leue les yeux, parfois s'il en coule quelque petite disgrace, tout le monde murmure. Qui remercie Dieu de ce que tous les iours il nous donne le iour, de ce qu'il regle les saisons, qu'il couure la terre de beautez & de richesses, qu'il fournit aux delices & aux necessitez de la vie, de ce qu'il comble les corps & les esprits de biens, de santé, de vertus, & de sagesse? Il faut auoüer à la confusion des hommes, que ces faueurs tombent à terre, & qu'à Dieu faire, & perdre les bien-faits, c'est vne mesme chose. Et toutesfois si vne petite fiévre s'allume dans vne ville, si la peste attaque quelque coin de Prouince, bien moins que cela, si la gresle tombe sur vn champ, ou qu'elle ruine

vne vigne, le Ciel n'est plus que d'airain & de bronze. On accuse Dieu qui est l'amoureux-pere de ses enfans, d'en estre l'assassin & l'homicide. Cette considerations n'est pas tellement dans la generalité que tu n'y puisses prendre part : oserois-tu dire que le Ciel t'ait fait dauantage de maux que de biens, & neantmoins tu as plus de plaintes que de reconnoissances? Ie ne te parle point de ce culte, & de ces hommages que tu as receus pendant les dix-huict mois de ton Pontificat : non, ie ne veux pas te reprocher les respects du Conclaue & de toute l'Eglise, pour te faire condamner tes larmes. C'est assez pour comprendre le motif de ton obligation, de rapeller cette iournée, qui te fit voir deux puissans Monarques à tes pieds, & qui donna deux cens mille tesmoins à ton triomphe. Tu n'auois garde d'accuser le Ciel de dureté, quand tu faisois du petit Dieu à Naples y creant tes Cardinaux. O! que tu étois alors de bonne intelligence auec la Fortune? Mais pour ne point considerer vne grandeur que tu fais gloire de mespriser, ne contes-tu pour rien vn nombre infiny de miracles que tu a fais en te ioüant : cette presence visible des Anges qui t'ont fait escorte, ne merite-elle point ton souuenir? As tu oublié que Dieu t'a cent fois visité dans ton desert? qu'il t'entretenoit familierement, & que pour t'animer dans la poursuite de la vertu, il faisoit vn Paradis de ta solitude? Ie consens que tu perdes la memoire de toutes ces faueurs, pourueu que tu te souuiennes de la douceur auec laquelle il prenoit luy mesme soin de tõ instruction. Mon cœur se fond de ioye, quand ie me represente d'vn costé Celestin demy-mort & glacé comme vn poisson dans vne fosse, & d'autre part, que ie vois & entens Iesus-Christ qui le console de sa dou-

leur ; & qui le blasme amoureusement de son trop de ferueur. Iugeant auec équité du merite des choses, quelles souffrances peux-tu comparer à cette diuine faueur ? Mais quand ie n'aurois pas dans cette seule cauerne dequoy vaincre toutes les incommoditez de ta vie, i'y trouuerois au moins dequoy en adoucir les ressentimens, par la comparaison de ce que tu souffres d'autruy, & de ce que toy mesmes as inuenté à ta propre ruine. De grace dis-moy, y a-t'il rien dans ta vie presente, qui esgale les rigueurs de ses cruelles austeritez ? quoy que ta chambre ne soit que de trois ou quatre pas ; elle a de longues promenades, si tu la mesures à ce tombeau où tu estois enseuely. Et si l'abandon de tes amis & la pauureté de ta vie touchent ton esprit, rappelle dans ta memoire, ie te prie, la compagnie que tu auois dans ton hermitage, & les delicates viandes dont tu entretenois la friandise. A ne rien dissimuler, tu condamneras ton impatience, & confesseras que le plus cruel persecuteur de Celestin a esté Celestin mesme. Ie pourrois de cette veritable reflexion tirer vne grande preuue de l'amour propre, qui vous fait trouuer doux tout ce qui vient de vostre choix, & insupportable ce qui depend de la volonté d'autruy. O ! qu'il y auroit bien d'auantage de merite à receuoir auecque patience ce que Dieu ordonne ou permet de vos peines ; que de vous aneantir vous mesme d'austeritez, & de ieusnes. Vous seriez simple au dernier poinct de croire que vos haires, vos cilices & vos chaines de fer fussent plus agreables au Ciel que les moindres souffrances qui partent de sa disposition. Auriés vous donc oublié que les iesnes & les Festes des Iuifs furent reprouuées, parce qu'il y auoit d'auantage de leur volonté, que de celle de Dieu dans leur motif,

Sur la fin de cette longue & ennuyeuse deduction de tes maux, tu as finement donné vne atteinte à la Iustice: ie pardonne cette faillie à la violence de ta douleur, quoy qu'elle fust mesme digne de supplice dans ces libertins dont tu feins d apprehender l'insolence. Ton esprit n'est pas capable maintenant d'vne verité, qui est de la seule intelligence d'vne ame tranquille & toute exempte de trouble. Possible que mon discours te disposera à cette connoissance, en attendant cette serenité, & ce repos d'esprit necessaire aux grandes veritez, ie veux que cette Iustice que tu accuses, te parle en sa propre cause: rends-toy attentif à ses raisons, elle aura autant de discretion que toy, qui ne luy as parlé que par la bouche d'autruy. Et biẽ petits hommes de bouë & d'argille, croirez-vous tousiours que le Ciel soit obligé de vous rendre raison de sa conduite, & que ce grand Monarque que vous deuez adorer, soit iniuste s'il se trouue parmy vous quelque mescontent? N'aurez-vous pas au moins autant de respect pour luy, que vous auez de crainte pour l'authorité de vos Magistrats? si par fois ils ne punissent pas le mal que vous connoissez, ou qu'ils retiennent le prix que vous ordonnez aux bonnes actions, vous expliquez fauorablement leur procedé & cherchez d'ingenieuses raisons pour approuuer leur conduite. Qui empesche que vous n'ayez pour le gouuernemẽt vniuersel du monde, la reuerence que vous rendés à la police d'vne ville: N'estimez vous point que Dieu aye vne plus estroitte obligation de contenter vostre humeur, qu'vn Maire de village n'a d'ordonner sa petite Republique à vostre fantaisie? N'est-ce point vne liberté punissable de la foudre, que de petits animaux attachez à la terre osent leuer les yeux au Ciel, pour examiner les projets

projets de celuy qui eſt auſſi équitable en ſes deſſeins, qu'infaillible dans ſa conduite. A vray dire, i'aurois plus de ſujet de chaſtier cette impudence, que de l'inſtruire; ie veux neantmoins faire mon apologie à ceux qui n'ont ny le droit, ny le pouuoir de me faire mon procez : Et tout premierement, qui vous a dit que ceux qui font le mal n'en ſouffrent point les ſupplices ? Que ſçauez-vous ſi l'hypocriſie ne cache pas auſſi bien le deſplaiſir des meſchans, que l'humilité couure les contentemens des bons, & ſi leur conſcience qui a mille teſmoins, n'a point vn million de bourreaux ? Que l'impieté faſſe toute la bonne mine qu'elle voudra, qu'elle die qu'elle eſt contente: à meſme qu'elle rit par dehors, elle creue & enrage interieurement. La penſée de Platon n'eſt pas mauuaiſe, quand il veut que la peine ſuiue le crime & luy faſſe compagnie, mais le mot d'Heſiode me ſemble meilleur, lors qu'il aſſeure, qu'elle eſt de meſme aage que luy, & que leur naiſſance eſt commune. Perſonne ne peche impunément : quoy que les plus puiſſans criminels paroiſſent fuir leur gibet, ils le traiſnent. En quoy certes ils ſont ſemblables à ces demons, qui ſouffrent leur enfer dans les energumenes où ils eſclatét de ioye. Peut-eſtre croyez-vous, que les foüets, les roües, les croix, la galere, & le feu, ſoyent des ſupplices plus cruels que les craintes, le deſeſpoir, la rage, & ces autres furies qui vangent ſur l'eſprit les crimes de la chair. S'il eſtoit ainſi, Neron ne ſe plaindroit pas dans les mortelles langueurs de ſa vie, que de tous les hommes il eſt le ſeul qui n'a point d'amy d'ennemy: d'amy pour conſoler les douleurs, par la compaſſion ; ou d'ennemy, pour les finir par la mort. Rien ne vous oſte la pitié des meſchans, que l'ignorance de leurs geſnes, poſſible que ceux qui ſōt

les plus ardens à solliciter les vengeances du Ciel contre eux, seroient les plus charitables à implorer les misericordes en leur faueur, si leur tourment estoit aussi palpable que leur iniquité. Il est pourtant vray, que ie n'ay pas deu accorder, que le supplice tint fidele compagnie au peché, & qu'il nasquit auecque luy. A bien considerer la verité, il preuient sa naissance, & sa venuë, de sorte que ce peu de plaisir, & d'auantage qu'il y a dans le crime, semble plutost vne legere recompense des peines qui le precedent, que la peine n'est vn iuste chastiment qui le suiue. N'appellez donc plus le brigandage d'vn homme qui tient les bois, vn vol, l'argent qu'il oste au passant, est vn salaire qu'il exige de son trauail, & de ses veilles. On doit dire le mesme de la plus part des mauuaises actiõs des pecheurs. Ie veux neantmoins croire, qu'il est des scelerats, tellement accoustumez à mal-faire, que l'horreur du vice, & les frayeurs d'vne mauuaise cõscience ne leur donnent aucune inquietude. Ie veux qu'ils soyent heureux dans les incestes & les sacrileges, & qu'ils sauourent les douceurs du peché sans en apprehender ny sentir le supplice. Oüy, ie veux que ces vengeances interieures & secretes, qui s'exercent sur l'esprit d'vn pecheur le laissent en repos, & que Dieu ne trauerse ses joüissances d'aucun remord. Helas! que la condition de ce pauure malheureux est desplorable, & que les roües & les gibets sont bien plus à desirer, que cette cruelle impunité. Comprenez ce que ie vais dire, petits mutins, qui murmurés tousiours, comprenez bien la verité d'vn important paradoxe : iamais Dieu ne chastie plus seuerement le pecheur, que quand il ne le chastie point. Sans doute cette proposition choque vos esprits, ie pretens toutesfois qu'elle les persuade, &

ie me

ie me promets vôtre conuiction, si vous m'accordez vôtre audience. Mais parce que cette verité est extraordinaire, ie luy choisis des raisons hors de l'atteinte du vulgaire. Ie ne dis pas que la vengeance d'vn crime en est le remede, & que punir vne liberté, c'est la corriger : & partant que Dieu ne chastie iamais vn pecheur, qu'il ne luy donne ce qu'il peut posseder de meilleur apres l'innocence perdüe. Ie ne dis pas que l'impunité d'vn vice est comme vne permission tacite de s'engager d'auantage au mal,& vne licence de se faire plus vicieux, pour estre plus criminel. Qui est la mesme chose que de permettre à vn malade tout ce qui luy est agreable, quoy qu'il luy soit dangereux. Ie ne dis pas que la peine d'vne mauuaise action est vn bien de Iustice, & en suite qu'il est plus desirable de la souffrir que de l'éuiter, puisque le bien meslé au mal pour grand qu'il soit l'amoindrit, & par la confusion, qui se fait de ces deux contraires, compose vn object moins odieux, qu'vne priuation toute pure du bien. Laissons toutes ces bonnes raisons, quoy qu'elles fassent clairement voir, que Dieu oblige vn pecheur, quand il le chastie ; & en suite que sa plus rigoureuse vengeance est de ne le punir pas. Comme l'excellence de mon objet se releue infiniment au dessus de toutes les sciences, mes preuues doiuent exceder la solidité de tous leurs raisonnemens. Pour establir cette subtile verité que ie t'ay auancée, ie suppose vn fondement que personne ne peut disputer, pourueu qu'il croye Dieu equitable ; sçauoir qu'il n'est point de peché pour leger,& peu importãt qu'il soit, auquel le iuge souuerain des hommes, & des Anges n'ait ordonné son supplice. Voilà pourquoy cette bõté infinie qui vous pouuoit gratuitement pardonner vos offenses, a voulu que

Iesus-

Iesus-Christ y satisfit, afin que ce qui estoit vne infinie misericorde en vous, fust vne exacte iustice en luy. Il n'est pas difficile de conclurre ma proposition de ce veritable principe. Dieu ne laisse aucun crime impuny; nous voyons des pechez sans chastiment en cette vie; donc il reste quelqu'autre temps, où il exercera les rigueurs de sa iustice, & où il fera rendre compte à l'homme de ses impietez. Ie me trompe, il ne reste point de temps apres cette vie: le temps passe, & s'escoule, il s'eschappe, & en fuyant il emporte tout ce qui luy est attaché. Eternité, helas tu demeures tousiours! rien ne passe de toy, parce que tu es tousiours presente, & ton arrest immobile arreste dans le pecheur vn eternel repentir de sa vie, & vn interminable chastiment de son crime passager. Le flux des siecles, l'entresuite des iours, des mois & des années, & l'inconstance que nous pouuons imaginer dans les plus longues estenduës du temps: ne promet ny trefue ny repos aux cruelles gesnes de ces coulpables eternels. Mal-heureuses & infortuneés victimes de l'Enfer; obiect immortel des rigueurs de Dieu: viuante matiere d'vn feu qui durera tousiours, helas! qu'il vous eust esté souhaitable de souffrir toutes les cruautez de la Nature, & que vostre Iuge eust vsé d'vne grande misericorde en vostre endroit, de n'en point vser tout à fait. Car ie vous prie, dire au pecheur par son Prophete Ezechiel, que sa colere ne s'irrite plus contre luy; n'est ce pas l'asseurer qu'il ne veut pas auoir vne colere qui passe, pour en exercer vne qui dure tousiours, & qu'il pardône quelques momens, afin de punir vne eternité? Helas! que c'est vn redoutable malheur que d'auoir vn Dieu, qui ne s'interesse point dans la vengeance des pechez: vn Dieu sans jalousie, c'est vn Dieu sans amour, à

mesure

mesure qu'il ne frappe plus le pecheur, il mesprise son salut. Ie ne veux point de cette misericorde, s'escrie le deuot sainct Bernard, non, ie ne veux point de cette misericorde, plus impitoyable mille fois que la plus inhumaine cruauté, tout mon desir c'est que vous me chastiez vne bonne fois pour ne me pas chastier tousiours. Et bien iugez vous que la condition des meschans vous doiue donner des souhaits, & que la priuation des peines qui vangent les impietés, soit vn raisonnable sujet d'enuie ou vn pretexte specieux de vos murmures ? ô que vous obligeriés les pecheurs, si l'impatience de vos plaintes obligeoit Dieu de punir leur crime aussi tost qu'il est conceu ? Ce prompt chastiment seroit l'esperance d'vn pardon eternel, & cette seuerité passagere vous couuriroit de cette fureur qui ne passera iamais. Ce discours est assez solide pour vous faire comprendre le desastre d'vn pecheur impuny : en voicy vn assez subtil, dont la delicatesse n'appatient proprement qu'aux ames de choix. L'homme ne sçauroit estre en vn plus mauuais estat que celuy où il est indifferent à son Dieu. Certes ie ne sçache rien de plus euitable à vne creature doüee d'intelligence & de raison que de se voir tellemẽt mesprisée de son Createur, qu'elle ne soit digne ny des tendresses de son amour, ny des auersions de sa haine. A bien considerer cét estat, il est aisé de iuger que c'est celuy du pur neant, puisque Dieu a de l'amour pour le bien & de la haine pour le mal. Or le neant ne possede ny l'vn ny l'autre, ne possedant point l'estre, qui est le mesme bien, & le propre & le naturel sujet du mal, puisque le mal est vne priuation du bien, & qui partant suppose quelque chose en existence où ce defaut de bien se trouue. Vous dites proprement que l'œil ne void

goute : que l'air est tenebreux, attribuant l'obscurité à ce qui est capable de lumiere, & l'aueuglement à vn organe qui appartient à la veuë. Mais vous parleriés auecque incongruité, si vous disiez qu'vn chimere est aueugle, & que le rien qui n'est point, est tenebreux : d'autant que pour estre tenebreux ou aueugle, il faut necessairement étre, & estre capable de ces defauts. Suiuons cette pésée. Dieu n'ayme pas le neant, il ne le hait pas aussi, parce que le neant ne possede pas l'estre qui est le principe du bien, & en suite la cause de l'amour: ny le mal, puisque c'est vne diminution du bien qui ne se peut treuuer dans ce qui n'est point du tout. Qui de tous les hómes pour pesant qu'il fust, se pourroit consoler en cette pensée: ie suis si peu dans les sentimens de mon Dieu, qu'il n'a ny amour ny auersion pour moy ? l'amour suppose qu'on possede quelque bien, l'auersion qu'on en est au moins capable. Et quoy ? ne comprenez vous pas encore, que la haine d'vn ennemy est obligeante, en ce qu'elle nous considere auec estime, & que son mespris est insupportable, à raison qu'elle nous regarde auec indifference ? Au moins ne sçauroit-on nier, lors que Dieu se met en colere contre les crimes d'vn pecheur, & qu'il les chastie, qu'il n'aime sa personne, & qu'il ne luy desire du bien, puisqu'il l'a deliuré d'vn mal par la peine, qui est son remede & sa medecine. Il est donc vray, que le Ciel ne punit iamais plus rigoreusement l'impieté, que quand il ne la punit point du tout. Ie veux, me dira quelqu'vn, que le supplice precede ou suiue tousiours le peché, au moins ne sçauroit-on dissimuler que les mesmes peines qui chastient les coulpables n'affligent les innocens; en quoy certes ils ont vn tres-iuste sujet de se plaindre, voyans leur vertu traitée auecque la mes-

me

me rigueur que leurs vices. La gresle n'est pas assez discrete pour choisir les heritages de l'impie, l'orage n'espargne pas le vaisseau du iuste, la tempeste est vn accident commun des bõs & des meschans, sa cheute a des rauages pour tout le monde, mais elle n'a point de respect pour personne. Voire mesme il arriue, les maux de cette vie dependans de la mauuaise volonté de ceux qui seuls deuroient en souffrir les incommoditez, que les gens de bien en sont les mieux partagez. Voilà le second sujet de murmure de ceux qui se flatent d'innocence: & bien, ie m'auouë injuste quãd cela arriue, pourueu que vous confessiez que vous estes coulpable, s'il n'arriue iamais. Mais ie vous prie faites moy voir ces innocens qui endurent des peines qu'ils n ayent pas meritées? Adam a-t il quelque fils dont il ne soit pas le pere? Qui peut dire sans se tromper soy-mesme, qu'il n'a point de peché? Qui osera faire vanité de iustice, puisque le iuste tombe sept fois le iour, & que Dieu trouue des taches & de l'impureté dans les purs esprits? De tous les hommes celuy seul qui les a sauuez & celle par qui Dieu les a sauuez, sont exempts de toutes sortes de defauts: tous les autres sont aussi-tost criminels qu'ils sont hommes. Pourquoy accusez vous donc le Ciel, puisque vous estes tous coulpables, & que la moindre faute d'vn pecheur merite au delà de tous les tourmens de la Nature. Ce m'est assez de justifier la conduite de Dieu contre les calomnies des libertins, sans que i'entreprenne de leur persuader, que la souffrance des maux de cette vie est la moins dangereuse de ses faueurs, & que ce qui paroist vn effect de la colere du Ciel, est vne illustre marque de son amour. Le temps viendra que vous ouurirez les yeux à cette verité, & que ceux qui perdent maintenant leurs larmes à

plaindre les afflictions, les employeront à les demander. Gardez-vous donc, petits vers de terre, gardez-vous de blasmer desormais les secrets desseins de vostre Dieu, adorez des iugemens que vous ne connoissez pas, & si vous ne voulez pas esprouuer à vostre dam qu'il y a vne iustice dans le Ciel, ne dites iamais qu'il n'y en a point. Que respondrois-tu à cela, mon cher Nourrisson, si la iustice que tu as accusée en la personne des libertins te parloit ainsi dans sa propre cause ? Veritablement (repris je aussi-tost) i'aurois aussi peu de parole pour luy repartir, que les hommes ont peu de raison de l'accuser. Car encore bien que ce beau, & solide discours ne guerisse pas entierement ma douleur, il arreste mes plaintes, & s'il ne ferme pas mes playes, il peut au moins fermer ma bouche. Voilà vn bon commencement de santé (adiousta la Sapience) il faut acheuer ta guerison, puisque tu confesses que les souffrances, & les miseres de cette courte, & languissante vie sont iustes, tu me donnes moyen de prouuer qu'elles sont desirables. Neantmoins de peur que cette importante verité à laquelle tu te sembles accorder, ne vienne à s'esuanoüir, ie te veux descouurir les principales causes de ton erreur, & te faire comprendre que tes plaintes supposent deux grandes ignorances, la premiere de l'absolu domaine de Dieu sur ses creatures, & l'autre de son amoureuse Prouidence sur toutes leurs affaires, voire mesme sur celles qui paroissent les plus indignes de ses soins, & les moins importantes à vos interests. Quand tu auras compris que tu es le sujet d'vn Monarque, qui peut tout ce qui luy plaist, & qui pourtant ne veut rien qui ne soit à ton auantage, ie me promets, que tu auoüeras, que s'il est redoutable par la consideration de son pouuoir, il

est digne

eſt digne d'amour,par celle de ſa douceur. Ces deux veritez bien eſtablies ſont capables de guerir des eſprits plus dangereuſement malades que le tien Car d'vn coſté ſi noſtre Dieu ne peut exceder ſon pouuoir,qui le ſçauroit accuſer d'iniuſtice,quelque choſe qu'il faſſe au preiudice, & meſme à la ruine de ſes Creatures ? D'autre part , s'il a les meſmes paſſions pour vous , qu'vn bon Pere reſſent pour ſes enfans n'aurez vous pas vn raiſonnable ſujet de luy abandonner vos vies & vos fortunes, ſur cette confiance, que ſon amour l'intereſſe dans tous les accidens qui vous touchent. Mais parce que mon diſcours doit eſleuer ton eſprit à des connoiſſances qui demandent vn peu d'attention , il me plaiſt bien de t'y preparer par les doux charmes d'vne Poëſie qui ſeruira de reſponſe à celle que l'impieté a produite en faueur de ſes ſentimens contre la Prouidence de Dieu.

IV. POESIE.

Taiſez-vous langues criminelles,
Ne parlez plus legerement,
Vos meſdiſances ſont mortelles,
Quand elles vont au Firmament :
Iamais l'œil de Dieu ne ſommeille
Sur les affaires d'icy bas,
Touſiours ſa prouidence veille,
Pour regarder vos maux & conter vos combats.

Ignorez-vous , infames bouches,
Que voſtre Dieu n'eſt pas de bois,
Et qu'il ne tient rien de ces ſouches,
Que l'on adoroit autrefois ?
Il a des yeux & des oreilles,

Il oyt, il voit les insolents ;
Lors que vous accusez ses veilles,
Il medite ces coups qui vous paroissent lents.
Il n'est point de Broüillars ny d'ombre,
Qui puisse couurir vos forfaits :
Tous est a nud & rien n'est sombre
A des yeux qui sont si parfaits :
Tout ce qu'imagine la Fable
De la vigilance d'Argus,
Est beaucoup plus que veritable,
S'il se peut expliquer de ses yeux tous aigus.
Cachez vous au centre du monde,
Couurez-vous des plus noires nuicts,
En vain vostre attente se fonde
Dans l'esloignement des ennuis :
Tous vos plaisirs ne sont que verre
Vostre fortune est vn roseau ;
Pendant que vous ioüez sur terre,
L'amour vous met au lict, & la mort au tombeau,
Par fois il semble que le vice
S'asseure de l'impunité,
Et que le Ciel se rend complice
Des excez de l'iniquité :
Mais qui ne sçait que pour resoudre
Le coup d'vn arrest odieux,
La Iustice suspend sa foudre,
Et pour mieux l'assener, qu'elle cligne les yeux,
Tandis que les hommes se flattent
Des esperances du bon heur,
Les vengeances du Ciel esclatent,
Et les accablent de douleur :
Alors que ces ames hautaines,
Vous chargent de croix & de fers,
Elles s'en vont faire les vaines

Dans

Dans les throſne de feu, qu'elles ont aux Enfers.

Dans ces flames auec vſure,
Elles payent leurs courts plaiſirs,
Quand l'excez a fait la meſure
De leurs reprochables deſirs :
Là les delices & la ioye,
Qui ſouſtenoient la vanité,
Trouuent vne triſte monnoye,
Changeant peu de momens a leur eternité.

ARGVMENT DV II. LIVRE.



Ans le ſecond Liure, la Theologie eſtablit deux principes, qui peuuent ſeruir de remede à toutes nos plaintes, & de motif à cette parfaite reſignation, qui nous doit ſoûmettre à Dieu. I. La premiere Proſe monſtre clairement, & par authorité de l'Eſcriture & par raiſon tirée de la Philoſophie, que la ſouueraine Iuriſdiction dans le monde appartient a celuy qui luy donne l'eſtre. On peut voir en cét endroit la difference des Empires crées, & de celuy dont il eſt impoſſible de marquer le commencement, & ridicule de craindre la fin. II. La Poëſie ſuiuante inuite les Creatures raiſonnables a reconnoiſtre ce Puiſſant Roy, à l'exemple de celles qui n'ont point de raiſon. III. Dans la ſeconde Proſe la Sapiēce prouue, que Dieu eſt le Proprietaire de l'Vniuers, par toutes les conſiderations qui nous peuuent acquerir le domaine d'vne choſe. Au meſme endroit elle monſtre que le Createur conſerue immediatement & ſans interruption ſon Ouurage; d'où elle conclud, qu'entre Dieu & l'Homme il ne peut y

auoir obligation de rigoureuse iustice. IV. La seconde Poësie fait voir par les sentimens, & le discours d'vne mere Machabée, que nostre Souuerain peut vser de nous comme il veut, puisque c'est luy qui nous a tirez du neant. V. Apres que la Theologie à monstré à Celestin, que Dieu le peut perdre, elle luy prouue, que les mesmes raisons qui luy font craindre sa ruine, le doiuent asseurer de son salut. VI. (Son discours donne tant d'appuy à cette verité qu'il porte sa resolution dans la troisiesme Poësie, à brauer tous les desseins & toute la puissance de la mort. VII. La derniere Prose touche les solides raisons de la Prouidence de Dieu sur ses creatures, & particulierement sur celles qui sont capables de l'aymer, marquant la regle infaillible de leur conduitte dans le decret de ses diuines Volontez. VIII. Tout le Liure se conclud par vn adueu de la Prouidence, & vn reproche à ces aueugles, qui luy substituent le hazard.



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE DEVXIESME.



LA promesse que i'auois faite de voir la source de mes erreurs, me donnoit tant de desir, que l'harmonie de ce doux motet ne finit pas, que ie commençay cette priere. Sainte Maistresse des hommes, l'inclination que i'ay de guerir de mon impatience, me presse de vous supplier de me vouloir

loir pluſtoſt inſtruire que recréer. Th. Cette inquietude m'agrée (mon cher Celeſtin) auſſi mon deſſein n'eſt pas de differer plus long-temps l'effect de ma promeſſe. Neantmoins auant que d'entrer en diſcours, ie veux ſonder la diſpoſition de ton ame de quelques demandes. N'eſt-il pas vray que les plaintes que tu fais de ta diſgrace ſuppoſent qu'on te fait iniuſtice ? C. Ie ne ſçaurois diſſimuler ce ſentiment, & quand i'en aurois le deſſein, ie n'en aurois pas l'addreſſe. Th. Quand ie t'auray monſtré que Dieu eſt la premiere cauſe de vos ſouffrances, & qu'il a droit d'vſer de ſes creatures, comme bon luy ſemble, ne changeras tu pas de creance ? C. Au moins ie condamneray mon murmure, ſi ie n'en puis retenir les ſaillies. Th. Et au cas que ie te contraigne d'auoüer, que ces accidens que tu prends pour des coups de Fortune, ſont des effects d'vne Prouidence, qui n'a des yeux & des ſoins que pour tes intereſt, ne diras-tu point, que ta pensée eſt criminelle au lieu d'eſtre reconnoiſſante ? C. Malgré tous les artifices de l'amour propre, il faudra que ma raiſon porte cét arreſt contre mon erreur. Th. Ie t'aſſure de l'heureux ſuccez de ta gueriſon, puiſque tu me promets tant d'equité contre toy meſme. Rends toy ſeulement attentif, & ne ſouffre pas que la douleur diuertiſſe ton eſprit d'vne attention, qui luy doit étre ſalutaire. Souuerain Arbitre de deux Natures intelligentes, Monarque abſolu de ce vaſte Vniuers, agréez que ie cherche les tiltres de voſtre Empire, non pas pour en examiner la force & la raiſon, mais pour en reconnoiſtre & adorer l'equité. Ie ne pretens pas de vous faire vn procez ſur vos droits, mais ie taſche de fournir des motifs d'honneur & de reſpect à vos Creatures. Aidez mon deſſein de voſtre ſecours, & eſclaiſt

rez leur esprit de vos lumieres. Toutes les Eschöles distinguent deux sortes de Domaine, l'vn qu'on nomme de Iurisdiction, & l'autre qu'on appelle de proprieté. Considerons les droits & deuoirs de l'vn & de l'autre, afin de voir s'ils appartiennent à Dieu. Et pour commencer par la nature du premier : qui ne sçait que la iurisdiction est dans le Maistre vne puissance de gouuerner son vassal, ce qu'il execute par le commandement, la defence, la permission, les peines & les recompenses. Le commandement impose obligation de faire quelque chose, & la defense de la laisser. La permission donne liberté de faire ce qu'on ne sçauroit entreprendre sans crime, ou du moins sans supplice. La punition est vn acte, qui empesche la coulpe par la crainte, ou qui l'efface par la peine. Au contraire la recompense attire à l'action par le desir du prix, & paye le merite d'vne bonne œuure, par la couronne qui luy estoit promise. Voilà en peu de mots ce que peut vn souuerain sur son sujet, & ce qui luy donne la qualité de Seigneur Ie ne croy pas qu'il soit besoin de prouuer, que Dieu possede ce droit sur toute la Nature creée, puis qu'ordinairement il se nomme le Roy des Rois, le Seigneur des Seigneurs & la seule Majesté par excellence. Et à parler sainement, si le Prince des Philosophes veut auecque raison, que les Sages ayent vn droit d'empire naturel sur ceux qui ont de moindres lumieres, qui sera assez aueugle, pour ne pas reconnoistre dans l'eminence de son estre la subiection de toutes les Creatures ? qui pourroit mieux commander que ce Monarqne, en qui l'auersion du mal est aussi naturelle, que l'approbation du bien est necessaire ? Qui sçaura donner des loix, faire des deffences permettre des actions, punir les vices, & recompenser les vertus,

tus, sinon vne sagesse qui ne sçauroit faillir, vne Puissance qui peut contraindre, vne Bonté qui a de l'indulgence, vne Iustice qui est forte, & vne liberalité qui est riche? Certains peuples ont deferé le gouuernement de leurs estats, à ceux qui auoient leur extraction plus reculée dans les siecles precedens. Il s'en est veu qui ne demandoient que la seule hauteur du corps pour meriter le sceptre chez eux : si bien que c'estoit assez d'estre grand & de riche taille, pour estre Roy. La beauté qui est vne si chetiue perfection dans l'homme, a quelquefois fait regner ceux qui la possedoient : assuiettissant à son hommage, tout ce qu'elle frappoit de son esclat. Par toutes ces considerations on ne peut refuser le domaine de l'Vniuers à Dieu, puisqu'il est eternel dans sa durée; & qu'il n'est pas moins impossible de trouuer le commencement de son existence, que la cause de son estre. Pour sa grandeur elle est tellement excessiue, que le vaste globe du monde, n'est qu'vne boule dans sa main, mais si petite, qu'elle eschapperoit à sa veuë s'il n'auoit les yeux extremement aigus. Et quoy? nostre Dieu n'est il pas le beau par excellence, puisqu'il l'est par nature; & que la beauté n'est pas vn accident en luy comme celle qui esclaire dans les Astres, sur les fleurs & dans les visages? A vray dire; quand Dieu ne tiendroit pas l'Empire de l'Vniuers de l'infinité de son Essence, ny de la perfection de ses Attributs; & que le seul choix de l'homme & de l'Ange en donneroit les droits & l'inuestiture, il faudroit par necessité luy en deferer le gouuernement pour faire vne raisonnable eslection. Dieu tient donc le domaine du Monde & de l'excellence de son estre, & par vn taisible aueu de la Creature, qui choisit par discretion ce qu'elle reçoit auecque necessité. Il ne faut pas

pourtant s'imaginer qu'il ait cette puissance auecque les foiblesses & les limitations que nous voyons dãs les Rois de la terre & les Magistrats de nos Republiques. Il n'a pas besoien du consentement du Peuple,où de l'aduis des Sages pour gouuerner son Empire. Comme il possede assez de prudence pour conduire ses vassaux, il a assez de force pour les deffendre. Les troupes estrangeres luy sont vn secours inutile, & la raison d'autruy vne lumiere superfluë. Sa teste & sa main ont assez de conseils & de puissance, sans recourir aus voisins, ou emprunter ses resolutions du discours & de la sagesse des Anciens & des Philosophes. Ces Rois que vous adorez ne peuuent pas tout ce qu'ils veulent, parce que leur authorité vient de Dieu,qui limite leur pouuoir, ou des Nations qui reglent leurs obeyssances.I'auouë bien que les sujets ne sont plus libres à receuoir ou rejetter les volontés du Prince,lors qu'ils ont tous conspiré a luy donner vn droit sur leurs hommages. Mais il y a des bornes dans leurs seruicec, puisque le Monarque n'a pas vne puissance de tous points absoluë : De sorte qu'à bien considerer les choses, vn Prince d'élection n'est que le Heraut public, qui declare ce que les Peuples se sont resolus de faire.Que s'il tire des profits & quelques auantages de sa charge, c'est plustost vne aumosne qu'il reçoit de la Communauté, qu'vn tribut qui soit deu à sa personne.Ou si vous ne souffrés pas que ie rabaisse tant sa dignité, au moins me pouuez-vous accorder que c'est vn present qu'on luy fait,ou bien vn seruice qu'on luy paye. Pour ces Majestes priuilegiées & en quelque façon naturelles, qui tiennent leurs Couronnes de la naissance, & qui les portent quelquefois dés le ventre de leurs meres, il est vray qu'elles n'ont pas cette dependance des Peu-

ples

ples. Mais certes elles ont vn Souuerain dans le Ciel, qui ne leur communique pas ses droits auecque toute leur estenduë. Cette imperfection (comme i'ay insinué) vient dans l'authorité & les iurisdictions des hommes, de ce qu'ils n'ont pas leurs domaines d'eux mesmes, mais de la volonté de ceux qui obeissent, ou de celuy qui commande par eux. Au contraire nostre Dieu tiét tout son pouuoir de soy-mesme, d'autant qu'il fait ses suiets: si bien que la dependance essentielle, qui soûmet l'estre de la Creature à son empire, acquiert à sa grandeur, l'hommage de nostre seruice. Et ainsi il est esgalement impossible à l'homme de refuser son obeissance à Dieu, & de trouuer vn autre premier principe de sa vie. ❡ Par cette raison, on peut comprendre, que le domaine de Dieu s'estend sur toutes les Creatures, puis qu'il n'y en a pas vne, qui ne le regarde comme cause de la naissance. Aussi se rendent-elles souples à la voix qui les a tirées du neant : & quoy qu'il y ait des suiets insensibles dans cette grande Republique, ils ont du sens & de la raison, quand cette haute & adorable Maiesté leur parle ou leur commande. Les vents & les tempestes luy obeïssent, la mer esleue ou abbaisse ses flots à sa voix : la Terre qui est la plus lourde & la moins ciuile de toutes les choses crées, s'espuise dans ses productions, quand il luy plaist, & ne fournit pas mesme le necessaire, lors qu'il l'ordonne. Dieu n'est pas vn de ces petits Roys qui partagent vne atome & qui distinguent de grandes Prouinces dans vn poinct, à cause qu'ils ne sont gueres plus que ce neát, qui sert de sujet à leurs partages & de matiere à leurs ambitions. Aussi ne faut-il pas croire que la durée de son Empire ne s'estende qu'à certain nombre d'années, comme son regne est le regne de toutes les Na-

tions, il est la domination de tous les siecles. Il n'a point receu sa dignité d'vn Ancestre, parce que personne ne le deuance en ordre d'existence, il ne la cedera pas aussi à vn successeur, parce qu'il est immortel dans la possession de sa gloire. Vos Histoires vous apprennent, que cette visible Majesté qui regne parmy les hommes, a esté aussi peu iudicieuse au choix des personnes, qu'elle a fait commander, que constante à s'arrester aux lieux de sa demeure. Des Assyriens, elle est passée aux Medes, de ceux-cy aux Grecs, des Grecs aux Romains. En fin toute la grandeur de Rome s'est esuanoüie auec les Cesars: & l'on treuue maintenant aussi peu de Cyrus & d'Alexandre, d'Agamemnō & d'Auguste, que de leurs valets, & de leurs esclaues. Tous ces redoutables Princes n'ont plus qu'vn peu de poussiere dans leurs tombeaux, & quelques-vns des Illustres trois ou quatre syllabes dans l'Histoire. Ce defaut ne peut tomber dans le Monarque souuerain de la Nature. Car encore bien que son Empire se renouuelle tous les iours, par la production des nouueaux estres, ce n'est que pour imiter cette vigueur eternelle, qu'il possede dans son interminable durée. Que si la grandeur de ce Domaine paroist en ce qu'il atteint du petit ver au Seraphin, & qu'il s'estend depuis la naissance des Creatures iusques à leur consōmation, le pouuoir de donner des loix, & de faire des ordonnances n'en declare pas moins la Souueraineté & l'eminence. Et certes s'il n'auoit point d'autres veuës que celle de ses droits, il vous pourroit commander toutes les bonnes œuures que vous pouuez faire, & vous defendre generalement, sur peine de mort: les plus innocens plaisirs de la vie. Ces conseils dont vous faites la precieuse matiere de tant de vœux, seront quand il

voudra

voudra des necessités indispensables. Que vostre imaginatiõ se represente ce qu'il y a de plus dur dans la Nature, qu'elle ramasse les rigueurs du desert & les reglemens des Monasteres, les ieusnes, les veilles, les haires, les disciplines, les fers & toutes ces autres penitences des ames saintes; ce n'est qu'vn essay des austeritez qu'il vous peut commander, puis qu'il vous peut commander de mourir. Quand le sage Legislateur le trouuera bon, il ordonnera au Pere des Croyans de luy sacrifier, non seulement son Isaac, mais Abraham mesme. Et pour dire tout en peu de mots, il n'est rien de si peu important à vostre salut, qu'il ne luy rende necessaire, s'il luy agrée; rien de si leger dans l'estenduë de vos actions, mesme indifferentes, qui ne deuienne considerable, s'il le veut & l'ordonne. Et partant, petits esprits, ne murmurez plus de ce que Dieu a si rigoureusement puny le premier homme, pour auoir violé vne loy que vous iugez peu importante: son pouuoir & ses droicts s'estendoient, s'il luy eust pleu, iusques à luy defendre l'attouchement & la veuë du fruict qu'il gousta. Bien d'auantage s'il luy eût commandé de ne pas respirer, il falloit obeïr & creuer. D'où vous pouuez apprendre vne notable difference du pouuoir de Dieu & de celuy des souuerains de la Terre: puisque leur authorité ne va pas iusques à commander des choses legeres sous de griefues peines: quoy que par condescendance, ils puissent commander les importantes, auecque des supplices peu euitables. Et de plus que les choses mesmes qu'ils peuuent ou commander ou defendre, ils le peuuent auecque certaines modifications & circonstances, qui marquent moins d'authorité que de dependance. Pour exemple, le plus absolu Monarque de l'Vniuers ne sçauroit obliger son sujet à leur

à leuer vn festu de terre, ou à feindre vn souris à peine de pecher mortellement, non pas mesme de perdre la vie, d'autant que vous ne pouuez auoir vne telle dependance d'vne personne, à qui vous appartenez auecque beaucoup moins de droits que de reserue. Cette authorité de faire tout important par la seule consideration de son vouloir appartient à Dieu seul, qui peut aussi peu souffrir de limites dans sa Iurisdiction, que dans ses autres perfections, qui se mesurent toutes à son Essence infinie. Il est vray qu'il n'vse iamais de tout son droit, mais c'est vne indulgence de sa Bonté, & non pas vn defaut de puissance. Son extreme douceur le portant à la compassion de vostre foiblesse, retient ces excez de pouuoir, & determine vostre subiection à certains deuoirs si faciles, que rien ne vous sçauroit empescher de luy rédre ces petits hommages, qu'vne extreme ingratitude ou vne criminelle malice. Mais tant s'en faut que cette moderation doiue diminuer l'estime de sa grandeur, qu'elle peut en augmenter l'idée. Car ie vous prie, n'y a-t'il pas sujet d'adorer vne bonté qui se contente de peu, pouuant exiger beaucoup de sa Creature? Ie ne dis point que ce redoutable Monarque à vn Enfer pour se faire craindre, & vn Paradis pour se faire aymer. Ces Princes qui taschent de faire du bruit dans le Monde, n'ont point de tourmens qui passent le corps, ny de recompense qui regarde l'ame; vn bon courage peut mespriser leurs promesses, & se rire de leurs supplices. Leur puissance est trop foible, pour interesser fortement vos seruices, & leur seuerité trop molle pour arrester vos crimes. Il n'y a que le Roy des Roys, qui ait des attraits assez puissans au bien, & des craintes assés efficaces pour diuertir du mal. Aussi ne doit-on considerer les autres Majestés que comme

les

les petits vassaux de ce grand Monarque : que s'ils sont vn peu au dessus du reste des hommes, ils sont infiniment au dessous de Dieu. Mais la plus importante reflection qu'on doit faire sur cét Empire eternel & infini, c'est de vous aneantir dans vostre bassesse, & agréer toutes les dispositions de cette haute Majesté, qui ne peut rien faire d'iniustice, quoy qu'il fasse beaucoup de choses qui vous sont desagreables. Soyes, si vous voulez maistres d'vne partie du Monde : commandez à la plus genereuse nation de la Terre ; que le Soleil ne se couche iamais chez-vous, il faut confesser vostre dependance & reconnoistre son Domaine. Que si l'orgueil vous esleue au dessus de ce que vous estes, il sçaura bien vous abaisser au dessous des moindres animaux. Il n'a pas perdu cette puissance, qui courba Nabuchodonosor à la pasture: il s'en peut seruir si vous pouues vous oublier de vostre deuoir. Pour acquiter quelque partie de vos debtes, respectez toutes ses volontez, quand mesme il choisiroit de declarer ses droits par vos pertes, & de se faire auoüer le Souuerain de vos biens & de vos fortunes, par leur entiere ruine. Que s'il vse auecque moderation de son pouuoir, loüez son extréme Bonté, sans le soupçonner d'impuissance : au contraire dans vos plus rudes obeissances, adorez son Empire, plus glorieux mille fois d'estre esclaues de ce grand Dieu, que d'estre Monarques de toute la Nature.

I. POESIE.

Peuples, qui habitez dans l'vn & l'autre Monde,
Pour qui l'Eau, l'Air, le Feu, & la Terre est feconde,
Accourez promptement & venez reuerer

Celuy

Celuy que sa grandeur nous rend si venerable,
Il est seul adorable,
Venez donc l'adorer.
Comme luy pourriez-vous refuser vostre hommage,
Estans de sa bonté le plus parfait ouurage :
Vous tenez de sa main les lumieres du iour,
Offrez-luy vos respects, le deuoir vous conuie,
Ils vous donne la vie,
Donnez-luy vostre amour.
Rien n'est sorty du rien, que par son assistance,
Tout prend l'estre de luy, tout luy doit sa naissance :
Foibles ombres du rien, impuissans hommelets,
Rendez-luy vos deuoirs, signalez-en les marques,
Vos plus puissans Monarques
Ne sont que ses valets.
C'est sa puissante main, qui lance le tonnerre,
C'est sa puissante main, qui balançe la Terre,
Il donne aux Elemens, & leur rang & leur lieu,
Il n'est rien que douceur, il n'est rien que puissance,
Il est tout prouidence,
En vn mot il est Dieu.
A qui reseruez vous ce precieux seruice,
Qui pourroit acquitter la premiere iustice ?
Ceux que vous adorez sont hommes comme vous,
Sotte profusion, apprenez à connoistre
Ce veritable Maistre,
Et ne soyez plus fous.
Ce beau Pere des iours, qui dore le porphyre,
Dont cette Majesté compose son Empire,
Reçoit ses mouuemens de son iuste pouuoir :
Le Ciel n'a pas moins d'yeux qu'il possede d'estoilles,
Qui sont tousiours sans voiles
Seulement pour le voir.
Quoy que la Terre soit vn amas de poussiere,

Vn

Vn immobile corps, vne masse grossiere,
Quand ce grand Roy le veut, elle a du mouuement :
A peine luy dit-il vne seule parole,
Elle court, elle vole
A son commandement.
La mer enfle par fois l'orgueil de ses orages,
Iusqu'à faire paslir les plus hardis courages,
Et leur ostant le cœur, les reduire aux abois :
Mais elle tient ses flots, aussi-tost quelle arriue,
Sur les bords de sa riue,
Qui luy monstrent sa voix.
Les oyseaux dans les bois, luy font vne Musique,
Afin de l'honorer de quelque beau Cantique,
Bien qu'ils soient sans esprit, ils connoissent sa Loy,
N'ayans point de raison, ils ont prou de science,
Pour rendre obeyssance,
Aux ordres de leur Roy.
Les Tygres, & les Ours ciuilisent leurs biles,
Les plus lourds animaux sont accords & faciles,
Pendant cette fureur, qui nous les fait hair,
Leur nature deuient de tous poincts accomplie,
Et leur humeur se plie,
S'il luy faut obeyr.
Ces poissons que la mer esleue dans ses ondes,
Nourriture & pays de ces troupes fecondes,
Sont bien assez polis, pour le complimenter :
Quoy que sourds & muets, ils ont langue & oreilles,
Pour oüyr ses merueilles,
Et pour les raconter.
Les Anges dans le Ciel n'ont point d'autres delices,
Que le contentement qui vient de leurs seruices :
Rien autre ne leur plaist, rien autre ne les meut,
Pour s'en mieux acquiter ces Essences fidelles
N'ont-elles pas des aisles,

Pour voler quand il veut ?

Peuples accourez donc rendez luy vos hommages,
Son pouuoir vous à faits ses parfaites images ;
Sa crainte & son amour vous doiuent animer :
Refusans le tribut de vostre obeyssance,
Craignez vne puissance
Qui vous peut abysmer.

II. PROSE.

CERTAINEMENT il est difficile de connoistre la grandeur de ce Monarque & de murmurer de sa conduite : si faut-il pourtant auoüer, que Dieu a des tiltres qui semblent luy acquerir plus de droit sur sa Creature. Ne vous imaginez pas que ce grand Roy soit entré dans le Monde, comme dans vn pays de conqueste, ou bien comme dans vne terre deserte. Cette riche possession ne luy vient de la liberalité d'aucun bien-facteur, il n'en joüit ny par achat, ny par succession de ses Ancestres : son droit & ses pretésions ont des tiltres plus glorieux & plus authentiques. I'en trouue trois principaux, qui luy asseurent la proprieté de toutes choses sans restriction ny limites. Vous luy appartenez en qualité de premier principe, de moyen, & de derniere fin. Comme premier principe, il est l'autheur de vostre estre, comme moyen, il conserue vostre vie dans l'ordre de la Nature, & deliure vostre ame du peché dans celuy de la grace, comme derniere fin, il dresse l'homme à de hauts & nobles desseins, la rapportant au seul interest de sa gloire. De tous les tiltres qui vous asseurent le domaine de quoy que ce soit, il n'en est point de plus iuste ny de moins contesté, que l'honneur de l'auoir

l'auoir faite : à mesme qu'elle sort de vostre main, elle entre dans le compte des choses qui vous appartiennent, vn laboureur qui est comme le pere de ses moissons, pretend auecque raison aux productions de la terre : celuy qui plante la vigne en doit recueillir les fruicts. L'artisan est le maistre & le seigneur de son ouurage : à moins que d'offenser la Iustice, on ne luy peut rauir son buffet, sa statuë ou son image. Que si vne maison est à son architecte, & que le marbre & le porphyre commencent d'estre au statuaire, aussitost qu'ils ont receu vn peu d'ordre & de figure de main, qui ne iuge beaucoup plus raisonnable, que l'homme soit la possession de Dieu, puis qu'il est sa Creature ? Vne pierre ne sçauroit receuoir qu'vn peu d'éclat de celuy qui la taille ; s'il la met au fondement, il la cache ? s'il l'esleue dans l'air, il l'expose à ses iniures. Quand Phidias toucheroit tout vn siecle ses statuës, iusques à estudier leurs moindres traits, tousiours le marbre ne luy dévroit qu'vn peu d'exterieur & de posture. Son ciseau ne passe point dans les entrailles de l'image, mais quoy qu'on accordast à l'Art de luy former le cœur & les autres parties secretes, il n'en sçauroit produire la matiere. Les plus nobles causes de la Nature ne sont pas la moitié de leurs effets, outre qu'elles ne peuuent agir sãs secours, auant que de rien produire de leurs forces, il faut supposer vn sujet, qui pretend pour le moins la moitié de leur gloire. Au contraire nostre grand Dieu n'est pas tant l'Ouurier du dehors qui limite sa puissance, en terminant son ouurage, que du dedans, qui porte des traits plus exprez de sa nature. Bien dauantage, sa main s'estend iusques au fond de la substance & à l'interieur de l'estre, qui mesme ne seroit pas possible, si elle n'estoit toute puissante. Il n'y a

rien de l'homme, ny dans l'homme, qui ne releue de sa bonté : ce grand Architecte ne suppose point de matiere qui luy soit collegue dans les droits qu'il a sur vos naissances & sur vostre vie. Vous estes donc bien plus la possession de Dieu, que les ouurages de l'Art ou de la Nature ne le sont de leurs Principes : d'où il faut, que sans estre vsurpateurs, vous ne vous pouuez soustraire à son Empire. Dieu ne fait pas ses Creatures auecque le secours d'vne infinité de causes secondes, il en est donc proprement le seul Maistre, puis qu'il en est le seul ouurier. Le Peintre ne produit pas sa toile ny ses couleurs, le pinceau l'ayde dans l'expression de son idée, & toutefois personne ne luy dispute son tableau. Cette image pouuoit receuoir l'estre, bien que Zeuxis n'eust iamais esté, & la gloire d'Adonis n'estoit pas tellement attachée à la main d'Appelles, que sa peinture ne peust partir d'vn autre Maistre. Mais la dependance que vous auez de ce principe est si essentielle à vostre estre, que rien du monde n'en peut supléer le besoin. Supposé neantmoins que la Creation ne donnast à ce Monarque souuerain qu'vn commencement de droict sur vostre vie, nous en trouuerions tous les momens engagez à son Domaine, dans la cõtinuë successiue de la mesme faueur. Où vous deuez remarquer, que la necessité qui vous oblige à la premiere cause, est bien d'autre condition que celle qui vous attache aux secondes de vostre naissance. En fin le cours de quelques années vous emancipe de la subjection d'vn pere, parce qu'il n'est pas raisonnable qu'vn homme qui n'a donné qu'vn foible commencement à vostre vie, en possede toute la liberté. Dieu n'est pas capable de la cruauté de ces peres, qui perdent le soin de leur petits auecque le plaisir de leur conception. Aussi-tost que sa

Toute

Toute-puissance vous a fait sortir de son amoureux sein, par la premiere production, sa prouidence vous y remet, par vn soin continuël de vostre nourriture. De sorte qu'à proprement parler, toute la vie des Creatures n'est rien qu'vne Creation continuée iusques au moment de leur mort:& comme les Mathematiciens disent, que la ligne se fait de l'escoulement du poinct, on peut auecque proportion asseurer, que vostre durée n'est rien que le flux & la fuite de vostre premiere existence. Par la mesme consideration on doit tenir, que ce grand Ouurier n'a iamais acheué ses productions, mais qu'il les acheue tousiours. En quoy, pour ne rien dissimuler de vos auantages, il honore ses creatures d'vne glorieuse ressemblance auecque le S.Esprit & son Verbe, qui est leur Principe. Puisque le Pere les a tellement produits de toute eternité, qu'il les produit encore maintenant, sans que iamais ces deux diuins termes des diuines emanations demeurent sans l'influence actuelle de leurs Principes. Il est vray que le Verbe procede du Pere, & le S.Esprit de tous les deux sans subiection, parce que leur production se fait auec necessité, & sans dépendance. Là où celle des estres crées estant libre, elle les attache si fortement à leur Createur, qu'il ne peut cesser vn moment de les soûtenir dans la Nature, sans les laisser cheoir dans leur neant originaire. La lumiere a vne liaison si naturelle auec le Soleil qui la produit, qu'elle s'estend aussi-tost dans l'air, qu'il se cache dans le Ciel. Et ces images inuisibles ou ces couleurs spirituelles, que les obiets produisent dans tous les corps transparans, ne sont elles pas tellement vnies aux corps qu'elles representent, qu'elles les suiuent par tout, sans pouuoir demeurer vn seul moment destachées de ces causes de tout leur

estre. Si faut-il auoüer que cette dépendance n'explique pas entierement celles que les Creatures ont de Dieu, dont elles ne sont que les foibles especes, & de legeres ombres. Cette necessité qui vous attache à ce premier principe de vostre estre, fait vn fondement de telle importance à la vie spirituelle, qu'il est à propos d'en establir la verité. Ie ne prétens pas neantmoins de t'apprendre vn nouueau secret ; ce que ie veux, c'est de te faire souuenir d'vne connoissance, que tu as tirée de l'Escriture & des Peres, qui asseurent tous, que Dieu retirant sa main du soustié, & de l'appuy qu'il donne au monde, quil retomberoit aussi-tost dans son neant. Pour cette raison sainct Augustin nous aduertit, qu'il ne se faut pas imaginer que Dieu ait basti cét Vniuers, comme les Architectes leurs edifices; parce que ceux-cy mettent en fin la derniere main à leur besongne, qu'ils abandonnent apres, où celuy-la tient tousiours les fondemens de la Nature en estat, sans interrompre ny relascher d'vn moment ce premier effort, qui l'a fait sortir du rien à l'existence. l'Eschole est le propre lieu des preuues que ie pourrois produire de cette premiere maxime, & certes ie ne te puis esclaircir icy sans t'importuner. Neantmoins afin qu'il ne manque rien à son appuy, lors mesme qu'elle n'a pas la moitié de ses forces, ie te prie de considerer ces solides raisons. Si la dependance des Creatures à leur principale & premiere cause est essentielle, ou du moins necessaire, sa durée ne sçauroit estre interrompuë, si elle ne l'est pas, elles pourroient reconnoistre vn autre Principe que sa puissance. De mesme qu'vn fils peut auoir d'autres parens que ceux qui l'ont mis au monde ; d'autant que sa naissance ne depend pas tellement de leur action, qu'vne autre cause n'en puisse suppléer le de-
faut.

faut. Qui ne iuge cette suitte dangereuse, puis qu'elle donne droit, ou du moins ouuerture à l homme, de se croire la premiere source de son estre, ou de la chercher, & feindre autre part, que dans la bonté, & le pouuoir de son Dieu ? Quoy vostre grand Soleil seroit-il donc inutile dans la Nature, & celuy que tous les vrais sages ont reconnu pour vn acte pur, demeureroit-il tousiours oisif dans les occasions, qui peuuent exercer sa puissance ? Ne luy deurez-vous point dauantage qu'à vos Ayeux, & moins que l'ombre au corps, la lumiere aux Astres & les especes visibles aux choses qu'elles monstrent ? Les Philosophes tiennent que les plantes, & les animaux sont tellement subiettes au secours du Soleil, que s'il manquoit de les regarder, ils perdroient la vie aussi-tost qu'il leur refuseroit son influence. Et toutesfois ce grand Astre ne donne pas la vertu de produire aux arbres; toute l'assistance qu'il leur fait, c'est de les voir auecque faueur; comme le Maistre aide l'industrie de son apprentif, lors qu'il conduit sa main, & qu'il regarde sa besongne. Mais ce qui establit plus puissamment la dependance actuelle, qui soûmet les Creatures à leur premier Principe, c'est qu'il ne seroit pas autrement facile à Dieu, d'aneantir les substances spirituelles, comme l'Ange & l'ame de l'homme. La raison est qu'il ne sçauroit rien produire contraire à vne Nature simple, & mesme qu'il vous est impossible de feindre quelque chose qui ait incompossibilité, d'existence auec elle. Et ainsi vn estre spirituel ne peut perir ou cesser d'estre, par l'effort & la violence d'vne nature estrangere, puis qu'il n'en est point ny d'actuelle ny de possible, qui mette de l'empeschement ou de l'obstacle à son eternelle durée. Il faut donc auoüer, Dieu pouuant ruiner tout ce qu'il peut faire naistre, que

l'Vniuers depend si absolument des continuelles faueurs de cette cause vniuerselle, que le seul refus de son appuy, le peut reduire au neant, qui est le lieu de son origine. Voilà pourquoy quelqu'vn l'appelle le fondement & l'hypostase de la Nature,& que d'autres le representent comme vne grande main, qui soustient le vaste globe du Monde sur vne abysme,ou comme vne secrete vie, qui est cachée au fond de chaque chose pour luy continuer l'estre sans aucune defaillance. Ie laisse que l'homme appartient encore à Dieu, parce qu'il l'a retiré de la seruitude de l'Enfer,de la mort, & du peché, non pas en payant vne somme d'or ou d'argent pour sa rançon,mais en versant iusques à la derniere goutte de son precieux Sãg pour lauer ses offenses. Ie ne veux pas aussi m'estendre sur les droits qu'il a sur vous en qualité de derniere fin, qui luy fait pourtant le premier de tous ses tiltres. Car outre que la fin donne plus d'authorité sur vne chose, qui luy est ordonnée, que le Principe qui l'a produite;entant qu'elle est cause de sa cause, il est certain que c'est elle qui luy fournit le motif de son action, qui regle & qui mesure toutes ses forces. Que si l'homme est le Monarque absolu de tant de choses, qu'il n'a pas faites, sur cette seule raison qu'il est leur fin, qui pourra refuser leur Domaine à Dieu, fin derniere de l'homme mesme, non seulement, quant à l'vsage & aux seruices, mais bien plus,quant à son estre & tout le fonds de son Essence? Cét Empire a des fondemens si solides & si estendus,si naturels, & si attachez à leur suiet, que Dieu ne se sçauroit obliger en rigueur de iustice à sa creature. D'autant que l'homme,l'Ange,ou quoy que ce soit ne peut sortir de son domaine, ny faire vne personne parfaitement separée de son Souuerain, par la

proprieté

proprieté d'vn bien qui ne soit plus sujet à sa puissance. Bien dauantage, quand il auroit vn droit tout separé de celuy de son Roy; & que nous supposerions vne obligation rigoureuse en sa personne; il la feroit cesser sans iniustice, par l'entier aneantissement de vostre estre, qui en est le fondement & le principe. De cette grande, & importante verité on doit premierement recueillir; que la recompense des bonnes œuures est vn present, & non pas vne debte, & que dans la retribution de la gloire, Dieu couronne plustost ses bien-faits que vostre merite. De plus, que le bonheur des saincts leur appartient si peu, que leur bien-facteur le pourroit retirer d'eux, sans leur fournir aucun raisonnable sujet de murmure. I'auoüe bien en ce cas-là que Dieu n'estant pas iniuste, il seroit inconstant & fidelle, mais cette consideration conclud seulement qu'il est obligé à sa promesse, & qu'il ne sçauroit manquer à sa parole. De la mesme sorte, auec proportion, qu'vn Maistre pecheroit contre soy-mesme, refusant d'acquiter les promesses qu'il a faites à son Esclaue, quoy que sa parole ne luy donne aucun droit de iustice, puisque toutes ses pretentions, voire mesme sa propre personne, sont du domaine de son Seigneur. Or qui ne void que les biens de l'homme & de l'Ange sont tellement à leur Createur, qu'il luy est autant impossible de se despoüiller de son droit, que de cesser d'estre sa fin & son principe. A n'en point mentir, cette pensée vous peut tenir dans vne haute estime de l'infinie grandeur du Dieu que vous adorez. Toutefois vostre plus ordinaire, comme vostre plus iuste sentiment, doit estre de reuerence & d'honneur, à l'endroit de ses diuines volontez, sans que iamais vous trouuiez mauuais ce qui vient de son ordonnance. Ie veux qu'il abandon-

ne vos vies à la rage d'vn ennemy, qu'il expose vostre reputation aux langues, & qu'il permette à la Fortune de faire vn de ses exemples de vos miseres. Tout cela ne vous donne point de iuste sujet de murmure: puisque vostre vie, vos plaisirs & vos honneurs sont des biens de son Domaine, qu'il peut garder ou perdre, sans consulter vostre inclination ny addoucir vostre dommage. Et que personne ne soit assez temeraire pour l'interroger de son dessein, bien moins pour le iuger de sa conduite. Il appartient à son pouuoir de choisir vn petit villageois & d'en faire vn Prince à son peuple, mais il n'a pas moins de droict de precipiter le plus auguste Monarque de la Terre, de son throsne dans la fange. Quand il l'aura fait, c'est assez pour iustifier son action, de dire qu'il luy plaist, sa volonté vaut mieux toute seule que vos meilleures raisons. Et quoy? il sera permis à vn homme de donner, vendre, changer & mesme de tuër son cheual, s'il le trouue bon? parce qu'il en est proprietaire, & il ne seroit pas libre à Dieu de disposer de l'homme en toutes les façons, qui pourroient agréer à sa Majesté? Vn Peintre pour auoir esbauché la figure d'vn animal sur vne toile, peut sans que personne murmure, celer son tableau & le ietter derriere vn coffre, en faire vn present ou le debiter à tel prix qu'il voudra, le donner pour rien, ou bien en faire vn eschange, puis qu'il a donné quelques traits à sa peinture. Personne ne luy demande raison de ce qu'il fait, si au lieu de glacer son ouurage, & de le vernir pour l'acheuer d'auantage, il le biffe auecque du noir & de la bouë. Et toutefois il n'est pas le createur de sa table d'attente, ce n'est pas luy qui produit le blanc, l'azur, le vermillon, & les autres couleurs, que seruent de matiere à sa besongne, La toile qui sou-

stient

ftient ces belles & éclatantes qualitez vient d'vne herbe qu'il n'a pas semée ; & l'huile qui en fait l'alliance, naist d'vn arbre qu'il n'a peut estre iamais veu, Sans aucun doute ce tableau seroit bien d'auantage à luy, s'il auoit tissu cette toile, & si les couleurs qu'il a meslées venoient de son inuention & de sa peine. Si au lieu de peindre vne beste ou vne forest, il s'estoit luy-mesme portraict ; s'il auoit fait & pris le pinceau, pour ce seul dessein de donner du plaisir & du diuertissement à son esprit & à ses yeux, il seroit difficile de luy trouuer iustement vn autre Maistre, n'ayant point d'autre fin ny d'autre principe. Quoy que sa main ne porte pas iusques-là, c'est assez pour luy acquerir vn droit de Seigneur d'auoir estendu le linge, couché les couleurs, habillé les figures, donné les ombres & fait leur posture. Le Peintre est plus à soy que chose du Monde, & partant s'il tiroit son tableau, qui ne peut estre qu'vn autre luy-mesme, personne ne luy en disputeroit la parfaite iouyssance, Dieu a fait l'homme tout entier : sa main a tiré sa matiere & sa forme du neant, ces accroissemens mesmes qui luy viennent de la nourriture, sont de nouueaux traits qu'il adiouste à son ouurage. Cette illustre & glorieuse image qu'il a tracée dans son ame est vn portrait de sa diuine Nature : rien n'est en l'homme qui ne soit de luy, & pour luy : de luy, comme principe ; & pour luy, comme fin : donc il luy appartient sans reserue. Vn Potier dispose à son gré de ses ouurages (l'Apostre explique le Domaine de Dieu par cette comparaison) d'vne mesme argille, il moule des vases qu'on sert auec honneur sur le buffet & sur la table, il en destine d'autres auecque mespris, sous le lict & à la cuisine. Quoy ; petits hommes, auez-vous oublié que vous estes des pots d'vne terre,

d'où vous tirez aussi bien vostre extraction, que vostre nom? celuy qui vous a fait, vous peut renuerser d'vn coup de pied s'il le veut, il a le pouuoir de vous esleuer s'il le trouue bon, & de vous confondre de nouueau dans la masse de cette boüe, qui vous sert de matiere ce qui luy sera le plus agreable, sera le plus iuste. Que si vous auez moins de droit sur vos personnes, qu'vn vase d'argille sur la figure, ayez autant de silence que luy, pour adorer toutes les volontez de vostre Maistre. Qu'il vous esleue, qu'il vous abaisse, il ne fait rien au delà de sa puissance: vous serez iustement le centre, & le sujet des opprobres, & des douleurs, s'il l'ordonne. S'il veut, il peut vous aneantir, & s'il pouuoit auoir quelque satisfaction de vous voir eternellement brusler, il ne feroit qu'vn faisseau de vous & des demons: quoy que vous fussiez sans crime, il seroit sans iniustice. O que vous auriez peu de raison de vous plaindre, quand il en auroit ainsi ordonné: puis qu'il a tant de droits de faire tout ce qui luy plaist. Vous estes à Dieu, parce qu'il vous a crées, à luy, parce qu'il vous conserue, à luy, parce qu'il vous à rachetez, & que de son propre Sang il a retracé l'image que vous auiez affacée; à luy, parce qu'il est vostre derniere fin. Ne murmurez donc plus, de quelque façon qu'il dispose de vos personnes; vous ne perdez rien dans l'entiere ruine de vostre estre, d'autant que vous n'auez riē à perdre qui soit à vous. Son empire ne souffre point de dechet ny de diminution, car encore que tout l'Vniuers se coulast à son premier cahos, que toutes les Creatures s'euanoüissent dans le neant, il est tousiours trop riche, puis qu'il se possede tousiours.

II. POESIE.

II. POESIE.

Moins ſenſible à ſon ſang, qu'vne inſenſible roche,
Vne Mere voyoit ſans crainte de reproche,
Ceux qu'vn Prince cruel enleuoit de ſon ſein,
La nature taſchoit dans ſes triſtes allarmes
De luy donner des larmes:
Mais la grace improuuoit cét innocent deſſein.
D'vne part la douleur luy fait ſentir ſa rage:
De l'autre ſes vertus ſouſtiennent ſon courage:
L'amour choque le zele, & le zele l'amour;
L'vn pretend allumer, l'autre eſteindre la flame
De ſa genereuſe ame:
L'vn conſole ſon cœur, l'autre en eſt le vautour.
Les intereſts de Dieu combattent la Nature,
Elle a bien des enfans, mais elle eſt Creature:
De ſorte que l'amour employant ſon pouuoir,
Afin de l'affliger & de donner atteinte
A cette ame ſi ſainte,
Le reſpect du grand Dieu parle pour ſon deuoir.
Quand la compaſſion luy touche les entrailles,
Du pitoyable objet de tant de funerailles,
Le Ciel donne à ſon cœur vn deſir tout nouueau:
Car ſi la pieté leur ſouhaite la vie,
Qu'on leur auoit rauie,
Le zele de la loy les conſacre au tombeau.
Pendant que le Tyran tourmente la belle ame,
Et le cœur innocent de cette illuſtre dame,
Le Ciel prenant le ſoin d'adoucir ſes douleurs,
Au deſſus de ſon ſexe, au deſſus de ſon aage,
Il luy donne vn courage,
Qui ſouſtient leurs aſſauts & qui tarit ſes pleurs.

A peine souffre-t'il, qu'une mere offensée,
De ce peu de discours allege sa pensée,
Victimes de l'amour plustost que de la mort,
Si l'excez de vos maux afflige vostre mere,
La foy veut qu'elle espere.
Que ces beaux flots de sang vous porteront au port.

Ie ne puis vous cacher, ce que ie vous puis dire,
En vous voyant mourir, ie souffre le Martyre;
Mais quoy que vostre mort frappe & blesse mes yeux,
La ioye & la douleur disputent la victoire,
Quand ie pense à la gloire
Que cette belle mort merite dans les Cieux.

On blasmeroit à tort ma vertu d'iniustice,
Ie peux estre constante & n'estre pas complice
De cette cruauté qui m'oste mes enfans:
Ie sçay tous leurs tourmens, ie sens que ie suis mere
Par leur propre misere,
Mais si ie les voy morts, ie les voy triomphans.

Et quand vostre interest ne me pourroit reduire,
A benir la douleur qui semble vous destruire,
Vne forte raison me déuroit secourir;
Car enfin doux Agneaux, innocentes victimes,
Ce ne sont pas vos crimes,
Mais la gloire de Dieu qui vous a fait mourir.

Pour toy, mon cher cadet, objet de mon estude,
Doux, & triste motif de mon inquietude,
N'accuse point mon cœur sur le ton de ma voix:
Ie puis sentir tes maux, quoy que ie semble dure,
Certes ie les endure,
Et si tu vas mourir, ie dois mourir sept fois.

Ce qui console vn peu mon extréme misere,
C'est que perdant mon Fils ie le rends à son Pere,
Puisque de verité mon sein n'est que le lieu
Où du rien il a pris sa premiere naissance,

Par la ſeule puiſſance
De ce grand Artiſan, que nous appellons Dieu.
C'eſt la ſçauante main de ce puiſſant Monarque,
Qui te doit retirer de celles de la Parque :
Elle a durcy tes os, & diſpoſe leur rang.
Elle meſme a creusé les vaiſſeaux de tes veines,
Comme autant de fontaines,
Où ſe deuoit couler la vie auec le ſang.
Tes bras, tes pieds, tes mains, ton cœur, tes yeux, ta face,
Tiennent de ſon pouuoir leur matiere, leur place :
Tout ce tout ſeparé, c'eſt luy qui l'a lié,
Et pour mieux aſſeurer l'honneur de noſtre hommage
A ce parfait ouurage,
Il eſtend ſur la chair vn creſpe delié.
Luy ſeul ſçait tous ces nœuds, qui ſont les ſympathies
Des membres de ce Tout & des moindres parties :
Luy ſeul void le ſecret de leurs ſecrets reſſorts,
Il range ſous ta peau les nerfs & les arteres,
Et de tant de contraires,
Il a diuinement composé ce beau corps.
C'eſt ſa ſeule bonté qui d'vn peu de pouſſiere,
Et des impuretez d'vne ſale matiere,
Imitant ſon idée a pû te figurer,
Et quoy que ſon deſſein ait trouué de l'obſtacle,
Elle a fait ce miracle;
Qu'on ne peut iamais voir, & ne point l'admirer.
Que pouuois-ie adjouſter ſans ſon aide à ton eſtre?
Ie te faiſois mourir meſme auant que de naiſtre :
Mon ſang ſe fuſt changé en vn cruel poiſon,
Mon flanc te preſtoit bien ſa demeure ſecrette,
Pour eſtre ta cachete,
Mais c'eſtoit ſans ſes ſoins, ta tombe ou ta priſon :
S'il a fait ton eſprits, il a fait ſa peinture,
Tes biens ſont les effets de ſa bonne Nature,

Et tes perfections les traicts de sa beauté ;
Puisque tu tiens de luy cette diuine image,
Rends-toy le tesmoignage,
Autant de son pouuoir comme de sa Bonté.
Il peut t'aneantir, parce qu'il t'a fait naistre,
Il peut te consumer, parce qu'il est ton Maistre :
Que s'il le fait ainsi, souffre sans murmurer,
Il vse de ses droits, reuere sa puissance
Sans vser de defence,
S'il nous donne du bien, il le peut retirer.
Laisse couler tes pleurs, tesmoigne par ta plainte
L'excez de la douleur dont ton ame est atteinte,
Mais ne rends pas ton cœur à l'infidelité :
Trois ou quatre momens finiront cette peine,
Et ton ame hautaine
Brauera les tourmens toute vne eternité,
Ce sera dans le Ciel, où la rage estouffée,
Seruira pour iamais de sujet de trophée,
A ceux que la vertu choisit pour ses guerriers.
Là ces Ames de choix, triomphantes & calmes
Iouëront parmy les palmes,
Et se reposeront à l'ombre des lauriers.
Voila les bons aduis & la parfaite idée
Qu'vne Mere donnoit aux meres de Iudée.
Lors mesme que l'effort d'vn iniuste destin
Pouuoit iustifier le torrent de ses larmes,
Puisque ses tristes armes
Luy rauirent sept fils en vn mesme matin.

III. PROSE.

ET bien mon cher Nourrisson (continua cette auguste Deesse) où pourrois tu rencontrer vn hõme qui eust plus de force que cette femme? N'ap-prens

prens-tu pas de sa generosité, que toute la gloire des Machabées n'est pas dans ces Illustres qui ont acquis tant de triomphes par leurs combats à leur Patrie? N'est-il pas vray que la patience a son éclat particulier aussi bien que le courage; i'estime, si tu as autant d'intelligence de mō discours, que tu semble, y auoir apporté d'attention, que tu ne doutes plus du pouuoir de Dieu, apres le recit de ce grand exemple, & que tu condamnes les creatures de rebellion, si tu les peux conuaincre d'impatience. C. Madame, vous m'auez tellement éclaircy ses droits, que ie ne doute plus de ma sujetion : mais certes ie ne vous puis dissimuler, que vous m'auez dit des choses qui e :onnent autant mon esprit qu'elles l'instruisent. Helas! tous les trauaux de nôtre vie, toutes nos sueurs, & nos vertus sont elles bien de si peu de poids aupres de Dieu, qu'il n'en daigne considerer le merite? Se peut-il faire que ce qui coûte tant à ses pauures seruiteurs, ne les asseure pas contre la crainte d'vne eternelle misere? I'auouë vne dépendance absoluë de tout ce que i'ay, & de tout ce que ie suis, mais elle m'espouuente plus qu'elle ne me console. Th. Tu as bien raison de reconnoistre que tout ce que tu possedes luy appartient, & qu'il a le droit s'il en a la volonté, de te perdre & de t'aneantir. Mais tu as tort de craindre que iamais il vueille vser d'vn pouuoir qui ruineroit sa creature, sans tirer aucun auantage de sa perte. Ce grand Monarque n'est pas de l'humeur de ces Princes inhumains, qui tirent du plaisir de la misere de leur sujets : tout ce qui choque leur fortune, touche son cœur. Quoy que Neron fust vn monstre, on a peine de luy pardonner d'auoir regardé auec ioye l'embrasement de son Empire. L'émeraude qui luy desguisoit les flammes qui consumoient Rome,

n'a peu

n'a peu tellement changer cét objet, que tout le mõde ne le condamne de rage & de folie. Dieu n'est pas capable d'vn diuertissement si brutal, bien que son Domaine s'estende au delà de la ruine de ses vasseaux, il ne change iamais leur fortune, que pour la rendre meilleure. Il est vray que toutes les Creatures appartiennent si absolument à ce puissant Monarque, que l'homme mesme, qui fait la plus noble portion de son Royaume, ne se sçauroit soustraire aux rigueurs de sa Iustice. Mais tant s'en faut, que le peu d'asseurance que vous auez de vostre part, vous doiue donner de la crainte, puisque c'est de là mesme que vous pouuez tirer vne confiance parfaite. Vous estes de pauures pupilles qui manquez de prudence, & de force pour conseruer vos biens ? Dieu vous a mis en vne honorable tutelle, voulant luy mesme vous seruir de garde-noble. Ne vous troublées pas de sçauoir que tous vos interests dépendent de sa volonté ; au contraire asseurez-vous que rien ne vous peut perir ayans sa parole sur vostre seure & bonne conduite. Il n'est point d'accident qui puisse surprendre son amour, & sa vigilance : Israël n'a rien à craindre estant asseuré de ses bontez. Tout autre soin que le sien seroit inutile, mais s'il y a sujet de prendre la cõfiance de son salut sur l'appuy qu'il luy donne, il y a danger d'en douter sur les vaines frayeurs de l'amour propre. N'apprehendez pas qu'il se veuille enrichir aux despens de son Mineur, ny que les finesses ou les forces d'autruy, puissent luy rien enleuer des biens qui vous appartiennent. Son esprit est plus éclairé que les ruses de la chicane, & son bras plus puissant que tous les efforts de l'enuie. Il ne perdra rien, ny par mauuais mesnage ny par impuissance de le conseruer. Si ie t'ay donné quelque pensée qui t'ait ef-

frayé,

frayé, en voicy vne tres-capable de t'asseurer. Penetre bien ce que ie te vais dire, mais garde-toy bien d'estimer mon discours plus esclatant que veritable : il n'aura pas moins de solidité que de merueille. Quand Dieu seroit la creature de l'homme, l'homme ne seroit pas plus asseuré de posseder Dieu : qu'il en est certain, n'étant qu'vn de ses moindres ouurages. Ie le dis hardiment, si vous auiez fait Dieu, si vostre main le soustenoit dans la Nature, iusques à l'empescher de n'estre rien ; s'il s'estoit perdu par sa faute, & que vous l'eussiez sauué par vn excés de bien-vueillance, si toutes ses grandeurs infinies, & ses perfections independantes, n'estoient que pour vostre seruice, la ioüissance de ce bien infinime vous seroit pas plus asseurée qu'elle l'est, pourueu que vous ne taschiés point malicieusement de le perdre (Ces suppositions, imaginaires rehaussent la bôté de Dieu, & ne peuuent abaisser son excellence.) En voicy la raison. Il est autant impossible que Dieu manque d'estre veritable, que de manquer absolument d'estre, ce seroit rendre sa Nature sujette a à la defaillance, que de supposer sa parole capable de mensonge ; s'il est le souuerain étre, il est la premiere verité, non seulement à cause de l'exact rapport de ce qu'il est à tout ce qu'il doit estre, mais encore à raison de l'infallibilité, qui sert d'inébranlable appuy à toutes ses promesses. Or si nostre grand Dieu ne peut estre infidele, sans cesser d'estre tout à fait, & d'autre part que vous soyez asseurez de la necessité de son existéce, vous ne pouuez vous défier de sa parole sans soupçonner l'immutabilité de son essence. Vous auez la promesse d'vn Dieu, pour caution de vostre bonne fortune, pourueu que de vostre part rien ne manque du peu que vous y deuez contribuer : doutez en beaucoup moins, que si

elle estoit appuyée sur vne necessité de nature. Quoy que ce fondement soit exterieur à vostre gloire, vous en pouuez moins douter, que si vous en auez le principe naturel dans vous-mesmes à cause que Dieu est plus inuariable en sa fidelité que toutes les Creatures ne sçauroient estre necessaires en leur existence. Cette eternelle verité qui ne peut tromper par malice, & qui ne peut estre trompée par imprudence, proteste que l'homme de bien sera eternellement heureux, & que rien ne choquera ses interests, gardez-vous bien d'en douter quelque disgrace qui vous arriue. Les Elemens periront, le Ciel passera & les solides fondemens qui portent la Nature s'esbranleront, mais la parole de Dieu demeurera tousiours inuiolable. Il veut estre la possession de sa Creature, il luy donne sa foy sur cette promesse, Quelle asseurance sçaurions-nous desirer apres le iurement d'vn Dieu ? Pour te confirmer de plus en plus dans l'attente de ce bonheur, ie te prie de considerer, que les mémes raisons, qui luy donnent les droits de vous perdre, luy fournissent les motifs de vous conseruer. Dieu est vostre premier principe, & vostre derniere fin ; il est vostre Redempteur & la seule cause qui vous continuë le bien-fait de la naissance par la conseruation. Tous ces tiltres luy acquierent vn pouuoir absolu sur vostre vie & vos fortunes, personne ne luy sçauroit nier cette authorité, qu'il ne luy dispute la qualité de Monarque. De moy sans m'arrester aux promesses qu'il vous fait, ie veux tirer de vostre dependance parfaite vne suitte toute contraire à celle de vôtre ruine. Dieu est vostre Createur, il vous conserue dans l'estre, il vous a dégagez de seruitude, il vous rapporte à soy, comme à la fin de toutes choses, donc vous deués tenir pour tres certain, qu'il aura tousiours vn grand

soin de vos personnes. L'amour que toutes les causes ressentent pour leurs effets, a ses fondemens dans la Nature; ce mouuement est la passion du cœur, si plustost ce n'est sa vie. La raison qui oblige les parens de s'aymer eux mesmes, produit ce doux escoulement sur leurs enfans, qui ne sont que des portions de leur propre substance Vous estes bien dauantage les participations de l'estre diuin, que vous n'estes les parties de ceux qui vous mettent au monde. Dieu vous regarde comme des biens qu'il possede hors de soy, & comme de beaux abregés des rares perfections de son essence. On voit des meres, qui estouffent leur fruit, à mesme qu'il en reçoit le iour & la vie, mais cette cruauté vient de ce que leur naissance leur est reprochable, pour n'estre pas legitime. Quelquefois le dépit persuade vn peintre d'effacer son trauail, & de gratter en vn moment les traits de beaucoup de semaines : parce qu'il ne les peut acheuer. Le grand Autheur de la Nature ne peut estre sujet à ces defauts, qui marquent de la dureté ou de l'impuissance. Ses ouurages ne luy sçauroient estre reprochez, s'il entreprend la production de quelque effet : rien n'est capable de l'empescher d'atteindre l'idée qu'il en a connuë. Et quelle apparence que Dieu recherchast la ruine des choses qu'il a tirées du neant sans contrainte? n'eût-il pas esté plus aisé à sa main de ne rien faire, que de faire quelque ouurage pour le destruire? Qui se pourra persuader que celuy qui n'a point d'autre motif de ses productions, que son immuable bonté, manque de cette douce inclination, qu'il inspire à toutes les causes, de cherir, & de conseruer les choses, qu'elles produisent? Croyons nous que cette misericorde infinie, qui a conceu des pensées eternelles d'amour pour l'homme, qui l'a fait l'aisné de ses

creatures, qui l'a preuenu de ses graces pour l'esleuer en vn estat surnaturel, changeast de dessein & qu'elle ne l'eust releué auec honneur, que pour luy faire sentir auec desespoir l'infortune de sa misere ? Les soins continuels qu'elle prend des moindres choses qui vous seruent, sont vne preuue euidente du desir qu'elle a de vous continuer ses faueurs. Depuis combien de siecles sa puissance tient-elle la Nature en action pour soulager vos besoins & entretenir vos delices : le Ciel ouure autant d'yeux qu'il a d'e. oilles pour regarder sans cesse & auec application en quoy il vous peut obliger de son seruice. La Terre n'a-t'elle pas vn commandement exprez de s'espuiser chasque année en de nouuelles profusions, afin de vous recréer de ses fleurs, & de vous nourrir de ses fruicts ? Ce grand, & redoutable abysme, qui ne semble auoir esté fait, que pour les tempestes & les naufrages, n'est-il point l'officine, où la Nature trauaille secretemét, pour les commoditez de l'homme? N'est-ce pas dans l'air & dans l'eau, où elle luy prepare ses festins dans la prodigieuse multiplication des oyseaux & des poissons ? que si la mer paroist par fois en colere, ce n'est que pour luy former l'ambre gris & les perles. En vn mot, tout le bien que les autres Creatures reçoiuent de la main liberale de Dieu, ne leur vient que du dessein qu'il a de vous obliger par le seruice & les hommages qu'elles vous rendent. Et puis, la crainte voudroit vous persuader, que vous n'estes dans le monde que pour y perir : qu'vn blaspheme si horrible ne vous engage pas dans l'ingratitude. Le bien-fait de vostre Redemption vous donne des asseurances encore plus certaines des bonnes volontés de cette puissance qui vous est suspecte. Enfin vous n'ignorez pas ce que vous coustez à Dieu:

vous ſcauez que voſtre premier Pere ne vous a pas pluſtoſt perdus, qu'il eſt venu luy-meſme vous chercher. Apres vn teſmoignage ſi eſclatant de ſa charité, ce ſeroit vn crime indigne de pardon, de ſoupçonner qu'il pûſt iamais prendre des reſolutions au preiudice d'vne ſi chere creature. Quoy? apres auoir ſouffert d'inſupportables meſpris, eſſuyé des honteux opprobres, & ſouſtenu des douleurs, qui ont autant duré que ſa vie, ſe pourroit-il reſoudre à perdre le fruit de toutes ſes peines? & que luy ſeruiroit d'étre né dans vne creſche, d'auoir traiſné parmy les gueux & la beſace, & pour dire tout en peu de paroles, que luy ſeruiroit d'auoir reſpandu iuſques à la derniere goutte de ſon ſang & expiré dans les bras d'vne croix infame & cruelle? Qui ſeroit aſſez peu ſage, pour quitter les aiſes de ſa maiſon, & de trauerſer les mers, afin de chercher de l'or, & des diamans, à deſſein d'en faire vn naufrage volontaire au port, apres les hazards & les riſques, ie n'eſtime pas qu'on puiſſe trouuer aſſez d'imprudence parmy les hommes, pour s'expoſer à des dangers ſi peu vtiles. Et neantmoins ceux qui apprehendent leur ruine apres tous les trauaux du Sauueur le ſuppoſent capable d'vne plus eſtrange folie. Il eſt vray qu'il y a cette difference, qu'vn peu d'or eſt beaucoup, comparé à vn petit Marchand, & que la perte de tous les hommes ne ſçauroit incommoder vn Dieu, ny beaucoup moins troubler ſes aiſes. Certes ie n'ignore pas cela: mais qui ne voit auſſi que les trauaux d'vne perſonne diuine valent infiniment plus que les peines d'vn cheтif mercier, & que ce ne ſeroit pas vne eſgale profuſion que d'en expoſer le merite. On doit adjouſter à toutes ces aſſeurances de l'Eternité de voſtre beatitude, celles qui viennent pareillement de Dieu comme derniere fin

fin de tous les estres. Il n'y a point de doute qu'il n'ait produit ses creatures, comme autant de beaux pourtraits de son essence. Les moindres effets de son pouuoir sont de parfaites images de sa bonté ; sur tout, l'Homme a dans son ame de tres-illustres marques de sa grandeur, & de sa gloire. Et quel auantage tireroit-il de la ruine de ce precieux ouurage ? peut-estre qu'il monstreroit son pouuoir absolu ? ouy, mais il cacheroit sa bonté infinie. En abysmant ce qu'il a fait, il declarera, qu'il n'a aucun besoin de vos seruices, oüy, mais, il feroit pareillement voir que vous n'auriez plus de necessité de ses graces. Il prouuera par ce bouluersement vniuersel de la Nature, son independance parfaite ; oüy, mais il n'establira pas dans cette solitude l'entiere sujetion de vostre estre à son Domaine. Apres vous auoir aneantis, outre qu'il perdroit les spectateurs de sa gloire, il n'auroit plus de preuues ny d'exemples de sa toute puissance. Adioustez à cela que ce n'est pas vn glorieux tesmoignage de pouuoir, de ruiner & de perdre, voire mesme, il semble qu'il y ait de la foiblesse : car s'il faut de la vertu pour tirer les creatures du neant : n'y a-t'il pas de l'infirmité à les laisser choir dans ce precipice ? A vray dire, si les choses contraires ont tousiours des principes opposez, on doit accorder qu'il y a de la foiblesse à destruire, puisqu'il y a de la force à bastir. Voilà, si ie ne me trompe, l'appuy que vous deuez donner à vostre confiance, sans ouyr iamais ces outrageux soupçons, qui taschent de vous faire douter de la bonté de vostre Dieu, en vous persuadant qu'il pretend vostre ruine, ou du moins que vostre salut luy est vne chose indifferente.

III. POESIE.

III. POESIE.

Mon ame est du tout asseurée
Contre les cruautez du sort,
Et les vaines peurs de la mort :
I'ay caution de sa durée,
Ie n'apprehende plus sa fin
Elle est presques vn Seraphin.
Ie veux que ce premier abysme,
D'où sortit ce vaste Vniuers,
Tienne ses gouffres entrouuerts
Depuis son fond iusqu'à à sa cime :
Ie crains seulement de perir
Quand l'immortel pourra mourir.
Que le despit de la Nature,
Porte tout ses ressentimens
A renuerser les élemens,
En vne seule sepulture :
Ie verray ce cercueil sans peur,
Dieu ne peut estre mon trompeur.
Si le Soleil perd sa lumiere,
Dans l'éclypse de sa beauté,
Ma foy n'a point d'obscurité,
Elle demeure toute entiere :
Quoy que l'ombre couure les Cieux,
Elle ne touche point mes yeux.
Que les cruautez de la Bise,
Fassent flestrir toutes les fleurs,
Que l'Aube nourrit de ses pleurs,
Mon cœur ne craint point cette crise :
Mes esperances sont d'vn ver,
Qui n'apprehende point l'hyuer.

Les ardeurs de la Canicule,
Plus redoutables aux moissons,
Que les plus rigoureux glaçons,
S'approchent sans que ie recule :
Ie ris & mesprise l'assaut
Aussi bien du froid que du chaud.
Par fois la noire defiance,
Tasche bien d'esbranler ma foy,
Mais la parole de mon Roy
Remet mon cœur en asseurance :
Quoy qu'il puisse m'aneantir,
Il le fera, s'il peut mentir.
Que l'enfer attaque ma vie,
Ie suis si fort aupres de luy,
Et si ferme sur son appuy,
Que ie mesprise son enuie :
Sa rage me peut assaillir,
Mais elle peut bien me faillir.
Ie sçay bien qu'vn nombre d'années,
Ayant vuidé tout mon fuseau,
Me doit preparer vn tombeau,
Et terminer mes destinées :
Mais Lachesis ny Atropos
Ne sçauroient troubler mon repos.
Il est certain que tout succombe
Sous les attaques du destin,
Et que tout est de son butin :
Mais qui ne sçait point que la tombe
Ne me doit pas tousiours tenir,
Et qu'en fin ie dois rajeunir ?
Comme on void apres les gelées
Renaistre la rose & les lis,
Que le froid tient enseuelis
Dans les plus fecondes valées :

De

De mesme si i'entre au tombeau
C'est pour en ressortir plus beau.
La mort est vne medecine,
Qui guarit toutes nos douleurs
Et qui met fin à nos malheurs :
Elle nous purge & nous raffine,
Quoy qu'vne parfaite santé,
Ne vienne pas de sa bonté.
Vn corps pourry sert de semence
A nostre resurrection :
I'ay certes de la passion
Pour cette seconde naissance :
Pourquoy craindrois-ie le tombeau,
Puisque c'est mon second berceau ?
Fiévre, calcul, goutte, migraine,
Ruinez si vous pouuez mon corps,
Ie me mocque de vos efforts,
Ie tiens à faueur vostre haine :
Car si ie meurs vn seul moment,
C'est pour viure eternellement.

IV. PROSE.

MADAME, vous auez vne adresse incroyable pour donner & guerir des apprehensions, comme il vous plaist. Mon esprit s'est tantost troublé par la consideration de cette dependance, qui nous sousmet à nostre Souuerain ; & voilà que vous me forcez d'auoüer à cette heure, que cette parfaite sujetion nous doit guarātir de tous les mal-heurs où elle nous peut reduire. Ie ne croy plus que la merueille de cette lance qui rejoint les playes qu'elle ouure, soit vn conte fait à plaisir, puisque la mesme raison qui

me desespere, m'asseure. Th. A ne rien dissimuler, Celestin, ce mystere est bien digne de ton admiration, mais il l'est beaucoup dauantage de ton amour. Quel sentiment auras tu, lors que ie te feray voir que ce Monarque à qui rien n'est impossible pour te perdre, fait tout ce qu'il peut pour te sauuer, & qu'il n'a de la sagesse que pour s'occuper au bien de sa creature ? Ce n'est pas neantmoins mon dessein de m'estendre aux preuues de la Prouidence, qui gouuerne ce grand Vniuers, & qui en regle les actions auec autant de iustice que de iustesse. L'opinion d'Epicure, & de ceux qui veulent, que le hazard & le rencontre fortuit des atômes compose, & gouuerne le monde, n'a plus de rang que parmy les plus ridicules Fables. Toute la Nature reconnoist & publie vne Prouidence autant charitable en ses soins, qu'infaillible dans ses ordres. Ie suppose donc vne verité appuyée de l'aueu des Nations, & que l'impieté mesme ne contredit, que pour la faire dauantage paroistre. Ne peut-on pas charger nostre Dieu de la tutele de ses Creatures, sans craindre de luy donner trop d'affaires, ou d'interrompre le repos de sa parfaite beatitude ? Son pouuoir ne rencontre point d'obstacle qui l'empesche; sa bonté ne se rebute d'aucune malice qui le trauerse, & cette profonde lumiere d'esprit, qui fait sa connoissance, ne souffre point d'eclipse, qui luy cache la veüe de vos moindres necessitez. Son amour infiny ayant des pensées de douceur pour les plus chetiues Creatures, ne soyez pas si peu raisonnables, que de croire qu'il manque d'inclination pour vous, & qu'il mesprise leur Prince. Il faudroit auoir renoncé au bon sens, pour se persuader qu'vn pere prenne soin du laquais de son fils, & qu'il ne pense iamais à cette chere personne. Que si vous ne pouuez feindre

cette imperfection dans vne bien-veillance, qui peut souffrir de l'illusion & de l'imposture : gardez - vous bien de croire que celuy qui se vante d'estre le pournoyeur des petits corbeaux, lors que la blancheur de leur plumage les fait repudier comme illegitimes, abandonne le doux obiect de son cœur & le chef-d'œuure de sa puissance. Dieu ayant honoré l'homme d'vne ressemblance de sa Nature, luy a passé contract de l'amour qu'il luy porte, & des soins qu'il prend de sa conseruation. Il s'ayme quand il vous fait du bien. d'autant que le prototype se resflechit en quelque façon sur soy-mesme ; par la sympathie qu'il a pour son image : cét escoulement d'amour que la necessité semble exiger à vne cause sur ses productions, ne sort de son principe que pour y retourner. Celestin, ce n'est pas vne petite consolation à l'innocence affligée, de sçauoir qu'elle combat à la veuë de son Roy, & qu'il ne luy arriue aucun accident, qui ne luy vienne de son ordre. Ouy, mon cher Celestin, toutes ces trauerses que vous appellez improprement malheurs: ces maladies, qui flaistrissent vn corps, ces disgraces, qui ruinent vos fortunes: ces calomnies, qui soüillent vostre renommée : ces outrages qui offensent vos personnes, & ces cruautez, qui attaquent vos vies, ont vn decret eternel dans la volonté de Dieu, par lequel non seulement il ordonne que vous souffriez, mais encore, il veut ayder ces causes secondes, que vous chargez auecque tant de murmure du blasme de vos souffrances. C'est Dieu qui donne le mouuement à cette main qui tuë, qui remuë la langue qui detracte, & qui fait tout le mal qui vous afflige. S'il le fait, il le veut : s'il le veut, sa volonté est eternelle. Les esprits vulgaires ont de la peine de comprendre cecy : parce que ne pouuans desmesler ces actions de la ma-

lice

lice du peché qu'elles portent, ils consentent plustost, qu'vne bonté, qui ne peut faillir, ne contribuë rien à ces accidens, que d'auoir vn commerce qu'ils ne voyent pas exempt de crime. Mais certes cette pieté est trop scrupuleuse, car encore bien que Dieu trauaille, auecque sa Creature, il n'est pas moins incapable de sa faute que l'ame des mauuaises démarches d'vne iambe boiteuse, qu'elle anime. Or c'est vne verité receuë quasi de tous les doctes, que Dieu ayde l'action de ses creatures, non seulement, parce qu'il leur donne la faculté d'operer : mais encore parce qu'il concourt immediatement auec elles. I'ay desia insinué quelques raisons de cette dependance ; & de vray si vous n'auiez besoin de cette assistance coniointe, & prochaine, il manqueroit vne perfection au domaine de Dieu, qu'on luy pourroit souhaiter. Ce discours fait grandement à mon dessein, car si Dieu trauaille auecque l'homme dans le temps, il est necessaire qu'il en ait pris la resolution dés l'Eternité ; à raison, que les causes libres n'agissent iamais sans deliberation. Si bien que Dieu ayant determiné par vne extréme condescendance, de donner secours aux causes secondes, & preueu les resolutions qu'elles deuoient prendre, il s'est obligé dans son Conseil eternel de les ayder de ses forces & d'operer conioinctement auec elles. Voila ce qui me fait dire, qu'il n'arriue rien dans le cours de toute vostre vie, qui n'ait vne volonté eternelle dans Dieu, par laquelle cette disgrace vous est decretée à telle heure, & dans telle ou telle circóstance. I'auoüe qu'il a deux sortez de volontez, pour les deux sortes de maux de coulpe & de peine, puis qu'il permet seulement les premiers, & qu'effectiuement il ordonne les seconds. Auecque cette distinction, le Prophete Amos nous auertit, qu'il ne se fait

point

point de mal dans la Cité, que Dieu ne fasse, Isaye declarant la mesme verité, asseure que c'est luy qui produit la lumiere,& les tenebres,c'est à dire,qui dispose des beaux iours de la fortune, & des mauuais de l'aduersité. N'est ce pas assez pour vous faire respecter vos miseres, de sçauoir que Dieu vous les enuoye, & que c'est vne pensée eternelle, qui conduit & qui regle tous les accidens de vostre vie. Ie veux que la personne qui vous procure du desplaisir peche, il est tousiours vray que Dieu veut positiuement son action, quoy qu'il en permette seulement la malice. Certainement cette reflection doit satisfaire vne Creature raisonnable, car enfin cét ennemy ne vous nuiroit pas s'il n'en auoit le pouuoir & l'intention. L'Apostre nous apprend, que toute puissance vient de Dieu: & que ceux qui taschent de luy resister,outre qu'ils trauaillent inutilement,ils s'opposent à ses ordonnances. Peut-estre qu'il n'y a que la mauuaise volonté de l'homme,qui vous fasche: Ie veux croire que vous auez assez de zele, pour considerer le principal interest de vos offences:neantmoins quoy que vous dissimuliez le dommage qu'elles vous procurent, i'estime que la mauuaise intention d'autruy ne trouueroit que du mespris dans la pluspart des hommes, si elle estoit impuissante à leur faire du desplaisir. I'ay monstré, que Dieu veut ce mal entant qu'il est mal de peine, & mesme qu'il le fait, & le produit de sa main amoureuse Passons,que la malice de l'ennemy soit la seule chose qui vous desplaise; vous estes iniustes de ne la pas souffrir, puisque vostre Dieu la souffre, & qu'auecque des douceur incroyables, il en dissimule l'iniure. Quelque rage que la creature ait contre vous; elle ne sçauroit mesme pecher, si le Createur ne luy permettoit, pour des fins

tres adorables, quoy que secretes, La necessité que vous auez de son secours dans vos actiōs est tellemēt absoluë, que s'il refusoit son assistance ou sa permission, toute la Nature demeureroit impuissante, & paralytique. Cette dependance paroist de telle consideration à quelques Philosophes, qu'ils tiennent que les causes secondes ne produisent rien dans leurs ouurages, mais que la premiere fait tout à leur seule presence. Pour exemple (disent-ils) ce n'est pas le Soleil qui esclaire & qui eschauffe, mais Dieu qui produit la lumiere & la chaleur : lors que ce bel astre regne sur nostre hemispere, & qu'il regarde nostre terre. Cette opinion declare parfaitement la necessité qui vous attache à Dieu, mais elle condamne sa sagesse, d'auoir mis tant d'organes inutiles dans les Agens, & offense sa bonté le faisant tout seul Auteur de vos crimes. Il n'en faut point douter, l'homme opere, & dans ces actions que vous appellez naturelles, & dans celles qui sont morales. Toutefois il ne pourroit seulement en former le dessein, si vostre Createur n'auoit de toute eternité vne volonté positiue de luy donner dans le temps la vertu d'agir, & de l'assister en ses operations, auecque vne permission, par laquelle il souffre que son action soit mauuaise, & coulpable. Or ie ne croy pas qu'vne prouidence qui s'interesse dans la cheute d'vne fueille d'arbre, qui conte les brins d'herbes de la campagne, qui tient conseil sur les funerailles des passereaux, & qui proteste qu'il prend soin du plus petit de vos cheueux, neglige les principaux accidens qui vous arriuent. Pour accorder cela, il faudroit penser encore plus bassement de Dieu, que de cét Empereur, qui s'amusoit à tuer des mouches dans son cabinet, ou que de cét autre faineant, qui s'occupoit à imiter de

vieux

vieux contrats, au lieu de traiter des affaires importantes de son Estat. Non, non, vostre grand Monarque n'est pas spectateur oisif de vos combats il se coule, & s'insinuë subtilement dans toutes vos disgraces, mesme dans vos pechez : non pas comme partisan ou complice, mais comme Iuge qui les condamne & les corrige, & comme vn diuin Alchimiste, qui en tire de glorieux & d'vtiles auantages. En quoy il nous donne vne signalée preuue de sa bonté, de tirer du bien du souuerain mal, qui est le secret d'vne sagesse infinie. D'où tu peux apprendre vne cognoissance, que tout le monde ne penetre pas, sçauoir, que si le bien n'est la cause finale du mal, il est au moins vne condition necessaire à sa permission. Ainsi ie tiens le sentiment d'Augustin fort raisonnable, qui veut que Dieu n'eust iamais souffert la faute d'Adam, s'il n'eust eu le dessein de resoudre l'Incarnation du Verbe, & que cét Innocent n'eust pas eu la licence de faire vn homme pecheur, si vostre grand Createur n'eust voulu faire vn Homme Dieu. Pour cette raison l'Eglise appelle la rebellion d'Adam, vne heureuse faute, & luy attribuë le merite de la Redemption. Cette desobeïssance est heureuse, parce qu'elle est occasion de la plus grande gloire que Dieu ait iamais receuë, car si le premier homme n'eust peché, il y eust tousiours eu vne Majesté infiniment adorable, mais il n'y en eust iamais eu d'infiniment adorée. Elle merite de plus cét ineffable mystere, non pas qu'elle possede de la dignité, pour obliger vne personne diuine à vne alliance indigne d'elle, mais parce que celuy qui pouuoit empescher cette reuolte, ne la pouuant approuuer, ne l'eust iamais permise, s'il n'en eust deu tirer ce bien infiny. Auecque proportion, ie maintiens que Dieu a des veuës admirables

sur vos

sur vos souffrances, & qu'il n'en permettoit pas la cruauté s'il n'auoit de tres-iustes raisons, & s'il ne pretendoit d'en faire reüssir vostre gloire & vos auātages. Abel s'est veu massacrer par son propre frere, ie ne doute point que sa mort n'ait conserué son innocence, & que la perte d'vne vie passagere ne luy ait asseuré l'eternelle. Les maladies, & la paunreté ont fait vn spectacle d'horreur de Iob: mais ces malheurs luy ont doublé sa bonne fortune. Ioseph a esté vendu aux Ismaëlites, par ses freres, mais c'estoit pour soulager leur faim, & pour regner en Ægypte, s'il n'eust esté esclaue, il n'eust iamais esté Roy, s'il n'eust serby les miseres d'vn captif, il n'eust pas receu les honneurs d'vn Dieu, parmy les peuples. Saül a persecuté Dauid de son consentement, mais c'estoit pour donner vn bon Prince aux Hebreux, & luy apprendre à ne pas faire souffrir aux autres, ce que son experience luy auoit fait connoistre. Daniel entre sur son aueu dans les flammes d'vne fournaise, mais il veut conuertir vn Monarque, & persuader toute vne Nation sur sa puissance. Il souffre encore que le monde ait des Tyrans, mais afin que le Ciel ait des Saincts, & des Martyrs. Voilà vne des principales fins, qui portent la bonté de vostre Dieu à permettre les accidens, & les malheurs, qui trauersent vos fortunes. Y a t'il vn moyen plus puissant pour auancer la perfection des hommes, que de leur offrir des occasions de patience? peut-estre que la plus grande part des Bienheureux n'auroit pas eu vne premiere pensée de la vertu, si l'affliction ne les eust resueillez de l'assoupissement où la prosperité les tenoit endormis. Peut-estre que le premier moment, qui les a rendus miserables les a faits saints. Mon cher disciple, helas! en quel estat serois-tu maintenant; si la bonté de celuy

qui te

qui te gouuerne, ne t'auoit osté la puissance de te perdre, en t'ostant le moyen de l'offencer ? Il n'y a que ton Dieu qui le void; mais il ne faut point douter, que ton malheur est preferable à ta premiere fortune, puis qu'il a trouué bon de la changer. Quand les miseres du monde n'auroient point de meilleur effect, que de nous donner la pensée & le dessein de la vertu, qui seroit assez auengle, pour n'en preferer pas les incommoditez aux plus douces faueurs qui flattent nos esprits ? qui n'en receuroit les occasions auec de l'applaudissement, & des ioyes, plustost que de les fuir auec de l'horreur, & des craintes ? Le dessein que i'ay de parler à loisir des heureux fruicts de la souffrance m'arreste maintenant à des considerations hors de ton interest, & de tes auantages. Ne iugez-vous pas qu'il est iuste que Dieu maintienne les Causes dans les droicts, & dans la propre condition de leur estre, puisque c'est luy, qui determine leur Nature à certaines fins, qui supposent des certains pouuoirs, & de certaines qualitez pour y atteindre; Pour cette raison, si elles sont libres, il les doit laisser dans leur franchise, si elles sont necessaires, pourquoy destourneroit-il leur action, leur imprimant des mouuemens contraires aux inclinations qui sont comme des parties de leurs essences ? faudra t'il faire tous les iours des miracles, pour contenter les impatiens, & forcer la necessité mesme, pour ne point donner de sujet à leurs plaintes ? Quand ce sage Gouuerneur de l'Vniuers permet à l'orage de tomber, où le vent le pousse, n'obserue-t'il pas vne Iustice generale & vniuerselle qui l'oblige d'ayder ses creatures, sans changer leur instinct, ou leur faire violence ? Quand la fiévre a gagné par de successiues & naturelles indispositions la masse du sang, son ardeur a

droit d'en alterer la temperie, on ne peut empescher son actiuité sans faire vn miracle & vne iniustice. Quand vn homme s'est resolu d'en offenser vn autre, soit en attaquant sa vie, soit en des-honnorant son estime, Dieu contreuiendroit à sa propre conuention, s'il luy refusoit sa permission & son assistance. C'est vn ordre qu'il a mis dans le monde, il ne doit pas le renuerser sans des raisons importantes. C'est vne loy qu'il s'est donnée, il la faut garder, s'il n'arriue de grands subjects de dispence. Ne voyons nous pas que la terre monte quelquefois, & que le feu descend contre leur poids, pour conseruer le bien de toute la Nature? Et qui ne sçait, que les plus insensibles parties de l'Vniuers quittent leur interest particulier, afin que le General ne souffre deschet ny atteinte? Iugés par là de l'equité qu'il y auroit de pretendre qu'vne loy vniuerselle se changeast, pour s'accommoder aux humeurs d'vne personne priuée. Encore pourroit-on dire que les disgraces ont mesme quelque attrait, qui les doit faire desirer à celuy qui les souffre, puis que leur amertume, rend les douceurs de la vie beaucoup plus agreables par leur meslange. Vne bouche accoustumée aux delicatesses, en perd le goust: pour sentir les meilleures viandes auec plaisir, il faut quelquefois irriter l'appetit par l'vsage de celles qui luy sont importunes. La friandise n'ignore pas ce secret, puisque par le ieusne & les dietes, qui luy sont insupportables, elle se prepare aux delices d'vne bonne table, qui luy sont douces. Vous ne comprendrez pas ce que vaut la santé, si la maladie ne choque jamais vostre temperament: vne forte migraine vous apprend ce que vaut vne bonne teste. Et bien, ie veux que les miseres qui troublent vos prosperitez, n'ayent point d'autre fin, que de vous en faire

remarquer

remarquer les douceurs, croyez-vous n'auoir point d'obligation à cette sagesse, qui trouue l'artifice, sans lequel vous n'auriez point de bonne ny d'agreable fortune ? La vie de l'homme est vne Musique, qui reüssit du concert de toutes ses actions, il y faut des feintes, des souspirs, des tremblemens & des dieses, afin que l'harmonie en soit iuste & parfaite. Que toutes les notes soient blanches & qu'vne mesme ligne les soustienne dans vn ordre esgal, ce qui rauit ordinairement le cœur, aura aussi peu de charmes pour l'oreille que de varieté pour les yeux. Si l'art trouue l'inuention de mettre les faux-accords & les tritons en vsage, & de reconcilier des tons irreconciliables, pourquoy la grace n'employroit-elle pas vtilement vos mauuaises fortunes ? Mais comme ie t'ay promis, ie reserue à vn autre temps le discours des profits de la souffrance. Ce que ie veux à cette heure de ta raison, c'est qu'elle plie sous cette verité : que ton Dieu decreté, ou du moins permet tous les maux qui t'affligent. Il les veut & les fait, s'ils sont purement maux de peine ; il les permet & ne les fait pas, s'ils sont de coulpe. Mais de quelque nature qu'ils soient, iamais ils n'arriueroient, si Dieu, qui les peut empescher, n'auoit vne volonté eternelle de les faire, ou de les permettre. D'où ie conclus que cette Prouidence qui est assez puissante, pour destourner vos mauuais accidens, & assez bonne, pour les vouloir, ne le faisant & ne le voulant pas, est assez sage, pour les dresser à vostre gloire. Cette maxime ayant la premiere verité pour appuy, il ne me reste plus (mon cher Celestin) que de t'exhorter à suiure de gré vne disposition, qui te peut entraisner par force. Laisse la necessité aux étres qui n'ont point de raison, & vse de ton discours, pour faire par amour ce qu'on peut exiger de toy par

crainte. Rien ne sçauroit resister aux decrets de Dieu, & tout s'efforce d'obeïr à ses commandemens. Iette les yeux dans le Monde, & tu verras que les moins sensibles creatures sont tousiours en action & se rendent complaisantes aux volontez de ce Monarque souuerain La terre fait bien quelquefois sortir des meuglemens de ses abysmes, qui sont des marques de sa repugnance & des preuues de nostre tyrannie. Elle demeure pourtant immobile au centre de l Vniuers, sans que nos outrages & ses refus interrompent son obeïssance. Ne souffre t'elle pas pour obeyr, que nous la creusions en valées, que nous l'esleuions en collines, & que contre l'inclination que sa pesanteur donne esgalement à toutes ses parties, nous luy ostions, par tant d'inesgalitez la plus parfaite des figures. Qui la contraint à cette complaisance ? Dieu luy a commandé d'accommoder quelques-vnes de ses contrées à la demeure des hommes, de luy faire des reseruoirs dans ses abysmes, de luy esleuer des refuges sur ses montagnes, & de luy ouurir ses precipices, pour y chercher les thresors qu'elle cache. D'où vient que la mer ne sort iamais de son lict, où ses continuelles agitations monstrent bien qu'elle souffre. Certes si la volonté de Dieu ne tenoit ses saillies, les frissons qui la sousleuent, les vents qui la battent, & les tempestes qui la renuersent, luy feroient bien tost franchir ses bornes & chastier vostre insolence. Elle se hausse quelquefois iusques au Ciel, mais ce n'est que pour faire vne plus profonde reuerence à la voix de son Dieu, qu'elle trouue escrite sur les bords de sa riue. En fin elle obeyt, & pour tesmoigner sa soûmission à l'égard de son respect, elle se courbe sous vos vaisseaux, & permet que trois planches de bois triomphent de son orgueil, parce qu'elles portent vn

homme

homme. L'air se soûmet volontiers, puis qu'il permet sans inquietude que ses voisins vsurpent son domaine auecque force. La terre & l'eau son eschauffez à cette entreprise, par l'ardeur du Soleil qui les attire. Pour mieux couurir leur dessein, & dissimuler leur ambition, ils se déguisent en vapeurs & exhalaisons, mais à peine sont-ils au pays de conqueste, que le feu portant leur Iustice, les allume en esclairs, & en foudres. Que si par fois il les resout plus doucement en pluye, & en rosée, ces goutes qui coulent de l'Air, sont des larmes qu'il espanche, plustost pour fauoriser le trauail des laboureurs, que pour tesmoigner sa contrainte. Ie veux que le feu se rende inuisible dans sa sphere, afin de se soustraire à l'Empire de son Monarque, il ne sçauroit toutesfois luy refuser ses seruices & son hommage. Il est l'esclaue de vos volontez dans les vsages communs, & domestiques: vous le mettez en prison dans les fourneaux, & les cauernes: & quoy qu'il tasche de s'eschapper par diuers eslans, des ouuertures du Mont-Gibel & du Vesuue, vous le resserrez encore plus à l'estroit dans vos canons, & vos grenades. Que si dans l'esclat de son tonnerre, il donne des marques de son impatience, il ne laisse pas de vous rendre des effets de son seruice, parce que Dieu luy en donne l'ordre. En vn mot toutes les creatures trauaillent à l'execution des commandemens de ce grand Roy, il n'y en a pas vne qui ne soit en mouuement, pour suiure son ordonnance. Quoy que le Firmament soit immobile, il n'est pas oisif puis qu'il ne demeure dans ce repos que pour marquer si elles sont dans l'obeyssance, ou si quelqu'vne s'en émancipe. Ne t'estonne pas que ie parle de ces estres insensibles comme s'ils auoient du discours, & de la raison; car de vray leur seruice est si parfait, & si ne-

glé, qu'on iugeroit que cette perfection ne leur manque pas, afin d'oüir les volontez de leur Monarque. Pour ne point dissimuler ce que ie pense, leur soubmission fourniroit vn iuste reproche à l'homme, manquant au tribut que la plus farouche & la moins intelligente nature rend à celuy, qu'elle ne peut connoistre. De moy ie n'attens rien moins de ton courage que de la vertu de ceux qui ont toûjours regardé ces diuines volontez, comme la reigle infaillible de leur conduite. Quoy que souuent elles leur ayent semblé rudes, ils les ont tousiours estimées adorables: moins ont ils eu d'inclination à les suiure, plus ont ils esperé de gloire à s'y soumettre. De sorte que iamais ils n'ont consideré leurs disgraces ny leurs Tyrans, que comme des Ministres de Dieu qui leur intimoient ses volontez, & les aydoient à les accomplir. Ainsi les Nerons & les Dioclerians, les Domitians & les Deces, & le reste de ces illustres bourreaux du genre humain, ne les ont pû estonner auecque tous leurs tourmens & toutes leurs gesnes; à cause qu'ils sçauoient bien que dans leur mauuaise volonté, il y en auoit vne bonne qui demandoit du courage & de la constance à leur vertu. Il me seroit impossible de te produire vn plus glorieux exemple que celuy du grand sainct Loup. Comme ce genereux Euesque, à qui rien du veritable Pasteur ne manquoit, que le nom, apprit qu'Attila, qui traisnoit la mort & le Martyre par toute la terre, s'approchoit de Troye, pour en faire les funerailles, il resolut de luy aller au renconture, pour conjurer cette tempeste. Le Barbare touché de cette inuisible Majesté, qui oblige mesme les Tyrans de rendre honneur à l'innocence, luy ayant dit pour excuse de la charité, qu'il pretendoit luy persuader, qu'il

estoit

estoit le fleau de Dieu. A ces mots le bon Prelat n'eut que ces memorables paroles pour responſe S'il eſt ainſi ; venés aymable fleau de mon Dieu, venez ie n'ay garde de vous fermer les portes de ma Ville. Si vous deſirez le Paſteur & toutes les brebis en ſacrifice ; nous ſommes preſts, ô mon Dieu ! de rendre cét hommage à voſtre bonté, ou bien à voſtre Iuſtice. Venez fleau de mon Dieu ; ie vous ouure mon cœur & ma Ville. Hé ! qui pourroit vous empeſcher d'auoir le meſme ſentiment dans les afflictions qu'il vous enuoye, ou comme peine ou comme eſpreuue? Peut-eſtre qu'on veut nos biens & nos fortunes : venez fleau de mon Dieu, venez ſaincte pauureté, ruinez ma famille, oſtez moy le pain & la vie, il m'eſt iuſte de mourir puis qu'il luy eſt aggreable, ie ne vous cacheray rien, entrez en tous les coins de ma maiſon, menez-moy à l'Hoſpital, faites-moy languir de faim, ie le deſire, mon Dieu le commande. Poſſible que l'affliction en veut à mon corps, ie ſens les diſpoſitions d'vne longue maladie, qui fait lentement ſes approches. Venez fleau de mon Dieu, ie m'abandonne à vos douleurs. Tenez ma teſte, fendez-la d'vne cruelle migraine : Voilà mes pieds, attachez-les ſur vn peu de paille auecque les gouttes : voilà mes reins, deſchirez-les d'vne pierre : voilà mes os, conſumez-les d'vne ardante fiévre, peſte, chancre, fer, & feu, ſi mon Maiſtre le veut, eſtouffez, rongez, couppez, bruſlez ces mains, ces pieds, ce cœur, & ce corps, ce qui plaiſt à mon grand Dieu, doit agréer à ſa chetiue creature. Mais on attaque mon honneur : ce n'eſt pas aſſez à mes ennemis de me faire mal-heureux, pour contenter leur cruauté, il faut me rendre infame. Venez, venez fleau de mon Dieu. Ie conſens à mon entiere

ruine : ie donne ma reputation en proye aux langues & à l'enuie. Que ie sois noir, que ie sois blanc, il ne m'importe, pourueu que mon souuerain Monarque soit content, rien ne m'est insupportable. Celestin, il n'y a rien dans cette resolution que tu ne doiue dire à ton Dieu : car enfin c'est luy qui te chasse de Rome : c'est luy qui t'enferme dans cette prison : c'est luy qui te charge de tes fers ; c'est luy qui entretient cette langueur qui te cõsume. Tu serois iniuste de te plaindre de ceux qui ne sçauroient seulement te regarder, s'il ne leur en donnoit la permission & la force ? Ce ne seroit pas neantmoins assez pour former dans ton ame vne resignation parfaite, de considerer la volonté eternelle de nostre souuerain Maistre ; comme vn principe exterieur à vos souffrances. Pour gouster auec extase la douceur de cette pensée, il faut que vostre raison vous la face voir cooperant à tous vos maux & produisant par elle-mesme cette douleur & ces ouurages qui taschent de vous tirer à l'impatience. Et afin qu'il ne manque rien aux charmes de cette consolation, souuien-toy continuellement, que comme l'immensité de Dieu, qu'il estend par tout, le met tout en chaque chose, de mesme son extresme bonté qui arreste sa Prouidence à la conduite generale du monde, en applique tous les soins aux moindres accidens de vostre vie.

IV. POESIE.

C'est une vielle resuerie,
Qui n'a maintenant plus de cours
Et qui ne fournit au discours,
Qu'vn beau sujet de raillerie.

De

De vouloir que cét Vniuers
Dans ses mouuemens si diuers,
Se gouuerne sans Prouidence,
Et que tout aille à l'abandon
Du hazard & de l'imprudence,
Dieu negligeant le soin de son precieux don.
De moy qui connois la nature
Et qui marque son reiglement,
Ie me croirois sans iugement
De l'accorder à l'auanture ;
Dieu seul qui l'a tiré du rien,
Est son Autheur & son soustien,
Qu'il laisse vn moment sa conduite,
Elle tombe en confusion,
Et se verra bien-tost reduire
A retourner au lieu de son extraction.
Il n'est rien d'assez inutile
Pour ne pas sentir le secours
De ses vigilantes amours ;
Il est le Tuteur du Pupille :
Sa bonté s'estend sur les Rois,
C'est elle qui leur fait des Loix :
Mais quoy qu'elle pense aux Monarques,
C'est sans mespris du villageois,
Qui void esgalement les marques,
Les soins de sa douceur, & l'effet de son choix.
N'est-ce pas sa main qui preside
A la naissance des serpens,
Et des autres monstres rampans ?
C'est son œil qui leur sert de guide :
Le moucheron & le lezard
Ne souffrent iamais le hazard,
Mesme l'aspic & le vipere,
Quoy qu'elles naissent sans honneur,

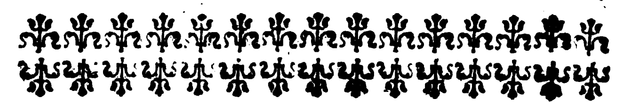
L'ont pour protecteur & pour pere,
Iamais le moindre d'eux ne demeure mineur:
Qui peut ignorer que l'Austruche,
N'a point de cœur pour ses petits,
Qu'elle abandonne aux appetits
Du Dragon qui leur fait embusche?
Mais qui ne sçait que leur berceau
Demeure seur au bord de l'eau
Tandis que sa bonté les veille,
Et que ce nid n'est pas esclos,
Qu'il vit, qu'il dort & qu'il sommeille,
Dieu se chargeant du soin d'asseurer son repos.
Le corbeau iugeant à son aisle,
Que le crime d'vn autre oyseau
A fait blanchir le poil nouueau
Des vray enfans de sa femelle?
Piqué d'vne ialouse humeur,
Sans se flechir à sa clameur,
Il desauoüe sa nichée,
Dieu qui ne peut la voir mourir
Luy vient apporter la bechée,
Quand sa bonté luy dit, qu'il la faut secourir.
Si le passereau solitaire
Gemit sans cesse dans les bois,
Par le ton mourant de sa voix
Il entretient son Tutelaire,
Et par de si charmans appas,
Luy recommande son trespas,
Dieu s'inclinant à sa priere:
Dispose l'heure de sa mort
Et prepare son Cimetiere;
Quand pour ne plus veiller, vne fois il s'endort.
Mais quoy cette bonté supresme
Qui daigne penser aux Oyseaux,
Estend

Estend ses soins aux arbrisseaux ;
Elle les plante, elle les seme :
C'est Dieu qui met dans leurs pepins,
Les hauts cedres & les Sapins :
C'est luy-mesme qui desuelope
Les Lis, les Roses & le Tin ;
C'est luy qui fait leur horoscope,
Lors qu'il couure leur corps d'vn delicat satin.
Que s'il pare les plus superbes,
Il peint aussi ces moindres fleurs
Que l'Aube seme auec ses pleurs :
Il sçait le compte de ces herbes
Qui ne sont fruict ny ornement
Du plus bas & vil Element :
Sans son congé la moindre fueille
Ne tombe pas de son rameau,
Auant que la Bise la cueille ;
Il faut auec respect s'approcher de l'Ormeau.
Sans vne coulpable ignorance ;
Qui peut reprocher les tesmoins
Des doux & charitables soins
D'vne eternelle Prouidence :
Croiroit-on que les moindres maux
Ne touchent pas les Animaux,
Sans les ordres de sa Sagesse ;
Et que l'Homme leur puissant Roy,
Souffre l'assaut de la tristesse
Contre l'intention & l'aueu de sa Loy ?

ARGVMENT DV III. LIVRE.

RIEN n'est plus capable de gagner nostre esprit, que la croyance que nous auons, qu'on nous veut du bien. La Sapience se sert de ce moyen pour reconcilier l'Homme auecque son Dieu, luy descouurant dans le mal qu'il luy fait, le dessein du bien qu'il luy desire. I. Dans la premiere Prose cette sage Maistresse monstre en general & comme par simple proposition, que la prosperité retient l'Homme attaché à la terre, & que l'affliction le desgage de cette seruitude. II. Les vers qui la suiuent ont le mesme sens dans vne autre cadence. III. La seconde Prose prouue la premiere, desduisant les raisons, qui engagent nostre seruice aux creatures, & les artifices que nostre grand Sauueur employe pour nous en separer. Sur la fin, la Theologie touche l'impieté de l'amour propre, qui est le premier Idolatre du monde. IV. Apres cette reflection, elle propose la fable de Narcisse, qui en descouure l'aueuglement & les sottises. V. En suitte, la troisiesme Prose fait clairement voir, que l'aduersité rendant tout le sensible amer, exerce heroiquement la Foy & l'Esperance. VI. Dans la douce liberté que l'ame trouue parmy les souffrances, elle braue tous les maux de la Nature, monstrant que la tempeste conduit le petit Moyse au port. C'est la troisiéme Poësie. VII. La derniere Prose represente la purification de l'Amour dans la fournaise de l'aduersité. VIII. Ces heureux effets d'vne mauuaise cause donnent sujet au mespris de toutes les commoditez sensibles: ce qui se conclud dans la quatriesme Poësie.

LA



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE TROISIESME.

I. PROSE.



Mesme que ie gouſtois la douceur de cette Poëſie, & que i'en conſiderois les veritez, comme autant de belles Eſclaues attachées à la delicate chaîne du vers, la Sapience rompant cette importune contrainte, continua ſon entretien en ces termes. Ie me trompe ou tu cóprens aſſez par la conſideration de ce Domaine, qui ſouſmet abſolument toutes choſes à Dieu, qu'il ne peut rien faire dont les creatures puiſſent murmurer. C. Madame vous m'auez parlé auecque tant de clarté de la dependance des eſtres à leur principe, que tout abatu que ie ſuis, il m'eſt impoſſible de douter. I'ay pareillement compris de voſtre excellent diſcours, que la Prouidence a ſes veuës ſi arreſtées & ſi tenduës ſur nos actions, que tout ce qu'on a feint d'Argus, n'eſt qu'vne fable imparfaite ; pour me declarer cette continuelle attention. Mon deſir ſeroit maintenant d'apprendre vos inſtructions, pourquoy cette Prouidence, qui gouuerne tout, ſouffre que l'homme, qui eſt le plus cher

cher object de ses amoureuses veilles, soit ordinairement le deplorable sujet de l'infortune. Th. Ce seroit vne curiosité sacrilege de chercher la raison de la conduite de Dieu, si ceste connoissance ne deuoit seruir de motif à l'amour, que merite sa magnifique bonté. L'estime que i'ay, que c'est là le dessein de ta demande, m'oblige de ne te pas refuser vne faueur à laquelle de moy-mesme ie me disposois, sans ta priere. Et pour ne te point faire languir apres vn secret de telle importance, ie te diray sans aucun destour, que le dessein de Dieu dans les souffrances de ses Esleus, est de les separer des creatures pour les vnir à soy-mesme. Voilà le projet de cette aimable Prouidence, dont ie t'ay entretenu: voilà l'heureuse fin, qu'elle se propose dans ces rudes espreuues, où elle semble vous abandonner. Or pour comprendre la grandeur de ce dessein, il se faut souuenir d'vne verité qui ne trouue point de contradiction, mesme dans ces esprits qui font vanité de combattre toutes les autres. Et à vray dire, il est impossible de nier, que l'vnion auecque Dieu, ne soit le souuerain bonheur de l'homme, puisque le souuerain bon-heur de l'homme est l'vnion auecque le souuerain bien, & que Dieu est le souuerain bien. La beatitude d'vne creature est, où elle a son repos: ainsi voyons-nous que la pierre demeure immobile au centre, & que le feu n'a plus dans sa sphere l'impatience, & les inquietudes, qui l'agitent lors qu'il en est esloigné. Et pour laisser vne deduction, qui te pourroit apporter plus d'ennuy, que d'instruction, il n'y a point de doute, que l'vnion auecque Dieu ne soit vostre souueraine felicité, puis que c'est vostre derniere fin. Vous auez cette grande obligation à vostre Createur, qu'il n'a pas dressé vostre naissance autre part, & que comme

vous

vous estiez dans luy deuant que d'estre, par l'eminence de sa Nature, il vous y veut remettre, par la possession eternelle, & l'attache bien heureuse de toutes vos puissances à cét objet infiny, cela supposé, il faut auoüer, si les miseres de cette vie vous approchent de Dieu, & que les prosperitez vous en separent, qu'on doit changer le nom aux choses, & appeller faueur, ce que vous nommez persecution. D'autant que ce qui procure nôtre bien, & nos auantages, ne sçauroit souffrir qu'on le traitte auecque tant d'outrage & d'ingratitude, que de luy oster vne qualité, dont il fait ses offices & acquitte tous les deuoirs. Ie te conjure, mon cher disciple, de ne pas refuser de faire vn tour, qui peut estre te semblera long, quoy que tu le puisse juger profitable. Ces labyrinthes, qui mélent vos promenades dans les allées confuses & couppées d'vn parterre, ne vous perdent en fin que parmy des fleurs, & des odeurs. I'espere, si je lasse ton esprit, que ce ne sera que pour le conduire à son repos. L'vnion auecque Dieu est le vray bien de l'homme, donc ce qui rompt ses chaisnes, au lieu de l'affliger, l'oblige. Cette consequence est naturellement liée à ce principe, & partant tout le monde en void la suitte necessaire. Reste maintenant de faire connoistre, que les souffrances & les larmes sont ces heureuses eaux de depart, dont l'amertume separe vostre cœur des attaches vicieuses qui empeschent ses saillies vers le Ciel. Ie n'en veux prendre les preuues, que d'vne experience, qui est autant sensible que dómageable. La prosperité que les hommes estiment toute la douceur, & le bien de leur vie, a ce mal qu'elle trompe leurs esprits en flatant leur nature: au contraire l'affliction découure l'inconstance, & le peu de valeur de ce qui tasche de les seduire. Toute la

Philosophie s'employeroit inutilement pour vous persuader qu'il n'y a rien d'aimable parmy les creatures : les sens charmez d'vne fausse douceur qu'ils en retirent desmentent les plus solides raisons de la Morale. & font soupçonner les meilleures maximes d'impostures : vn pauure cœur se fond dans les delices, & la volonté n'ayant de l'inclination que pour ce qui luy promet de la ioye, se porte & s'arreste à aimer ce qui luy paroist desirable. Ainsi elle s'endort dans la poursuite du bien qu'elle recherche, ou du moins elle s'amuse à l'apparence qui l'a surprend, & qui la trompe. Il est vray que les inquietudes qu'elle souffre dans ses plus molles joüyssances, luy font assez comprendre, que son Createur luy a preparé d'autres felicitez que les sensibles. Mais l'alliance de l'esprit auecque le corps, contraint toutes ses saillies, & empesche les nobles mouuemens que le Ciel luy inspire. La flamme n'est pas allumée pour languir dans vos fourneaux, ny pour noircir vos cheminées, toutefois pendant qu'elle trouue du bois, elle s'y arreste, de sorte que ce qui la nourrit, la captiue. Bien d'auantage, elle rencontre par fois des matieres si gluantes, que contre toutes ses inclinations, elle y vole, & s'y attache auecque tant d'auidité, qu'on iugeroit que c'est sans violence. Ah ! qu'il n'est que trop vray, que vostre pauure ame demeure comme colée à la terre, tandis que les sens y trouuent leur amorce ! Pour lors, cette illustre captiue n'a pas la liberté de s'occuper aux grandes fonctions de ses puissances : l'exercice de sa vertu luy est vne pratique inconneuë, les vices la tyrannisent, & sous l'injuste Empire de la chair, luy font vne insupportable seruitude. Qui peut rompre ces chaînes & remettre la raison dans ses droits ? rien plus puissamment que l'aduersité, C'est elle

elle qui vous fait comprendre, que vos yeux, vostre goust, & vos autres sens sont les trompeurs, les Tyrans & les Demons de l'homme : trompeurs, puis qu'ils font vne si iniuste violence à la raison : Demons, puis qu'ils vous tentent auec vn danger euident, & presque inéuitable de vostre ruine. C'est elle qui vous descouure l'infidelité des creatures, & la vanité de leurs charmes. C'est elle qui espreuue les amitiez, separant ceux qui adorent la fortune, de ceux qui ayment la personne. C'est elle qui dans les plus ameres aigreurs de cette vie, ouure de secretes sources de douceurs à l'ame, qui luy font mespriser les plus delicieuses voluptez. Que si le plus scrupuleux aphorisme reconnoist qu'vn mal en soulage quelquefois vn autre, & qu'vne playe peut guerir vn malade, ce n'est pas vne petite faueur de Dieu, que l'affliction nous attaque ; & au contraire, c'est vn grand malheur d'estre tousiours heureux, Dauid possedoit sans doute de signalez bien-faits de la liberalité de son Monarque : De Pasteur il l'auoit fait Roy, & d'ignorant, Prophete ; & neantmoins il ne creut iamais sa Muse mieux obligée de luy chanter des Cantiques, que quand il se vid humilié. Ce fut lors qu'il auoüa que la Prouidence de Dieu prenoit soin de son salut, & que Dauid estoit vn des amis de son cœur. Il faudroit auoir la douceur, & les charmes de sa harpe, pour te dire les sentimens de son ame. Ne prens ce que ie tasche de t'en exprimer, que pour vne legere expression d'vne extase parfaite, & d'vn mouuement, dont le seul esprit est capable.

I. POESIE.

Le bon-heur de mes sens empoisonne mon ame,
L'absynthe & le sené nous tirent du tombeau :
Si i'ay de la vertu, dois-je auoir de la flame ?
Son esclat est trompeur, quoy qu'il paroisse beau.
Le charme du plaisir n'est qu'vn fatal buscher,
S'il flatte mes desirs, c'est pour me rendre infame:
Ie me brusle aussi-tost que i'en veux approcher :
Le bon-heur de mes sens empoisonne mon ame.
Tout ce qui luit à l'œil ne le doit pas conduire,
Vn ardent dans la nuict est vn mauuais flambeau :
Mon cœur fuit la douceur qui pretend te seduire,
L'absynthe & le sené nous tirent du tombeau.
L'éclat des vains honneurs veut estre mon vainqueur,
Ie ne peu le souffrir sans meriter du blasme :
Esloigne ma raison leurs attraits de mon cœur,
Si i'ay de la vertu, dois-je auoir de la flame ?
La chair n'a point d'appas pour vne ame immortelle,
Ses infames plaisirs sont leurre de corbeau
Mesprise ses douceurs, oppose-leur ton zele,
Son éclat est trompeur, quoy qu'il paroisse beau.

II. PROSE.

FIdele appuy des ames desolées (repris - je aussi-tost) vous mettez tant de graces & de douceurs dans vos remedes, qu'ils guerissent les malades en les flattant. Et certes de moy, i'y prens vn tel goust, que la moindre interruption de vos charmans dis-discours me donne plus d'impatience que l'excez de mon

mon mal ne me cauſe de peines. Toutefois puis que vous m'aués apris que i'y dois pluſtoſt chercher ma gueriſon, que le plaiſir, & qu'il vaut mieux qu'vne medecine ſoit vtile qu'aggreable, ie me veux moy-meſme ſevrer de la douceur, & mettre quelques faſcheux momens dans ces bons interualles, que vous donnez à ma douleur. Ie comprens aſſez que la mauuaiſe fortune nous deſtrompe des illuſions de la proſperité : mais comme vous m'auez aduerty qu'elle nous ſeparoit des creatures, ie deſirerois bien voir les liens inuiſibles, qui nous y attachent, & comme quoy cette heureuſe ſeparation ſe fait. Ta demande (repartit la Sapience) m'aduertit de mettre vn peu plus de iour dans mon diſcours, & de dreſſer pluſtoſt ma pointe, ſuiuant la methode des Philoſophes, que l'artifice & les deſtours des Orateurs. Cette franchiſe m'oblige, parce qu'elle me fait connoiſtre le deſir que tu as de mes enſeignemens. Rens-toy donc attentif, & taſche de ſuiure ma penſée. Tu as ſagement dit, que les liens qui arreſtent l'homme aux creatures ſont inuiſibles : par-là ie iuge que tu comprens ſon attache toute ſpirituelle. On doit diſtinguer deux ſortes d'vnions, l'vne naturelle & l'autre morale, le vulgaire ne connoiſt que la premiere, & ne s'imagine pas que deux choſes ſoient conjointes, s'il ne void des cordes, des clouds, ou quelque matiere qui frappe ſes yeux. Mais les doctes, & ceux qui ont la veuë delicate, apperçoiuent meſme entre les choſes ſeparées de lieu, de certains nœuds, qui les approchent, & vne ſubtile cole qui les vnit. Et quoy que l'ignorance ne voye pas des liens que tout le monde ſent, il ne faut pas ſur cette mauuaiſe raiſon les rejetter, ny croire qu'il y ait de l'extrauagance à vouloir perſuader ce ſecret. Lors que l'Aimant agit ſur le fer, & qu'il

l'attire auecque tant de violence, nous ne laissons pas d'accorder vne puissante qualité, ou quelque substance déliée entre deux, qui est la main cachée de cét insensible amoureux. Ainsi deués-vous supposer, qu'il y a quelque chose, qui vous attache aux creatures, quoy que personne ne touche & ne voye ces liens. Et ces attaches sont vos desirs, vostre amour, vos complaisances, vostre ioye, & ces autres mouuemens de l'ame, qui regardent le bien ou le mal sensible. Le desir tire le cœur vers son objet, l'amour l'en approche, la complaisance l'y cole, & la ioye l'y plonge En vn mot, de vostre part, vos affections sont vos liens, si vous desirez ou aymez quelque chose, vous luy estes attachez. Du costé de l'objet la bonté & la beauté, sont les cordes qui vous serrent. Et voilà ce qui du Roy de l'Vniuers fait vn Esclaue plus mal-heureux, que les criminels de la Galere. Ce n'est pas mon dessein de condamner tous les souhaits & toutes les inclinations de l'Homme: ie sçait trop bien que ce sont des presens de la Nature, ou pour mieux dire des bien-faits de son Autheur, qui regardent la commodité & les delices de vostre vie. Il n'y a que leur excez qui merite du blasme, & qui soit digne de correction. Dieu par vne haute prouidence a mis des attraits, & de l'amour dans ses creatures, afin d'en entretenir le commerce & les amitiez. Autrement, l'homme n'y trouuant pas ses aduantages, & son plaisir, ce qui a esté fait pour son seruice, ne seruiroit plus qu'à son mespris. Vn grand Roy ne s'abbaisse à regarder ses vassaux, & ses sujets que par la consideration des hommages qu'il en reçoit. Mais comme on blasmeroit vn Prince qui obeyroit à ses laquais, aussi ne peut-on approuuer l'excessiue passion que vous auez pour les choses crées. Ce desor-

dre

dre arriue neantmoins quelquesfois, & on ne voit que trop souuent, que le Maistre flatte son valet. Tu n'ignore pas que Dieu a mis l'homme dans le Monde pour y commander, que ses parties e endent les Prouinces de son Empire, & que tous les Estres sont les vasseaux de ce Monarque. Or comme vn seruiteur possede par fois si absolument son Maistre qu'il perd sa dignité, soit que l'assiduité de ses seruices, la complaisance de ses humeurs, soit que l'effect de quelque charme attire ses bonnes volontez. De mesme, pour ces trois principales causes nous voyons que l'homme qui doit posseder les biens de la Nature, se laisse trop souuent posseder à eux. N'est-il pas vray en premier lieu, qu'il y a des personnes, qui s'estiment si peu qu'elles se donnent gratuittement, ou du moins se vendent presque pour rien ? Ces petits soulagemens que le corps tire des richesses, de la gloire, & de la volupté, le commandent auecque tant d'empire, qu'il ne luy est plus libre d'agir en Sauuerain, ny de receuoir les seruices qui sont deus à sa naïssance. Que ne m'est-il possible de t'esleuer sur cette haute montagne, d'où le grand Cyprien monstroit toute la terre à son cher Donat ? ô Dieu ! que tu verrois vne longue chaisne de forçats, & qu'il te seroit aisé de remarquer la verité de ma proposition : Iettant les yeux dans les villes, tu apperceurois vne grosse trouppe noire, qui n'ayant point d'autre liurée que les fourmis, n'a point aussi d'autre occupation, que de traisner iour & nuit quelques grains de bled dans leurs tas de poussiere, ou de faire vne infinité d'inutiles tours pour les conseruer. Les autres rampent en limaçons dans l'ordure, mais auecque tant de contrainte, que tu les croirois colés de leur braue, où ils semblent auoir quelque mouuement. Et quoy que l'employ

des premiers ait le pretexte de la Iustice, ceux mesmes qui la rendent aux autres, se la refusent, ne pouuans rompre vne seruitude qu'ils nomment injuste. Pour les seconds (ce sont les voluptueux) bien que la chair les chatoüille, & tasche de les contenter, ils confessent que leur plaisir n'est pas d'autre nature, que celuy d'vne personne qui se grate. Et neantmoins tu en verras vn qui file dans le sein d'Omphale, vn autre qui chausse des souliers à sa Maistresse : vn troisiesme qui prend medecine, & à qui la complaisance ouure la veine, lors qu'il se porte bien : vn quatriéme qui donne de l'encens à son Idole, & qui la traitte d'immortelle quand elle commence desià de pourrir. I'ay honte de te dire que Hercule est le premier de ces infortunez esclaues, vn Roy Goth le second, Themistocles le troisiéme, & Aristote le dernier. Que si tu portes la veuë à la cāpagne, tu y verras des hommes qui courent la poste, trauersent les forests, passent les mers, & qui font mille courses dans le monde. Garde-toy pourtant bien de croire qu'ils n'ayent point de chaisne : leur longe est vn peu plus grande que celle des autres, mais ils sont liez, & si tu escoutes leurs plaintes, leur attache est beaucoup plus importune, que celle qui est plus courte. Que si tu veux vne deduction plus claire : dis-moy ie te prie vn homme qui ne peut aller dans son grenier, sa caue, son verger, ses prez, & sa vigne, a-il de la liberté, ou plustost n'est-il pas retenu comme ces bestes, qui n'ont point d'autre campagne que l'estenduë d'vne corde mediocre ? Celuy que la volupté traisne où il luy plaist, peut-il fuir à son gré ? Celuy que l'ambition gouuerne, se flate-t'il sans mensonge, d'vne franchise sans contrainte ? Mais pourquoy l'homme se laisse-t'il ainsi mettre les fers ? i'en ay marqué la premiere
cause

cause dans ces chetifs seruices que vous retirez des creatures, & dans cette aueugle persuasion, où vous estes, que ce seroit ingratitude de refuser voste amour à ce qui vous consacre son obeyssance. En quoy vous oubliez vostre dignité : puis que vous receuez de vostre part auec obligation de retour, ce qui n'est de la leur que l'acquit d'vn hommage deu à vostre excellence. De plus i'ay adjousté, que comme il est des seruiteurs qui gagnent leurs Maistres par la flatterie, qu'ils apportent à toutes leurs inclinations, à cause que cét estude complaisant, qui ne regarde que leur fortune paroist d'abord vn veritable amour de leur personnes : ainsi nous voyons que les creatures, soit par sympathie à vos humeurs, soit par inclinations à leur propres interests, cherchent de se mettre en credit aupres de vous, par cette officieuse dissimulation de bien-vueillance, dont elles surprennent vostre credulité. En dernier lieu, i'ay attribué cette seruitude de l'homme aux secrets d'vne Magie, qui trompe son iugement, pour corrompre sa volonté, non pas que ie vüeille dire, que les estres sans raison soient capables de cette ruse ; mais bien que l'opinion commune, leur donnant trop d'estime, elle cause cette illusion dans vos esprits, & vous en persuade le merite. Et à parler sincerement, il n'est pas aisé de se deffendre d'vn charme si vniuersel, & d'vne peste si generale. De quelle sagesse faudroit-il estre doüé, pour mespriser ce que tout le monde adore, de quelle hardiesse, pour choquer les sentimens communs, & de quelle force pour resister au courant d'vn fleuue, qui se répand sur la pente de vostre Nature ? Voilà à mon aduis trois fortes raisons de vôtre esclauage, qui sont les nœuds de cette triple chaisne, qu'on ne rompt pas sans peine, & qu'on souffre tousiours auecque

douleur. Il vous reste vne seule difficulté à former sur ce sujet : d'où vient que l'ame qui a des pretentions eternelles, & qui n'est sortie du rien, que pour entrer dans la possession du tout (ie veux dire de Dieu) laisse ainsi vaincre ces genereuses saillies, qui la portent vers le Ciel : que si l'esprit s'abbaisse par le corps, pourquoy le corps ne s'esleue-t'il quelquefois par l'esprit ? Sans peine on peut respondre auecque satisfaction à cette doute. C'est vne des incommoditez du Mariage, que l'espouse suiue toutes les volontez de son mary, & prenne mesmes les inclinations de sa mauuaise humeur. Et quoy qu'il semble que cette Loy soit injuste, & qu'il n'y ait point de raison d'obliger vne honneste femme d'achepter auecque son doüaire, & les attraits de son visage, les caprices d'vn homme, il en faut neantmoins passer par là, d'autant qu'il est ineuitable au foible de suiure l'impression du fort, s'ils ont vne attache commune. L'ame est l'espouse du corps. L'alliance qui ne fait qu'vn tout de ces deux parties, serre les nœuds de l'obligation qui l'attire aux aueugles passions, & aux desreglez mouuemens de la chair. On ne peut douter de cela, puisque le corps qui se corrompt, abbaisse l'esprit qui est incorruptible. Voilà d'où viennent les plaintes de ce grand Apostre, à qui Iesus-Christ n'auoit pas osté la loy de la chair, quoy que par l'abondante infusion de ses graces, il l'eust sousmis aux mouuemens de l'esprit. Que si tu desires penetrer plus auant, & connoistre ce qui forme dans l'ame cette injuste necessité d'obeyr au corps, & qui luy oste la puissance de l'esleuer, ie te diray premierement qu'vn esclaue n'en peut deliurer vn autre. Et partant, que l'esprit estant tout lié au corps, il ne le peut desprendre des attaches qui engagent sa liberté

aux

aux creatures, & qui forcent la resistance. Mais ce qui fait penetrer le fonds de cette difficulté, c'est, comme i'ay insinué, que nous n'auons de l'attache que pour les objets, pour qui nous auons du desir, & de l'amour, & que nous n'aymons, & desirons que ce qui nous est connu. Or toutes nos veuës, & nos connoissances ayans vne forte liaison au sens & rien ne nous estant connu que par l'œil, l'oreille, le goust, l'odorat & le toucher., est-ce merueille que l'esprit n'ait point d'amour pour des choses inconneuës : & que le cœur n'éleue pas ses mouuemens hors du sensible, où il est arresté, & par le goust qu'il y trouue, & par le défaut des reconnoissances spirituelles, qu'il n'a pas La volonté de l'homme est vne pauure aueugle, si elle manque de conduite, elle n'a point de mouuement. Il est vray que la Foy vient au secours de l'ame attachée au corps, mais la reuelation estant obscure, elle ne communique pas assez de iour pour percer les tenebres, qui luy cachent l'excellence de son bien. Il n'y a que ceux qui ont des-jà vaincu la tyrannie des sens, qui soient disposez à voir les sombres beautez de cét excellent object. Encore est-il dangereux, que l'ame n'estant pas tout à fait degagée de la societé de la chair, elle ne tire son propre bien aux defauts du sens, & forme vne idée imparfaite de ce qui est tout parfait. En quoy elle souffriroit vne plus dommageable imposture que l'œil qui iuge toutes les couleurs iaunes, s'il est malade de cette couleur. C'est ce qui a fait la manie de Manez, & de tous ceux de sa secte, qui se sont imaginez vn Corps diuin, ou vn Dieu corporel, Parce que leur esprit opprimé sous la chair, ne pouuant rien conceuoir au dessus de son impureté, donne de l'encens à ses feintes, au lieu d'adorer son Createur. Si tu veux maintenant

comprendre la dureté de ces chaisnes, & l'iniustice de leur violence, tu le pourras par cette consideration: que l'homme estant composé d'esprit, & de corps, il seroit bien raisonnable, que la plus basse moitié de luy-mesme suiuist les eslans de la plus haute, ou du moins, qu'elle ne la trainast plus dans ses imperfections, pour produire vne preuue sur ce sujet qui soit de l'intelligence du peuple, il me plaist bien de te faire ouyr les plaintes d'vn de ces captifs d'eux-mesmes. Ce seroit celles de ce grand Disciple à qui i'ay communiqué les plus claires lumieres de ma science, & que i'ay esleué dans ma chaire, pour l'instruction de toute l'Eglise. Incomparable Augustin tu as senty la contrainte de ces lacets: au moins ne sçauroit-on te couurir au soupçon d'impatience, si tes souspirs ne sont pas vne preuue de ta douleur. Ce genereux Esclaue touché de sa trop longue, & trop iniuste seruitude, apres auoir parlé des empeschemens de s'vnir à celuy qui connoissoit pour son vray, & souuerain bien, adjouste. C'estoit là l'vnique sujet de mes souspirs, arresté à cette vaine occupation, non pas auec vne chaisne de fer, mais par ma volonté beaucoup plus dure que ce metail. C'estoit-la matiere dont mon ennemy inuisible auoit fait les menottes, dont il m'attachoit. D'autant que d'vne mauuaise volonté naist vne opiniastre conuoitise, & pendant qu'on se relasche honteusement à la conuoitise; il se forme vne coustume, de la coustume se fait vne necessité. Tout cela comme autant de chaisnons, & d'anneaux (ce qui m'a obligé de nommer mon desastre vne chaisne) me tenoit captif dans vne insupportable contrainte. Pour ce desir que vous m'auez inspiré de vous seruir, & de me consacrer entierement à la poursuite de la vraye ioye (qui n'est autre que vous, mon Dieu)

Dieu) il n'estoit pas encore assez fort pour vaincre ces premieres inclinations que tant d'années fortifioient. Et puis, ayant expliqué le combat de deux volontez en soy, pour marquer l'effort d'vn captif qui veut rompre son attache, il continuë. Les pensées que i'auois de me porter à vous, estoient semblables aux efforts de ceux, qui taschent de se leuer, & qu'apres s'estre mollement tournez dans leur lict, s'y laissent vaincre par le sommeil. Et quoy que les veilles soient preferables au sommeil, souuent neantmoins le paresseux marchande de quitter le lict, & bien qu'il sçache qu'il est grand iour, vn certain engourdissement l'attache sur le duuet, & le contraint d'y demeurer apres le iour. De la mesme sorte ie sçauois bien qu'il eust mieux valu suiure les attraits de vostre amour que d'obeyr aux mouuemens de la Passion. Mais si la genereuse resistance de l'esprit m'agreoit, & taschoit de me faire vaincre, les flatteries de la chair charmoient, & lioient mes desirs. Ie disois bien, tout maintenant, tout maintenant attendez vn peu, mais ce tout maintenant, ne s'auançoit iamais, & ce tout à cette heure ne venoit point, & ce moment duroit des années. Pauure miserable, helas! qui me deliurera de ce corps mortel, sinon vostre grace, mon Dieu, par les merites de Iesus-Christ mon Seigneur? Te semble-t'il qu'on puisse rien adjouster pour faire voir la tyrannie de l'affection, qui nous attaches aux creatures? certainement, où elle est inexplicable, ou ces paroles l'expliquent. Tu luy auras l'obligation d'auoir voulu estre l'interprete, & l'exemple de ces conuulsions, que le cœur ressent lors qu'on luy rend sa liberté. Que si tu veux peser ces derniers mots, tu apprendras, que la seule grace du Sauueur fait cette heureuse separation. Mais pour

conceuoir

conceuoir ce mystere, remarque que nous pouuons distinguer deux sortes de graces, l'vne qu'on doit appeller la grace de Dieu; d'autant qu'elle consiste dans la communication d'vne chose qui luy est propre: l'autre, qui appartient à Iesus-Christ entant qu'homme : parce que c'est la participation d'vn mal, dont la Diuinité ne se trouue capable que dans le commerce qu'elle a auecque vostre Nature. Or ie ne veux pas nier que nostre grand Dieu ne peut retirer l'homme de l'attache vicieuse qu'il a aux creatures, s'il agreoit de luy monstrer le veritable objet de ses amours. Ie sçay trop bien que cette immobilité qui arreste les Saincts à leur bon-heur, vient de ce que cette felicité les rauit si puissamment, que rien au dehors n'est capable d'offrir à leur esprit des biens, qui ne soient dignes de mespris, comparez à l'infiny, dont ils ont la parfaite ioüyssance. O que vous quitteriez bien-tost la terre, si les richesses du Ciel vous étoient connuës! La pierre ne presse pas sa descente vers le centre auecque tant de diligence, le feu n'a point d'eslans qui me peussent seruir de comparaison, & toutes ces saillies, qui portent le fer à l'Aimant, & les choses legeres à l'Ambre, ne sont que des langueurs pesantes, & des mouuemens endormis pour exprimer le transport qui vous rauiroit à Dieu. Mais il reserue cette heureuse violence pour l'autre vie, où la necessité de vostre beatitude seruira de recompense à ces actions qui doiuent estre libres en leur principe, pour en auoir le merite dans leur valeur. C'est donc aux graces du Sauueur de faire ses souhaitable diuorce de l'homme auecque les choses sensibles, & de rompre les liens qui tiennent son ame captiue. Mais qui sont ces graces? ie l'ay desia insinué : c'est la perte des biens, & des plaisirs, l'eclypse des honneurs, & de la gloire : la ruine

ruine des amitiez & de la fortune : la souffrances des peines & des opprobres. Ce sont-là les seules richesses de l'Homme - Dieu, voilà le cher thresor de son cœur & les delices de sa mourante vie. C'est donc de ce fonds qu'il doit tirer les faueurs de ses Esleus, & les graces qui les doiuent attirer à son Empire. Ah ! douces participations des amertumes de Iesus, honorables ignominies de sa Croix, riches pauuretez de sa misere, delicieux dégousts de son fiel ! que vous meritez de desirs, & d'amour puisque vous retirez les hommes des chaisnes, & des fers qui les oppriment. On pourroit auoir du doute de cette verité, si on n'auoit l experience presque de tous ceux qui possedent les fruicts de la vraye liberté. Celuy qui t'a fait comprendre les peines d'vn cœur engagé aux biens perissables de cette vie, te peut satisfaire sur le projet,& le progrez de sa deliurance. Ne te souuiens-tu point d'auoir leu, que le moyen dont Dieu se seruit pour le gagner à sa grace, fut de l'affliger de ses peines ? Vous estiez (dit il) au dedans de moy, & par vne bonté qui n'est conceuable qu'à ceux à qui elle est sensible, vous détrempiez mes ioyes d'amertumes, & auec vne misericordieuse rigueur,vous me remplissiez de miseres, & d'angoisses. Pour ce bienfait, mon aimable Sauueur, ie veux auoir d'immortelles loüanges, puis que ie vous ay d'eternelles obligations. Cét aueu solennel d'vne personne si absolument engagée au monde, te pourroit persuader sans contredit, que la grande, & generale methode de Dieu pour attirer les hommes, c'est de feindre qu'il les rebute. Renouuelle vn peu ton attention, pour suiure mon discours. Il n'est point de plus puissant remede pour nous desprendre d'vn objet, que de le dépoüiller de tous ses attraits qui luy fournissent son

amorce,

amorce, ou de monstrer clairement, que ce qui paroist vn bien dans la creature, n'est qu'vn erreur dans nostre pensée. Pour guerir vn malade d'amour y a-il rien de meilleur que de luy rendre ses yeux, & luy faire voir qu'il n'aime que du fard, & du plastre? Quand on aura osté vn pied de patins à cette riche taille, que sa teste n'aura plus ses ornemens : quand elle sera despoüillée de son or & de sa soye, & qu'on luy aura arraché cét yuoire qui iaunit dans sa bouche, pourra-t'on trouuer vn homme assez insensé pour aymer vne naine, & vn chetif reste de femme, qui n'est qu'vn peu de phlegme caché sous vne peau delicate. Voilà ce que Dieu fait contre vn cœur qui est sourd à ses semonces, & rebelle à ses volontez, voyant que ces petites ombres de bien, qui sont dans la creature, font vne si criminelle diuersion de vos amours à son desauantage, ou à parler plus veritablement, au preiudice de celuy qui se laisse tromper. Quoy (dit cette adorable Majesté) faut-il qu'vn peu de richesses fasse mespriser mes thresors, & que ce que i'ay mis dans l'or, & l'argent, pour seruir l'homme, le corrompe? Procez, pertes, malheurs, renuersez cette famille, ruinez ce Palais, desolez cette Prouince : que la pauureté m'ameine cét insolent à l'Hospital, & que pour tant de debtes, la misere l'execute iusques à sa chemise. Se peut-il faire qu'vne beauté si legere que celle d'vn visage, donne du dégoust de mes perfections infinies? vn peu de couleur, & de proportion l'emportera-t'il sur vne Essence eternellement adorable? Maladies, effacez ces joües, aueuglez ces yeux, couppez ce front, retirez cette bouche, & de toutes ces belles apparences faites vne horrible figure. Peut-estre que la complaisance des creatures flatte ce cœur, & que pour conseruer vn amy, il ne

il ne se soucie pas de perdre son Dieu. Ie veux que le soupçon attaque cette intelligence, que la jalousie la trouble, que l'infidelité la trauerse, & que le desdain la dissipe. N'est-ce point la vanité qui me rauit les hommages qu'on doit à mon excellence? confusions, mesdisances, hontes, mespris, ternissez ce faux esclat, qui esbloüit, & n'esclaire pas: abbaissez cét orgueil, qui enfle l'homme, & qui ne l'éleue point. A ce commandement de Dieu, vne grande fortune se renuerse; ce qui auoit attiré vn nombre infiny d'Idolatres, n'a plus que des mocqueurs: cette beauté que l'on consideroit auec admiration, n'est pas seulement regardée auec indifference, la cause de tant de desirs embrasez deuient par vn changement fort leger l'objet d'vne auersion inuincible. L'esclat de ces grands honneurs se perd; ce qu'on auoit porté iusques au plus haut du Ciel, n'a pas mesme place au fond des abysmes, le pauure cœur ne trouuant pas dans ce qu'il aymoit les qualitez d'attache, n'y repose plus: que s'il ne rencontre pas la contrainte d'vne prison, où il paye auec vsure, l'interest des petits contentemens qu'il en auoit tirez, il ne faut point douter au moins qu'il n'y soit sans plaisir, & sans complaisance. D'autant que l'vtile, & l'aggreable estant l'vnique motif de nostre poursuite, si on les separe de l'objet qu'on aime, on oste au cœur la fin de sa recherche, & en suite le principe de son action: l'aduersité est donc vn Maistre qui nous apprend que les choses sensibles n'ont rien d'aimable, ou si elles possedent quelque aduantage estans beaucoup plus meslés du mal que de bien, elles sollicitent moins le desir qu'elles ne prouoquent la haine. Et pour ne rien déguiser si les hommes se donnoient le loisir de considerer les seruices, & les incommoditez de ces bigeouts

geouts ausquels ils prostituent leur amour : si leur consideration estoit serieuse, leur seruitude seroit courte. Regarde ie te prie, la fortune, par ce qui paroist de plus éclatant en ses faueurs. Ces grandes dignitez ne sont-ce pas des cordes, & des chaisnes, qui pour estre d'or, & de soye ne laissent pas de vous rauir la liberté. Vn homme qui en est chargé, se possede-t'il soy-mesme ? s'il est Iuge, le moindre artisan a droict sur son sommeil, & sur ses veilles : à peine a-t'il pris son repas qu'il per son repos. On luy vient dire mille petites nouuelles : l'vn se plaint qu'on luy a desrobé des choux, l'autre qu'on luy a ensorcelé vne chevre : ce troisiesme qu'on a remüé d'vn poulce les bornes de son champ, & vne infinité de semblables querelles, à qui vostre sottise donne le nom de grandes affaires. S'il est Gouuerneur de Prouince, le voilà attaché comme vne araignée au centre de sa toile, pour espier de tous costez ce qui pourroit en troubler la tranquilité. Pendant qu'il trauaille aux asseurances de la paix d'vn porte-faix, & d'vne lauandiere, il perd la sienne, tellement miserable par son propre bon-heur, qu'il ne sçauroit gouster le contentement, que ses soins procurent aux plus mal-heureux. Ne croyez vous point, que la condition des Roys, & de ces souueraines Puissances, qui commandent aux ames soit exemptes de cette contrainte ? Plus ils ont de grandeur, & moins possedent-ils de liberté. Ce grand esclat qui les enuironne les descouure à tout le monde, & fait qu'ils ne conseruent pas la liberté de leurs moindres actions. Leurs paroles, leurs gestes, leur mine, leur contenance, leurs regards sont examinez de leurs moindres sujets : s'il font bien, ils s'aquittent de leur deuoir : s'ils font mal, ils ont ce desplaisir d'auoir leurs valets, & leurs laquais pour censeurs

seurs, & pour Iuges. Ie ne dis rien des craintes, des ialousies, des soupçons, & des deffiances que les caresses de leurs plus affidez donnent à leur esprit. Le glaiue qui menace leur teste n'est pas tousiours soustenu mesme d'vn foible filet. Et vn mot, iamais ils ne sont exempts des inquietudes, qui ne leur font apprehender la cheute, que lors qu'ils sont au bas de leur roüe. Il arriue souuent que la grande foule de ce perpetuel flux d'affaires, où viuent les Princes, diuertit leur esprit de cette pensé ; mais en fin vn moment de repos, dans cette agitation continuelle, & le moindre relasché de leur obsession fait auoüer aux plus idolatres de la fortune, que les choux, & les laituës de Garunte ont vn goust, qui manque aux delices de Rome. Voulez-vous qu'vn homme soit riche? il est mal-heureux : car sans soupçonner temerairement, que son bon-heur vient de la misere d'autruy, & que ses thresors sont des larcins publics : qu'il a des terres, parce qu'il les a rauies à vne pauure vefve; qu'il possede des maisons, parce qu'il en a chassé des orphelins, que ses commoditez viennent du deshonneur de sa famille, & que pour auoir de l'or, & de l'argent, il a vendu ses filles, & sa femme N'est-il pas vray que tous ces grands biens sont des chaisnes qui le captiuent, des aydes qui luy facilitent le mal, & d'esclatans demons qui le poussent à sa ruine, Iamais il ne sera iuste qu'il ne soit pauure : pour luy donner du repos, il luy faut oster la cause de ses veilles, pour le deliurer de ses peurs, & de ses frayeurs, il luy faut rauir ses diamans, & ses perles. Tandis qu'il luy restera de l'or, il craindra tousiours d'auoir enfermé quelqu'vn dans ses sacs auec ses pistolles, il regardera par le trou de la serrure s'il n'y a point de voleur dans son coffre : il se leuera quatre fois dans

vne seule nuict, pour voir si vne porte qu'il a fermée luy-mesme de trois verroux, ne s'est point ouuerte. Vne souris dans la paillasse luy persuade que sa maison est pleine de brigans. Le Ciel menace-il de pluye ou de gresle, il a tousiours les yeux sur ses champs, & sur ses vignes. Dauantage ce n'est pas assez de se tourmenter des accidens dont il voit les presages, la crainte luy sousleue des tempestes qui ne seront point, vn torrent qui n'aura iamais vne goutte d'eau, entraisne sa maison : le naufrage abysme sa marchandise, bien qu'elle soit dans sa boutique. Et ainsi, l'amour qu'il a pour les richesses, luy donne des imaginations, qui chastient sa conuoitise. Ie ne parle point d'vne personne sur qui la volupté s'est acquis du pouuoir, d'elle plus que de tout autre, il est vray de dire, que si elle a de l'amour, elle a vne attache. I'ay pitié de la gesne que souffrent ces insensez, & horreur de la tyrannie de celles qu'ils adorent. Vne seule de leurs paroles ne leur appartient plus, on examine la contenance de ce pauure fou, vn souspir est suspect de trahison, quoy qu'il soit sans dessein, s'il regarde sans congé, ce ne sera pas sans punition. Ce n'est pas assez que la passion possede son cœur, il faut que la flaterie corrompe son iugement : il y a obligation d'estudier des mensonges, pour desguiser ses defauts. Si vne Maistresse est farouche, elle est graue, si elle a vne humeur dissoluë, elle est gaye : vse-telle de desdains, elle esprouue, si elle rebute, elle chastie. Et pour faire d'vn Esclaue vn Idolatre, le poil que la vieillesse ou la maladie luy arrache, doit tenir lieu de reliques, il faut conseruer les ordures du nez, & de la bouche, comme vn precieux baume, & de la ciuette. Et puis, vous-vous plaindrez (petits hommes) si l'on vous deliure de cét esclauage, & vous n'adore-

rez

rez pas la bonté de Dieu, qui vous oste vos chaisnes en vous ostant vos amours, vos biens, vos dignitez, & vos richesses? Ah! que c'est vn grand bon-heur d'estre miserable. Tu comprens, ou ie me trompe, que ce que vous appellez improprement desastre, sont de douces faueurs du Ciel, & qu'vne main, qui vous blesse, vous guerit; puis qu'elle couppe ce qui vous attache. Ie ne finirois icy ce discours, si ie n'estois obligée de te faire voir à l'aduantage de l'aduersité, vne separation bien plus delicate que celle dont ie t'ay entretenu. Il n'est point de Metaphysique qui fasse des precisions si deliées, mesmes cét entre deux qu'elle trouue dans les Essences toutes simples, & spirituelles, n'a point de traits plus minces, que celuy qu'elle opere dans l'homme, lors qu'il se diuise de soy-mesme. Il n'appartient qu'à Dieu qui est le premier principe de toutes choses, de s'en establir la derniere fin: & en suite, il est seul de tous les estres, qui doit auoir de l'amour propre, & qui puisse terminer ses actions à son Essence. Tous les autres ayans des natures sujettes, & inferieures, sont obligés à quelques rapports, & à certains ordres, qui les dressent aux estres plus parfaits. Ainsi l'insensible se rapporte au sens, celuy-cy à la raison, & la raison à l'intelligence. Ainsi toutes les creatures regardent l'homme comme la fin de leur estre, faisant seruir ce qu'elles possedent de bien, & de commoditez à ses besoins, & à ses interests. Et l'homme se doit entierement referer à Dieu, & en soy rejoindre toute la Nature à la source d'où elle est écoulée, afin de reduire le nombre à l'vnité, & par cette vnion, & cét approche, conseruer ce qui se pert dans l'esloignement par la diuision. Mais il arriue tout autrement, parce que l'homme qui est si rigoureux dans l'exaction de ses

droits, se rend fort negligent en l'acquit de ses devoirs. Et bien qu'il ne puisse souffrir que ce qui luy doit de l'hommage le retienne, il s'oublie de rendre à Dieu ce que son excellence, & ses bien-faits exigent de sa reconnoissance. De plus, l'amour de soy-mesme qui luy est naturelle, deuient propre, & par le rapport qu'il fait de toutes choses à son seruice, & l'arrest de ses actions à sa personne, il s'establit sa fin, comme s'il estoit luy-mesme le principe de son estre. Ne crois pas qu'il soit inutile de te descouurir la naissance de l'amour propre, dont le funeste progrez va de l'estime du rien au mespris du tout, i'entens de l'homme à Dieu. Amour propre, ou à parler plus proprement, haine cruelle, qui attache si fort l'homme à l'homme, qu'il ne pense qu'à soy, n'adore que son merite, n'ayme que ses commoditez, & ne cherche que ses auantages: adherant à soy-mesme auec vne cole si forte, & vn glu si subtil, qu'il est autant difficile de le separer, que mal-aisé d'en reconnoistre la soudure. Il n'est rien que l'affliction qui puisse rompre cette attache, & trouuer la conioincture, où vous tenez si fortement à vous-mesmes. Et céla se fait premierement, par la ruine de tous ces biens exterieurs, qui nourrissent vostre flamme, & par les ennuys qui émoussent le goust de vos delices. De sorte que l'homme n'ayant plus dequoy se remplir, vit se vuide soy-mesme, auec vn desgagement si parfait que du desir, & de l'ambition d'vne vie immortelle, il passe au mespris de la mort, souhaittant de finir des langueurs qu'il ne peut contenter, perdre des ennuys qu'il ne sçauroit guerir. Que ne m'est-il possible de produire tous ceux que la mauuaise fortune a deliurez de ce Tyran? tu reconnoistrois sans doute la puissance de ce remede, par la malignité du mal dont il guaran

il guarantit. Tu verrois comme insensiblement elle les a fait passer de l'amour à la haine, & d'vn estudé importun des aises de l'homme-exterieur, à l'innocente recherche de sa ruine. Mais il n'est pas necessaire d'en parler plus long-temps, à vne personne qui toute sa vie a estudié ses artifices, & combatu ses inclinations. Tu en sçais la nature, il reste seulement d'en considerer les ingenieuses sottises: ie n'ay garde de te priuer d'vn plaisir qui sans doute te peut recréer s'il ne te peut instruire. Peut-estre te souuiens tu de ce que l'Antiquité feint de Narcisse: ce mal-heur que la Fable depeint dans sa mort, est vne parfaite Image de l'amour propre. Represente-toy donc ce pauure Chasseur aupres d'vne fontaine, & te rends attentif à son discours: il te veut soulager de l'ennuy qu'vne attention trop tenduë t'a sans doute causé.

II. Poesie.

Vous qui de vos beautez en faites des Idoles,
Pour vous faire la cour,
Apprenez les effects des dernieres paroles,
D'vne derniere amour.

Echo, Nymphe des bois n'auoit pas veu Narcisse,
Qu'elle perdit son cœur,
Et tascha de gagner par quelque bon Office
Celuy de son vainqueur.

Heureuse! si deslors n'estant plus qu'vne bouche,
Elle n'eust point eu d'yeux,
Pour voir ce vain objet qui maintenant la touche
D'vn regret odieux.

Mais estant toute d'yeux pour ce Chasseur aimable:

Au temps de son erreur,
Son corps n'est plus que voix, dont le cry pitoyable
Accuse son mal-heur.

Le superbe mespris qui l'auoit outragée,
Ne trouble pas ses sens,
Insques à s'oublier du soin d'estre vengée
Par ses piteux accens.

Que l'object de tes vœux (dit cette folle Amante)
Puisse tousiours fuïr;
Que sa legere humeur soit seulement constante,
Afin de te haïr.

Tout aupres de ce lieu couloit vne fontaine,
Dont les parlantes eaux
N'auoient ouuert le cours de leur feconde vêine,
Que pour les arbrisseaux.

Le ruisseau murmurant sembloit dire à Narcisse,
Vien reposer icy:
I'ay bien prou de mes eaux, agreant mon seruice,
Pour noyer ton soucy.

Ne crain pas la chaleur, ce lieu semble assez sombre,
Pour te mettre à couuert:
Ie croy que le Soleil se peut cacher à l'ombre
Sous ce fueillage vert.

Si tu veux estre seul, & que ma compagnie
T'apporte de l'ennuy,
Pour ne point offenser l'humeur de ton genie,
Tien, voilà que ie fuy.

Narcisse se mussa pour soulager sa peine,
Dessous vn arbrisseau,

S'exposant

S'exposant au Zephyr dont l'agreable haleine
Ioüoit auecque l'eau.

Contemplant ce beau jeu, il se mira dans l'onde
Du crystal qui glissoit,
Et vid en se voyant la beauté de ce monde,
Que seule il cherissoit.

La verité d'vn corps paroissant dans l'image,
Il ayma ses attraits,
Et laissa surmonter son orgueilleux courage
A de si foibles traits.

Rien ne pouuoit partir de cette main sçauante,
Qui forma Cupidon,
Qui ne cedast aux traits de la beauté flotante
Que vid ce Corydon.

Le bronse à qui Myron donna iadis la vie,
N'auoit rien de si beau,
Et mesme le Cretois fust trespasé d'enuie,
S'il eust veu ce tableau.

Aussi nostre Chasseur ayant veu cette face,
Il en fust abusé.
Et bien que ce ne fust que l'ombre d'vne glace,
Il en fut embrasé.

Narcisse, c'en est fait; ta volonté captiue
N'a plus de liberté;
Mais ne crain pas d'aymer, puis qu'aimant cette riue,
Tu cheris ta beauté.

Admirant ce portraict, toy-mesme tu t'admires,
Tu te vois, s'il est beau,
Et si tu veux laisser les flots où tu te mires,

Ce n'eſt plus que de l'eau.

Ce viſage pourtant te doit bien eſtre aymable,
Son merite eſt le tien,
Si tu te crois heureux, il n'eſt pas miſerable,
Ton bon-heur eſt le ſien.

Ne luy refuſe pas ce que ta bien-vueillance
Luy peut donner de prix :
Si tu l'eſtimes peu, ton iugement t'offence ;
Son blaſme eſt ton meſpris.

C'eſt perdre mon diſcours que d'exciter Narciſſe
A ſe mettre en priſon :
Puiſqu'il n'eſt plus deſia libre dans le ſeruice,
Qui force ſa raiſon.

Penſif aupres de l'eau, dont il eſt Idolatre,
Il va tout à l'entour :
Et voyant ſon portraict, il s'amuſe folaſtre
A luy faire l'amour.

Il ſe panche deſſus, & y cole ſa bouche
Afin de l'embraſſer,
Mais auſſi-toſt il ſent que le flot qui le touche,
La penſé tout glacer.

Il addoucit ſes yeux, il polit ſon viſage,
Corrigeant ſa rigueur,
Et l'aymable ruiſſeau luy monſtre dans l'Image
Vne meſme langueur.

S'il eſpanche des pleurs, il eſpanche des larmes,
Et ſemble l'affermer,
Qu'ayant deſſus le front l'eſclat de tant de charmes,
Il les veut adorer.

Narciſſe

Narcisse ne fait rien, que cette vaine Idole
N'imite dedans l'eau,
S'il s'esloigne, elle fuit, s'il s'approche elle vole,
Pour quitter le ruisseau.

Enfin ne pouuant pas ny soulager sa peine,
Ny souffrir son tourment,
Il tasche de tromper, parlant à la fontaine,
Son cruel mouuement.

Agreable sujet du passereau supplice,
Qui me fait mal-heureux,
Si tu me veux hair, n'vse point d'artifice
Pour m'estre rigoureux.

Peut-estre mon transport se rend illegitime,
Parce qu'il est amer,
Certes si mon amour peut passer pour vn crime,
C'est crime de s'aymer.

Cesse de souspirer, Chasseur tropt veritable,
Modere ton ardeur,
La neige de ce teint, monstre qu'il est capable
de sa seule froideur.

A iuger des attraits qui parent ce visage,
Le Ciel fait son tableau:
Mais la raison conclud de son humeur volage,
Qu'il est fils de cette eau.

Laisse, laisse l'amour d'une beauté glacée,
Que le soin de guerir
Descouurant ton erreur, oste de ta pensée
Le soin de l'acquerir.

Veux-tu donc inhumain t'abandonner toy-mesme?

Tu te perds ma raison,
Regarde ce ruisseau, son onde deuient blesme,
De voir ta trahison.

Vois-tu pas qu'il se plaint? vois-tu pas qu'il murmure
De ma legereté?
Ne crains point, cher objet par toy-mesme ie iure
De ma fidelité.

Esloigne de ton cœur les cruelles allarmes,
Que te donne ma foy:
Rien ne sçauroit iamais (quand i'aymerois tes l'armes)
Me separer de toy.

Quoy? tu me tends les bras, & quites la demeure
De ces Palais flottans?
Sans doute tu le fais de peur que ie ne meure,
De souffrir si long-temps.

Inconstant tu me fuis, & laisses dans mon ame
Ta seule cruauté,
Tu feignois de brusler, & tu n'as de la flame,
Que la legereté.

Que ton visage feint marque bien l'inconstacce
D'vne vaine amitié!
Si-tost que le Soleil retient son influence,
Il se cache à moitié.

A Dieu donc cher ruisseau qui faisois mes delices,
A Dieu mon cher tourment,
Ie prens congé de vous souhaittables supplices,
A Dieu mon doux Aimant.

Quoy tu reuiens à moy recompensant ma plainte,
Du bien de te reuoir?

Si tu

Si tu t'estois caché, ce n'estoit que par feinte,
Pour tenter mon deuoir.

Tu le dis, ie l'entends, non pas de ton langage,
Mais du clin de tes yeux :
Ie te voy bien parler, mais ie n'ay pas l'vsage
De la langue des Dieux.

Ie veux croire pourtant, que cette humide source
Glace ta passion,
Et t'apprend à fuïr d'vne eternelle course
Ma chaste ambition.

Mais certes la raison accuse ton courage
De m'auoir offensé :
Et moy pour me vanger i'auoüe en ton image
Que i'ayme vn insensé.

On dit que l'amitié naist de la ressemblance,
Ie suis semblable à toy :
Accorde à nostre amour l'effect de sa puissance
Te transformant en moy.

Les Nymphes m'ont appris que i'estois desirable,
A leurs chastes amours :
Ie suis de leur aduis, car leur fin miserable
Approuue leur discours.

Et voyant dans tes traits, les traits de mon visage,
Et mes yeux, dans tes yeux :
Ie croy sans me flater estre vn parfaict ouurage
Du pouuoir de nos Dieux.

Sa voix n'en pouuoit plus, quand sa mourante vie
Se confondit dans l'eau,
Laissant son triste corps sujet de son enuie

Cheoir

Cheoir sous un arbrisseau.

Neantmoins ce beau Corps coula dans la fontaine,
Par les feux de l'Amour,
Et Narcisse voulut de ce lieu de sa peine,
Faire son beau sejour.

Depuis le riche flot de cette amoureuse onde
S'unit à ce metal;
De qui les qualitez font voir à tout le monde,
Le monde en un crystal.

La glace du miroir retient si bien empreinte
La vertu de cette eau,
Qu'on y void aussi bien son Image dépeinte,
Comme dans un tableau.

Et de là vient aussi la charmante folie
Qu'on ne peut se mirer,
Qu'on n'ait à mesme temps l'ame toute remplie
Du soin de s'admirer.

III. Prose.

CE doux concert flattoit encore mon oreille, lors que i'addressay cette priere à la Theologie. Saincte Maistresse des vertus, il m'est aussi difficile de taire ma satisfaction, que de l'exprimer: vostre discours rauit toute ma raison; & l'incroyable douceur de vos paroles charme entierement mes ennuys. Il n'y a rien d'asseuré au monde, où il est vray que l'aduersité nous separe de nos mauuaises affections: i'ay mon experience là dessus, & celle de beaucoup d'autres personnes. Et certes il me souuient qu'à mes-

me

me que mes ennemis me persecutoient, il me sembloit que mon cœur se retiroit auec ioye des obiects dont il auoit fait autrefois la recherche auec ardeur. Ton obseruation (me dit la Sapience) vaut bien vne de mes meilleures preuues : car outre la persuasion qu'elle met dans ton esprit, elle rend la liberté à ton ame. Mais sçais-tu pourquoy cette heureuse deliurance arriue, lors que vous estes accueillis de quelque disgrace ? il me semble (repris-ie aussi tost) que cela arriue, parce que l'affliction respand des desgousts sur les choses qui nous sont aggreables : ou bien parce qu'elle nous ouure les yeux aux impostures qui nous trompent. En quoy ie remarque que nostre grand Dieu vse de la douceur de ces meres, qui pour porter leurs petits à de plus solides viandes que le laict, frottent le chicheron de leurs mammelles, de quelque liqueur bien amere. On peut adiouster, que dans l'attaque des souffrances, il se fait vne suspension de nos fausses ioyes, pendant laquelle nostre raison descouure les deffauts de son obiect, & se premunit dans ce bon interualle, contre ses nouueaux charmes. O que tu es heureux mon cher Nourrisson (s'escria cette Auguste Deesse) de comprendre ces importantes veritez : n'estime pas pourtant que ce souhaittable diuorce soit le plus considerable effet de l'aduersité. Ce n'est pas assez, qu'Israël connoisse la misere de sa condition, que Ioab regarde l'embrasement de ses bleds, que l'enfant prodigue sente sa faim : il faut que ce pauure peuple sorte d'Egypte, que ce Capitaine coure au Palais d'Absalon, & que ce Fils desbauché reuienne à la maison de son pere. Ie veux dire, Celestin, que ce seroit peu si l'affliction n'vnissoit l'homme à Dieu, apres l'auoir heureusement separé des creatures. Et c'est ce qu'elle fait parfaitement,

faitement, d'autant que nostre volonté ne pouuant arrester ses inclinations au vuide, ny se terminer à la priuation de son propre bien ; elle s'eslance vers le Ciel où l'entendement luy en monstre le sejour. Et quoy qu'elle ne s'y porte pas auec le mesme aueuglement que le feu, elle y vole auec la mesme promptitude, & s'y ioint auec des liaisons beaucoup plus fortes. Mais souuiens-toy de la distinction, que i'ay proposée au commencement de mon discours, & que mon dessein n'est pas de feindre vne vnion substantielle de Dieu auecque l'homme affligé. Cette faueur s'arreste en Iesus-Christ seul, bien qu'elle se puisse estendre à toutes les autres Natures. De mesme, quand ie dis que l'aduersité, nous approche de nostre souuerain bien, ie ne pretens pas aussi donner des bornes ny de l'estenduë à vne Essence, que son vnité tres-simple met dans les moindres atosmes, sans s'y enfermer, & que son immensité respand hors de toutes choses, sans l'en exclurre. Ce n'est pas à tire-d'aisles, ny à course de cheual, qu'on s'approche de celuy qui est present à tout : le carrosse, & la poste ne seruent de rien pour faire le chemin qui nous mene à Dieu. Celuy qui est immobile, ou qui n'a point de pieds va plus viste que ceux qui courent, s'il connoist, & aime dauantage. Or tu dois remarquer, mon cher Disciple, que la mesme chose qui nous auance vers nostre Dieu, nous y conioint : d'où il faut recueillir que si la connoissance, & l'amour sont les démarches de vostre ame, elles sont conjointement la cole de vostre cœur. Que si les souffrances de cette vie vous pressent d'aller à la veritable source du souuerain bien, & qu'elles vous y vnissent parfaitement, n'auez-vous pas dans cét heureux effet dequoy cherir sa triste cause ? Pour proceder auec vn ordre naturel,

turel, il faut premierement parler de la connoissance, & en suitte nous viendrons à l'amour. Comprens bien mon raisonnement. Vn ancien a sagement dit, que la prosperité traisnoit ineuitablement ce malheur ; qu'elle couure les yeux de l'homme d'vne obscurité tres espaisse : il veut sans doute insinüer, que celuy qui iouït tousiours d'vne riante fortune, est tellement aueuglé de ses ioyes, qu'il ne voit iamais les belles lumieres de la verité, semblable à ces oyseaux d'engrais, que l'aueuglement & les tenebres nourrissent dauantage que le grain, & la paste. Certes on ne sçauroit nier, que Seneque n'ait dit vn bon mot, quand il a parlé de la sorte : mais on ne doit pas aussi croire, qu'il ait porté sa pensée, iusques à la premiere verité qui toute seule vous peut doucement occuper, & faire le delicieux objet de vos recherches. Et neantmoins il n'est que trop asseuré que le perissable bon-heur des sens, & de l'homme exterieur empesche l'ame de voir son Dieu en veuë, & d'estre l'vnique sujet de vos recherches. Voilà, si ie coniecture bien, ce qui fait qu'vn grand Sainct, nomme l'aduersité le moyen de treuuer les choses diuines, ou, si vous me permettez de parler comme luy, le Repertoire, & l'Ephemeride de Dieu, & de ses grandeurs. On treuue Dieu dans la souffrance, d'autant que l'esprit de l'homme ne pouuant estre sans application, il se dresse sur les ruines de ce qui le retenoit, à la poursuitte de celuy qui le peut pleinement satisfaire. Il le trouue là comme Createur : par cette solide reflection : qu'il ne doit auoir dépendance dans le principe de son estre, que de celuy qui luy en continuë la iouÿssance. Il l'auoüe pour conseruateur de sa vie, apprenant de sa propre experience que toutes les creatures en conjurent la ruine. Il reconnoist claire-

ment

ment de l'insuffisance de tous les biens de la terre, qu'il est tout seul son precieux thresor : Il void dans la pertes de ses honneurs, & l'écoulement de ses plaisirs, qu'il ne doit point chercher de gloire ny de contentement, hors de celuy qui est la gloire des Bienheureux, & les chastes delices des Anges. Il apprend de l'inconstance de ses amitiez, que Dieu est ce fidele, & constant amy, que la fortune ne peut oster. Et pour comprendre tout en vn mot, elle fait cognoistre à l'homme, que son ame estant immortelle, il ne peut contenter des appetits eternels, par des viandes qui se corrompent. Et ainsi il esleue sa pensée à vn bien necessaire, puis qu'vn desir qui n'a point de fin, demande vn object infiny dans sa plenitude, & eternel dans sa durée. Ce n'est pas assez que cette diuine Ephemeride vous instruise de ces rares connoissances, elle marque encore les grandeurs, & les perfections de celuy qu'elle monstre. Sa prouidence, sa sagesse, son pouuoir, sa iustice, & sa bonté y éclatent d'vn lustre aussi brillant qu'adorable. La prouidence y paroist en ce que Dieu choisit vn moyen autant infaillible dans le succez, que desirable dans sa fin. La Sagesse, en ce qu'il proportionne les souffrances aux forces, qui ne permettent iamais que le mal-heur qui resueille vostre assoupissement, surmonte vos courages. La puissance s'y void, en ce qu'il brise vos attaches, sans blesser vostre franchise, & que dans vn moment, il renuerse la domination que la tyrannie des sens auoit establie, pendant beaucoup d'années. On y treuue sa Iustice, parce qu'on sent ses coups, & sa vengeance. Sa bonté y reluit, puis qu'elle ne cherche dans la peine des crimes, que la correction des criminels, & que Dieu cesse de punir quand l'homme cesse de pecher. Tu ne dois pas treuuer estrange,

que

que ie tire ces lumieres de la Metaphysique : toutes les sciences estans mes esclaues, le bien qu'elles possedent m'appartient ; si ie me sers de leur clartez, ie n'emprunte rien d'autruy. Ie ne presse pas neantmoins cette raison, puis que i'ay aussi peu besoin du seruice que du secours de la Science profane. Tu n'ignores pas que la foy est la premiere vertu du Chrestien, non pas en excellence de merite, mais en ordre d'infusion, d'autant qu'il est aussi impossible d'auoir vn amour surnaturel, sans vne connoissance surnaturelle, qui la precede, comme dans l'ordre de la Nature, de poursuiure par l'appetit sensitif, vn bien qui n'a pas touché l'imagination. Elle est encore la premiere, parce qu'elle regarde la premiere verité, premiere perfection du premier estre, & parce qu'elle deuance tous les autres actes de l'intellect, & de la volonté, dans la recherche de leur premier object. Ie remarque auecque soin toutes ces circonstances, à cause qu'elles sont vn solide appuy à mon discours. Car si la foy qu'vn ancien Grec appelle vne plante genereuse, ne tient pas sa fecondité des beaux iours d'esté, & qu'elle s'exerce auecque tant de perfection dans l'aduersité, qu'on la peut nommer sa propre saison, qui ne void les beaux fruicts que perd vn homme constamment heureux ? Resueille vn peu tes esprits, & te prepare à vne haute verité : mais auant que de l'oüir, souuien-toy que ce monde inferieur vse de la mesme illusion sur nos sens, que la Thessalie, où l'on dit que tout ce qui se void n'est pas, & au contraire, que tout ce qui ne se void pas, possede veritablement l'estre. Et certes si Dieu est : parce qu'il ne presuppose l'existence de quoy que ce soit comme principe, parce qu'il ne dépend de la conseruation d'aucune cause : parce que le passé, ny le futur

ne partagent point ses années: parce que c'est en luy ou les estres possibles sont quelque chose d'infiny, & par luy qu'ils deuiennent au dehors des creatures finies : à proprement parler, & en rigueur, il est vray que tout le sensible n'est point. D'autant qu'il tient l'estre par grace, & auec dépendance de celuy qui le possede par nature, que sa permanence n'est asseurée, que sur des causes, qui se ruinent mutuellement, & qui ne se conseruent que par le secours de quelques foibles accidens, qui font perir par vne criminelle ingratitude le sujet qui les porte. A raison aussi que le temps qui est esgalement composé de l'estre, & du non-estre, mesure sa durée, & enfin qu'il a en soy la matiere, premiere source de la corruption qui conduit toutes choses dans le neant. Retournons à ce que i'ay proposé : il faut estre ignorant ou opiniastre, pour soustenir que la Foy ait vn meilleur temps que celuy de la souffrance. Voicy ma preuue. La Foy est vne lumiere qui n'esclate que dans les tenebres, & qui seroit affoiblie par la raison, & les autres connoissances naturelles. Comme elle est l'argument qui nous persuade les choses que nous ne voyons pas, elle doit estre toute seule ce qui leur sert de fondement, & d'hypostase, (pour parler auecque l'Apostre) puis que rien ne les peut soustenir dans nostre creance, que ce qui les descouure à nostre esprit. Si bien qu'on ne peut douter, que le moment propre à la pratique de cette vertu ne soit celuy, où l'ame est toute recueillie dans soy, sans se respandre au dehors par les sens qui sont ou desgoutez de leurs objets par l'ennuy, ou persuadez de leur imposture par l'experience. Veut-on se rendre capable de connoistre Dieu (dit vn grand Homme) que la chair n'importune plus l'ame de ses inquietudes : que les images sensibles

de

de la Terre, des Eaux, & de l'Air, se taisent : que les Cieux fassent cesser leur harmonie ; que l'ame mesme ne parle plus, mais qu'elle s'esleue au dessus de soy, sans considerer les auantages de son estre. Que les songes, & ces subtiles veuës, qui se font dans la fantasie, que les voix exterieures, les signes sensibles, & tout ce qui se passe en naissant, s'euanoüissent. Et pourquoy ? sinon parce que la Foy est genereuse à ce point, qu'elle desdaigne de prendre l'aduis des sens, & du discours, sur les veritez qu'elle embrasse. Donc la mauuaise fortune oblige l'homme en le contraignant de chercher son appuy en Dieu, & de mettre toute sa confiance en sa bonté. Donc il n'est rien de plus souhaitable que cette heureuse priuation de toutes les choses sensibles, où l'ame s'eslance par vn noble espoir à ce qui la peut contenter. Si ton ennuy t'a laissé quelque memoire de tes estudes, tu te peux souuenir que le diuin Paul, dans l'excellente Epistre qu'il escrit aux Hebreux ; ne recommande le merite de leurs ancestres, que par leur foy dans les souffrances : soit qu'elle s'y exerce parfaitement, soit qu'elle les console solidement. Personne sans la Foy ne peut plaire à Dieu, personne n'a la Foy ou rarement, hors de l'aduersité, donc celuy qui n'est point persecuté ne plaist que rarement à Dieu. C'est la Foy, comme le dit le mesme Apostre, qui tournoit les yeux d'Abraham, d'Isaac, & de Iacob vers cette Cité qui a des fondemens, parce qu'elle demeurera tousiours; & elle demeurera tousiours, parce que Dieu en est luy-mesme l'Architecte, comme il en est luy seul Monarque. Celuy qui croit que Dieu est la recompense des Fideles, s'approche de luy, celuy qui souffre, le croit mieux que tout autre : puis qu'il voit l'innocence dans la priuation de tout autre bien : donc ce-

luy qui souffre s'approche de Dieu. Que personne ne die qu'vn innocent affligé soit miserable : il possede toutes les richesses de la Foy, luy en sçauroit-on souhaiter de plus solides ? aux biens de cette aueugle vertu qui possede tout, & qui ne voit rien, on doit ioindre les heureuses promesses de nôtre grand Roy, puis que le mauuais vent qui abbat toutes les esperances humaines, releue la diuine. Oüy mon cher Nourrisson, lors que l'homme n'espere plus rien au monde, il doit attendre toutes choses de Dieu,& s'il n'espere plus rien que quand il desespere de tout, ne faut-il pas conclure, que iamais il n'est mieux en estat d'esperer, que lors qu'il est en estat de souffrir? La patience perfectionne l'esperance : ie parle de celle qui ne trompe personne,& qui n'a rien de ces vaines monstres des creatures, dont l'apparence est aussi belle, que la promesse peu asseurée. L'esperance Chrestienne a son appuy sur le pouuoir de Dieu, & sur la volonté qu'il a de donner ce qu'il promet. C'est par cette excellente vertu qu'il attire l'homme aux hommages qu'on doit à sa grandeur, & qu'il asseure son domaine, interessant la creature à sa conseruation. Mais qui se peut flater des douces attentes que le Ciel vous promet ? Helas ! ce ne sont pas, pour l'ordinaire, ceux qui viuent dans les plaisirs de cette vie. Ils se font de leurs superbes Palais, & de leurs Edifices, vn Paradis, où leur Dieu, qui est leur ventre reçoit les honneurs,& les seruices de la premiere Majesté. S'ils pechent dans l'abondance des commoditez perissables, ils ne peuuent esperer les eternelles, s'ils conseruent l'innocence, ils doiuent craindre que ces petits biens ne soient toute leur recompense. Vn pecheur content est vne Victime que l'on engraisse : vn innocent qui ne souffre rien, est vne

personne

personne qu'on expose. Au contraire on ne peut douter qu'vn homme affligé ne puisse esperer, car s'il est coulpable, on le corrige : s'il est sans crime, il n'a point encore de couronne. Or il est autant impossible à Dieu de laisser vne bonne action sans recompense, que de la punir d'vn rigoureux supplice. C'est donc à celuy qui ne possede aucun bien visible, qu'il appartient d'attendre ceux qu'on ne voit pas. C'est celuy qui ne sçauroit monstrer ses heritages dans ce petit atôme, que vous nommez la terre, qui les doit esperer dans ce grand monde archetype, que les insensez estiment n'estre que l'idée d'vn esprit blessé: parce qu'il est inaccessible à tous leurs sens. O qui vous pourroit faire comprendre (petits hommes de boüe) ce qu'vne ame innocente sauoure de charmantes delices dans ses plus dures souffrances. Vous auoüeriez qu'elle gouste des plaisirs que la volupté ne connoist pas, possede des biens, dont les riches de la terre sont pauures, & qu'elle attend des honneurs, que la gloire des mondains n'esgalera iamais. Et qui la pourroit empescher de dire à son Dieu dans le triomphe de son cœur ?

III. Poesie.

Que le Ciel d'vn coup de sa foudre
Renuerse les quatre Elémens
Hors de leurs premiers fondemens,
Ou bien qu'il les reduise en poudre :
Parmy des transports si diuers,
Rien ne peut choquer ma constance,
Sans voir fondre mon esperance,
Ie verray fondre l'Vniuers.

Que l'insolence de l'orage
Attaque mon petit vaisseau,
Et que la mer enfle son eau
Afin d'y noyer mon courage:
Les flots les plus audacieux
Dans les efforts de cette guerre,
S'esleuent seulement de terre,
Pour m'esleuer iusques aux Cieux.

Mais si les vents dans leur colere
Creusent la mer iusqu'à son fond,
Et si l'air, & l'eau se confond
Ie croy que la mer me reuere,
Et que les vents dans leurs combats
N'ont pour dessein de cette lute,
Que de m'empescher d'vne cheute
Puis qu'ils ne reposent si bas.

Tel qu'au milieu de la tempeste,
Le Petit nid de l'Alcion
Braue l'injuste passion,
Dont le Ciel menace sa teste:
Quoy que la mer soit vn tombeau,
Les flots amers qui le trauersent,
Au lieu de le noyer, le bercent,
Et la Mer deuient son berceau.

Ne croyez pas que cetter Barque,
Qui semble s'esloigner du port,
Conduise Moyse à la mort,
Quoy qu'on le destine à la Parque;
Il va dans ces fresles glayeux
A la conqueste d'vn grand Monde,
Il va sur le flux de cette onde,
Chercher, & sauuer ses Ayeux.

Le Nil prend soin de ce Pupille,
Bien que sa Nef soit de roseau;

Les

Les flots respectent son vaisseau
Et le portent à son asile :
Dieu qui veut estre son Sauueur,
Conduit sa petite Nacelle ;
Dedans le sein d'vne pucelle ;
Et luy prepare sa faueur.
Qui peut pallir dans les naufrages,
Lors qu'il a son Dieu pour Nocher ?
La mort n'ose pas approcher
Ceux dont il regle les voyages :
De moy i'espereray trouuer
Vn heureux port pendant ma fuite :
C'est son ordinaire conduite,
De perdre, quand il veut sauuer.

VI. PROSE.

CElestin, peut-estre que mon discours ne t'a pas satisfait, respons-moy, d'où vient que tu parois plus abattu que ie ne t'ay trouué à mon abord? C. Madame, mon mal seroit bien desesperé s'il s'aigrissoit par des remedes de cette Nature : Ma tristesse ne vient que du desplaisir de n'auoir pas profité d'vne saison qui appartient à la pratique de ces grandes vertus, dont vous m'aués entretenu. Il me resteroit vne seule difficulté sur ce sujet, si vostre bonté souffre que ie l'interrompe. Th. Tu ne me feras iamais importun, tandis que ta curiosité sera de connoistre des veritez qu'il t'est necessaire d'apprendre, & qu'il m'est honorable d'enseigner. C. Il me semble que les raisons dont vous auez appuyé vostre discours sont trop generales, & qu'elles ne prouuent pas seulement que la Foy, & l'Esperance ont leur propre exercice

dans l'affliction. Par le mesme raisonnement, on pourroit conclure que toutes les vertus ont leur regne pendant ces mauuais iours. Th. Si l'aduersité a plus de biens que ie ne t'en ay monstré, elle n'en est pas moins riche, & si tu reconnois toy-mesme des auantages que ie n'ay pas touchez, sa condition n'en est que plus considerable. Il est vray, ta remarque est iudicieuse, la mauuaise fortune ostant tous les biens sensibles aux hommes, leur donne presque toutes les vertus, au moins leur en presente-t'elle les occasions. L'humilité ne trouue iamais mieux les abaissemens qu'elle desire, que dans le mespris, qui accompagne inseparablement la misere. Iamais elle ne comprend mieux la dependance que la creature a de Dieu, que lors qu'elle la voit suiette à de moindres puissances. Cette vertu qui arreste les legeretez de l'esprit humain, & cette autre qui estend l'ame iusques au bout de la tentation, appartiennent sans contredit à la souffrance. La deuotion qui fait gouster de si delicieux moments à l'homme, & qui recueille les miettes qui tombent de cette table, où Dieu traite ses Saincts, ne vous entretient iamais mieux, que dans les amertumes de la tristesse. Pour celle qui sousmet vos mouuemens aux dispositions du Ciel, il ne faut pas douter que iamais elle n'est d'vsage ou que c'est dans l'affliction. Ie te pourrois faire voir le mesme des autres vertus, & te dire au sens qu'vn grand Cardinal donne aux paroles de S. Paul, que l'aduersité ne produit pas seulement la patience, comme les doctes l'expliquent plus communément, mais encore qu'elle la cultiue. De sorte que l'aduersité est vn laboureur qui trauaille dans la patience comme dans vn champ, qui demeureroit sterile, & infecond, sans son trauail, & sa culture. Les larmes que la douleur vous fait respandre

pandre sur cette terre, en sont la precieuse semence: & bien que ce ne soit que de l'eau, elles se germent en des fruicts tres-sauoureux. Que si ie laisse vne matiere si riche, ie n'y ay pas renoncé: car encore bien que cela fist à mon dessein, puis que toutes les vertus approchent l'Homme de Dieu, comme tous les vices l'en separent, ie n'ay voulu marquer que celles qui vont à luy sans destour. Tu sçais qu'il y a des vents qui poussent les vaisseaux en droite ligne à leur port, & qu'il en est d'autres qui ne les y portent qu'à voile rancade. Ie pouuois bien te dire ce que tu as compris de toy-mesme, mais ie n'ay pas voulu auoir cette defiance de ton esprit; me persuadant que c'estoit assez de te donner le commencement de toutes ces consequences, qu'vn esprit moins accoustumé au discours eust laissées dans leurs principes. De plus, si tu veux prendre garde, tu pourras remarquer que les autres vertus appartiennent à la Morale, & qu'il n'y a que la Foy, l'Esperance, & la Charité, qui proprement soient de mon objet, d'où elles seules prennent le nom de Theologales. A mon aduis tu ne sçaurois douter, que les deux premieres n'appartiennent à l'estat de la souffrance: mes preuues ont eu trop de clarté, & de force, pour te laisser des doutes, & de l'ignorance. Ce qui me reste, c'est de te faire voir, que la Charité plus que tout autre reçoit du secours de l'affliction: & de vray si tu y prens garde, comme c'est propremant à l'aduersité de separer, c'est aussi à l'amour d'vnir. La Foy descouure à l'ame son object: l'Esperance l'y dresse: mais c'est la Charité qui l'emporte, qui la rauit, & qui l'attache si fortement, que rien n'est capable de l'en retirer. C. Ie vous conjure, ma bonne Maistresse, ne me laissez pas languir dans l'attente de cét important secret, & ne retardez point

le contentement que ie me promets d'vne si profitable Science. Th. Ie ne sçaurois rien refuser, à ton desir, toutesfois pour te faire comprendre que l'homme n'aime iamais Dieu plus parfaitement que quand il souffre pour sa gloire, il faut icy renouueller vn peu ton attention. Ie le maintiens, & il est vray, il n'y a que la souffrance, qui espreuue le vray amour : l'or est tousiours suspect, iusques à ce qu'il ait passé par le creuset, & la couppelle, & l'amitié n'aura iamais sa derniere approbation, iusques à ce que la mauuaise fortune ait tenté sa fidelité. Ne crois pas auoir vn amy (dit le Sage) si tu ne le possedes dans ton affliction, d'autant qu'il est des hypocrites qui durent autant que la prosperité, & qui se rendent au premier coup qui choque le bon-heur de ceux qu'ils feignent d'adorer. Ces amis sont semblables au lierre qui embrasse la muraille qui le soustient, pendant qu'elle se tient debout, au chien qui flate le passant, quand il luy voit du pain dans la main, & aux arondelles qui s'en vont de chez leurs hostes auec l'Esté. Sathan eut bien la hardiesse de representer cecy à celuy qui ne le pouuoit ignorer. Comme Dieu se glorifioit de la fidelité d'vn de ses seruiteurs, il luy dit : Vrayement ce n'est pas de merueille que Iob demeure inuiolablement attaché à vôtre seruice, qui l'en pourroit diuertir ? Sa famille est plaine d'honneur, & de richesses: la terre, & les autres elemens ne trauaillent que pour luy : il possede plus de biens qu'il n'en sçauroit despenser, fût-il mesme prodigue : ses enfans ont toutes les bonnes qualités qui peuuent plaire à vn pere; rien ne choque sa santé, & vous auez si bien reparé sa maison contre toutes sortes d'accidens, qu'elle leur est inaccessible : s'esloigner de vous, c'est fuir le bonheur, demeurer fidelle à vôtre seruice, c'est s'attacher

à la

à la bonne fortune. Voulez-vous connoiſtre s'il y a autant de verité que de monſtre dans ſon affection, deſpoüillez-le de ſa pourpre, oſtez-luy ſes biens, & ſes enfans, & ie maintiens que vous luy oſterez ſa fidelité. Il faut voir Iob ſur le fumier pour bien connoiſtre ſa conſtance, tandis qu'il ioüira de ſon bonheur, on pourra croire qu'il aime vôtre liberalité, ſans ſe beaucoup ſoucier de voſtre gloire. Et de vray vn amour qui ne ſouffre rien pour la perſonne aimée a touſiours eſté vn ſujet de défiance à ceux meſmes qui ont aimé. Voilà ce qui a obligé beaucoup de grandes ames de prier la bonté de Dieu, de retenir le torrent de ces diuines conſolations qu'elles gouſtoient à ſon ſeruice: voilà ce qui a pouſſé tous les Religieux à la recherche, & à l'eſtude d'vn martyre volontaire. C'eſt l'amour qui leur a creuſé des ſepulchres dans la ſolitude: c'eſt l'amour qui a tiſſu leurs haires, & leurs cilices: c'eſt l'amour qui leur a forgé des chaiſnes de fer: c'eſt l'amour qui a meſlé le fiel, & la cendre à leurs viandes. En vn mot, c'eſt l'amour qui a treuué toutes ces ingenieuſes cruautez dont les plus innocentes vertus ſe perſecutent, afin de faire eſclater leur fidelité dans l'eſpreuue des plus ameres douleurs. Il faudroit eſtre Demon, pour haïr Dieu quand il flatte; mais certes il faut eſtre courageux, pour l'aimer quand il frappe. La raiſon de cecy ſe doit prendre de ce que rien ne combat ſi fortement l'amour propre, qui eſt le grand ennemy de l'amour de Dieu, que la ſouffrance. Il n'y a rien que l'homme apprehende dauantage que la douleur; à raiſon qu'elle tend à la ruine, & à la deſtruction de ſon eſtre. C'eſt delà que naiſſent vos auerſions, & vos antipathies: c'eſt delà que viennent ces ſoins, & ces diligences que vous apportez à fuir les maladies, ſi elles

vous

vous poursuiuent, & à les repousser, si elle vous attaquent. D'où il faut conclure que celuy qui souffre volontiers, aime parfaitement, puis qu'il ne peut souffrir auec choix, sans renoncer auec violence aux plus puissantes inclinations de sa nature: Mais ie ne m'apperçois pas que i'entretiens vn sublime esprit de considerations populaires & que pour te dire des raisons inconnuës, il t'en faut dire de rares. Ie laisse donc que cét amour souffrant, qui n'a ny commerce ny meslange auec ce qui peut seruir d'attrait à vn cœur, est plus pur que celuy qui n'a que des delices, & des ioyes. Ie ne dis pas qu'il est plus considerable, parce qu'il est plus heureux, & plus hardy que cét autre amour, qui ne regarde que la beauté de son objet, & l'auantage de sa recherche. Ie ne pretends pas méme tirer sa recommandation de ce que l'aduersité le tire hors de l interest, & le fait vn mouuement tout pur du cœur vers la beauté qui le charme. De tout ce qui se pourroit produire sur ce sujet, ie choisis la seule consideration qui se prend de la necessité de souffrir, si vous aués le desir d'aimer. Ie trouue parlant en general qu'il n'y a que deux moyens de tesmoigner ses bonnes volontez à vn autre, faire du bien, & de souffrir du mal. Le premier est tellement propre à Dieu, qu'il ne reste que le second à la creature, si toutefois Dieu, & la creature sont le terme, & le principe de ce delicieux commerce Mon dessein ne va pas à destruire l'amour de complaisance, & d'agréement; ce que ie pretens, c'est de te faire comprendre que celle qui s'arreste aux diuines grandeurs de Dieu est vn mouuement sterile dans l'homme, & l'Ange, puis qu'il ne produit rien dans son objet, & qu'il y suppose tout. Et partant la bonté de beneficence estant la source du vray amour, il n'y a que Dieu

Dieu qui puisse aimer, puis qu'il est le seul qui peut bien faire. Il ne faut pas neantmoins croire que cette bonté infinie qui a vne inclination infinie de se respandre, & qui le fait sans interruption, parce qu'elle le fait sans espuisement, se produise dans vn effet de tous points infiny, separé d'elle. La raison se prend de ce qu'vne Nature entierement infinie ne peut estre multipliée : parce que la multitude suppose de la distinction, & la distinction de la dueisité, qui ne se peut trouuer entre deux choses entierement infinies : puis que l'infiny de tous points descherroit de cette perfection, s'il luy en manquoit quelqu'vne, qui fust principe de distinction hors de soy. Mais cette impuissance au lieu d'estre preiudiciable à l'homme, tourne à son auantage : car Dieu ne pouuant multiplier son Estre, le communique en le donnant, premierement par necessité aux Personnes de la tres-Auguste Trinité, & puis par grace aux hommes dans l'Incarnation. Ce qui est proprement au dedans de Dieu vne admirable communication de soy-mesme, & au-dehors vne riche effusion de sa bonté. Vous auiés desia les effets sacrés de son amour dans la naissance, & dans ces autres biens que vous tenez de sa liberalité ; mais certes il ne pouuoit satisfaire à vne inclination infinie, que par vn present tout à fait infiny, & il n'en pouuoit trouuer la matiere hors de cette Essence qui ne souffre point de limites. Il appartient donc à nostre grand Dieu de témoigner son amour à sa creature par ses bien-faits, puis qu'il a des perfections, & elles des defauts. Et l'homme ne peut produire de semblables preuues de sa bien-vueillance à son Dieu, parce qu'il n'a rien à donner, & luy rien à receuoir. Heureuse impuissance qui adore vne si grande, & si Auguste Majesté, qu'il est impossible à l'homme

l'homme, & à l'Ange de penser vne seule perfection qui luy manque,& qui en possede vne infinité qu'on ne sçauroit penser. Quoy ? cette creature que la raison oblige à la reconnoissance, ne peut-elle acquitter son deuoir?non, s'il faut faire du bien pour prouuer son amour. Il luy reste pourtant quelque voye de retour,si elle se sert de ce qu'elle a:en voicy le secret. Vne des plus belles imaginations de Platon, & qui rencontre mieux qu'il ne pensoit, est celle où il feint que l'Amour est fils de l'Abondance,& de la pauureté:il est vray que l'homme estant l'effusion d'vne plenitude,qui se peut contenir dans son sujet,c'est à celuy qui est riche par essence, de se respandre par liberalité, Et certes à parler proprement, il faut que la connoissance qui precede l'Amour soit vne connoissance riche, autrement, si elle ne representoit que de la misere dans son objet; elle ne produiroit que de la haine, & de l'auersion dans la volonté. Ainsi nous sçauons que cét amour infiny qui procede du Pere, & du Fils, suppose par ordre d'origine vne connoissance qui l'est aussi. Et dans vos petites amours,n'est-il pas vray, que iamais vous n'aymez vn objet, que vous n'en ayez vne connoissance d'estime ? Dieu est donc le Pere de l'Amour, puis qu'il est la vraye source du bien. Mais quoy, que ce Fils dont la naissance a tant de gloire, tire aussi son extraction de l'indigence : c'est à dire, au sens de Platon,que la creature qui est pauure, ou la pauureté mesme, puis que tout son bien luy vient d'emprunt,& d'aumosne,peut aymer, non pas en communiquant des biens qu'elle ne possede point, mais en rentrant dans l'abysme du neant, qui luy est propre. Et voilà le mystere que i'ay promis de te descouurir.Dieu tesmoigne son Amour à l'homme, le reuestant de l'estre qui luy appartient, & l'homme

& l'homme luy peut rendre des preuues du sien, en se despoüillant par hommage du peu qu'il possede, mesme en tiltre d'aumosne. C'est ce qu'il fait dans les occasions de souffrir pour sa gloire, dautant que le mal estant la priuation du bien, il luy est impossible en souffrant de ne pas perdre vn bien, & ainsi plus on souffre, plus on retombe dans le neant : & plus l'homme retourne au rien, d'où il est sorty, plus honore-t'il l'estre de celuy qui l'en a tiré : voilà comme l'Amour naist de la pauureté. En quoy certes il semble que la creature qui cherche, & qui cherit ces priuations pour tesmoigner son affection à son Createur, ait quelque auantage sur luy, en ce que Dieu fait du bien sans le perdre, & sans s incommoder, où l'homme ne se respand point sans se vuider, & ne donne iamais rien qu'il ne se diminuë de ce qu il donne. Et quoy que ce soit perfection au bien de Dieu, de ne point souffrir de dechet, & de demeurer tout entier à celuy qui le communique, à raison de son infinité : & au contraire que l'espuisement du vostre vienne de sa limitation il ne faut point douter que ce defaut ne vous soit glorieux, s'il vous est volontaire. Or il est tellement vray de dire, que l'Amour fait aussi bien preuue de ses ardeurs par la souffrance du mal, que par la communication du bien, que Dieu, qui a comblé l homme de ses faueurs, a voulu succomber sous ses mi eres, afin de luy tesmoigner en toutes les façons, qu'il estoit le cher objet de son cœur, & le riche thresor de sa magnificence. Mais qui ne void que cette bonté qui a fait vn Dieu souffrant, est plus digne d amour, & d'estime que celle qui nous le rend magnifique ? Et quoy que son adorable Majesté, en quelque estat qu'on la considere, merite tous nos seruices, & amours, puis qu'il

en

en merite d'infinis, qui est-ce qui ne l'aime dauantage dans la creiche, & sur le Caluaire, que dans ce Temple de gloire, où il prend, & execute les desseins de se faire des creatures ? Certes si les bien-faits nous obligent, & les plus grands bien-faits nous obligent d'auantage: il faut conclure à l'auantage des abbaissemens de Iesus-Christ, où l'Apostre asseure par preference, que sa benignité esclate. Glorieuses souffrances que vous estes dignes de nos desirs, puis que vous faites l'illustre preuue de l'amour que nous portons à nostre grand Dieu ! qui ne vous aimera de toutes les tendresses de son cœur, puis que vous estes la monstre du cœur ? qui ne vous cherchera, puis que sans vous la creature ne peut bien tesmoigner sa reconnoissance à son Createur ? C'est cette consideration qui animoit tous les parfaits Amans au desir de souffrir; c'est elle qui donnoit le courages aux Martyrs d'irriter les Bourreaux, afin d'augmenter leur peine. Par elle S. Paul se tenant collé au pied de la Croix de son Maistre, proteste, que la fain ny la soif, la gloire ny l'infamie, les tourmens ny les delices, les hommes ny les Anges, le present ny le futur, le Ciel ny l'enfer, la mort ny la vie, ne le separeront pas de la charité de Iesus. N'est-ce pas elle qui rend ferme vn S. Ignace au milieu des Tygres, & des Lions, & qui luy fait craindre leurs caresses, & exciter leur cruauté ? L'Amour, s'écrie l'amoureux S. Augustin, ne cherche que les rigueurs, il n'aime que la douleur, son desir ne le porte qu'aux choses difficiles, il se nourrit de fer, & de fiel. O aimer, ô perir à soy-mesme, ô mourir, & se fondre pour tesmoigner à Dieu par nos cheutes, nos souffrances, nos pertes, & l'aneantissement de nostre estre, ce que nous sommes, & voulons estre à Dieu, Et bien, Celestin, celuy qui souffre

qui souffre n'aime-t'il pas, ou plustost, peut-on aimer sans souffrance, & souffrir sans amour ? Tu es sans doute satisfait de mon discours : si tu en comprens la force : & ie m'asseure que tu adores la bonté de Dieu, qui n'afflige l'homme que pour le separer de la dangereuse affection des creatures, & l'vnir à soy, où il treuue la veritable source du bien. Alliance honorable, puis qu'elle vous vnit à la gloire asseurée, puis qu'elle vous attache à l'immüable ; delicieuse, puis qu'elle vous approche des plaisirs eternels de la beatitude. A n'en point mentir il faut estre sans iugement pour ne pas souhaiter cét heureux esclauage, mesme au prejudice de tout ce qu'on peut treuuer de charmant, & de doux dans la creature.

IV. POESIE.

Phantosmes de plaisirs, chimeres de nos songes,
Fausses ombres du bien, veritables mensonges,
Mesnagez vos attraits ;
Vous m'offrez sans succez la douceur de ces charmes,
Qui font rendre les armes
A qui veut receuoir, sans regarder vos traits.

Quel bien possedez-vous, pour posseder vne ame,
Qui cherche d'autres biens que le vain, ou l'infame ?
Produisez vos raisons :
Quelle amorce auez-vous, que void-on dans le Monde,
Que l'ordinaire ronde
Du iour, & de la nuict, des mois, & des saisons.

Ces montres de grandeur, cette apparente gloire,
Qui nous promet vn rang dans la plus vieille histoire,
N'est-ce pas vn écueil ?

Soit qu'on couure nos os, ou d'or ou de poussiere,
Toute nostre lumiere
S'esteint, ou ne luit plus dans l'ombre du cercueil.

Qui connoist maintenant ces redoutables Princes,
Qui portoient autrefois le bout de leurs Prouinces
Au bout de l'Vniuers ?
Trois ou quatre morceaux de marbre ou de porphyre
Leur dressent vn Empyre,
Où leurs membres pourris regnent parmy les vers.

Ce brillant Seducteur dont la puissante amorce
Ne trouue point de cœur qu'il n'attire ou ne force,
A-t'il quelque pouuoir,
Qui nous soit caution, & nous donne asseurance
De la belle esperance,
Que sont éclat trompeur nous a fait conceuoir ?

La palleur de son tein (quoy qu'vn flateur me die,)
M'est vn signe certain de cette perfidie
Qui le fait redouter,
Ses beaux chaisnons dorez composent vne attache
Que sa prudence cache :
Pour nous ouurir vn mal qu'on pourroit éuiter.

Pour l'infame plaisir qui rend l'homme idolatre,
D'vn peu de vermillon couché dessus du plastre,
Qui n'en sçait le tourment ?
Lors mesme qu'il promet de charmantes delices,
Ce sont de vrais supplices,
Qu'il desguise du nom d'vn vray contentement.

Genereux Ionathas, ta propre experience
Nous donne la raison de cette connoissance :
Helas ! vn peu de miel,

Dont

Dont le foible secours te sembloit necessaire,
Peut-il estre contraire
Iusqu'à faire aux Hebreux vn abysme de fiel?

Miserables mondains, fiez-vous aux caresses,
De ces honteux plaisirs, qui tantent vos foiblesses,
Suiuez leur vain appas:
Ce masque de bon-heur qui flate vostre vie,
Vous tire, & vous conuie,
Vous offrant ses attraits à de cruels trespas.

Combien void-on de Grands qui traînent dans la bouë?
Combien de puissans Roys que la fortune iouë
Dans sa plus belle humeur:
Elle trouue son bien, elle trouue ses charmes,
Dans leurs plus iustes larmes:
Ses Eloges se font de leur triste clameur.

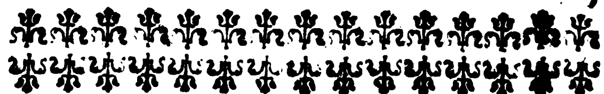
Quand elle nous fait voir tout l'esclat de sa pompe,
Et nous promet ses biens, c'est pour lors qu'elle trompe
Nostre ame par les yeux:
A mesme que sa main nous leue de la fange,
Aussi-tost elle change,
Et nous pousse en enfer, en nous monstrant les Cieux.

Mon ame, si la Foy gouuerne ta conduite,
Corrige maintenant l'erreur qui t'a seduite,
Mets fin à tes mal-heurs;
Romps genereusement cette cruelle chaisne,
Qui te serre, & t'entraisne,
Dans des gouffres de maux, & des torrens de pleurs.

ARGVMENT DV IV. LIVRE.

Ceux qui donnent exemple de bien faire aux autres, leur en inspirent le courage pour cette raison la Theologie apres auoir déduit le dessein de Dieu dans nos infortunes, propose sa conduite ordinaire à l'endroit de ses fauoris. I. La 1. Prose touche en general les souffrances des Iustes, descendant apres en particulier aux Patriarches, & aux Prophetes de l'ancienne Loy, dont la vie a esté toute trauersée de miseres. II. Ces belles ames ayans esté les images du Crucifié, la 1. Poësie en produit une nouuelle dans vne plante, qu'elle feint étre née de ce sang du Sauuer, qui de la Croix tomba sur le Caluaire. Le Granatile sujet de cette sacrée Metamorphose se trouue és enuirons de Cusco, & dans le Perou aux Indes Occidentales. III. Des Peres du vieux Testament, la Sapience vient dans la 2. Prose à marquer les plus illustres souffrances du Nouueau. IV. La 2. Poësie est vn genereux deffy que S. Athanase donne à tous les maux de la Nature. V. De l'exemple des Saincts, elle passe à celuy de Iesus-Christ, dont elle décrit les douleurs exterieures dans la 3. Prose. VI. Les larmes de la Vierge au pied de la Croix font le sujet, & le dessein de la 3. Poësie. VII. Apres vne veüe assez legere des souffrances visibles du Sauueur, cette diuine Maistresse conduit la pensée de son Auditeur dans le secret de la passion, par l'esclaircissement de quelques-vnes de ces circonstances plus remarquables. Elle conclud cette Prose par l'accord merueilleux de la liberté, & de l'impeccabilité de Iesus-Christ. VIII. Sur sa fin, elle adjouste la resolution d'vne ame sainte, dont le plus ardent comme le plus iuste desir, est d'eriger vn Caluaire sur son cœur aux peines de son Sauueur.

LA



LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE QVATRIESME.

I. PROSE.

LA Theologie vouloit reprendre son discours, lors que ie preuins en ces termes le dessein qu'elle auoit de parler. Saincte Maistresse des vertus, il faut estre sourd à vos paroles, pour demeurer inuincible à vos raisons. Elles ont tant de clarté, & de force, qu'il n'est point de stupidité assez pesante, pour ne les pas comprendre, ny de malice assez opiniastre, pour leur resister. Neantmoins quoy que ie me rende à tant de lumieres, permettez-moy de vous descouurir vne pensée, qui me laisse encore que doute. Ie sçay que Dieu est le Seigneur absolu de ses creatures, & qu'il ne peut rien faire qui ne soit sujet à leur censure ny repugnant à sa bonté. Vous m'auez pareillement appris le grand dessein qu'il a de nous attirer à soy, & vous m'en marquez le moyen dans la souffrance ; ce qui fait le sujet de mon scrupule. Car ie ne puis conceuoir que celuy qui ayme le bien de nostre Nature, en cherche la

ruine. Or tous les maux de cette vie (à la reserue du peché, que Dieu ne peut vouloir, mais seulement permettre) les maladies, la pauureté, les miseres, la douleur, & la mort, tendent à la destruction de l'estre, qu'il nous a communiqué. D'autant qu'elles alterent les dispositions, qui maintiennent les principes de nostre vie, & qu'elles minent sourdement le corps, qui en est le propre sujet. Et à mon auis ne seruiroit à rien de dire, que Dieu laisse agir les causes secondes, sans vouloir faire violence à celles qui sont libres, ny destourner le cours des necessaires, puisque sans choquer la liberté de l'homme, ny changer la nature des estres insensibles, il pourroit, s'il vouloit, en regler tellement les actions, que l'ordre n'en seroit pas diuerty, ny l'innocence offencée. Tu aurois aussi bonne grace (repartit la Sapience) de me demander, pourquoy Dieu n'a pas crée l'homme impassible, pourquoy il ne vous a pas rendu heureux à mesme qu'il vous a fait naistre, pourquoy il ne vous a pas donné les perfections de l'Ange, ou de quelque plus noble creature: Et certes si tu veux suiure ta pensée, tu verras qu'elle va iusques-là, puisque tu pretends de sa bonté, tout ce qui n'excede pas sa puissance. Et quoy, tu tombes par mégarde dans vn desir qui n'a point de bornes, & qui ne peut auoir d'effet: ou du moins tu panches à l'ingratitude des biens qu'il t'a faits, par l'ambition desreglée de ceux qu'il te peut faire? Il est à propos que tu comprennes l'impossibilité de ta demande, afin de voir l'injustice de tes plaintes. Tu voudrois que Dieu t'eust choisi vn estat où rien n'eust incommodé ta personne, & où son amour t'eust comblé du plus grand bien que tu pourrois souhaiter de sa magnificence. Ce desir est iniuste, puisqu'il renuerse l'ordre que sa prouidence a estably dans

le monde,& impossible, puisqu'il est d'vne chose qui ne peut estre. Il renuerse l'ordre de l'Vniuers; parce qu'il en pretend vne meilleur, & il est d'vne chose qui ne peut estre: parce qu'il n'est point de condition pour excellente qu'elle soit,qui ne soit deuancée des auantages d'vn estat plus heureux. Voicy vne comparaison, qui me peut faire comprendre, mesme de ceux qui n'ont pas ta viuacité. Dieu qui est Tout-puissant ne sçauroit faire le plus grand Cercle de tous les Cercles possibles,d'autant que le plus grand n'est pas possible, puisque sans fin, il en pourroit prendre dans vn corps infiny, qui se surpasseroient tous de quelque excez de grandeur:Et sans supposer l'existence; ny mesme la possibilité d'vne masse infinie, il n'est point de si foible imagination, qui ne conçoiue à l'infiny des Cercles ou quelqu'autre figure, dans cette immensité demesurée, qui estend Dieu à tous les espaces réels,& imaginables.De méme ce grand ouurier ne sçauroit produire vne creature qui n'ait point de superieure en perfection,puisqu'il reste tousiours sans fin des perfections à communiquer dans ces interualles, qui le separent si glorieusement de sa creature, quelque approche que nous supposions de l'effet à son principe. Et puis, qui ne voit que c'est limiter vne puissāce que nous auoüons sans limite, si l'on veut quelle acheue tellement son ouurage, qu'il ne luy reste aucun trait à y adiouster? donc c'est obliger Dieu de ne rien faire, de le vouloir obliger à faire ce qui est le plus parfait, & priuer l'homme de toutes sortes de biens, de ne s'arrester pas à celuy, qui a du defaut,ou qui peut receuoir,de nouuelles excellences. Qui ne iuge que ce desir est ridicule, puisqu'il veut que Dieu espuise sa Toute-puissance, & fasse quelque chose aussi parfaite que

soy, ce qui est impossible, ne pouuant au moins luy communiquer son independance, supposé que ce soit vn ouurage de son pouuoir, & vne participation des perfections de son estre. I'auouë pourtant que ce progrez qui pousse continuellement vostre cœur au desir d'vn bien plus excellent, que celuy qu'il possede, marque le defaut des choses crées, & cette secrette capacité qu'il a de posseder Dieu mesme. En quoy vous deuez connoistre vostre noblesse, sans accuser vostre bien-faicteur d'impuissance ou de ialousie. Ce raisonnement doit suffire pour vous faire comprendre combien il est raisonnable de vous tenir à l'estat où vostre Createur vous a mis, de le iuger le meilleur, & le plus iuste, quoy que vous n'en voyez ny la bonté ny la Iustice. Et certes sans escouter vn souhait qui vous persuade, auec l'ingratitude des faueurs que vous auez receuës, l'ambition d'vne fortune impossible, vous deuriez suiure vn instinct, qui mesme dans la misere de vostre plus fascheuse condition, vous conduit à la recherche de vostre souueraine beatitude. Toutesfois sans te punir par mon silence, il me plaist bien de te faire connoistre, combien il est équitable que l'homme soit sujet à ces souffrances, qui font la matiere de ses plaintes, & de ses murmures. Et d'abord i'auouë que Dieu n'a pas mis l'homme dans le monde, pour le tourmenter, mais que son premier dessein estoit de luy offrir dans le seruice des creatures tout ce qui pouuoit contenter son desir, & remplir son inclination. Pour cette raison, dans ce Paradis où il auoit logé Adam, les fleurs estoient sans espines, les serpens sans esguillon & la ciguë n'auoit point de venin, ny l'air, & la mer de tempestes. Que si le rosier auoit des pointes, & les Dragons du fiel, Adam auoit de la prudence pour les
éuiter,

éuiter, & de la force pour se deffendre, & toutes les creatures du respect pour honorer son excellence, & son domaine. De sorte que le sentiment, qui te persuade, que Dieu ne peut aimer vos peines, & vos douleurs, est veritable, si toutesfois tu te consideres dans la premiere idée qu'il auoit de ta conduite. Mais si tu regardes l'homme dans les infirmités de sa cheute, tu ne dois pas treuuer estrange, qu'il se serue d'vn autre regime, puis que son intemperance l'a mis dans vne constitution, qui ne luy est pas naturelle. Les drogues n'ont iamais esté faites pour nourrir l'homme, elles seruent neantmoins pour guerir ou pour soulager vn malade. Pour vous plaindre auecque pretexte de vos maux, il falloit conseruer vostre innocence sans tache: vous auez manqué aux hommages que vous deuiez à Dieu, il a retiré les faueurs, qu'il vous auoit faites. En quoy, pour ne rien dissimuler, vous auez vn tres-iuste sujet de desplorer vôtre malheur, puis que vous en estes la cause, & d'aimer la bonté de vostre Dieu, puis qu'il ne punit pas vos fautes auecque la rigueur que pourroit exiger sa iustice. Il faut donc considerer l'homme en deux estats, d'innocent, & de pecheur: dans le premier, c'est le mignon de son Roy, à qui tous ses vassaux doiuent du respect, & de l'obeïssance: dans le second, c'est vn criminel de leze-Majesté, qu'ils sont obligez de poursuiure. Dans le premier, les maux, & les souffrances n'estoient pas connuës: dans le second, elles ne peuuent étre euitées. Aussi-tost qu'Adam eut violé cette Iustice originelle, qui luy estoit vn rampart d'airain contre ses ennemis, les maladies, la douleur, & les miseres, eurent bresche raisonnable pour l'attaquer, „ & assez de force pour le vaincre. La mort est entrée „ dans le monde, par le peché (asseure le grand Apo-

„ stre) & en vn autre endroit, La mort est le salaire du peché. Ce qu'il dit de cette Meurtriere vniuerselle, se doit pareillement expliquer des autres maux de la Nature, qui sont ou ses precurseurs ou ses satellites. Seroit-il équitable que l'homme pecheur joüit des auantages de l'homme innocent, & qu'il possedast les biens d'vn Estat, dont il n'a pas le merite? Ce grand Monde n'est plus le Louure, ny le Palais où Dieu a logé vn Monarque, mais la prison où il tient ses criminels: que chacun souffre son supplice, & que personne ne s'en plaigne. Le moins coulpable des pecheurs souffre moins de maux qu'il n'en fait: & quand bien il n'auroit que ce seul peché qui n'ait auecque tous les enfans d'Adam, & qui est leur iumeau, ce seroit vne misericorde infinie de ne luy faire sentir que tous les maux de la Nature, puisqu'il pourroit iustement estre puny de ceux de l'enfer. Et de vray, si tu veux jetter les yeux sur les Monasteres, & mesme te souuenir de ce que tu as fait dans la solitude, tu iugeras de la seuerité dont les plus innocentes ames punissent leurs moindres foiblesses, ou que vous estes cruels, ou que Dieu n'est pas iniuste. Mais quand l'homme se seroit acquis la pureté des Anges, il se deuroit resioüir de n'auoir pas leur insensibilité, puisque la Sagesse de nostre grand Maistre change l'effet des souffrances, faisant de la peine de vos crimes de la riche & feconde matiere de vos vertus. Que l'enfer s'esteigne pour le iuste, que ces legeres fautes qui sont ineuitables à l innocence mesme, ne tachent pas sa vie, s'il n'a point de peché à effacer, il luy reste beaucoup de graces à acquerir, plus le Ciel luy enuoye de disgraces, plus luy offre-il de Couronnes. Aussi tous ceux qui dans les siecles passez ont fait estat, & profession de la vertu, ont regardé les mise-

res,

res, & les afflictions, comme l'objet de leurs meilleurs desirs, & les ont demandées à Dieu comme ses principales faueurs. D'où ie dois inferer, que celuy qui veut estre exempt des infortunes de cette vie, ,, pretend d'estre traitté en Esclaue. Mes fauoris ont ,, marché par des sentiers difficiles (dit-il chez vn de ses Prophetes) desires-tu vn grand chemin, & tout plain, tu veux marcher dans la voye des bestes de charge, & auecque la canaille. Celestin, tu ne peux l'ignorer, Dieu a tousiours traitté ses enfans auec rigueur sans qu'il soit besoin de faire vne ennuyeuse deduction, tu te peux souuenir que la terre n'a iamais possedé vn Sainct, qu'elle n'ait eu vn Martyr. Et certes les souffrances ont esté des témoignages si asseurez de la bien-vueillance du Ciel, que ceux que l'aduersité n'a point choquez, ont tenu leur condition suspecte, & apprehendé que cette belle fortune qui les flatoit ne leur couurist des precipices, & des abysmes. Que si le Ciel a paru serein à ces genereuses ames, elles-mesmes se sont fait des orages, & des tempestes. Elles se sont iettées dans les deserts, afin d'y treuuer la faim, le froid, & la nudité: & pour y auoir des Tyrans, & des bourreaux, elles ont occupé tout leur esprit à chercher nouueaux martyres, & des morts inconnuës. Quelques-vns comme toy, se sont enseuelis tous vifs: d'autres se sont exposez tous nuds aux guespes, & aux mouches, comme les Stylites, afin d'estre eux-mesmes leurs Diocletians, & leurs Nerons. Certains se sont plongez dans des Lacs, & des Estangs glacez: & puis pour goûter les deux extremitez de la Nature, ils se sont allumez des feux, & des braises ardantes. Voilà vne petite monstre de ce que les bons courages ont pratiqué pour cooperer au dessein que Dieu auoit de leur faire part du Calice

de son

de son Fils. Ne sõt-ce pas ces Illustres de Iesus-Christ qu'on a veus parmy les chaînes, & dans les prisons? n'ont-ils pas fait l'espreuue de tous les mespris, & les opprobres, que la rage des hommes pouuoit inuenter? les cailloux les ont moulus, le cheualet estendus, le fer découppez, les rouës brisez, les scorpions deschirez, le rasoir escorchez. On les a noyez dans le plomb fondu, & dans la poix boüillante, on les a fait brusler comme des flambeaux, on les a sciez, leur vertu les rendant plus immobiles aux douleurs, que des troncs de bois, & des marbres à la scie. Et pour leur faire sentir la mort, & sauourer les tourmens, on a guery des playes qu'on vouloit aussi-tost renouueler. La cicatrice qui demeuroit sur leur chair, seruoit seulement de marque pour montrer l'endroit où ils estoient sensibles, & où l'on pouuoit les blesser. Pour animer les bestes forouches au meurtre, & leur apprendre vne cruauté qu'elles ne sçauoient pas, les hommes ont vestu leurs freres de peaux d'Ours, & de Pantheres. Que si la persecution s'est quelquefois renduë plus douce, au moins a-t'on veu ces grandes ames, que le monde ne meritoit pas de posseder, errantes parmy les solitudes, cachées dans les autres, & les spelonques, desguisées des despoüilles de moutons; & de chévres, abatuës de pauureté, & d'ennuy, extenuées, & aneanties de ieûnes, & de miseres. Voilà ces mignons, & ces priuilegiés dont nostre Dieu se vante, voilà les caresses qu'il garde à ses meilleurs amis. Si tes ennuis ont tellement effacé ou diuerty ta memoire que tu ne te souuiénes plus de ces glorieux exemples, conduis ta pensée depuis le commencement du monde iusques à ton siecle, & tu verras la preuue de ce que ie dis, Regarde les Patriarches, & les Prophetes de l'ancienne loy, les Martyrs, le Confesseurs,

fesseurs, & les Vierges de la nouuelle, & ie m'asseure que tu seras pour ma remarque. Ie ne veux pas te faire voir deuant la naissance du Messie, les Roys de ce peuple que Dieu aimoit, à la cadene, & dans les cachots, ces exemples sont trop esloignez de toy pour te toucher. Que la fortune creue les yeux à Belissaire, apres luy auoir fait voir toute la gloire de l'Orient à ses pieds, que cét inuincible demande son pain de porte en porte, & qu'il traîne sa vie parmy les gueux, apres auoir mis la plus glorieuse nation de la terre dans ses chaisnes. Que Charles le Gros vn des Roys de France deuienne Marguillier d'vne des Eglises de Tréues, ie ne te proposeray pas ces inconstances, pour te persuader mon sentiment. Ie n'ay garde de te produire des miseres, que tu puisse estimer des effets de la Iustice de Dieu, ou des cheutes de l'imprudence des hommes. Ie n'ay que des Saincts à te faire voir, mais si ie t'en monstre quelques-vns, ne me crois pas obligée de les conter tous l'vn apres l'autre. Ie t'ay desia auerty qu'il me faudroit faire vne Litanie ou vn Catalogue de tous ceux qui ont aimé la vertu, si ie voulois te parler de tous ceux qui ont souffert. Car pour te dire vne derniere fois, ce que ie m'oblige de ne te plus repeter, ie maintiens qu'on n'a pas veu vn seul Innocent, qui n'ait enduré les peines des criminels, & qui n'ait trouué quelque Tyran dans son siecle. C'estoit trop à cét ancien Philosophe de demander les noms de trois personnes heureuses pour resusciter vne Reine. Sans estre contraint à faire miracle il se pouuoit hazarder sur l'exemple d'vne seule, pourueu qu'elle n'eust iamais rien souffert. La premiere Innocence qui parut au monde, n'y fut-elle pas persecutée ? pauure Abel ! quand ie te voy sous la main sanglante de ton propre frere, ie cherche tes

crimes,

crimes, & ie ne voy que des vertus. La mort que tu reçois de celuy que le sang, & la naissance obligeoient à ta conseruation, est-ce la recompense que Dieu destinoit à tes sacrifices ? Le Ciel ne sçauroit-il payer autrement tes feruentes prieres, & toutes ces agreables offrandes que tu luy as faites? Abel est vn Sainct, il faut qu'il souffre. Peut-estre qu'Abraham, Isaac, Iacob, & les autres Patriarches seront impunément vertueux ? Non, non, celuy qui se glorifie d'estre leur Dieu, n'a pas si mauuaise opinion de leur courage, il est trop sage pour les mesconnoistre, & trop amoureux pour les espargner. Il faut pour paroistre dignes du choix, que le Ciel a fait de leurs personnes, qu'ils apprennent de la fortune, ce que vaut cette preference. On pourra douter de la vertu du Pere, & du Fils, iusques à ce que l'vn se resolue d'estre le Sacrificateur, & l'autre la Victime. Et pour Iacob, le ventre de Rebecca luy seruira de Theatre, où son innocence sera attaquée, & de Circ, où l'enuie le poursuiura, quoy qu'immobile ; & afin qu'il n'ait pas vn moment exempt de peine, il faut qu'il soit conceu auecque son persecuteur. Des ayeux passons au néueu : Helas ! ie voy le pauure Ioseph dans vne cisterne : ie le voy attaché à vne chaisne, ie le voy enfermé dans vne geole. Ses freres sont se bourreaux, & ses traistres : sa propre vertu se rend complice de la femme de Putiphar, pour le jetter dans les incommoditez, & les horreurs d'vne fosse. Que peut-on penser du Dieu d'Abraham, & de ses promesses, quand on void son petit fils à la cadene ? Ie ne sçay ce qu'en dira l'impieté ; de moy, ie iuge par ses souffrances de son élection. La patience de Iob a receu trop d'Eloges des siecles passez, pour estre ignorée des hommes, qui viuent auiourd'huy. C'est ce puissant

sant Athlete qui a lutté contre tout ce qu'il y a d'horrible dans les maux, de sensible dans les douleurs, & d'infame dans les opprobres. Du throsne il tombe sur vn fumier, au lieu de soye, & de pourpre, il void son corps couuert des playes, & de lepre. Pas vn de ses membres n'a esté exempt des douleurs : les maladies contraires, & compliquées ont conspiré contre sa vie, leur inimitié s'est accordée dans le dessein de le desesperer. Chose du monde n'a consolé son affliction ; ses seruiteurs n'auoient des paroles, que pour luy apporter de nouueaux malheurs ; ses Amis pour luy faire sentir ses peines, luy veulent persuader des crimes. En fin la mauuaise Fortune n'ayant plus rien à luy oster, sa femme tasche de luy oster son Dieu. Qui ne croira que ce reste d'homme, qui acheue de pourrir sur son fumier, est autant coulpable qu'il paroist horrible ? Et neantmoins la main, qui semble l'abatre le releue : Dieu se glorifie de sa fidelité, & declare son innocence. Et afin que tout le monde sçache l'estime, qu'il doit faire d'vn patient, il veut que le premier liure de nos Bibliotheques se face de son histoire, & que le recit des miseres de Iob soit vn des Euangiles de son Eglise. Ce sentiment ne peut estre soupçonné de faux, soit que Moyse en soit l'Auteur, ou seulement l'interprete, il faut auoüer, que cette lamentable histoire ayant esté proposée, pour consoler les trauaux d'Israël dans l'Egypte, que l'Eloquence a consacré sa premiere voix à la gloire des souffrances. Ie ne m'estens à ce peu que i'ay touché d'vne si estrange auenture, que pour te dire, que comme tous ces grands Heros ne sont que les figures du Messie, leurs pleurs cuisantes douleurs ne sont aussi que de legeres ombres de son Martyre. Il falloit donner ces illustres precautions à la passion de ce Roy de la

de la patience, afin de disposer vos esprits à la creance de ses excez par les auis que le Ciel vous en a donnez dans tous les siecles qui la precedent. Auant que ie t'en propose de plus expresses images, ie t'en veux produire vne, où la nature mesme semble s'estudier à crucifier les fleurs. C'est le Granatile; dont ie te fais voir la naissance, & la figure.



I. Poesie.

Ainsi finit ses iours le genereux Theandre,
Lors qu'il força la mort, par sa mort de se rendre:
Son funeste trespas ietta l'estonnement
Dans le corps tout glacé du plus lourd Element.
Le Ciel dans cét accez esteignit sa lumiere;
La Lune, & le Soleil changerent leur carriere.
La Nature pasma dans cet horrible effroy,

Et

Et choisit son tombeau dans celuy de son Roy.
Pendant que l'Vniuers attendoit que la foudre
Confondist ses beautez en vn amas de poudre,
Theandre desirant de laisser vn portrait,
D'vn genereux vainqueur, & d'vn Amant parfait,
Opposa ses bontez à sa triste auanture,
Et d'vn de ses souspirs guarantit la nature.
A mesme que sa mort fit l'eclypse du iour,
Il nous fit éclatter les feux de son Amour.
Pere, dit cét Amant, si ma perseuerance
Merite les effets de vostre Bien-vueillance;
Faites voir aux ingrats par excez de faueur,
Que s'ils sont mes bourreaux, que ie suis leur Sauueur,
Ie veux que leur peché merite le supplice,
Ie vous offre mon sang, que veut vostre Iustice.
Pourriez-vous exiger vn plus iuste payement,
Que mes tristes douleurs, & mon cruel tourment?
Il faut que mon amour triomphe de l'enuie,
S'ils me donnent leur mort, ie leur donne ma vie.
Ne regardez pas tant leur fiere cruauté,
Que vous ne regardiez l'excez de ma bonté.
La cause de mes maux est dans leur ignorance!
Celle de leur espoir est dans mon innocence.
A ce dernier souspir de ce braue vainqueur,
L'amour tira le sang qui luy restoit au cœur.

La Terre alors prit le dessein
D'eterniser ce parricide,
Pour le faire, elle ouurit son sein,
Et receut ce Corail liquide.

Ce sang aida de sa chaleur
La seiche humeur de son argile,
Et fit naistre auecque douleur

Le mourant corps du Granatile.

Son tronc tousiours panchant, & las,
Sorty du sang qui le fait naistre,
Soustient son corps d'vn eschalas,
Pour marquer la Croix de mon Maistre.

Le fer qui perça son costé,
Dans sa fueille forme vne lance,
Et nous despeint la cruauté
De sa plus cruelle souffrance.

Pour porter le dueil d'vn grand Roy,
Sa fleur veut estre violette,
Et rien que son triste conuoy,
Ne doit composer sa rosette.

Vn delicat filet de sang
Fait les rebodrs de sa figure,
Le seul vermillon de leur rang,
Mets du meslange à sa teinture.

Cinq rougeurs distinguent son fond
D'où naist le corps d'vne colonne,
De qui la pointe se confond,
Dans les replis d'vne couronne.

Tout à la cime de la fleur,
On voit trois clouds de couleur noire,
Qui nous monstrent dans leur palleur,
Ceux de qui parle nostre Histoire.

Le temps desseiche ce fleuron;
Pour nous produire des delices,
Sous la iaune peau d'vn Citron,
Qui peint le fruit de ses supplices.

La-fleur qui desplore la mort
Du braue Aiax, & d'Hyacinthe,
Me cause aussi peu de transport,
Que le pauot ou bien l'absinthe.

Celle qu'vne ialouse humeur
Forma du beau corps de Clytie,
Me donne beaucoup moins d'ardeur
Qu'vne fueille morte d'ortie.

Celles qu'Adonis, & Iunon
Font esclatter de tant de gloire,
Ne pourront iamais de leur nom
Flater mon cœur ny ma memoire.

Narcisse est sujet de rebut
A ceux qui connoissent ma plante,
L'odeur de l'Ambre gris me put
Quand ie songe à mon Helianthe.

Ce qui fait mon affection
Sensible aux miracles de Flore,
C'est la fleur de la Passion,
Que i'ayme seule, & que i'adore.

Doux Zephyr Createur des Fleurs,
Change mon cœur en vn Caluaire:
Donne-moy ces belles douleurs,
C'est vne fleur de Cimetiere.

II. Prose.

LEs Apostres qui ont veu, & vescu auecque celuy qu'Isaïe appelle l'homme des douleurs, ne l'ont approché que pour auoir meilleure part aux amer-

tumes de sa Croix. Que si l'ambition en a porté quelqu'vn à desirer la premiere place d'vn Royaume, dont il a eu tous les iustes titres, sans gouster vne seule de ses commoditez, il luy a fait aussi-tost comprendre que toute la preference qu'on doit attendre de son amour, estoit vne plus abondante participation de son Calice. Et certes à les considerer par ordre, il est impossible d'en remarquer vn seul, qui n'ait glorieusement suiuy les traces de ce grand Capitaine. On ne s'est pas contenté de les chasser des Villes, pour estouffer en eux l'Eglise naissante : on s'est efforcé de les exterminer de la Nature. Tout ce que la cruauté a de plus inhumain s'employa pour leur oster ce reste de vie, que la pauureté, les miseres, les jeusnes, & les veilles leur auoient laissé. On les iette dans les huyles boüillantes, on les attache en Croix, on les escorche tout vifs, on les scie par le milieu du corps. Pas vn d'eux n'est arriué à cete gloire qui estoit deuë à leur merite, que par les opprobres, & les confusions d'vne mort, qui offençoit leur innocence. Les plus legeres incommoditez qu'on leur a fait souffrir, ont eu aussi peu de iustice dans leur rigueur, qu'ils auoient de crime dans leur vie. Que s'il est vray que S. Iean n'ait pas gousté la mort (comme beaucoup de bons Autheurs l'estiment) c'est seulement pour attendre le dernier, & le plus Barbare des persecuteurs de l'Eglise. Et à vray dire il y a quelque sujet de croire, que le Sauueur, qui luy a promis de boire son Calice, luy en garde le fond, & la lie, comme au plus cher de ses amis. Il a esté le mignon du cœur, & le cher Disciple que Iesus aimoit, il faut donc que l'Antechrist, dont l'humeur, & la vie doit estre contradictoire à celle du Messie, luy fasse la mesme part dans sa haine, qu'il a euë dans les amours de ce doux Maistre.

Maistre. Et s'il est ainsi ; qui ne void la verité de ce que i'ay dit, que tous les fauoris de Dieu n'en doiuent esperer que des douleurs ; & des souffrances ? Ceux qui ont suiuy les Apostres n'ont pas foulé vn autre chemin : les Amphitheatres sont encore rouges de leur sang. On a armé les Elemens contre leur vie : les hommes ont instruit les Tygres à deuorer les hommes. Que si la sainteté de ces pitoyables Victimes treuuoit du respect où la cruauté leur preparoit la mort, on les animoit auec des artifices, à des meurtres, pour qui les forests n'auoient pas assez de capacité. Mon discours ne donneroit pas seulement de l'ennuy, mais encore de l'horreur, si ie voulois toucher toutes les differentes tortures qui ont consumé les meilleurs amis de Dieu. Le funeste trophée, que ie dresserois des roues qui les ont brisez, des poëles, qui les ont boüillis, des rasoirs, qui les ont decoupez, des potences, qui les ont soustenus, des lances qui les ont percez, & les taureaux de bronze, où la douleur les a fait mugler, seroit vn spectacle à esbranler, & faire fremir les plus genereux courages. Et puis, ie parle à vne personne, qui a plus estudié les combats des Martyrs, que les victoires des Cesars. I'auoüe bien que la douleur des enfans du Caluaire, & de ces Benonis du Sauueur, n'a pas tousiours esté sanglante, & que par fois on a espargné leur vie : mais ç'a esté pour prolonger leur mort, & leur faire sauourer à loisir les tourmens. Leurs peines ne pouuans estre longues, & violentes, la rage de leurs Tyrans a trouué plus de satisfaction à leur en mesnager l'ennuy, qu'à les opprimer tout à coup, sous la violence des tortures. Quand on meurt promptement on ne meurt qu'vne fois : lors qu'on languit long-temps, on meurt tousiours. C'est faueur à vn criminel de luy ordonner

vn poison qui le tuë, aussi-tost qu'il le touche: pour allumer vn feu insupportable, il faut qu'il soit petit, & sa flamme lente. Et de vray, ces bourreaux qui semblent auoir de la douceur pour ceux qu'ils persecutent, ont vne secrette, & malicieuse cruauté, qui leur donne de l'auantage sur les Diomedes, & les Procustes. La raison est qu'ils ne donnent pas seulement le loisir à la chair de sentir son supplice, mais encore ils procurent du temps à l'esprit pour perdre sa vertu, & desesperer son salut. C'est trop peu à ces Tygres de ne faire mourir que le corps, pour assouuir leur rage, il faut tüer l'ame, en tuant sa patience. Cecy est en ta faueur, mon cher Nourrisson, afin que tu comprennes que ton martyre ne laisse pas d'estre agreable, bien qu'il ne soit pas sanglant. Si Dieu a des Martyrs rouges, il en a de blancs. Ceux-là le plus souuent n'ont eu qu'vn moment de mort, & ceux-cy, pour l'ordinaire, qu'vn moment de vie. Ceux-là n'ont pas eu le loisir d'esprouuer leur constance, & ceux-cy ont eu des siecles entiers pour perdre leur fidelité: le Ciel veut que tu sois des seconds, afin que tu merites vne grande couronne, par la longueur de tes tourmens. Que si la compagnie donne du cœur, Celestin doit estre fort vaillant. Tu n'es pas seul en cette lice, tous ceux qui ont de la vertu, y tiennent leur rang, & leur ordre. La foule est plus à craindre dans cette carriere, que la solitude. Ie laisse pourtant l'agreable montre, que ie pourrois faire de ces braues Heros sans aider ta memoire: tu te souuiens assez du grand Hilaire dont l'Eglise respectera les combats, tandis que les vertus auront du merite. Sa vie n'a esté qu'vn tissu d'ennuys, & de douleurs, l'impossibilité qu'il auoit auec les meschans, luy a esté vne seconde source de maux, & de trauerses.

La France, qui est l'azile des affligez luy fut ouuerte, mais pour en sortir, & aller en Phrygie, chercher vne haine assez barbare, & inhumaine. On ne sçauroit exprimer ses souffrances qu'auec vne langue sembla-ble à la sienne. Toutesfois ny l'impatience, ny l'ennuy ne peurent rien sur sa vertu, il triompha de l'Heresie, & pour luy faire sentir le peu d'auantage qu'elle auoit dans son esloignement, il employa son repos pour combattre, & ruiner ses erreurs. Il presida aux Conciles, il prononça des Articles de Foy à toute l'Eglise, & poursuiuit Arius auecque tant d'ardeur, que pour le punir de ses glorieuses actions, & luy trouuer vn exil nouueau, on fut contraint de le bannir en son pays. Ce grand Homme à qui i'ay donné l'illustre surnom de Theologien n'a pas esté plus doucement traitté de la fortune. C'eust esté trop peu à l'inuincible Gregoire de n'auoir que les Tyrans ordinaires pour ennemis, il falloit voir tout l'Orient partagé sur les sentimens de sa vie, & de sa doctrine, & que pour appaiser la tempeste, il se presentast comme Ionas, à l'enuie. Son successeur en sa dignité, recueillit pareillement l'heritage de ses souffrances, mais de quelque cruauté que la haine ait persecuté Chrysostome, sa vertu est demeurée ferme, & inesbranlable. Son bannissement iusques aux extremitez de la terre, n'a seruy que pour faire esclatter son nom par tout le monde. Constantinople estoit trop estroite, pour contenir la gloire d'vn seul homme qui auoit eu l'honneur de souffrir pour la querelle de son Dieu, son triomphe deuoit courir l'Europe, & l'Asie. C'estoit seulement pour monstrer ce fameux Prelat à tout le monde, que le Ciel ordonna qu'on le menast par tant de Mers, & de terres à Cucuse. Aussi ne creut-il iamais que la rage d'Eudoxe le peust pro-

scrire, puis qu'elle ne pouuoit l'esloigner de son Dieu. Et quoy qu'il ne fallust qu'vn peu de dissimulation pour gagner les bonnes graces d'vne Reyne, ce genereux cœur, à qui toutes les paroles appartenoient, n'en pût auoir de lasches ny de timides. Tandis qu'il luy resta vn moment de vie, il eut de la resistance pour s'opposer à l'impieté du vice. Que s'il expire parmy tant de miseres, il fera trembler, mesme apres sa mort, celle pour qui iamais il ne pût auoir de crainte. Les Empereurs presenterent requeste à son tombeau, & pour meriter le pardon de leur Mere, ils feront amende honorable à ses cendres. Ces beaux exemples n'appartiennent pas tellemẽt aux premiers temps de l'Eglise, que nous ne puissions en trouuer dans la suite de tous les siecles. Rome n'a-t'elle pas veu depuis peu l'inuincible Thomas de Cantorbie, dont le genereux sang est encore tout frais, & tout boüillant en Angleterre? Toute cette Isle, qui n'est qu'vn coin caché au reste du monde, ne l'a pû cacher à ses ennemis. Il a passé les Mers pour trouuer vn refuge, il a veu la besace sur l'espaule à tous ses parens à son occasion: si est-ce pourtant qu'il est demeuré debout parmy les ruines de sa famille, & que la pitié de tant de miserables, qui le suiuoient par tout, ne luy pût donner vn mot de complaisance: Mais i'ay tort de chercher des exemples hors de l'Italie, & de produire deuant toy quelque chose de moins que des Papes. De sainct Pierre descen iusques à ton âge: tu peux conter au moins quarante Martyrs, tous d'vne suite, sans qu'vn seul interrompe cette riche succession. Si bien qu'il semble que Dieu n'ait esleué ces genereux courages dans le throsne de son Fils, que pour les monstrer aux Tyrans, & dire que c'estoient des hommes à perdre. C'est-là, que tu peux trouuer

trouuer des consolations à tes souffrances, & des esguillons à ta vertu. Mon dessein n'estoit pas de t'entretenir plus long-temps des belles actions de la Patience : mais certes ie serois injuste, si ie craignois d'estre importune : à moins que de trahir ma cause, ie ne puis oublier Athanase : Grand, & inuincible courage! que ie ne regarderay iamais que comme vn rocher immobile, où toute la rages des flots se va briser, tu sçais de ta propre experience ce que Dieu fait souffrir à ceux qui deffendent sa gloire. La premiere iniustice qui choqua son innocence parut au Conciliabule de Tyr, où ce Metropolitain de toute l'Egypte fut contraint de se tenir debout deuant ses inferieurs. Le grand Potamon Euesque d'Heraclée, vid, & plora cette inciuilité de l'œil qui luy restoit, depuis qu'il ayma mieux perdre les lumieres du iour, que les esclatantes tenebres de sa foy. Mais sa compassion eut aussi peu de force sur l'esprit de l'Assemblée, que son exemple auoit eu d'attrait pour adjouster Eusebe de Cesarée chef de party contre Athanase, à ce glorieux nombre d'Euesques, qui perdirent la moitié de leur veuë, pour conseruer toute leur fidelité. Ce fut dans cette Synagogue d'impies où l'on chargea l'innocent de la plus noire calomnie que la haine puisse inuenter. Son accusation n'eust pas esté assés iniuste, si elle n'eust esté honteuse : on produit vne effrontée, qui se plaignoit que le Defenseur des Vierges l'auoit violée. A ce crime on joignit celuy de Magie : pour luy donner quelque couleur, on fit monstre d'vne main qu'on asseuroit auoir esté coupée par le sainct Prelat à son Lecteur Arsene, afin de faire ses enchantemens. Il fut aisé de montrer le noir de ces calomnies en produisant Arsene auec ses deux mains, & par l'equiuoque de cette perduë, qui prit le Prestre Timothée

pour Athanase. Cette iustification ne fut pas neantmoins assez forte pour empescher le sainct Euesque d'être banny en France. Constantin approuua la mauuaise Sentence des Arriens, quoy que le grãd Antoine luy en eust descouuert l'iniustice par lettres expresses. Le ieune Constantin racommoda la faute du vieux, le renuoyant à son Eglise, mais pour en sortir bientost, & aller à Rome rendre compte de sa conduite au Pape Iule. Ce fut-là, qu'il publia ce beau Symbole, qui depuis a seruy à toute l'Eglise. Il ne pût neantmoins retourner en Alexandrie, parce que ses ennemis opposerent le Concile d'Antioche à celuy de Rome, & celuy de Philippes à celuy de Sardes. Il est vray que l'orage s'abbatit vn peu, & que Constance permit son retour, à la consideration de son frere Constans, qui appuyoit son innocence. Mais helas ! faueurs du Monde, que vous durez peu ! Constance ayant vangé la mort de son frere par l'entiere defaite de Magnence, qui en estoit le meurtrier, il fit condamner nostre grand Prelat à Milan, d'où il le relega en Thrace. Cette affliction fut vne des plus sensibles de nostre Sainct, parce que l'iniustice qu'on luy fit s'estendoit à son grand regret à plusieurs Euesques, mesme à ce fameux Osius, qui auoit presidé à deux Conciles Oecumeniques, & au Pape Libere, mais auecque tant de rage, que le grand Basile prit cette persecution, pour le commencement de celle de l'Antechrist. Cependant le pauure Athanase souspiroit leur infortune, & les troubles de la Chrestienté dans vne Cisterne, où l'vn de ses Clercs, qui tout seul sçauoit sa cachette, le nourrit à moitié l'espace de six ans. L'entrée de l'Empire estant ouuert à Iulien l'Apostat, par la mort de Constance, Athanase retourna en Alexandrie, où il reconnut bien-tost, que

la

la douceur de l'Apostat n'auoit esté qu'vn artifice pour gagner l'esprit des peuples par cette bonté feinte, & dissimulée. Le pretexte qu'il prit contre nôtre incomparable Prelat, fut que certaines Dames Grecques auoient quité les Dieux pour suiure le Messie. Sur cette persuasion qu'Athanase contribüoit à ce changement, il escriuit à Fudice Prefect de l'Egypte, qu'il le chassast de sa Ville. Mais comme il y auoit commandement secret de le faire mesme sortir du monde apres beaucoup de fuites, & de ruses, il demeura secrettement caché dans Alexandrie, iusques à ce que le Galileen eut triomphé de l'Apostat, qui l'auoit renié. Iouinian donna quelques bons interualles aux trauaux de ce braue vainqueur. Mais Valentinian ayant apres sa mort associé Valens à l'Empire, sans luy communiquer sa pieté, tous les Euesques qui auoient esté bannis sous Constance, retournerent à leur exils. Athanase estoit le Chef de la bande, & si ie l'ose dire, l'innocente cause de ces iniustices, ce qui l'obligea à vne plus prompte obeïssance que les autres. Ie veux bien auoüer, que cét inuincible courage auoit la consolation de voir que Dieu prenoit la protection de sa vie, & que le Ciel faisoit des miracles pour le conseruer, lors que l'impieté faisoit des efforts pour le perdre. Vn iour Constance ayant enuoyé cinq mille soldats à l'Eglise, pour saisir ce sainct Patriarche, ils n'eurent pas assez d'yeux pour le voir. Il leur parla, & passant parmy eux sans perdre vn seul poinct de sa grauité, il se tira de leurs embusches. Vne autrefois, comme les satellites de Iulien poursuiuoient son Vaisseau auecque autant de diligence qu'il estoit impossible de fuir, il en fit tourner la pointe vers eux, pour les asseurer qu'Athanase estoit passé par là depuis peu. A dire le vray, on ne peut
nier,

mer, que ces heureux accidens ne soient des tesmoignages visibles du soin que le Ciel prenoit de sa personne. Mais si Dieu le conseruoit, il le conseruoit à la pauureté, au mespris, à la faim, à la nudité, & aux douleurs. Iamais il ne ioüit d'vn moment qui ne fust trauersé de quelque mal ou de sa crainte. A bien considerer sa vie, ce n'estoit qu'vne fuite continuelle, & vne course de l'extremité de la terre à l'autre. L'Orient, & l'Occident l'ont veu, & comme s'il eust esté le Soleil du monde, & que ce mouuement luy eût esté naturel, il en faisoit presque tous les ans le tour, & la visite. Ce n'est pas neantmoins suffisamment expliquer ses tempestes, de dire qu'il eut quatre Empereurs pour Tyrans, Constantin le grand, Constance son fils, l'Apostat, & Valens. Ie ne veut pas nier que le premier ne le trauersa que par erreur: mais si la malice déguisoit Athanase à Constantin, Athanase ne laissoit pas d'estre sensible aux coups qu'il receuoit de Constantin. Les trois autres le persecuterent auec beaucoup plus de rage, Iulien, parce qu'il le croyoit l'exterminateur de ses Dieux; Constance, & Valens, parce qu'ils le tenoient ennemy declaré de leur secte. Non, ce n'est pas assez, de dire que quatre puissans Monarques furent ses persecuteurs. Car si le monde fut estonné de se voir presque tout Arien, sous leur régne (comme S. Ierosme l'asseure) ne faut-il pas conclure que nostre inuincible Prelat eut quasi tous les hommes pour Tyrans, puis qu'il auoit tous les Ariens pour ennemis? Ce seroit encor' peu de marquer ses quatre bannissemens, ses fuites, sa solitude, & ses autres souffrances. Tout le sujet qu'Athanase donna à l'enuie, fut de ne pouuoir permettre qu'on rauist la diuinité au Verbe, en le declarant inesgal à son Pere. Ce motif ne pouuoit iustement animer les

Ariens

Ariens contre luy : mais il obligea Iesus-Christ à reconnoistre ce seruice d'vne façon que vostre delicatesse a peine de comprendre. Parce qu'estant le Dieu de la gloire, & l'Homme des douleurs, & ne pouuant communiquer ce qui appartient à Dieu, il luy fit vne aduantageuse part de ce qui estoit propre de l'Homme. Cette diuine chair qui tiroit toute son excellence de son vnion auec le Verbe, deuoit sans doute recompenser de ses propres biens, la generosité de son Athlete. Mais enfin où auons-nous laissé nostre Patriarche, qui se peut cacher aux diligentes poursuites de Valens ? Les solitudes n'ont plus de spelonques assez secrettes, la terre n'a pas vn lieu de refuge, pour celuy qui merite tout le Ciel en heritage : les mers ne sont pas assez larges pour fuir. Posterité ! croiras-tu ce que ie vais dire ? ce grand, cét incomparable, ce miraculeux, & diuin Prelat est contraint de s'enseuelir tout vif, & de se cacher quatre mois entiers, dans le tombeau de ses Ancestres. A quelle extremité de disgrace peut tomber vn miserable, pour estre banny chez les Morts, & sans mourir, de se voir contraint de viure parmy les ombres ? Que l'esprit plus ingenieux s'occupe à former l'idee d'vne affliction plus digne de pitié, & d'vne misere plus acheuée, que celle de ce grand Archeuesque. Ce seroit à cet affligé que ie permettrois de se plaindre, & si ie voyois couler quelques larmes de ses yeux, ie ne le blasmerois ny de messeance, ny d'iniustice. A moins que cela, ie ne peux pardonner à vn homme qui se laisse vaincre à la douleur, ayant des exemples de constance si capables de consoler les plus sensibles douleurs. Mais il vaut mieux que ie me taise, & que ie te donne le temps d'ouyr l'inuincible Athanase, qui sur le bord de son sepulchre, comme d'vne Tour d'a.rain

d'airain se rit de la rage de ses ennemis, & coniure toutes les plus cruelles rigueurs de la fortune de ne le point espargner.

II POESIE.

Precieux restes de mes Peres,
Beau souuenir de mes Ayeux,
Cher, & triste objet de mes yeux,
Sacrez tesmoins de mes miseres :
Si ie descends parmy les morts,
Ne me prenez pas pour vn corps :
Athanase n'est plus qu'vne ombre,
L'iniuste rigueur des tourmens
Me joint à vostre triste nombre,
Escoutez mes gemissemens.

Riche semence d'vne vie
Qui ne pourra iamais perir,
Et par qui mesme doit mourir
La violence de l'enuie.
Quoy que mes lugubres souspirs,
Meslez au doux ton des Zephirs,
Troublent vostre profond silence,
Ayez pitié de mes malheurs,
Ne me blasmez point d'inconstance,
Vous ne souffrez pas mes douleurs.

Ie vis vn peu, mais à la peine
La cruauté de l'ennemy,
Qui me fait mourir à demy,
Ne pretend pas de m'estre humaine :
Vn cœur tout plein d'inimitié,

N'est

N'eſt pas capable de pitié,
S'il retient les coups de ſes armes,
Ce n'eſt que pour donner loiſir
Au cours eternel de mes larmes,
Et prolonger mon deſplaiſir.

A-t'on iamais veu dans le Monde,
Vn criminel plus agité
Du gibet qu'il a merité,
Et quelque rage plus feconde ?
Ie ne vis pas vn ſeul moment
Hors de l'exil & du tourment,
On me pourſuit deſſus la terre,
Et ſi ie m'embarque ſur Mer,
Auſſi-toſt vn coup de tonnerre,
M'y vient choiſir, pour m'abyſmer.

Mais d'où me vient cette penſée
Qui ſemble accuſer mon honneur,
Par le reproche du bon-heur,
Dont on croit mon ame offenſée :
Ie prefere ce monument
Au plus beau lieu du Firmament,
Ces draps de morts me ſont des voiles,
Dont i'aime mieux l'obſcurité,
Que le plus beau feu des eſtoiles :
Souffrir, c'eſt ma felicité.

Venez tourmens, venez martyre
Riche matiere de mes pleurs,
Venez ſouhaitables douleurs
C'eſt apres vous que ie ſouſpire :
L'abord de ce triſte recueil
Ne vous peut eſtre qu'vn écueil,

Si

Si vostre faueur m'en deliure ,
Vous r'allumerez mon flambeau,
On ne sort iamais que pour viure
Hors des tenebres du tombeau.

III. Prose.

O Dieu ! (m'escriay-ie aussi-tost) qui seroit assez lasche, pour ne point desirer quelque place parmy tant de Heros ? l'auoüe, Madame, que ie suis pecheur : en cette qualité ie merite tous les chastimens qu'il plaira à mon iuste Iuge de m'ordonner. Ce me sera trop de gloire estant coulpable, de souffrir auecque les innocens, ce qui me reste (Saincte Maistresse) c'est de coniurer vos bontez d'oublier les plaintes de ce vieillard , dont le foible courage s'estoit rendu à faute de vos belles instructions. Pourueu que Dieu me vüeille continüer les connoissances que vous m'auez données , i'espere qu'il ne m'arriuera plus d'accidens, qui blessent ma constance. Sans craindre que la vanité me flatte d'vne innocence pareille à celle de ces grands hommes , ie tascheray de porter mes peines auec vn courage qui regarde leur exemple. Th. Ie me resiouïs (mon cher Disciple) d'apprendre que mon entretien n'a pas esté inutile: sçache neantmoins, que si ie t'ay dit des choses , qui ostent l'amertume des souffrances, il m'en reste , qui luy donneront de la douceur. Tous ces illustres, dont ie t'ay parlé ne sont que de foibles , & imparfaites images du glorieux exemple, que ie t'ay gardé. Adorable Sauueur des hommes, miraculeux homme des douleurs, c'est à vous d'adoucir, & de dissiper les plus cruelles disgraces de la mauuaise fortune. C'est vôtre Croix,

Croix, qui peut estre le fort appuy des ames opprimées. C'est ce Caluaire que vous auez choisi, pour theatre à vos vertus, qui doit seruir d'eschole à tous les affligez. He! qui se pourroit iustement plaindre, apres auoir veu l'innocence chargée du supplice des pecheurs: vn Dieu exposé aux ignominies des criminels: Iesus souffrant! Ciel, & terre! que sçauroit-on voir de plus estrange? mon dessein n'est pas de m'arrester à tous les momens de la penible vie de celuy qu'Isaye appelle l'opprobre des hommes, ny d'étendre toutes les humiliations de ce mesprisé, que Dauid nomme vn vermisseau. Quand l'Vniuers seroit changé en vne Bibliotheque de ses douleurs; encor seroit-il plus vray de dire qu'il resteroit des volumes à escrire plus de ses souffrances, que de ses merueilles, puisque Iesus a moins fait de miracles, qu'il n'a senty de miseres. Vne bonne ame proteste que iamais elle ne se representoit le petit Moyse dans son panier de jonc sans douleur, & le grand Chrysostome asseure, qu'il ne pouuoit regarder le tableau du sacrifice d'Isaac sans plorer. Ce n'étoient pourtant que les images des images de Iesus-Christ, & les ombres des ombres de son Martyre. Car il est asseuré (mon cher Celestin) que le jonc de ce Prophete marque la cresche du Sauueur, & le buscher d'Isaac sa douloureuse, & infame Croix. C'est vn spectacle digne de pitié, de voir vn enfant exposé à la mort, aussi-tost qu'il reçoit la vie, mais à ceux qui ne sçauent pas que la prouidence du grand Dieu est dans ce petit bâteau, & qu'elle le conduit dans le sein d'vne Reine. A voir l'Innocent Isaac sous le couteau de son propre pere, sans considerer que ce n'est qu'vn personnage de Tragedie, il y a dequoy faire soûpirer la cruauté mesme. Mais certes si l'on épanche des larmes ordinaires

pour ces feintes, il en faudra plorer de sang dans l'estable de Bethleem, & sur la montagne du Caluaire. Ces deux extremitez de la vie du Sauueur meritent des sentimens eternels de douleur, & de reconnoissance, puisque ce sont des souffrances, & des bienfaits d'vn merite infiny. A moins que d'estre Demon ou Iuif, on ne sçauroit se souuenir des agonies d'vn homme-Dieu, sans ressentir quelque traict de leur amertume. Ce dernier moment qui commence l'innocence, & acheue la vie des brigans, & des parricides nous donne de la compassion, parce qu'il a de la violence. Et donc quel effect aura la consideration du Martyre de Iesus dont les langueurs n'ont pas moins duré que sa vie ? il est mort trente trois ans entiers, sans qu'vn seul moment d'vne ioye toute pure se soit coulé dans le cours de ses tristes années. Aussi n'a-t'on peu conclurre qu'il fust homme, par cette puissance du rire, qu'on dit estre la propre qualité de vôtre nature, puis qu'on n'a iamais veu, que la ioye luy ait changé le visage. Ses yeux tousiours noyez de larmes, ses jouës passes, & mourantes, cette langueur vniuerselle, qui te faisoit vieux en la vigueur de ton âge, sont d'assez visibles preuues de ses trauaux, & de ses peines. On dit, & ie le croy, que la pauureté, les miseres, le jeusne, les veilles, & la continuelle austerité de sa vie, auoient tellement consumé son corps, qu'il paroissoit approcher cinquante ans, n'en ayant encore que trente. Sa complexion tres-delicate, & ses extremes besoins, me persuadent aisément cette pensée, & m'obligent d'adorer ceste vieillesse auancée, & cét âge decrepit au milieu du robuste. Ie m'engagerois à l'impossible, si ie voulois parcourir toutes les actions du grand Iesus, mais ie manquerois au principal de mon dessein, si ie ne touchois à mo ins les

les principales. Efforce-toy de me suiure ; mais pour comprendre la grandeur des afflictions dont ie pretends de t'entretenir, souuiens-toy tousiours, que celuy qui souffre est le Fils vnique de Dieu, & l'innocence incarnée. Souuiens-toy qu'il souffre dans vn pays où l'on le deuoit adorer, & des maux qu'il pouuoit fuïr. Et pour commencer par où il a commencé de viure, qui a iamais oüy parler d'vne naissance si abandonnée que celle de Iesus ? Sa pauure mere n'a pas vn coin d'hostellerie dans vne ville, où les voleurs, & les sacrileges treuuent des sales tapissées. Celuy qui a basty le Ciel pour y loger l'homme, n'a pas vne chambre dans toute la terre pour se mettre à couuert. Il est contraint de naistre dans vn reste d'étable, qui ne couure les passans du froid, & de la pluye que pour les glacer de la crainte d'vne cheute qui les opprime. Helas ! où est la charité des hommes, mais où sont les soins amoureux de ce Dieu, qui s'humilie iusques à bastir le berceau des Alcyons, & le petit nid des oyseaux ? Où est cette bonté qui nourrit les Corbeaux lors que la blancheur de leur duuet encore naissant, les fait repudier comme illegitimes ? Où est cette Prouidence qui se vante de seruir de sage femme aux petits Couleuureaux, & qui du puissant esclat de son tonnerre, facilite les couches de la Biche ? Dieu s'est-il oublié de cette tendresse qu'il ne refuse pas aux bestes ? ne se souuient-il plus que les Sardanapales naissent dans l'escarlatte, & que mesme les teignes sont Porphyrogenites ? Peut-estre que l'obscurité de la nuict luy oste la veuë de ce Fils qu'il a engendré dans l'esclat des splendeurs eternelles, & qu'il ne se souuient plus de celuy qu'il n'ayme pas moins que soy-mesme ? Dieu ne peut rien ignorer, les plus noires tenebres n'em-

peschent pas ses yeux, & toutesfois Iesus souffre. Son daiz, & ses balustres ne sont que le reste d'vn toict de paille qui tombe, & d'vne claye de bois qui pourrit. Vne mangeoire luy sert de berceau Royal, tout ce qui soulage la naissance de ce petit Monarque, en fait esclatter la misere. He! qui ne seroit saisi d'vne profonde extase de voir celuy qui embrase les Seraphins dans le Ciel, se chauffer à l'haleine d'vn asne, & d'vn bœuf, en vne estable? Ne faut-il pas estre insensible pour demeurer sans douleur à la veuë de cét estrange prodige? mais ne faudroit-il pas estre plus materiel que le bronze, pour ne pas sentir la Circoncision d'vn Enfant qui a aussi peu de besoin de la prendre, que de force pour la souffrir? Passons de sa naissance à sa fuitte, laissant à ta propre raison de faire le parallele de ta chambre, & de sa retraite. Ce pauure petit n'est presque pas sorty du ventre de sa mere, qu'il faut fuïr en Egypte. Celuy qui deuoit luy eriger des autels, ou du moins luy offrir son palais, le chasse de son pays, & luy prepare vne biere. Pour ne point faillir vn meurtre, il en fait quatorze mille; & afin que le Sauueur passast de bonne heure au trauers d'vne mer rouge, il espanche tout le sang d'vne Prouince. O Dieu! que ne souffrit pas cét adorable Enfant, de voir que sa vie causoit la mort à tous ceux de son âge? Toutes les dagues qui déchirerent ces tendres Victimes entrerent dans son cœur, pour y faire auecque la pitié, ce que le plus inhumain des Tyrans taschereroit d'exercer sur son corps innocent. Heureux Agneaux, d'auoir commencé à souffrir en naissant, mais mille fois plus fortunez d'auoir cachée la vie de Iesus en mourant. Sans estre vn grand effort d'imagination, il est facile de se figurer les incommoditez que nostre Inconnu rencontra chez vn peuple barbare,

ple barbare, lequel outre la haine commune de toutes sortes de personnes, en auoit vne propre, & particuliere pour les Hebreux. Mais sans deuiner des souffrances que le Ciel nous veut couurir, nous n'auons que trop de preuues des miseres, & des pauuretez qui luy ont tousiours tenu bonne compagnie. Quoy que le Messie se soit caché, ou dans les deserts d'Egypte, ou dans la bourgade de Nazareth iusques à l'âge de trente ans, la boutique de Charpentier où il a trauaillé nous fait assez comprendre les aises, & les delices de sa vie. Que si nous le suiuons pendant qu'il court la Iudée pour y faire autant de miracles que de pas, nous y verrons des Aueugles esclairez, des Febricitans gueris, des Paralytiques redressez des Possedez affranchis, & des Morts ressuscitez. Mais nous y verrons pourtant Iesus mesprisé, & mesme poursuiuy de ceux qui luy doiuent plus d'amour, & de reconnoissance. Ne l'a-on pas veu ce bon Sauueur, apres auoir multiplié le pain, pour la nourriture des Peuples qui l'écoutoient, & presché iusques à rauir ses Auditeurs, manquer de tout le necessaire à la vie? N'estit-il pas contraint d'aller de Hierusalem en Bethanie, pour y treuuer quelque rafraischissement chez son hostesse ordinaire, ou si la faim le pressoit, de courir les champs auecque ses Disciples, pour y chercher dans les espics tous verds, l'aumosne qu'on luy refusoit dans les Villes. Les Communautez entieres n'ont-elles pas deputé vers luy afin de le repousser de leurs demeures, comme s'il eust deu infecter l'air de sa presence, ou troubler le repos public par ses pratiques? Bien dauantage, l'ingratitude est venüe iusques à ce poinct d'aueuglement, que d'entreprendre de precipiter d'vne roche, celuy qui les tiroit tous les iours des abysmes du peché. Et pour adiouster le

mespris à la cruauté, ne luy a t on pas dit apres auoir chassé les demons, qu'il estoit d'intelligence auec Beelzebub, & qu'il commandoit aux petits diables, en vertu de l'obeissance qu'il rendoit à leur Maistre. Apres cette outrageuse mesconnoissance, il ne se faut pas estonner, qu'on luy reproche d'estre sorty d'vne ville, d'où rien de bon ne pouuoit venir. Ce n'est que ciuilité de l'appeller ignorant, & insensé, de luy dire qu'il a vn Menuisier pour pere, & des publicains pour amis. Quoy que sa temperance fut aussi visible que son visage, & que ses jeusnes parussent sur tout son corps, il falloit auecque le refus de ses moindres necessitez, le traitter de gourmand, & d'yurongne. Si par fois le zele le porte dans la maison des pecheurs, la calomnie dit, qu'il en accroist le nombre, & qu'il aime l'entretien, & la table des prodigues. Mais pour n'affliger personne du recit de ses miseres, qu'vne bonne ame ne peut connoistre sans ressentiment, n'est-il pas vray, que toute la vie de ce Dieu glorieux est la vie d'vn homme souffrant? S. Pierre, sainct Iacques, & sainct Iean qui ne l'ont iamais quitté, ne luy ont pas tenu plus fidele compagnie que la Pauureté, le Mespris, & la Douleur. Iettez la veuë depuis son berceau iusques à sa mort, & vous auouërez, que iamais ces trois compagnes ne l'ont abandonné. La Pauureté luy a mesme osté des secours, dont les bestes sauuages n'ont iamais eu besoin. Bien que sa patience soit infinie, il se plaint toutesfois de cette misere, quand il dit: que les Renards ont des tasnieres, ,, & les oyseaux des nids, & que le fils de l'Homme ,, n'a pas méme vn caillou, pour soustenir sa teste. ,, Le mespris, & la douleur ne luy ont pas esté moins fideles: depuis sa premiere entrée dans le monde, jusques à son depart, rien ne s'est presenté de si secret

où ces

où ces confidentes de son cœur, n'ayant eu l'asseurance de s'ingerer. Ce moment de bon-heur, qui sembla separer le Thabor de toutes ses souffrances ; ne fut, à bien prendre les choses, qu'vn loisir qu'il pratiqua pour s'en entretenir auecque Moyse, & Helie, & gouster l'amertume de sa passion parmy les doux transports de sa gloire. Mais quoy que le Sauueur du monde ait esté sujet à la pauureté, au mespris, & à la douleur, depuis sa naissance iusqu'à l'extremité de sa vie, de sorte que son enfance ne soit pas exempte de trauail, comme luy-mesme l'asseure, il faut neantmoins consentir, que iamais il n'a si bien esté l'homme du mespris, de la pauureté, & des douleurs ; que pendant les derniers iours de son Martyre. Le Iardin de Gethsemani a veu ses sueurs de sang, & son agonie de trois heures : ce fut là, où toutes les angoisses de sa Croix se representerent à luy auecque des circonstances si funestes, & si effroyables, qu'il se laissa aller à la crainte de ses maux, & abysmer son ame glorieuse aux eaux noires, & ameres de la tristesse. Ne doit-on pas iuger que l'orage fut violent ; puisqu'vne patience diuine parut en ce rencontre, plier sous ses attaques, & qu'en ce delaissement, elle eut besoin de l'appuy, & des consolations d'vne creature ? A peine ce Dieu sortit de ses agonies qu'vne trouppe de Satellites se presenta pour luy ietter la corde au col ; comme s'il eut esté voleur ou parricide. Cette insolence criminelle ne fust chastiée que d'vne cheutte, qui pouuoit faire comprendre à ses persecuteurs, que leur triomphe venoit de sa permission, & non pas de sa foiblesse. Et pour faire esclatter sa douceur au plus fort de leur rage, il ne parle seuerement qu'à celuy de ses Disciples, qui se mettoit en deffense ; rendant l'oreille à cét impie, qui auoit esté le premier sacrilege.

Il embrasse son traistre, il le baise, & l'honore du glorieux nom d'amy, sans que l'ingratitude d'vne ame si brutale le pust porter à des paroles plus aigres. De ce jardin, on le traisne parmy les ruës de Ierusalem, où ceux mesme qu'il auoit gueris employent leurs langues pour le brauer auec insolence. Representés-vous l'inuincible Samson à qui l'amour auoit donné des chaisnes chez le Philistins, & vous aurez vne legere image des moqueries qui accueillirent le Sauueur dans la maison d'Anne, & de Caïphe. Suiuons-le dans ces promenades ignominieuses de Pilate à Herode. Chez l'vn, on le traitte à coups de soufflets, comme s'il estoit vn faquin de la lie du peuple : chés l'autre, on en fait vn Roy de theatre. Pour augmenter ses douleurs, par son mespris, on le couure d'vn haillon de pourpre, & pour masquer sa dignité, on luy met en main vne cane. Petits impatiens, qui osez demander à Dieu, où sont ces foudres quand on vous fait quelque iniure, aurez-vous desormais vne langue, pour accuser les outrages qu'on vous fait, ayant en veuë les opprobres, & les maux de celuy qui vous a faits ? He ! que vous estes impuissants, si le silence de Iesus, qui est la parole de Dieu, ne vous apprend à vous taire. Allez, allez au palais de Pilate, & contemplés vostre Maistre attaché à vne colomne, contéz, si vous auez assez de courage, les six mille coups de fouët, de nerfs de bœufs, & de scorpions, qui l'ont fait mesconnoistre aux Prophetes. Isaïe doute s'il est homme ? n'en ayant plus la figure, depuis la plante des pieds iusques au sommet de sa teste, il ne voit pas vn trait, qui ne soit desfiguré de coups ou couuert de crachats. Et certes la rage auoit tellement changé le Messie, qu'il falloit asseurer le Peuple en le monstrant du Pretoire, que c'estoit vn

homme

homme. Il n'est pas encore temps de iuger de son courage, montons au Caluaire, c'est là où la plus cruelle iniustice triomphe de la plus parfaite innocence qui fut, ny qui puisse estre. Mais helas ! combien de fois le doux Sauueur tombe-t'il sous la pesanteur de sa Croix ? Il faut pourtant qu'il la traisne du mieux qu'il pourra iusques au faiste de la montagne, d'où la Nature estonnée, doit contempler son Createur dans les conuulsions de la mort. O Dieu ! que ne suis ie cotrainte de voir l'adorable Iesus, dont l'innocente bouche ne prononce pas vne seule parole qui tesmoigne de l'impatience en ses maux, ou de la cruauté en ses ennemis. Ainsi qu'vn agneau qui ne sçait pas besler, il s'estend de luy-mesme sur sa Croix, presente ses pieds, & ses mains à celuy qui les cloüe, & par vne obeissance qui a mesme du respect pour ses bourreaux, il souffre, parce qu'ils veulent qu'on le dresse entre deux voleurs. On luy donne la place d'honneur, parce qu'on le iuge plus coulpable que des brigands : comme on l'auoit preferé à Barrabas, dans l'estime des crimes. Et bien Celestin, n'est-ce pas sur cette montagne, où la Majesté de Dieu est cachée ? n'est ce pas là où les splendeurs du Pere eternel se couurent de tenebres, & où la vertu d'vn Tout-puissant paroist esteinte ? toute sçauante que ie suis, i'auouë mon ignorance, ie ne voy pas les lumieres de cét eclypse, les abysmes de cét abaissement sont au dessus de mes pensées, le secret de ces mysteres m'est caché. Il faut que ie me taise ; aussi bien n'ay-ie pas le cœur de te parler plus long-temps d'vne si lamentable histoire. Veux-tu t'appuyer dans tes foiblesses ? embrasse la Croix, veux-tu apprendre les souffrances d'vn Dieu ? iette-toy à ses pieds, & tu y trouueras sa Mere, qui toute consumée de ses douleurs, t'en de-

clarera les excez, par le flux continuel de ses larmes.

III. POESIE

Telle qu'on vid iadis aux portes de Sicile
La femme d'vn grand Roy desplorer son malheur;
Et rendre iniustement la raison inutile,
A sa iuste douleur;

Telle vid-on aussi languissant sous vn arbre,
Cette Mere qui fut le miracle des Cieux,
Quand la mort du Sauueur fit de son corps vn marbre,
Et la mer de ses yeux.

Tous ceux qui luy parloient d'appaiser son martyre,
Luy parloient d'augmenter l'excez de sa langueur;
Estimant que son cœur deuoit estre l'Empire
Où regnoit la rigueur.

Parlez-luy de gemir, vous flattez son oreille,
Consolez ses souspirs, vous cherchez son trespas,
Car qui veut l'affliger, il faut qu'il luy conseille
De ne s'affliger pas.

Celuy qui est piqué du desir de luy plaire,
Qu'il die que son mal n'est pleuré qu'à demy;
Quiconque auancera qu'il est temps de se taire,
Sera son ennemy.

Mon cher Fils [s'escrioit cette innocente Dame,]
Celuy qui blasmera l'excez de mes douleurs,
Doit ignorer au vray les tourmens de mon ame,
Pour condamner mes pleurs.

Si

Si l'on passe des yeux dans ma foible poitrine,
On y verra l'amour mon immortel vainqueur,
Qui porte dans sa main vne cruelle espine,
dont il perce mon cœur.

Les clouds de mon cher Fils, & le fiel de sa bouche,
La douleur de son cœur, & son cruel tourment
Ne touche pas IESVS, *qu'aussi tost il me touche,*
D'vn mesme sentiment.

Plorez, plorez, mes yeux, n'espargnez point vos larmes,
Si chacun de ses maux me deuoit affliger,
Il faudroit auouër la foiblesse des armes,
Qui me doiuent venger.

Vos pleurs estans finis, & sa peine infinie,
Quand vos larmes iroient au delà du trespas,
Sa peine neantmoins seroit tres-mal punie,
Ou ne le seroit pas.

Las! où sont les beautez de ce diuin visage?
Où sont les doux esclairs de ces aymables yeux?
Ie ne voy plus ce front, qui meritoit l'hommage
De la Terre, & des Cieux.

Ce visage n'est plus, sa lumiere est esteinte,
Ces deux Soleils n'ont plus leur absolu pouuoir,
L'yuoire de ce front, sur qui la mort est peinte
Fait horreur à le voir.

Ces membres qui formoient autant de beaux miracles
Ne sont que le rebut d'vne funeste Croix,
La bouche qui s'ouuroit seulement aux Oracles
N'a plus mesme de voix.

Sa

Sa langue tasche bien de plaindre l'amertume,
Qui ronge tout son corps, & consume ses sens,
Mais les grandes douleurs ignorent la coustume
De former des accens.

Ce n'est plus vne mort, ce n'est plus vn martyre;
Ce n'est plus vne Croix, ce n'est plus vn tourment
De pouuoir endurer, & de ne pouuoir dire,
Il souffre injustement.

Il est vray mon cher Fils, il est vray mes delices,
Ta bouche ne peut pas seulement souspirer,
Toutefois si ton sang parle de tes supplices,
Qui les peut ignorer?

Les playes de ton corps seruent d'autant de langues,
Qui forment le discours de ton rigoureux sort,
Et tes moindres sanglots sont autant de harangues,
Qui parlent de ta mort.

Et quand bien ta bonté te rendroit insensible,
Le Ciel prendra le soin de declarer tes maux,
Chacun de tes tourmens sera rendu visible,
Mesmes aux animaux.

La terre en a tremblé, les élemens fremissent,
L'œil du iour s'obscurcit, & se voile le front,
Tout le Ciel se fait noir, & les Astres pallissent
De voir vn tel affront.

Mais helas! mon cher Fils, tes mourantes prunelles,
Disent que tes douleurs ne doiuent point guerir,
Quoy donc, mon cher amour, des beautez immortelles,
Peuuent-elles mourir?

Ah! IESVS ne vit plus, son corps est mort de glace,

ses

Ses beaux yeux sont esteints, il n'a plus de vigueur,
On ne remarque plus sur sa diuine face
Qu'vne pasle langueur.

Mon IESVS *ne vit plus, la douleur me l'emporte,*
Mon pauure cœur est mort, il est sans mouuement,
Mais si mon cœur est mort, comme ne suis-je morte
De ce cruel tourment ?

Mon desplorable fils, tu veux laisser ta Mere,
Afin de souspirer les maux de cette mort,
I'offre donc volontiers à ta douleur amere,
Ce foible reconfort.

Si ie pouuois changer mes deux yeux en fontaines,
Dont le cours eternel ne deust iamais finir,
Ie ferois sans delay de l'objet de tes peines,
Mon triste souuenir.

Tantost ie plorerois le tourment de la teste.
Ie baiserois les trous que t'a fait ce buisson ?
Et puis ie gousterois le fiel que l'on t'appreste
Dans ton aigre boisson.

Mais sur tout, mon cher Fils, sujet de ma détresse,
I'entrerois dans ton cœur, vray throsne de l'amour,
Et ferois de ton sein, à ma iuste tristesse
Vn eternel sejour.

Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des charmes
Pour adoucir mes maux, & changer mon malheur :
Ce seroit dans ce cœur, que ie prendrois des armes,
Pour vaincre ma douleur.

Mais aussi n'est-ce point offencer ta Iustice
De chercher des douceurs en ton affliction

Rien

Rien ne doit agreer que ton cruel supplice,
A mon affection.

Ie renonce aux faueurs d'une douce fortune,
Mon unique repos, mon seul contentement,
Sera, si desormais ta douleur m'importune,
Sans nul allegement.

Si quelque bon conseil veut soulager ma peine
I'oppose mon deuoir à toute sa raison,
Car ie croy qu'vne main ne sçauroit estre humaine,
Cherchant ma guerison.

La perte que ie fais estant toute infinie,
Dois-je finir mes pleurs par quelque reconfort?
L'asseure qui voudra la Nature le nie,
Si ce n'est dans la mort.

Tandis que ie viuray, ie veux viure de larmes,
Les larmes seulement me peuuent bien nourrir,
Et si ie dois finir, mes pleurs seront les armes,
Qui me feront mourir.

Ce sont les derniers mots, qui finirent la plainte
De celle que l'amour estendit sous la Croix;
Et de qui la douleur est encore dépeinte
Dans sa mourante voix.

IV. PROSE.

LE doux charme de ces vers m'ayant inspiré ie ne sçay quelle ferueur, ie m'escriay comme tout hors de moy-mesme. Glorieuse Reine des Sciences, voilà vn discours capable de fléchir la plus inhu-

maine

maine cruauté : ne cherchez plus d'autre remede contre mes maux : le seul exemple du Redempteur est plus fort que toute ma fortune. Th. Tu aurois mauuaise grace de te plaindre d'vne affliction vulgaire, & d'vne douleur mediocre apres auoir contemplé les miseres, & les agonies d'vn Dieu mourant dans des cruautez miraculeuses. Rien ne merite plus vos larmes, & vos regrets que le malheur de ces ames insensées qui ont tout leur sentiment pour elles-mesmes : & qui manquent de compassion, pour les souffrances de leur aimable Maistre. Ie ne tiens pas Celestin du nombre de ces impitoyables, ie me persuade mesme qu'il a de la complaisance de se voir le compagnon d'vn Dieu. Esleue ton esprit à ce qui me reste. Tout le monde est capable de comprendre ce sensible de la passion, qui se laisse remarquer aux yeux, mais il en est peu qui ne demeurent à l'escorce. Et toutesfois Iesus souffre vn martyre secret, & des douleurs spirituelles, dont l'excez a aussi peu de proportion auecque les peines du sens, que l'esprit en a auec la chair. Toute cette cruauté qui rauage le corps du Sauueur, n'est à proprement nommer les choses, que le materiel de sa passion : la forme, & ce qui est de plus delicat, s'attache à l'ame, & y produit des gesnes, dont les espraintes sont d'autant plus violentes, que moins elles sont connuës. C'est ce martyre du cœur que ie tasche de representer, c'est dans l'interieur de ces souffrances que ie desire mener ta pensée. Il y a beaucoup plus de gloire de souffrir auec l'innocence d'vne bonne vie qu'auec les excez d'vne conscience reprochable. Il faut neantmoins auoüer, que pour l'ordinaire vn criminel a sujet d'endurer ses peines auecque plus de paix, & moins de murmure qu'vn innocent. D'autant que le premier sçait qu'on

punit le peché, qu'il confesse meriter des supplices, & le second void qu'on persecute la vertu, qu'il juge digne de recompense. Le premier reconnoist que la rigueur de son Iuge s'attache à son vice, & le second sent que la haine de son Tyran en veut à sa personne. Que si vn coulpable soulage ses peines de ses considerations, & qu'vn homme de bien en augmente les siennes, quelle agonie deuoit presser le cœur de Iesus, de sçauoir que les Iuifs offençoient en luy vne vertu aussi peu coulpable de châtiment, qu'elle estoit soüillée de peché ? Pareillement il ne pouuoit ignorer qu'il possedoit vne innocence infinie, & en suitte, il voyoit, & sentoit l'outrage de l'injustice infinie qu'on luy faisoit. Il auoit tousjours, l'excellence & le merite de sa personne en veuë, & l'extréme bassesse de ses ennemis. Et comme le ressentiment de l'offence se mesure à la grandeur de celuy qui reçoit l'iniure, & à l'indignité de celuy qui la faict, on ne peut douter que le Sauueur ne conceust vne auersion infinie de ces petits Salmonées, qui du profond du neant, s'esleuoient à l'outrage de sa diuinité. La pensée des biens faits dont il fauorisoit ce peuple, les tendresses qu'il luy tesmoignoit, & les recherches dont il l'auoit preuenu, ses desdains, & ses fuites mettoient vne circonstance dans leur ingratitude qui la faisoit passer au de là de l'excez de tous les crimes. Que si la compassion d'autruy vous aide à porter vos disgraces, & que la dureté de celuy qui les void les augmente, quel regret de voir affliger le cœur de nostre aymable Sauueur, de sçauoir que son Martyre estoit la ioye publique de la Iudée ? Personne n'auoit pitié de ses douleurs, sur cette persuasion qu'il les meritoit, puis qu'il ne les pouuoit esuiter. Tous les miracles, qu'on auoit veus, ne passoient alors que pour des illusions

illusions, ou des prestiges, qui auoient trompé la populace, & cette grande sainteté, que les plus mauuaises langues auoient respectée, n'estoit plus qu'vne fine hypocrisie de la malice. Ce sentiment ne persuada pas seulement le peuple, peu s'en fallut qu'il ne luy rauist mesme ses Disciples. A peine virent-ils leur bon Maistre au pouuoir de ses enuieux, qu'ils chancelerent dans l'opinion de son merite. Celuy qui promettoit vne fidelité, que les tourmens, & la mort deuoient accroistre, le rend à la parole d'vne seruante, & pour rejetter le soupçon de son amitié, il proteste n'auoir pas sa connoissance. Quelle agonie à ce pauure innocent, de voir que celuy qui depuis peu auoit esté le spectateur de sa gloire, le refusoit pour amy à vn Homme qu'il auoit reconnu pour son Dieu? Ie ne doute point que cette solitude, & ce delaissement general, dans lequel l'aimable Iesus souffrit, ne luy appesantist sa Croix, & son Martyre. Sa pauure Mere ne l'abandonna pas, il est vray, mais sa presence augmentoit ses peines, au lieu de les diminuer. Elle estoit proche de la Croix, elle receuoit en son ame tous les tourmens, qui deschiroient le corps de son Fils, mais helas! ce n'estoit que pour les refleschir, comme vn crystal bien poly sur celuy mesme qui en estoit le premier sujet. Et ainsi, comme les rayons de lumiere se redoublent dans leur principe, lors qu'vn corps solide les renuoye à leur source, le Sauueur du monde souffroit vne seconde Passion, que la pitié de la Vierge causoit dans son cœur, par les innocentes mains de l'amour. Iesus souffroit donc purement, sans appuy ny secours de personne: aussi se plaignoit-il de son abandon, representant à son Pere aueeque des paroles pleines de langueur, qu'il s'en estoit rendu complice. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'auez-

vous delaissé ? Il auoit abandonné à Iudas, qui le vendoit à ses Apostres, qui le fuioient, à ses bourreaux qui le deschiroient, & à sa propre tristesse, qui le consumoit. Il l'auoit abandonné, mais de telle sorte, que Iesus estoit diuisé contre Iesus, vne de ses parties produisant des douleurs, que l'autre estoit contrainte de souffrir. Certainement cette reflection donne quelque idée des angoisses du Sauueur, mais si l'on veut considerer ce que sans doute il regardoit, il faudra confesser qu'il n'est point de douleur pareille à la sienne. C'estoit peu d'auoir tous les Iuifs pour persecuteurs : Iesus estoit le Martyr de tous les hommes. Personne n'est innocent de sa mort, le plus grand Sainct a espanché tout son sang : quel nombre de Tyrans ! quelle multitude de bourreaux ! Ne crois pas que ce soit icy vne de ces hyperboles, qui par l'excez de leurs paroles, portent les plus solides veritez iusques au soupçon du mensonge. Ie connois aussi peu cét artifice, que ie le veux pratiquer. C'est vn article de Foy que le Messie est mort pour tout le monde, il n'y a pas eu vn seul homme, qui n'ait esté pecheur, il n'y en a donc pas vn seul qui ne soit persecuteur. Or cette pensée de vos crimes ne pouuoit produire vne douleur mediocre en son ame, puis qu'il connoissoit parfaictement l'obligation qu'il auoit comme pleige, non seulement de souffrir les tourmens exterieurs de sa mort, mais bien dauantage d'exciter vne douleur interieure de vos offenses. Et partant cette satisfaction deuant prendre ses degrez, & son intention de la parfaite connoissance, qu'il auoit de la Majesté offensée, & du dommage des coulpables, il ne faut pas douter qu'elle ne fust excessiue, d'autant que ce regret suiuoit l'apprehension d'vn mal infiny, & à cause de la coulpe, qui attaque Dieu,

Dieu, & à raison de la peine qui oblige l'homme à vne eternité de supplices. Adioustez à cela l'inutilité de tant de douleurs. Ce bon Sauueur voyoit bien le nombre de ses esleux, mais comme il estoit extremement petit à l'esgard de celuy des reprouuez, la tristesse d'vne si precieuse perte, que celle de son sang, & de ses peines, ne permettoit pas à la ioye de le consoler de ce peu de fruict. Cette consideration estoit puissante dãs vn esprit qui penetroit, que cette passion qui pouuoit meriter l'vnion hypostatique à tous les hommes possibles, ne sçauoit pas mesme la moitié de ceux qui deuoient estre. Et ainsi, qu'vn sang qui vous pouuoit faire des Dieux, ne vous faisoit pas mesme des biens-heureux. De moy, ie ne doute point que cette douleur n'eust mille fois osté la vie à ce doux Aigneau : si par vn miracle extraordinaire, il ne l'eust conseruée dans vne gesne si cruelle, Et certes la ioye estant capable de faire mourir, à cause de cét espanoüissement de cœur, qui dissipe la vie auecque les esprits qui la conseruent, il y a bien de l'apparence, que la tristesse rappellant tout le sang au cœur, y produit par la suppression du mouuement naturel, des nuages qui l'estouffent en le chargeant. Le meurtre d'vn Fils a souuent osté la vie à vne mere desolé : & comment la damnation d'vne infinité d'ames, n'eust-elle point touché celuy qui mouroit pour les sauuer ? ô que c'estoit vn sensible desplaisir à cét amoureux Pelican de respandre son sang inutilement sur la terre, & de voir que l'Incarnation, & les souffrances d'vn Dieu, n'emportoient pas sur les hommes, ce qu'vne chetiue volupté faisoit tous les iours. Voilà ce qui causoit le martyre interieur de Iesus: mais ne pensez pas que cette passion cachée n'ait duré que deux iours comme celle qui deschira son

corps. Dés le premier point de sa conception, iusques au dernier souspir de sa vie, cette cruelle douleur affligea son ame, parce qu'elle eut continuellement vne viue apprehension de tous les pechez, non seulement en general, mais encore en particulier, connoissant distinctement, combien chacun d'eux offençoit la bonté de son Pere, & meritoit des supplices de sa iustice. Cette verité prend son appuy de l'obligation volontaire, qu'il s'estoit imposée dés lors, de satisfaire pour les hommes, en qui (selon le sentiment de plusieurs) le desplaisir de l'iniure doit immediatement suiure la naissance du crime. Mais ce n'est pas assez pour conceuoir l'excez de ce martyre secret, de t'imaginer, que cét innocent, mesme dans les flanc de sa mere, eust tousiours sa Croix, & les trauaux de toute sa vie dans la pensée. Non ce n'est pas assez, il faut employer d'autres reflections, pour esleuer nostre foy à cette sublime connoissance. Tu sçais que le moindre des pechés mortels merite des peines infinies, sinon en l'intension de leurs degrez, dont ie ne veux rien determiner, au moins en l'estenduë de leur durée, ce que personne ne doit mettre en doute. Chacun des pecheurs estant donc obligé à vne souffrance eternelle, & s'il y auoit plus d'vne eternité, à plusieurs, à raison de plusieurs pechez, ie maintiens que Iesus-Christ pour tirer vn acquit tout entier de vos debtes, a souffert toutes les peines eternelles, que Dieu pouuoit exiger des hommes non pas en estenduë de temps, ce qui offenceroit la dignité de sa personne, mais en intension de douleurs, ce qui pouuoit satisfaire à Dieu en rigueur de iustice. De sorte que toutes ces peines, qui deuoient auoir leur estenduë dans l'eternité de Dieu, furent recueillies, & repliées aux trente-trois ans de la vie du Sauueur

Sauueur. Et peut-estre qu'en ce sens, il est pardonnable de dire, qu'il a enduré les supplices de ces coulpables eternels, non pas en souffrant les flammes de l'enfer, ny perdant la vision beatifique (comme l'impieté blasphème) mais en produisant dans son ame vn tourment qui esgaloit toutes ces cruautez, dont la douleur blesse tousiours, & ne ruine iamais. Et ne seruiroit rien à dire que ces excessiues peines, n'estans pas necessaires, seroiét superfluës. & que ce seroit vne profusion en Iesus-Christ, de donner plus qu'on ne luy demandoit, ou vne iniustice à son Pere, d'exiger par dessus ce qui le pouuoit satisfaire. Ie n'ignore pas que la plus petite action de cet Homme-Dieu, comme vn souspir de sa bouche, vn mouuement de son cœur, vn clin de ses yeux, ou quelque chose de moins, a vn merite qui vaut le salut d'vn million de mondes & qu'il a seulement voulu souffrir tant de trauaux, pour vous faire vne redemption abondante, & copieuse, & pour vous laisser vn illustre tesmoignage de son amour. Que si ce discours est vray, comme il n'en faut pas douter, ie pense auoir suiet raisonnable d'auancer que le Sauueur a souffert en intension de douleur tout ce qui estoit deu de supplices, pendant l'eternité de Dieu, à tous les hommes. O estrange poids de tourmens de Iesus! ô profond abysme des amertumes de sa vie! vrayement ie ne m'estonne pas de voir cette innocente victime tomber sous le fais de sa pesante charge, ie ne m'estonne pas de la voir suer le sang, & l'eau lors que son ame permet à cette passion secrette de respandre sa violence sur son corps. Non, non, ie ne m'en estonne pas, puis qu'il y auoit dequoy le faire mourir à chasque moment, si son pouuoir n'eust fait autant d'effort, pour retenir sa vie, que sa douleur en faisoit, pour la perdre. Helas!

que les hommes ont peu d'amour pour vn Dieu qui a tant souffert d'angoisses, pour leur salut, & qu'ils ont peu d'horreur d'vn peché, qui en est la funeste cause! Oüy, mortels, cette volupté qui vous flatte vn moment, couste à Iesus, des peines non seulement infinies en leur merite, mais encore en l'impression de leur douleur. Cette ioye passagere qui chatoüille vn peu, produit dans vn cœur diuin, vne mer d'amertumes qui n'a ny fond ny riue. Il ne faut pas oublier dans cette consideration le conflict, & la lutte, qui se fist en son ame lors qu'il accepta la caution de tous les pechez des hommes, & qu'il s'obligea de les en tenir quittes aupres de son Pere. Quelle horreur, & qu'elle auersion n'eut pas cét innocent, à la veuë de cette effroyable multitude de crimes, dont il penetroit aussi distinctement la malice, qu'il en receuoit veritablement l'obligation? Et quoy qu'il consentist auecque liberté, & amour à ce charitable office, il ne laissoit pas de le receuoir auecque de sensibles gesnes d'esprit, à raison de l'incompossibilité d'vne innocence infinie, & d'vne debte qui supposoit de l'offence. L'horreur qu'vn corps extresmement net, & en qui la bonne grace, & la beauté possederoient tout leur lustre, auroit de se vestir d'vne robe soüillée de crachats, & de phlegmes, ne seroit qu'vne legere image de celle qu'eut le veritable Iacob de se parer de la peau d'vne beste morte. I'auouë que cette contonction ne pouuoit salir vne sainteté infinie, & que Iesus estoit Dieu, mesme sous l'apparence du peché. Vne honneste femme retient tousiours sa vertu sous les ornemens d'vne publique, mais ce n'est pas sans frayeur qu'elle s'en voit parée. Le masque ne change pas le visage d'vn enfant, il le cache seulement, la robe d'esclaue ne le despoüille point des droits de l'heritage,

ritage, si est-ce neantmoins qu'il souffre auec peine cette laideur empruntée, & qu'il ne peut, mesme par jeu soustenir vn deguisement reprochable. Et qui peut conceuoir vne figure de monstre plus horrible, que celle du pecheur ? ce fut neantmoins celle, que le diuin IESVS s'obligea de porter en la presence de son Pere. Pour cette raison, il dit chez vn de ses Prophetes, qu'il a porté nos langueurs, & que Dieu l'a chargé de toutes nos fautes. Et autre part, il appelle nos offences, ses crimes, & son iniquité, non seulement, parce qu'il en a volontairement acquitté la debte, mais bien dauantage, parce qu'il en a porté la confusion. Cette ignominie n'est conceuable qu'aux esprits, qui comprennent la haine, que Dieu porte au peché, & la distance, qu'il y a d'vne saincteté par essence à vne malice infinie. Distance qui met des interualles si spacieux entre Dieu, & la Creature, qu'elle la recule infiniment au delà du rien, qui pourtant ne s'approche de Dieu, que d'vn espace qui n'a point de termes. Certainement Dieu, & l'homme sont deux extrémitez difficiles à conjoindre, toutefois i'ose asseurer que cette alliance est beaucoup plus aisée, à celuy qui l'a faite, que celle de l'innocence, & du crime. Le Verbe a pris dans l'Incarnation la figure d'esclaue, dans la Circoncision la marque du pecheur, & dans la Passion il a souffert le supplice des coulpables. Si l'on pese auec attention ces abaissemens, il sera facile de iuger que l'apparence de pecheur a quelque chose de plus dur, que les tourmens des parricides, ou la figure d'esclaue; & pour ne rien dire sans appuy, n'est-il pas vray qu'vne personne libre se peut feindre de condition seruile, & qu'vn innocent porte quelquefois la peine des criminels ? Car outre que ces humiliations laissent tousiours à la prudence

de iuger auec estime de ces déguisemens, elles ne hazardent que la perte d'vne chose indifferente. Mais le charactere, & la flestrisseure du peché, donne fondement à croire, que celuy qui la porte en a la malice, & qu'il est probable que celuy qui est souillé de noirceur, est brusle de la flamme. Sur cét appuy, ie pourrois soustenir vne peu ce, qui m'a persuadé, que Dieu s'abaissoit dauantage de s'vnir à nostre nature, que s'il auoit fait cette alliance auec le dernier des estres sensibles. Ie ne dis pas cecy pour offenser la dignité de l'homme ; ny pour le faire descheoir de l'empire de toutes les creatures. I'estime que tu n'es pas assez amoureux de ta condition, pour me contredire apres m'auoir ouye, & ie m'asseure quand mesme tu ne pourrois deferer par ciuilité à ce sentiment, que tu le prendrois sur la force de mon raisonnement. Tu m'aduoüeras bien que dans cét admirable composé de la nature diuine, & de l'humaine, l'homme n'adjouste rien à Dieu, & que le Verbe n'est pas moins parfait tout seul, que pris dans ce commerce, qui le fait ton semblable. Or il est aussi veritable, que l'vnion auec vn estre viuant ou insensible n'osteroit rien au Verbe, qu'il est asseuré que vostre nature ne l'accroist d'aucune excellence. C'est donc vne chose desia toute certaine, que Dieu n'abaisse pas moins la grandeur de sa Majesté dans l'vnion hypostatique auecque la Nature humaine, qu'il l'abaisseroit dans la societé d'vne nature inferieure. D'où tu peux apprendre que les creatures, qui ont de grandes distances comparées entr'elles, sont toutes esgales dans le rapport qu'on en fait auec leur principe. Ie suppose maintenant, pour la preuue de ma proposition, que Dieu fasse ce qu'il peut, & qu'effectiuement il s'vnisse à vn arbre, à vne Aigle, ou à tout autre des animaux

animaux qu'il vous plaira. Et pour arrester dauantage nostre pensée, ie veux que le Verbe esleue vn moucheron à la haute dignité de sa subsistance, ie maintiens que dans cét estat il a moins d'humiliation que dans la societé de l'homme. Voicy ma raison. Quelque bassesse que nous imaginions dans cet insecte, il est incapable de peché, & partant il est exempt du plus grand deshonneur de la creature. Ces petits meurtres qu'il tasche de faire, quand il vous picque, sont des efforts aussi innocens que foibles. Quoy qu'il prenne le bien-d'autruy, lors qu'il succe vostre sang, il ne commet aucune iniustice, parce qu'il pouruoit à vne necessité contre qui la nature luy donne des armes, & de l'industrie. Au contraire, pour excellent que soit l'homme, de soy il a son inclination au vice, & est subiet par son propre poids, à de honteuses, & coulpables foiblesses. Pour cette raison, ie conclus, que la Majesté de Dieu ne se raualeroit pas tant dans le petit corps d'vn mouscheron que dans celuy de l'homme, puisque cette premiere alliance ne l'exposeroit pas au soupçon du peché, où la seconde luy en laisse au moins l'apparence. Ie ne dis pas, que l'vnion de la nature diuine, & de la vostre conjoigne le crime auec l'innocence, ie n'ay garde d'auancer ce blaspheme: puis qu'il est impossible que le peché subsiste aupres d'vne Saincteté infinie. I'accorde mesme que si le Verbe eust voulu prendre vne nature sallie du peché, aussi-tôt qu'il l'eust touchée, il l'eust sanctifiée dissipant ces ombres, beaucoup plus puissamment qu'vn Soleil infiny n'escarteroit les tenebres qui s'opposeroient à sa lumiere. Mais remarque que ce grand auantage de sainteté ne luy viendroit que de la perfection du Verbe, & que hors de cette alliance cette nature éleuée seroit sujette à ses

cheutes, & pourroit retomber à ses propres defauts. Vne paysane honorée de la dignité de Reyne, ne sçauroit sentir les miseres de sa premiere condition, pendant que le Prince continuëra le bon-heur de ce mariage. A mesme qu'il l'espouse, il la couronne, mais s'il vient à s'ennuyer de sa compagnie, il ne la quittera pas plutost qu'elle sera villageoise, & deuiendra comme auparauant sujette aux incommoditez de sa naissance. Ie ne doute pas que cette adorable humanité, que Dieu a esleuée à l'estre diuin, ne peut pecher, mais cette heureuse impuissance luy vient precisément, & premierement de la perfection du Verbe, & non pas des propres conditions de sa nature. Et ainsi si elle ne pouuoit tomber, ce n'est pas que de soy elle n'eust de la foiblesse, mais c'est que par grace, elle estoit puissamment appuyée. D'où ie conclus que vostre nature estant de soy defectueuse, elle a mis dans Iesus-Christ le reproche du peché, parce que tous ceux qui le sçauoient Homme, pouuoient ignorer qu'il fût Dieu. Il falloit vne Foy surnaturelle, pour vous descouurir le secret de cette alliance, & c'estoit assez de le voir sujet aux autres infirmitez de vostre nature, pour soupçonner qu'il n'estoit pas exempt de celle qui vous rauale au dessous de toutes les creatures. Or l'vnion auec vne plante ou vn insecte, ne pouuoit donner cét ombrage : puisque tous les Estres qui sont despourueus de raison, sont à couuert du crime, & de son reproche. Voilà le plus bas degré de cét abaissement prodigieux, où l'amour a fait descendre nôtre grand Dieu. M'étant arresté si particulierement aux humiliations de l'Homme-Dieu, tu ne dois pas treuuer mauuais que ie remarque encore le rencontre de deux grandes extremitez, en la mesme personne, sçauoir de la seruitude

& de

& de la royauté. On ne peu douter que le Messie ne fut Monarque de l'Vniuers, & par droit de naissance estant Fils naturel de Dieu, par tiltre de donation, & de conqueste, son Pere luy ayant donné ce qu'il s'acquit par apres aux prix de son sang, & de sa vie. Si faut-il auouër, que ce Souuerain étoit seruiteur, & par necessité, & par choix; par necessité, d'autant que la qualité de seruiteur consistant en la dépendance, & l'inegalité de deux personnes, elle regarde aussi bien la nature, que le suppost. Et partant quelque societé de biens, & de grandeurs qu'il y ait entre les deux Natures du Sauueur, à cause de leur vnion hypostatique, cette alliance ne pouuant communiquer à l'humaine, l'essentielle grandeur de la diuine, elle ne luy oste pas sa dépendance, & en suite elle luy laisse tousiours sa sujetion. Mais pour ne rien dissimuler, cette seruitude est honorable, à raison de la majesté du Maistre; & si Iesus n'auoit esté sujet par choix, il y auroit plus dans sa sujetion dequoy rehausser sa gloire, que pour exaggerer son humilité: il a donc esté sujet à Dieu luy rendant vne obeyssance qui est allé iusques à mourir en Croix, & à la Vierge, s'employant aux moindres seruices de sa maison: il a esté sujet à la loy, au moins quant à sa pratique, obseruant auec estude ce qui estoit de sa conduite. En quoy certes il ne se peut faire que sa dignité n'ait souffert: car en fin les loix ne sont pas plus honorables, que les bandes qui serrent vne playe, ou les cordes qui arrestent vn phrenetique. Que si tu ne peux souffrir la dureté de ces comparaisons, il faut pour le moins reconnoistre, que les loix sont des appuys de la foiblesse humaine, & des remedes, ou des preseruatifs de vos maladies. Ie me laisse insensiblement rauir à vn discours, qui de vray est capable d'éclairer

l'esprit,

l'esprit, mais certes il peut aussi le lasser. La Theologie ayant fait icy vne pause, comme pour reprendre haleine, ie creus que son silence me commandoit de parler, ce que ie fis en ces termes. Illustre Princesse du Ciel, ie ne puis nier, que vous m'ouurez vn Sanctuaire, où ie n'étois iamais entré, quoy que i'aye esté souuerain Pontife, ie ne sçaurois pareillement dissimuler que du mesme endroit d'où me vient vn amour qui enflame ma volonté, il me naist vne doute qui trauaille mon esprit. Th. Tu te peux esclaircir, puisque tu me peux interroger. C. Vous m'auez autre fois appris que le Sauueur du monde ne pouuoit pecher, & neantmoins vous disiez à cette heure que volontairement il auoit suby les trauaux de sa Passion, & que par sa mort, il m'a tesmoigné son amour. A parler franchement, ie ne vois pas comme quoy Iesus-Christ meurt auecque liberté pour me sauuer, puisque dans la supposition du commandement de son Pere, il ne pouuoit pas ne point mourir estant impeccable. Th. Tu touches vne des difficiles reconciliations de toute ma science : il n'appartient pas à tout le monde d'accorder la liberté du Sauueur auecque son impeccabilité, non pas mesme d'en comprendre ou fermer la doute, car s'il est libre, il peut ne pas mourir, & s'il est impeccable, il faut absolument qu'il meure, que s'il ne meurt pas, il est libre, mais il peche. Il me plaist bien de desméler le nœud de cette importante difficulté, non pas pour t'esclairer d'vne connoissance plus curieuse que necessaire, mais bien pour te donner vn nouueau motif d'aimer celuy qui souffre, parce qu'il t'aime. Non seulement le Messie n'a iamais peché, comme les escritures l'asseurent, & le Concile d'Ephese le determine, mais encore il ne pouuoit pecher. Oüy, Celestin, Iesus étoit

étoit impeccable à raison de la beatitude, dont les lumieres sont si nettes, & si claires, qu'elles empeschent toute autre amour, qui pourroit diuertir l'ame de sa jouïssance. Il est impeccable à cause de cette pureté infinie que Dieu communiquoit à son humanité, par l'vnion réele de la Sainteté par essence. Il estoit impeccable, parce que le Verbe, qui ne peut pecher, auoit obligation en suitte de l'alliance personnelle auecque vostre nature, de l'assister d'vne conduite, qui l'arrestat aux objets de la raison, sans luy permettre iamais de se distraire auec desordre à ceux des sens : De mesme que la volonté est obligée de commander aux mouuemens sensitifs, & que l'ame doit regir le corps, tandis qu'elle luy est conjointe. On ne doit pas pourtant inferer de cette verité, que le Sauueur n'ait pas esté libre à executer le commandement de mourir: qu'il auoit receu de son Pere. Pour te faire comprendre la mauuaise suite qu'auroit cette consequence, ie consens en premier lieu, que la mort, & la mort de la Croix, soit de precepte, ce que quelques-vns contestent, peut estre contre l'expresse declaration des saintes lettres. De plus, ie veux que ce commandement imposast obligation de mourir, en sorte que si le Messie y eust contreuenu, il eust peché. Car de dire qu'il pouuoit desobeïr à cette loy sans crime, parce qu'elle ne luy estoit pas donnée auecque cette rigueur de perdre les bonnes graces de son Pere, manquant à son execution, c'est de vray sauuer la liberté de Iesus, & le couurir de l'offence, mais ce n'est pas l'exempter d'imperfection. Ie ne puis rejetter l'opinion de ceux qui asseurent, que la liberté du Fils de Dieu s'estendoit aux circonstances de la mort: mais ie ne puis souffrir, que vous ne soyez obligez à vostre Redempteur, que de l'anticipation du téps, du

choix

du choix du lieu, ou de cette promptitude, & ferueur de volonté qui le portoit à l'obeissance. Vn Medecin qui auroit vne cedule de cent pistoles sur vn de ses malades, ne receuroit pas gratuitement cette somme de luy, quoy que pour l'auoir guery, il luy en donnast vne au dessus du conte, & de la debte. Vous ne croyriez pas aussi estre obligé de la vie à vn agonisant, qui pour l'amour de vous, preuiendroit sa mort d'vn quart-d'heure. Ie sçay que le Sauueur du monde vous auroit tousiours obligez infiniment, bien qu'il ne vous eust donné qu'vn des momens de sa precieuse vie. Mais pourquoy, ne veut-on pas que vous luy desniez la sustance de sa mort, puisque l'Escriture le loüe de cette magnificence? Iesus a donc souffert librement toutes les douleurs de sa mort, & de sa vie, parce qu'il pouuoit les euiter, non pas contreuenant au precepte, qu'il auoit de mourir, mais se deschargeant de son obligation, par la dispense que son Pere estoit prest d'accorder à sa priere. N'est-ce pas la plus naïue, & la plus naturelle expression de ces mots d'Isaye? Il a esté offert, parce qu'il l'a voulu. Luy mesme n'a-t il pas dit, que personne ne luy sçauroit rauir la vie, mais qu'il en estoit le seul Maistre, qui a le pouuoir de la perdre & de la retenir à son gré? Et ne tança-t'il pas sainct Pierre qui se vouloit opposer au dessein de sa mort, luy declarant que son Pere luy enuoyeroit des legions entieres d'Anges, s'il auoit le desir de les luy demander? Et certes pour ne pas obmettre la raison en cette matiere, ie ne voy pas pourquoy Dieu auroit fait vn commandement plus rigoureux à son Fils, que l'Eglise ne les donne à ses Enfans. N'est-il pas vray, quelque obligation qu'elle vous impose par ses loix, qu'elle vous laisse toûjours la liberté de recourir à la dispense, dans les circon-

stances

ſtances de quelque raiſon conſiderable ? Pouuez-vous meſme nier, que la volonté que Dieu a de vous aſſujettir à ſes Ordonnances, n'eſt pas ſi abſoluë, quelle ſoit neceſſaire, quoy que ſans peché vous ne puiſſiés vous determiner au contraire : Pourquoy refuſeroit-on la meſme liberté au Sauueur, ſi l'on peut conſeruer cette ſouhaitable incapacité à faillir aueque cette franchiſe, qui luy eſtoit principe de la plus meritoire de toutes les charitez, puis qu'il n'en eſt point de plus grande que de mourir pour ſes amis. Ce ſentiment eſt bien conforme à celuy que Dieu daigna luy-meſme reueler à vne ſainte Ame, l'aſſeurant, que la perſonne de ſon Fils luy eſtoit ſi conſiderable, que s'il ne luy euſt demandé auec d'exceſſiues ardeurs de mourir, il n'euſt iamais permis à la mort ny aux bourreaux de le toucher. Voilà ce qui doit porter vos ſentimens au dernier, & plus haut degré de reconnoiſſance. Voilà ce qui vous peut faire comprendre que ce bon Sauueur eſt à vous ſans reſerue. Vous ſeriez donc ingrats ſi vous n'aimiez vn Dieu, qui s'eſt volontairement expoſé à la mort, pour vous teſmoigner ſon amour ; & delicats, ſi vous manquiez de reſolution contre des maux, qu'il luy eſtoit auſſi aiſé de ne point ſouffrir, qu'il vous eſt impoſſible de les euiter. Regarde touſiours cet Homme des douleurs, afin de corriger l'impatience des tiennes, & ie m'aſſeure qu'auſſi plein de courage que de honte, tu diras à cét vnique ſujet de tes amours, interpoſant le credit de ſon aymable Mere.

IV. POESIE.

Quelque dure que ſoit la poitrine des hommes,
Elle doit s'amollir aux traits de la pitié :

Manquant

Manquent à ce deuoir, on dira que nous sommes
Indignes d'amitié.

Les rochers ont ploré, la Terre s'est ouuerte,
Et tous les Elemens ont gemy de douleur,
Pour en porter le dueil, la Lune s'est couuerte
D'vne triste couleur.

Le Soleil se cacha de ses plus sombres voiles,
Pour se mettre a couuert de ce rigoureux sort;
Tout le Ciel esteignit le iour de ses estoiles
Pour esuiter la mort.

Les Anges ont ploré, sommes-nous impassibles?
Sommes-nous sans mal-heur, ou bien sans sentiment,
Le marbre s'est brise, sommes-nous insensibles,
Ou bien sans iugement?

Helas! & qui seroit si laschement auare,
Que de nier des pleurs à la Mere d'vn Dieu?
De moy ie ne croy point qu'on trouuast ce barbare
Le cherchant en tout lieu.

Douce Reine des Cieux souffrez que ie partage
Les aimables tourmens de vostre aimable Fils,
L'objet de mes souhaits; l'objet de mon courage
Est dans le Crucifix.

Mettez vostre douleur au fond de ma poictrine,
Grauez dedans mon sein toute la Passion:
Ie meurs de ce desir, cette flamme diuine
Fait mon ambition.

Chaste Reine des cœurs, si vostre bien vueillance
Accorde à mes souhaits cette seule faueur,

Ie fais

Ie fais veu de souffrir auecque complaisance
Les maux de mon Sauueur.

Au plus haut de mon cœur ie mettray sa couronne,
L'eschelle soustiendra ce qui paroist vousté
L'esponge posera le bois qu'elle enuironne
A son autre costé.

Les cordeaux, & les fouëts luy seruiront d'ombrage,
S'espandans à l'entour, comme vn saint arbrisseau.
L'éguiere tout aupres leur donnera l'vsage,
D'vn vase remply d'eau.

La lance qui marqua la moins sensible playe
Sur celuy que la mort auoit rendu vainqueur,
Pour faire vne douleur plus entiere, & plus vraye
Me percera le cœur.

Et puis pour acheuer cet amoureux supplice,
Ie planteray les cloux au plus sensible lieu:
I'attends bien du marteau cét outrageux seruice
Qu'il osa faire à Dieu.

La Croix de mon Sauueur luy seruira d'Empire,
Ce sera dans ces bras que de nuict, & de iour,
Sans cesse il souffrira cét innocent martyre
Par les mains de l'amour.

Alors mon pauure cœur, tu seras vn Caluaire,
Et i'auray pleinement la fin de mon dessein,
Quand i'auray les tourmens du Fils, & de la Mere
Au milieux de mon sein.

La Vierge me dira les cruelles alarmes,
Dont la douleur fendit son cœur par le milieu:
Ie liray dans ses cris, & dans ses tristes larmes

Le martyre d'vn Dieu.

Peut-estre, mon Sauueur, estant en cette escole,
Auray-ie le bon-heur d'ouyr ce que tu dis
A ce braue larron, dont la seule parole
Ouurit le Paradis.

ARGVMENT DV V. LIVRE.

LA Vertu possedant des beautez dignes de nostre amour sans qu'il luy soit besoin d'emprunter des attraits estrangers, il arriue pourtant, à raison de l'interests qui nous attache tousiours à nous-mesmes, que si elle est aimable, elle n'est pas aimée. I. Sur cette connoissance, la Theologie se dispose, dans le commencement de ce dernier Liure, à declarer le merite de la souffrance, monstrant que dés cette vie elle rend l'homme heureux, & par les marques de la predestination qu'elle met en luy, & par les sentimens d'vne ioye qu'il gouste dans ses amertumes. A l'exẽple du Sauueur, qui pendant cette vie étoit conjointement bien-heureux, & miserable. II. La premiere Poësie admire cette alliance de la gloire, & de la misere dans cette diuine personne, & prind de céte merueille vn puissant motif pour animer nostre courage à la patience. III. Dans la seconde Prose, apres auoir auancé ce Paradoxe, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut recompenser auecque iustice le merite d'vne bonne action, elle releue la grandeur de nostre courõne par l'estime de sa valeur, & de la perpetuité de sa durée. IV. La seconde Poësie descrit la mesme beatitude. V. La Sapience marque dans la troisiéme Prose trois principaux degrés de la constance Chrestienne: Le premier dans l'indifference à re-

ceuoir tout de la main de Dieu. Le second dans la conformité aux choix des maux; & le dernier dans la complaisance à les chercher. VI. L'exemple du genereux Paphnuce, qui ne fut pas plustost ressuscité, qu'il chercha de nouueaux martyres, fait la derniere Poësie. VII. Pour conclurre solidement, la Theologie presse vingt-quatre raisons qui peuuent persuader l'amour des souffrances, & la fuite de tout ce qui flate la Nature.

LA CONSOLATION DE LA THEOLOGIE.

LIVRE CINQVIESME.

I. PROSE.

A Moins que d'estre insensible, on ne peut refuser son amour à vne Bonté si parfaite : mais certes il faut manquer tout à fait de cœur, pour ne se point sentir animé à la veuë d'vn si grand, & si glorieux exemple. C. Madame, ie confesse franchement que ie suis le plus lasche de ceux qui ont besoin de constance, neantmoins vous auez tellement émeu ma generosité, qu'il me semble, que rien du monde ne la sçauroit vaincre. Th. La connoissance

que i'ay de ton humeur m'a toûjours fait esperer cette resolution de toy, iugeant bien que ces petites impatiences, qui te sont eschappées, tesmoignoient plus d'excez dans ta douleur, que de deffaut dans ton courage. Veux-tu que ie te monstre maintenant, que le prix de vôtre recompense égale le merite de vôtre exemple, & que le salaire de vôtre patience vaut autant que le motif de vostre vertu? C. Cette instruction augmentera le sentiment que i'ay de vos bienfaits, & me portera aux deuoirs d'vne nouuelle reconnoissance. Car encore bien que ie me sente disposé à seruir Dieu sans esperance, ie sçay que nostre amour se soustient par l'interest, & que rien ne donne plus de suite à nôtre fidelité, que l'auantage de sa recherche. Th. Mon cher Nourrisson, cét aueu marque la sincerité de ton desir : puis que tu ne reconnoistrois pas auecque tant de franchise, le deffaut de ton seruice, si tu voulois seulement te satisfaire. Prepare-toy donc à vn discours qui te fera voir, que tu ne souffre pas en vain, & que celuy qui expose les hommes à la fortune, les dispose à la gloire. C. S'il ne faut que de la docilité, & de l'attention, ie vous conjure, ne retardez pas mon contentement, par le delay de vos promesses. Th. Il ne sera pas difficile de te donner cette connoissance, puis que tu l'as desià: que si ton esprit n'en est pas tousiours persuadé, c'est que la multitude de ses pensées le diuertit à d'autres applications. Pour te conuaincre de cette verité, ie te veux preuenir de quelques demandes, & tout premierement, dis-moy, l'Homme a-t'il quelque beatitude ? C. Vrayement son Createur l'auroit fait de pire condition que tous les autres natures, qui luy sont sujettes, s'il auoit manqué de le dresser à vne felicité, que sa prouidence procure aux moindres

animaux.

animaux. La liberté que les oyseaux treuuent dans l'air, & cette innocence auec laquelle les poissons, les bestes sauuages suiuent, & contentent les inclinations naturelles, sans qu'il y ait aucun crime dans la poursuite de leurs plaisirs, ny d'excez dans la iouïssance de leurs objets, preuuent assez la verité de ma creance. Th. Tu mets donc le bon-heur des animaux à viure selon l'instinct, pourueu que rien n'en trauerse la recherche, & n'en trouble la possession. C. I'estime que personne ne doit auoir d'autre sentiment, s'il penetre la nature des estres sensibles. Th. Ie t'ay interrompu pour t'obliger d'esclaircir ton opinion, & non pas pour la contredire. Tiens-tu que la beatitude de l'homme soit à ne rien souffrir de contraire, & à posseder tout ce que l'inclination des sens recherche ? C. Ma vie passée ne persuadera iamais à personne, que ie sois dans cette erreur ; le mespris des richesses, la haine des voluptez, & la fuite des honneurs sont d'assez bonnes cautions de mon estime. Th. Ie t'interroge, pour te faire enseigner le monde, & non pas pour m'instruire, i'ay trop d'habitude auec Celestin, pour le croire de la secte d'Epicure ou de quelque Philosophie plus lasche. C. Nostre beatitude doit estre dans vn objet qui arreste, & contente le desir. L'or, & l'argent remplissent dauantage le cœur d'inquietudes que de satisfaction : & quand vn seul homme possederoit tout ce que le Soleil en fit iamais, il feroit tous les autres miserables, & ne rendroit pas celuy-là content. Th. La volupté a ie ne sçay quoy de plus doux, & comme elle s'attache plus immediatement à vostre nature, il semble qu'elle doiue mieux terminer sa poursuite. Certes on ne peut le nier, la volupté rauit l'homme auecque plus de transport ; mais aussi elle à moins de pureté que cét

éclatant corrupteur, qui se fait aymer iusques dans les abysmes. De plus, la volupté pourrît la chair qu'elle flate, & au contraire d'esleuer son sujet à vn estat inalterable, elle l'abaisse à des ordures, qui le changent, & le flaistrissent. Th. Pleust à Dieu, mon cher Nourrisson, que tous les hommes eussent ce veritable sentiment des plaisirs, & des richesses : que pense-tu de la gloire ? C. Vous m'auez appris que l'honneur, & l'estime des hommes auoient trop peu de solidité, pour donner beaucoup de satisfaction à vne ame raisonnable. Et à parler franchement, outre qu'vn sot possede plus souuent la Renommée, qu'vn homme sage, ie ne sçay comme quoy l'opinion d'autruy, qui est presque tousiours injuste, ou du moins inconnuë: pourroit donner du bon-heur à ceux à qui elle ne sçauroit donner du merite. Certainement si la pensée qu'on a de ce que nous valons, nous rend bien-heureux, il faut auouër que nous sommes miserables la nuict, quand tout le monde dort, ou du moins que nostre felicité n'est pas grande, puisque pour lors nous n'entretenons pas les veilles de beaucoup de personnes. Encore y a-t'il à craindre que leur fauorable sentiment ne soit vn songe, estant formé pendans le sommeil des hommes. Mais quand il seroit vray, que ces grandes charges, dont la vanité fut son amorce, auroient autant de bien que d'esclat, il me seroit impossible de consentir que l'homme en peust être content. Rien de tout ce qui se passe, ne sçauroit posseder la nature de la beatitude, & n'en porte qu'injustement le nom : il faut qu'vn bien soit eternel, & infiny, pour soûtenir cette estime. Voilà d'où il arriue que ces grandes voluptez que les hommes cherchent auecque des desirs si empressez, perdent lors qu'on les possede cette auantageuse opinion qu'on en conceuoit

ceuoit

tenoit pendant la poursuitte. L'esprit faisant reflection, que ces biens s'eschappent auecque le temps, qui les amene, se rebute de voir tant de peines payées d'vne si courte ioüissance. Voilà, saincte Maistresse, des vertus ce que ie sçay, ou à mieux parler, ce que ie ne sçay pas de la beatitude. Quoy que ie ne sois pas tout à fait ignorant de la souueraine felicité des hommes, il vaut mieux vous oüir sur cét important sujet, que de rien auancer, qui soit indigne de son excellence. Sans beaucoup d'adresse on peut marque vne infinité de poincts dans le Cercle qui n'en sont pas le centre, mais de toucher celuy qui s'esloigne esgalement de toute sa circonference, c'est ce que la proposition mesme auroit peine d'entreprendre auecque succez. Th. Cette modestie m'agrée (mon cher Disciple) & ensemble m'oblige de te descouurir vn secret que i'ay gardé pour le dernier de nos entretiens. Dans le commencement, & le progrez de mon discours, ie t'ay fait voir que nostre grand Dieu auoit vn empyre absolu sur toutes les actions de sa creature, qu'il les régloit auec vne sagesse infinie, & qu'il n'ordonnoit pas vos peines sans dessein ny sans les dresser sur de nobles, & de fameux exemples : il me reste de te monstrer, que sa Bonté ne pretend pas, que vous souffriez sans recompense, & que comme il a mis vostre modele dans la personne de son Fils, il establit le prix de vostre merite dans la possession de sa gloire. Et pour m'expliquer dauantage, ie dis que comme la beatitude de l'homme est la fin de toutes ses actions, elle est l'effect, & la production des souffrances. De sorte que l'homme ayant deux vies, l'vne qui se mesure à certain nombre d'années, & l'autre qui a toute l'estenduë de l'eternité pour sa durée, il ne faut point douter que la felicité de la premiere ne

doiue consister en ce qui nous prepare au bon-heur de la seconde. Ie ne voy pas en quoy vous pourriez faire resider la beatitude de cette miserable vie, que dans ce qui vous asseure le merite de la bien heureuse. Or ie maintiens que c'est par l'aduersité que nous meritons la gloire : c'est donc dans l'aduersité que se treuue tout le bon-heur de cette vie. Pour esleuer ton esprit à la connoissance, souuiens-toy de cette
„ grande parole de sainct Iean : Nous serons sem-
„ blables à Dieu dans la gloire, parce que nous le verrons comme il est. Pour auoir la ressemblance d'vne chose, il faut estre son image : vous serez donc semblables à Dieu en le voyant, & cette ressemblance que vous aurez auec luy, vous rendra heureux comme luy. C'est à dire, que la mesme action qui met Dieu dans la ioüissance d'vne souueraine felicité, sera celle qui vous rendra contens dans la gloire. Et comme il est heureux par la connoissance de soy-mesme, & que cette connoissance, qui s'arreste à ses perfections, engendre son Fils, image substantielle de son estre, il suit necessairement, si vous deuez estre heureux à sa façon, que vostre beatitude consiste à retirer l'image de son Fils en vous-mesme, par la veuë des grandeurs infinies d'vne nature infinie. Ce qui est en quelque façon produire, & engendrer dans vous-mesme le Verbe qui est la vraye, & parfaite ressemblance de son eternel principe. Et à dire mon sentiment auecque liberté, puisque Dieu esleue l'homme à la gloire de fils adoptif, en luy donnant entrée à la pretention de son heritage, il y a raison de vouloir en luy du rapport à ce Verbe, qui est son Fils par nature. Que si le Verbe increé est dans le Ciel l'idée de la beatitude, ne iugés-vous pas, que le Verbe Incarné doit estre vostre exemplaire sur la terre ? La

Philo

Philosophie vous apprend, que pour porter la qualité de Fils, il faut auoir vne mesme nature que celle de son principe; non pas en identité; ce qui ne se treuue que dans la generation diuine, mais au moins en ressemblance. Tous les freres sont enfans d'vn mesme pere, donc deuans estre tous l'image d'vn mesme principe, il suit qu'ils doiuent tous auoir du rapport les vns auecque les autres. Ce raisonnement est si naturel, que tous les doctes conuiennent, que comme vous deuez estre semblable au Sauueur dans la gloire, vous auez pareillement obligation de luy ressembler en sa vie. Peut-estre, se dit-il en ce sens, la voye, voulant insinuër qu'il faut tenir ses routes, & marcher sur ses traces, pour s'asseurer l'entiée à la felicité. Qu'il soit ainsi ou autrement, on ne sçauroit douter que le Redempteur des hommes ne soit la cause de leur Predestination, non seulement en ce qu'il est le Principe effectif de vos graces, mais aussi en ce qu'il en est l'exemplaire. Ne croyez pas toutefois qu'il ne soit prototype que dans la fin, qui est de vous rendre à sa mode, les heritiers de sa gloire, en vous meritant d'estre les enfans de son Pere, mais pareillement dans les moyens d'arriuer à cette sureminente adoption. Afin de conceuoir cecy, il faut prendre la Predestination, non pas pour le choix que Dieu fait des hommes à la gloire, mais pour cette suite de moyens qui les dispose à ce choix; comme l'enseigne le grand Augustin. Que si vous considerez la Predestination en ces sens, vous auoüerés que vous estes obligez à la souffrance, par l'obligation du rapport que vous deuez auoir à vôtre Sauueur, suiuant l'oracle de l'Apo-„stre. Dieu a predestiné ceux qu'il destine à la gloi-„re, à vne parfaite conformité, & vne exacte ressemblance auecque son Fils. Tous les esleus ne seront

que des copies de cét original, c'est donc sur ce modele qu'il faut former, & prendre l'idée de vostre vie, & de luy qu'il faut apprendre ce qui vous peut disposer à la beatitude. Que s'il est ainsi, on ne sçauroit douter que la souffrance ne soit vn moyen de necessité, puisque toutes les grandeurs de Iesus sont fondées sur les douleurs de sa Croix, & les opprobres de sa mort. Ce fut ce que luy-mesme apprit à saint Luc, & à Cleophas, qui se retiroient de Ierusalem en Emaüs, apres cette triste iournée, où la rage des Iuifs sembloit auoir triomphé de l'innocence du Iuste. Car comme ils continuoient leur chemin, sans que l'estonnement d'vne si funeste auanture leur permit à peine de parler, celuy qui donnoit sujet à cette extase, se ioignit à eux, feignant le mesme voyage que ses Disciples. Et comme il eut compris de leur discours, que la Foy de toutes les grandeurs du Messie s'estoit „ esteinte auecque sa vie, il leur fit ce remarquable „ reproche. O pauures insensez, & rétifs que vous „ estes, dans la creance de ce que les Prophetes ont „ annoncé ! ne falloit-il pas que le Christ endurast „ toutes les ignominies du Caluaire, pour entrer en sa gloire ? On ne passe à la ioüissance des ioyes eternelles, que par les ennuis de ces miseres passageres; le Ciel a des serrures, & des cadenats qui ne s'ouurent qu'auec la Croix. C'est le sentiment commun des sçauans, pris sur la deposition de S. Paul, que Dieu le Pere laissa au Verbe incarné le choix de la vie qu'il deuoit mener sur la terre. Mais quoy qu'il n'y eût ny auantage de merite dans les peines, ny dechet de perfection dans la ioüissance d'vn estat heureux, & paisible, il s'arresta à la Croix, préferant ses agonies, & ses douleurs à la ioye, & à la douce fortune qui luy estoit proposée. Ce fut le seul desir de vous faire
compren

comprendre, que son affection étoit toute pure, qui l'obligea à vne preference si peu fauorable au sens, & à l'inclination naturelle de l'homme. Que si le Fils de Dieu, à qui la gloire appartenoit par droit de naissance, a deu y entrer par ses trauaux, & les peines, n'est-ce pas assez, pour faire receuoir à des criminels l'arrest de ce grand Apostre, qui porte, qu'il se faut faire entrée au Royaume de Dieu, au trauers d'vne infinité d'afflictions, & d'amertumes? Ie sçay bien que Dieu pouuoit donner son Paradis pour rien, & faire passer les hommes des plaisirs de cette vie au bon-heur de l'eternelle. Mais y auroit-il apparence de traitter des Esclaues auecque plus de douceur que le fils vnique, & de fauoriser des impies au prejudice mesme de l'innocent? Voulez-vous donc auoir les marques de vostre predestination? regardez si vous auez part aux douleurs de la Croix, d'autant que personne ne peut regner auecque Iesus, ny porter la qualité de fils, & d'heritier auecque luy s'il n'a souffert de compagnie. Tout ce discours suffit pour vous persuader, que le bon-heur de ceste vie consiste en la souffrance de ses miseres, puisque l'aduersité vous rend conformes au Sauueur, & vous fait images de cette Image de douleurs, vous donnant l'asseurance de la gloire, dans la participation de ses angoisses. I'ay fait voir en vn autre endroit que l'aduersité purifioit la Foy, releuoit l'Esperance, & enflammoit l'Amour: la Foy respond icy-bas à la claire vision de Dieu: l'Esperance à la possession; & l'Amour aueugle à l'Amour esclairé de la gloire. Et partant celuy qui souffre, à toute la beatitude, dont vous pouuez ioüir en cette vie. Mais pour comprendre qu'vne ame patiente est parfaitement heureuse, remarque ie te prie, qu'elle ne manque pas d'vne certaine satis-

faction,

faction, laquelle imite cette excessiue ioye qui naist par vne suitte necessaire de la connoissance,& de l'amour de la Patrie. Oüy, Celestin, non seulement ie tiens que les grandes,& eternelles felicitez de l'autre vie ne sont que le fruit de vos trauaux,& de vos peines,& que ces larmes dont vous arrousés la terre sont la precieuse semence de la beatitude, que vous attendez au Ciel: mais dauantage, ie deffends,qu'il y a de la ioye dans ces ennuis,où la foiblesse des petits courages ne se figure que des gesnes D'où il faut necessairement conclurre, que l'homme est heureux dans son mal-heur, & parce qu'il gouste mesme dans le fiel, des douceurs inconnuës à la chair, & parce qu'il merite par ces delicieuses amertumes, les torrens sacrez de l'eternité. C'est icy où l'enigme de Samson se doit expliquer à l'auantage des souffrances, & que la douceur, & la viande sortent du Fort. Car il est certain, & personne ne le sçauroit nier, que ces ames fortunées, qui semblent mourir de douleur, languissent de plaisir. Les souspirs qui sortent de leur bouches n'accusent pas leurs maux, ils moderent seulement leur ioye, & ces palmoisons, que l'on croyroit arriuer de l'excés de leurs peines, n'est qu'vn effet de leur transport. Ha Dieu! que ne m'est-il possible de faire gouster à la plus molle volupté vne de ces precieuses larmes qui coulent des yeux de ces fortunez mal-heureux: elle auoüeroit sans doute que ces iouyssances sont fades,& qu'il n'est rien de si doux que de pleurer. Toute la vaine ioye des mondains se iette au dehors sur le visage, & dans leur mine, pendant que le pauure cœur se noye de tristesse, & ressent la dure crainte de cette hypocrisie. Au contraire ceux qui paroissent affligez, & qui portent à l'exterieur vne ame desolée, possedent vn Paradis au fond du cœur.

cœur : plus leur rauiſſement eſt ſecret, plus a-t'il de violence. N'a-t'on pas oüy quelques-vns de ces enfans de Coré crier dans la ſurpriſe de ces aſſauts delicieux ? Mon Dieu ! ie n'en peux plus, ie meurs, ſi vous ne retenez l'abondance des conſolations que ie ſauoure ! Pourquoy ſainct Paul diroit-il qu'il eſt dans l'excez du plaiſir quand il ſouffre ſi la ſouffrance des iuſtes par vne ſecrette,& diuine antiperiſtaſe ne conſoloit au lieu d'affliger : Si la patience n'auoit que du fiel, & de l'amertume, S. Iacques aſſeureroit-il, qu'à meſme temps que vous tombez dans le ſentiment d'vne infinité de miſeres, vous faites rencontre de toute la ioye ? Les Martyrs ont connu cette verité cachée, quand ils ont proteſté à leurs Tyrans qu'ils ne ſentoient ny la dureté de leur fer, ny la pointe de leurs flames. Cette genereuſe Potamerice, qui prie ſon bourreau de la plonger peu à peu dans l'huile boüillante, & le plomb fondu, afin de n'aualler pas tout d'vn coup cette mort liquide, ne ſauoure-t'elle point de douceur dans les amertumes d'vne ſi effroyable torture ? Et ceux qui dans les Monaſteres, & le deſert eſtudient de nouueaux Martyres, n'y trouuent-ils point de ſecrettes delices ? C'eſt dans ces Louures de l'innocence,& dans ces beaux vergers de la vertu qu'il ſe pratique vne iuſtice que le vulgaire des hommes reſſent ſans la connoiſtre. Car ceux qui poſſedent les biens du monde, & qui taſchent de ſe noyer dans le plaiſir, n'en retirent que des inquietudes, & du tourment, & ceux qui en ſouffrent tous les maux, ſans les meriter, n'en reçoiuent que de l'auantage,& des aiſes. Cette equité eſt pour le iuſte,& l'impie vne excellente miſericorde, parce qu'elle détrompe celuy-cy de la vanité des choſes ſenſibles, & anime celuy-là dans l'attente des eternelles. I'oſerois

meſme

mesme auancer en eux le miracle que Dieu fit trente-trois ans en la personne de son Fils, ie veux dire, que pour les faire souffrir auec merite, & perseuerance, il mesle en eux la douleur, & la ioye. N'as-tu iamais pesé que le Sauueur possedoit pendant toute sa vie, les felicités des bien-heureux, & sentoit la douleur des miserables ? Ce fut vn des artifices de la sagesse de nostre Dieu, de treuuer vn nœud qui arrestast le bon-heur, & la misere dans celuy qui deuoit estre selon la voix de Simeon, vn grand sujet de contradiction. Il l'auoit esté au premier moment de sa Conception, vnissant le Createur à la creature, la force à la foiblesse, la sagesse à l'enfance, & dans sa Passion il le deuoit estre, joignant la mort à la vie. Veritablement on ne peut nier qu'il ne se soit fait des alliances fort incompatibles en cette diuine Personne, & qu'on ne pouuoit voir sans extase l'impuissance de pecher, auecque la liberté de bien faire. Si est-ce neantmoins que la plus estrange vnion, qui se trouuoit dans le Sauueur, fut celle de la beatitude, & de la souffrance. D'autant qu'il fallut trente-trois ans de miracles pour arrester l'inimitié de ces contraires, soit que la gloire fust retenuë dans son ame, par vne violente suppression de ses effets, soit que la ioye, & la douleur, par vn empire absolu qui leur commandoit cette courtoisie, s'accordassent à faire en mesme-temps, vn homme glorieux, & souffrant. Peut-estre aussi qu'elles partagerent cette saincte Humanité, la douleur rauageant sa plus basse partie, tandis que la ioye bien-heuroit la superieure. La plus ingrate humeur du monde doit tirer de cette reflection vne parfaite reconnoissance, & vne genereuse disposition à souffrir au moins auecque patience, ce que vostre Dieu a souffert par miracles. Et ceux qui par estat

honorent

honorent cette violence de tant d'années, peuuent par cét exemple, se confirmer dans l'aueu de cette verité, qu'vn homme qui souffre ne laisse pas d'estre heureux.

I. POESIE.

Aymable escueil de la raison,
Naufrage à souhaiter, glorieux precipice,
Ie ne puis conceuoir ce subtil artifice,
Ny l'inuisible nœud, qui fait la liaison
D'vne essence diuine à vostre chair humaine,
Mon effort est ma peine:
Vn Cherubin peut sans honte ignorer
De si profonds mysteres,
Sus mon esprit, il les faut adorer,
Ne cherche point le nœud de ces contraires.

Sans estude ie reconnois
Du hazard à parler, du merite à me taire,
Vn supplice au discours, au silence vn salaire,
Ie serois imprudent si ie l'entreprenois;
Ie possede en l'aueu d'vne sage ignorance
Vne haute science:
N'escoutez point vn desir curieux,
Empesche sa poursuitte,
Il blesse vn cœur sans esclairer les yeux,
Et perd l'esprit, quand il est sa conduite.

Ie voy dans vn mesme sujet,
L'eternité, le temps, la force, & la foiblesse,
Le silence, la voix, l'enfance, la sagesse:
La ioye, & la douleur ont vn commun objet,

L'abysme

L'abysme du sçauoir se joint à l'apparence,
Le crime à l'innocence :
Celuy qui vit est sujet à la mort :
N'entreprends point, mon ame,
De contenter ton inutile effort,
Tu peu brusler, sans luire de ta flame.

D'où vient, ô doux Roy des Amans,
Qu'à vos felicitez vous joignez la misere ?
Faut-il pour estre heureux vne douceur amere,
Et pour ne rien souffrir, souffrir tous les tourmens ?
Homme, qui que tu sois, apprends vne merueille,
Qui n'a pas sa pareille,
Ce cher Amant est glorieux pour soy,
Et partant impassible,
Il doit souffrir, puis qu'il respond pour toy,
Ton interest le rend ainsi sensible.

Redoutable, & foible vainqueur,
Monarque sans pouuoir, beauté sans bonne grace,
Puissance sans attrait, douceur sans efficace,
Vous tenez mon esprit, vous rauissez mon cœur,
Si vous estes heureux, vous estes miserable,
Et pourtant adorable :
I'offre mes yeux à vos tristes douleurs ;
Qui croira ceste histoire,
Vn homme heureux est sujet aux mal-heurs,
L'homme souffrant, possede de la gloire.

Par vn effet de sa douceur,
La ioye, & la douleur s'accordent en son ame,
La gloire la remplit d'vne amoureuse flame
D'autre par le tourment s'en rend le possesseur:
L'vn donne du plaisir, l'autre cause vn martyre:

Certes

Certes ie l'ose dire,
Cette douleur nous acquiert vn Sauueur,
Et nous fait de sa peine
Vn beau thresor de la grace, & faueur,
Et de son sang une heureuse fontaine.

Qui pourra iamais auoüer,
Dans vn mesme sujet vne telle alliances?
D'innocent, de pecheur, de ioye, & de souffrance:
Ie ne la sçaurois voir, mais ie la puis loüer;
Si ie n'ay point d'esprit, i'auray de la loüange:
En faisant cette eschange,
Par mon respect i'acquitte mon deuoir:
Bien-heureuse foiblesse!
Vn peu d'amour vaut beaucoup de sçauoir;
Ma pauureté vaut mieux que ma richesse,

Honorable persecuteur,
Doux, & cruel Amour, falloit-il que l'enuie
Attaquast l'immortel, & luy rauist la vie?
La mort a-t'elle osé se prendre au Createur?
Croiroit-on sa bonté n'estre pas infinie,
Sans cette tyrannie?
Vn immortel capable de mourir,
O l'estrange spectacle!
N'est-ce point trop pour me faire souffrir,
De voir vn Dieu qui souffre par miracle?

L'exemple de ce grand Sauueur
Surmonte mes froideurs, anime mon courage;
Rien ne peut diuertir mes yeux de cette image.
Ce qu'on estime vn mal, ie l'estime faueur,
Contre la cruauté mon amour s'interesse,
Et pique ma foiblesse:

Ie veux souffrir, ie peux estre vainqueur :
O l'estrange spectacle !
De voir vn homme, & de le voir sans cœur,
Lors qu'il void Dieu, qui souffre par miracle.

Quel mal me pourroit assaillir ?
Puis que i'ay mon Sauueur, dois-je rendre les armes ?
Puis qu'il flate mes maux, dois-je fuir les larmes ?
Sur l'exemple d'vn Dieu ie ne sçaurois faillir :
Autant que i'ay d'amour, autant ie suis mon aise :
Iayme cette antithese,
Amour, douleur, contentement, & pleurs,
O l'aymable spectacle !
Quand l'homme heureux recherche les douleurs,
Lors qu'il void Dieu, qui souffre par miracle.

II. PROSE.

LA beatitude n'estant que la possession du vray-bien, ie pourrois rapporter à cette felicité, que l'innocence affligée iouyt dés cette vie, de tous les auantages qu'elle tire de la pratique de cette riche vertu, qui paroist triste à ceux, qui ne s'imaginent point de ioye, où ils ne voyent point de dissolution. Ie laisse volontiers ce dénombrement de vos biens; parce que ie me promets de leur treuuer vne place plus commode. Aussi ie m'apperçois qu'il est temps de te montrer cette couronne, que Dieu prepare à ceux qui sont fideles à ses commandemens, & qui taschent de se rendre semblables à son Fils bien-aymé. N'attens pas neantmoins que ie t'explique cette immense felicité dont l'Apostre ne peut parler méme apres l'auoir goustée. Ne crois pas aussi, que ie te

vueille

vueille faire conceuoir le bon-heur du Paradis par les supplices de l'enfer, comme les Spartes faisoient voir la beauté de la vertu à leurs enfans, en leur découurant les horribles laideurs du vice. I'auouë que la souffrance vertueuse des maux de cette vie, vous destourne de cét abysme, d'où iamais personne ne releue. Mais ie n'ay garde de mettre vôtre souueraine felicité dans la priuation d'vn mal infiny, puis qu'elle doit estre dans la ioüyssance du bien souuerain. Ce seroit pareillement vne chose inutile, de prouuer que les delices de l'autre vie ne sont que les fruits, & la recompense des afflictions de celle-cy. La sainte Escriture a trop de tesmoignages de cette verité, pour nous en laisser de raisonnables doutes, & puis n'ay-je pas suffisamment estably, que des criminels ne doiuent attendre l'heritage des enfans, que par l'expiation de ce qui les rend odieux à la Majesté de leur Iuge ? C'est vn Arrest prononcé par la veritable bouche du Sauueur, à qui cette distribution appartient, que personne n'y aura part, s'il ne marche apres luy, & n'imite l'exemple de ce Dieu affligé, dont tout le monde desire de posseder la gloire sans pretendre à ses peines. Qui veut regner auecque Iesus-Christ, doit mourir auecque luy : c'est par la Croix qu'il s'est esleué au Ciel, qu'on ne pouuoit luy refuser sans injustice : quiconque refuse d'y estre attaché, ne veut pas oüyr cette douce parole : Tu seras aujourd'huy en Paradis auec moy. Supposant donc que la souueraine beatitude de l'homme consiste dans l'eternelle ioüyssance de Dieu, qui ne se laisse posseder, que par la veuë, & l'amour de ses diuines perfections : de plus, que le droict de cette beatitude est dans le merite de la souffrance, ie vais t'en découurir l'idée, par certaines reflexions, qui portent l'esprit à

cette haute connoissance. Ma premiere consideration se prend de la grandeur de cette couronne, qui est infinie en soy, & excessiue en vous: elle est infinie en soy, n'estant autre chose que Dieu, qui est infiny dans sa Nature, puis qu'elle ne reçoit aucune limitation, & en ses attributs, puis que les qualitez d'vn sujet se mesurent à son Essence. Elle est excessiue en vous, d'autant que Dieu qui peut tout, ne sçauroit assez rendre à vne bonne action, s'il ne luy donne trop. Et partant comme il ne peut estre injuste, pour luy donner moins qu'elle ne vaut, il faut qu'il soit prodigue, pour luy donner plus qu'elle ne merite. C'est ce qui l'obligea de dire autrefois à son seruiteur Abraham, qu'il estoit sa trop grande recompense. Dauid s'escrie dans la mesme lumiere: vos amis sont trop honorez. Pour penetrer cette curieuse, & profitable verité, il faut conceuoir, qu'il est de certaines choses, qui ne peuuent rencontrer d'esgale mesure: tout ce qu'on leur ajuste, est ou trop long, ou trop court, laissant leur extremité au deça de leur excez, ou la portans au delà de leur defaut. La Geometrie reconnoit cette inégalité dans le Diametre, & les lignes du Carré qui le ferment, d'autant que leur disproportion ne leur permet iamais de se rencontrer. Le peché, & la satisfaction de son ouurage est de cette nature. Car si mesme vn Seraphin entreprenoit d'acquiter vn crime par sa peine, pour excessiue qu'elle fut, il faudroit que la bonté de Dieu suppleast au defaut du payement, puisque la Iustice de la creature ne peut atteindre à l'entiere extinction d'vne debte, qui l'oblige au Createur. Que si vn homme-Dieu luy offre son merite en satisfaction, c'est trop, parce que la moindre de ses actions ou de ses peines vaut infiniment au delà du pardon necessaire à vne offense.

Sur

Sur ce fondement ie conclus dans les eſcholes, que l'Incarnation d'vne des perſonnes diuine eſtoit de neceſſité abſoluë, dans la ſuppoſition que Dieu voulust exiger toute ſa debte. Pour retourner au ſujet que ie te traite, ie treuue cette inégalité dans le merite des bonnes œuures, & la valeur de leur ſalaire, à cauſe que Dieu eſt trop, & tout autre choſe que luy trop peu : pour recompenſer vne bonne action Dieu eſt trop, puis que la moindre ioüiſſance qu'on en peut auoir, ſurpaſſe infiniment tout le merite des hommes, & des Anges ; & toute autre choſe eſt trop peu en ce que le prix de tous les biens imaginables ſeparez du diuin, n'eſgalent pas le moindre de vos ſeruices animez de la grace. Pecheur, cette penſée te doit faire comprendre, & condamner l'aueuglement de ta conduite. Ie veux que tu poſſedes les plus rares beautez de la nature, ſans ces inquietudes qui en troublent la ioüyſſance, ie veux meſme que ce ſoit auec vn acquieſcemét tout immobile de ton deſir. Ie veux que toutes les couronnes de la terre, ne ſoient que la moitié de la tentation qui te trompe, & que la gloire t'offre toutes ſes pompes : cela ne vaut pas le moindre degré de ton innocence. Quand Dieu meſme eſpuiſeroit ſa puiſſance dans la production de tous les Threſors que tu ſçaurois imaginer, il ne te donnera rien qui eſgale ta vertu, s'il ne ſe donne ſoy-meſme. Et toutesfois pour vn plaiſir, que tu deſrobes en cachette, pour vn gain qui ne ſçauroit payer le ſeruice d'vne beſte, pour vne flaterie, qui ne deuroit pas dupper vne buſe, tu donnes vn merite, que Dieu ne pourroit recompenſer de mille mondes. O profuſion criminelle, ſi tu n'es pluſtoſt vne brutale ſtupidité! vn homme ne doit-il pas eſtre inſenſible à ſes intereſts, & auoir perdu cette inclination qui vous preſſe

sans tréues à la poursuite du bon-heur, s'il ne s'abandonnoit à toutes sortes de trauaux, pour acquerir cette recompense? Vn marchand va transir dans ces mers, qui se cachent sous le Pole, il penetre iusques aux dernieres extrémitez de la nature. Mais enfin ce n'est que pour raporter des Perroquets, & des Singes, ou au plus quelques grains d'Or, & de Perles, non pas pour les posseder, mais seulement pour les voir deuant que de mourir. Le soldat, qu'vn genereux desir de reputation porte à la guerre, n'en fuit pas le hazard, & les miseres, quoy qu'il n'espere point de salaire au dessus de sa peine. Quoy? sainct Paul n'asseure-t'il pas, apres l'essay de la beatitude, que toutes les souffrances de cette vie ne sont rien dans leur rapport auecque la gloire. Mais si l'excez de cette felicité excite dans vos cœurs vn ardent desir de sa recherche, ie ne doute point que la satisfation qu'elle donne n'en doiue de beaucoup accroistre l'estime. Cette infinité qui estend Dieu sans aucunes bornes, & qui multiplie ses perfections au delà de tous les nombres, remplit toute la capacité de vôtre ame, & en comble les appetits. D'où il arriue, qu'elle demeure tellement satisfaite de son objet, que le dégoût ne la diuertit iamais au change, & elle treuue si pleinement tout, que le desir, ne luy sçauroit demander aucun bien hors de celuy qu'elle possede. Et quand nous accorderions cette inconstance, qui met tousiours vostre cœur en queste, il auroit de quoy s'entretenir pour iamais, & dans ces perfections qui sont formellement en Dieu, puis qu'il n'en penetrera iamais tout le fonds, & dans celles qu'il a par eminence, puis que leur multitude est sans nombre, & leur intention sans aucun conte de degrez. Voicy vne comparaison, qui t'esclaircira ma pensée. Quelque

progrez

progrez que fist vn œil, pour descouurir les beautez, & les perfections d'vn tableau infiny, iamais il ne les verroit toutes, à raison que son mouuement se feroit auecque succession, & dans vn espace qui n'auroit point de termes. Et ainsi quelque continuë qu'il eust, iamais il n'acheueroit que des longueurs determinées, qui demeureroient tousiours infiniment au deçà de celle qu'on suppose infinie. Il est veritable que pour former la parfaite idée de ces perfections, il les faudroit conceuoir infiniment infinie : ie pretens dire, qu'il y a infinement à penetrer en chacune d'elles. D'autant que ce n'est pas assez d'accorder à Dieu vne esleuation sans bout au dessus de toutes choses, si conjointement on ne luy donne vne largeur, & vne profondeur sans fonds, & sans limites. Or il possede cette largeur, & profondeur dans tous ses Attributs, entant que chacun d'eux est d'vne intension infinie, & qu'il remplit toute la capacité de l'estre. Cette reflexion met vn assez bon remede au dégoust qu'on pourroit apprehender dans la continuelle ioüissance d'vn mesme objet. De cette infinité, ie conclus pareillement, que la nature diuine est incomprehensible, au lieu, au temps, à l'intelligence, & à l'amour. Au lieu, puis que le sens ne connoist point d'espace, & l'imagination n'en sçauroit feindre, hors de l'estre de Dieu, qui est tout recueilly dans les moindres espaces qu'on imagine : ainsi sa vie est toute ramassée aux plus petites estenduës du temps. Cette supposition est auantageuse à la grandeur de Dieu, sans offenser la dignité de l'homme, puis qu'elle ne luy oste que ce qu'il ne sçauroit posseder. Et peut-estre que si l'imagination se pouuoit retirer de l'attache qu'elle a auecques les siecles, & les années, qui luy eschappent sans arrest, pour joindre ce repos im-

mobile de l'Eternité, qu'elle corrigeroit toutes ces foiblesses, qui luy font, ou nier la prouidence de Dieu auec ingratitude, ou asseurer auecque blasphesme vne fatalité dans la conduite de l'homme. Mais je laisse ce discours, pour retourner à mon sujet, & de descouurir le merite de la beatitude, par l'estime de sa durée. A parler sainement, cette constance perpetuelle ou cette perpetuité constante dans la ioye, rend sa valeur infinie, quand mesme de sa nature elle seroit mediocre. Le plaisir d'vn iour est preferable à celuy d'vne heure; il croist neantmoins demeurant dans le mesme degré d'intention, s'il s'estend aux mois, & aux années, bien d'auantage s'il passe les siecles, & infiniment, s'il se produit dans vne continuë qui n'ait point de bornes. Et ainsi la perpetuité d'vn petit bien en rend la iouyssance d'vne valeur infinie, mesme au dessus de celuy qui seroit sans comparaison plus grand, s'il ne duroit que quelques heures. Iugez donc de quelle consideration doit estre vostre bon-heur, puisque c'est la possession interminable d'vn bien, qui est infiny en sa nature, & perpetuel en sa durée. Toutefois pour comprendre parfaitement la grandeur de cette felicité, il faut en quelque façon ramasser cette continuelle suite de rauissemens, & les attribuer à chacun des instans de cette perpetuelle beatitude. Car encore bien que i'auouë, que l'ame ne possede pas tout à la fois des plaisirs qui ne luy viennent qu'auec suite, puisque leur durée n'est pas indiuisible, & toute à la fois, ie maintiens que l'asseurance, qu'elle a d'en iouyr, les luy fait gouster par anticipation, & ainsi vne esperance certaine luy vaut vne possession presente. De mesme façon qu'vn Courtisan tient desia par la ioye la continuation d'vne faueur, qu'il n'a encore que dans les infaillibles

promesses

promesses de son Prince. N'ay-ie pas sujet de croire que les bien-heureux tirent de la ioye de leurs ioyes futures, puisqu'il est indubitable que s'il apprehendoient la fin de leur bon-heur, ils en conceuroient de la douleur par la crainte. Ce seroit mettre l'excessiue misere dans la souueraine felicité, de joindre à son estat, le soupçon de quelque terme. D'autant que la parfaicte veuë du bien qu'on deuroit perdre : produiroit plustost le déplaisir de sa deffaillance, que la ioye de sa possession. Que si l'attente de cette perte à venir n'empeschoit pas tout à fait la satisfaction de cette iouyssance, au moins en troubleroit - elle le goust, & les delices. Certainement les damnez auroient vne solide consolation dans leurs peines, s'ils auoient quelque asseurance d'en voir la fin, & de moy, ie ne doute point que ce seul moment de leur deliurance ne respandist vn puissant lenitif sur tous les siecles de leurs cruelles rages. Il est donc certain que la confiance que les Saincts ont de la perpetuité de leur bon-heur, en redouble infiniment la ioye. Ils n'ont garde de murmurer, comme les petits Dieux se plaignent à Iupiter dans le Tymée de ce que l'eternité de leur vie, ne s'appuye pas sur la necessité de leur nature. Ils lisent trop clairement dans le Verbe, que les Decrets de Dieu sont des fondemens plus immobiles que toute la fermeté, que pourroient auoir les principes de leur Estre. La seule promesse de leur bien-faicteur les asseure beaucoup dauantage, que si leur existence estoit necessaire, parce que de toutes les impossibilitez qu'on pourroit feindre, il n'en est point de plus absoluë, que le mensonge ou l'inconstance d'vn Dieu Ie me trompe, ou cette seule consideration suffit pour animer les plus lâches courages au desir de l'aduersité. Car s'il est asseuré qu'vn seul

moment de cette vie-heureuse, ne se puisse dignement achepter de tous les supplices d'vne eternité, ne faut-il pas auouër, que vous estes infiniment obligez à la bonté de vostre Createur, de vous donner vne eternité de plaisirs, pour vn moment de souffrances? C'estoit cette pensée qui donnoit de l'extase à S. Paul iusques à luy oster toutes les paroles, qui pouuoient exprimer son sentiment. Pour moy i'estime qu'vn des principaux sujets qui vous rauira dans des admirations eternelles, se prendra de cette mesme reflexion, & que Dieu ne vous paroistra pas moins incomprehensible, par cette eternelle profusion de bonté, que par la grandeur de son Estre. Et si le Ciel a esté le sujet de vos plus douces consolations, parmy la presse de vos miseres, ie ne doute point que la terre ne vous soit vn objet de complaisance, dans le sejour de vos delices car. Ce sera dans cette paisible ioüyssance, que vous comprendre le merite de l'affliction, que vous benirez les occasions que vous en auez euës, cheritez les causes qui les auront produites, & que vous remercierez tous ceux, qui en auront fourny le motif, ou bien esté les Ministres. Ce sera du haut de l'Empyrée, que baissant les yeux sur cette vallée de larmes, vous regarderez auecque ioye, tous les endroits où vous aurez senty quelque disgrace. Et puis addressant vostre voix aux compagnons de vostre gloire, vous leur direz, auecque des paroles autant pleines de rauissemens que de gratitude : Voilà le lieu de l'exil, qui m'a conduit à ma patrie : voilà cette prison, qui m'a fait meriter ces beaux Palais ? voilà encore les fers qui m'ont acquis vne liberté hors de tout esclauage ; voilà le desert où ie me suis rendu inconnu aux hommes, pour me faire connoistre à Dieu. Heureuse, & benite terre ! qui as

si che

si cherement conserué mes larmes, souhaitables miseres, abondantes pauuretez, glorieuses confusions, agreables déplaisirs, heureuses souffrances, trauerses, maladies, fuites, bannissemens, outrages, longue mort, courte vie, qu'à iamais l'adorable Prouidence, qui vous a ordonnez, soit adorée ! Vous estes les remedes, qui ont guery mon ame, c'est vous qui auez rompu les attaches qui me rendoient esclaue ; c'est vous qui m'auez poussé au port, & retiré du naufrage. Mon Dieu ! que n'ay-ie vn million de cœurs, pour aymer vostre Bonté paternelle : que n'ay-ie autant de bouches, pour exalter les misericordes infinies que vous m'auez faites dans les miseres ! Preuiens ces pensées (mon cher Celestin) & ne regarde iamais tes maux, sans considerer les fruicts qu'on en retire. Ie m'asseure dans cette veuë, que tu auouëras auecque Socrate, qu'Anitus, & Melitus peuuent tuër, mais non pas nuire, & auec vn autre, banny de son pays, comme toy, que Rome, & les isles Gyares sont des demeures indifferentes. Que si la tristesse abbat quelque-fois ton esprit à terre, releue-le tout aussi-tost au Ciel, par ces considerations. Dis à ton ame, dans l'effort de sa douleur : Pourquoy es-tu triste tandis que mon ennemy m'afflige ? Espere en Dieu, sa Bonté te sauue, quand sa main te frappe. Il ne „ reste qu'vn moment à souffrir pour regner vne „ eternité. Tu es en prison ? Dieu y est auecque toy : tu ne gouste aucun plaisir ? il t'empoisonneroit : tu ne possedes point de richesses ? elles t'inquieteroient : tu es chargé de chaisnes, & de confusion ? c'est la semence de ta gloire. Et puis regardant toutes les felicitez que le Ciel te prepare, à la veuë d'vne si riche recompense, releue ton cœur, & anime ton courage par ce beau Cantique.

II. Poesie

II POESIE.

Mon ame, dans l'exil qui retarde sa gloire,
Souspire incessamment le nœud de ses liens,
Aussi-tost que ses yeux luy donnent la memoire,
Du veritable lieu des veritables biens.

La cruauté du mal qui blesse sa pensée,
Augmente de beaucoup ses plaisirs à venir,
Et les tristes douleurs dont elle est offensée,
Reçoiuent du surcroist d'vn si doux souuenir.

Le plus iuste motif d'vn si cuisant Martyre,
Est d'en voir le sujet dans son iniquité ?
Et sentir que ces maux retardent cét Empire,
Que Dieu nous a promis dans son Eternité.

Mais qui pourra iamais se former une idée
De l'heureuse Sion sejour des bien-heureux,
Et comprendre la paix dont l'ame est possedée,
Quand elle a terminé son exil rigoureux ?

Qui pourra conceuoir cette solide ioye,
Et les charmans appas de ces chastes plaisirs,
Où le cœur satisfait, de son bon-heur se noye,
Sans souffrir du dégoust dans ses ardans desirs.

C'est dans ce beau sejour, où l'art, & la nature,
Pour contenter l'esprit, & pour rauir les yeux,
Disputent de l'honneur de la rare structure,
De ce Louure eternel, qu'ils dressent dans les Cieux.

Le moindre appartement est d'or, & de lumiere,
La perle, les rubis, l'azur, le diamant,

Estiment

Estiment à faueur d'en estre la matiere,
Et d'auoir quelque place au plus bas fondement.

Cette grande Cité ne cognoist point de fange,
Son paué tout d'argent n'a point de saleté,
Aussi n'est-il foulé que de l'Homme, & de l'Ange,
Qui n'y peuuent porter aucune impureté.

L'Hyuer n'a point d'accez en cette heureuse ville,
L'Esté n'y souffle point d'importune langueur :
Contre tous nos mal-heurs c'est vn puissant azile:
La mort est là sans faux, & le mal sans vigueur.

Vn Prin-temps eternel y fait viure les roses,
Les lis, & les œillets, n'y sont pas du matin,
Vne douce chaleur tient leurs fueilles écloses
Et leur âge n'a plus ny rides, ny Destin.

Dans cét heureux sejour l'effet suit l'esperance,
Puis que les fruicts sont joints à la beauté des fleurs:
Les vents n'y regnent pas auec violence,
Le Zephyre tout seul tempere ses chaleurs.

Les ruisseaux sont de miel, l'air est tout fait de baume,
Le musc & l'ambre-gris font son moindre parfum:
Les mauuaises odeurs sont hors de ce Royaume,
Où l'on ne sent iamais le souffre ny l'alum.

Le Ciel est en repos, le Soleil immobile,
La Lune n'y fait plus son ordinaire cours :
Vn innocent agneau d'vne lueur tranquille.
Y compose vn seul iour, plus grand que tous nos iours.

Cette trouppe de Saincts, qui s'est deffait des voiles,
Qui iadis luy cachoient ce bien-heureux sejour,
Surpasse les clartez des plus belles estoiles,

Et luisant de ses feux, elle brusle d'amour.

Ces glorieux Esprits à l'ombre de leurs palmes,
Tournent assez souuent leurs regards icy bas,
Ils sont pourtant tousiours autant heureux que calmes:
Quand ils pensent aux coups de leurs rudes combats.

Ils ont dessous leurs pieds ce puissant aduersaire,
Que leur bras genereux a si souuent battu:
Lors que sa vanité preparoit vn suaire,
Au lieu de ses Lauriers, à leur noble vertu.

Là l'esprit, & la Chair ont fait vne alliance,
Qui ne souffre iamais de dissolution,
Car les sages conseils d'vne iuste prudence,
Reglent les mouuemens de leur affection.

Pendant ce doux accord la Mort, & la vieillesse,
N'osent plus attaquer l'habitude du corps:
Rien ne l'offense plus, n'ayant plus de foiblesse,
L'esprit est son second, pour vaincre leurs efforts.

Sa vie, & son repos est de voir ce visage,
Dont le plus foible traict fait la gloire des Cieux,
Lors qu'il se veut monstrer, & qu'il rompt ce nuage,
Qui cache nostre bien sans nous couurir les yeux.

Ce qui passe est passé, tout est en consistence,
Le flux perpetuel de la vie, & du temps,
Qui rend nostre repos sujet à l'inconstance,
Deuient sans mouuement, pour nous rendre contens.

Rien ne meurt dans le Ciel, que la Mort, & l'Enuie,
Tout iouït du bon-heur de l'immortalité:
Le froid, & la chaleur qui choquent nostre vie,
N'ont plus d'inimitiez dans la felicité.

Ce

Ce souuerain bon heur est dans la connoissance
De celuy qui sçait tout, & qui fait vn miroir
Des diuines grandeurs de sa diuine Essence,
Pour combler ce desir que l'homme a de tout voir.

Aussi n'est-il secret que son esprit ne sçache
Chaque Sainct void le cœur de tous les autres Saincts;
Vne ialouse humeur n'a rien là qu'elle cache,
Elle ouure à qui le veut ses plus secrets desseins.

Ce commerce innocent de gloire, & de pensées,
Fait que les Bien-heureux ont mesme affection,
Et que leurs volontez ne sont iamais blessées
Des mouuemens diuers d'vne autre passion.

Il est vray que chaçun a son propre merite;
Mais l'animosité qui naist du mien, du tien,
Ne plante dans le Ciel, ny borne, ny limite,
Car les loix de l'Amour n'y souffrent qu'vn seul bien.

Aux nopces de l'Agneau vne seule viande,
Qui possede le goust de toutes les saueurs:
Nourrit sans degouster cette celeste bande,
Qu'il daigne préuenir de ses douces faueurs.

Leur bouche a toûjours faim, toûjours elle est contente:
Si la possession remplit tout son desir,
Le desir toutesfois d'vne nouuelle attente
S'offrant à son esprit, prolonge son plaisir.

Mais pendant que le goust sauoure ses delices,
L'oreille sent aussi tous les charmans appas,
Que la voix, & le Luth auec leurs artifices
Adjoustent aux douceurs d'vn somptueux repas.

La lettre qui soustient cette riche harmonie,

Raconte les hauts-faits de ce puissant Sauueur,
Dont le bras glorieux finit la tyrannie,
Qui taschoit d'empescher l'effet de sa faueur.

Souhaitable Sion, qu'vne ame est satisfaite
Lors qu'elle void son Roy, lors qu'elle void son Dieu,
Et que sa chaste ardeur ne peut estre distraite,
A iamais souhaiter vn plus aimable lieu!

Les Astres sous ses pieds acheuent leur carriere,
Sous elle le Soleil commence tous ses iours.
Mais certes ses rayons ne font pas sa lumiere,
Ny l'ardeur de son feu, ses feruentes amours.

Dans ce diuin seiour separé des miseres,
Son vnique desir est de nous voir fuir
Les fausses vanitez des choses passageres,
Qu'on n'aimera iamais (mon Dieu) sans vous hair.

Inuincible Guerrier, Monarque redoutable,
Iesus l'Aymant du cœur, Iesus l'amour des yeux,
Abaissez vos bontez à l'estat miserable,
Qui retient vos enfans dans ces infames lieux.

Vous seul pouuez forcer nos tyranniques charmes,
Et rendre à nos esprits leurs douces libertez:
Vous seul pouuez tarir le torrent de nos larmes,
Et nous faire gouster celuy de vos bontez.

Apres que mon esprit aura quitté ses chaisnes,
Apres que vostre main aura rompu mes fers,
Apres auoir souffert mes plus cruelles gesnes:
Ouurez-moy vostre Ciel, fermez-moy vos enfers.

Que si vostre bonté s'accorde à ma requeste
Communiquant le bien de sa felicité:

Asseurez

Asseurez pour toustours ce heureuse conqueste,
Et ne la finissez qu'auec l'eternité.

C'est moins mon interest que ceux de vostre gloire,
Qui fait naistre le feu de cét ardent desir :
Et certes si mon gain n'estoit vostre victoire,
Ie craindrois de gouster cét eternel plaisir.

III. Prose.

Glorieuse Maistresse des sciences (repartit Celestin) vos discours me donnent tant de force que ie commence de desirer auecque zele, ce que ie fuyois tantost auecque crainte. Th. Ces nüages qui couurent le Soleil ne l'arrachent pas du Ciel, ie n'ay pas aussi creu, que la tristesse qui éclipsoit ta vertu, l'eust esteinte dans ton ame. C. I'ay des obligations immortelles à vostre bonté, d'auoir fait éuanoüir ce qui empeschoit la serenité de mon esprit, & ensemble de m'auoir produit tout ce qui en peut augmenter la constance. Vous m'auez laissé vn seul souhait à faire, mais ie me promets que vous acheuerés ce qui manque à la perfection de vos bien-faits. Th. Demande ce que tu voudras . ie ne puis rien faire, que tu ne puisses obtenir. C. Peut-estre vous suis-ie desià obligé de la faueur que ie desire, s'il est ainsi ie demande que vous m'en fassiez vne nouuelle offre. Th. Ie m'accorde sans peine à tout ce que tu veux : ouure-moy promptement ta pensée. C. Ie vous coniure (ma saincte Princesse) pour mettre la couronne à vostre dessein de m'instruire des dispositions qu'il faut apporter au bon vsage de la souffrance, & de me vouloir marquer clairement, & auecque distinction les

motifs qui nous y peuuent resoudre. Sans doute vous n'auez pas manqué à cette charité, mais comme ie ne suis pas capable de me resoudre de moy-mesme dans vne si grande diuersité de remedes, ie vous prie de me choisir vn epitheme, que ie puisse trouuer sans peine, & dont ie puisse me seruir auec asseurance. Th. Ie suis bien aise que ton desir preuienne mon dessein : c'est vne bonne disposition à guerir vn malade, quand il demande ce qui luy est necessaire. Vn escholier qui presse son regent de luy donner sa leçon, tesmoigne qu'il a quelque volonté de l'apprendre. Rends-toy attentif, voycy ma response dans le mesme ordre que tu le demandes. Ie trouue trois principales conditions, pour souffrir les maux de cette vie auecque profit : la premiere est vne dispositions passiue de l'ame à receuoir tout ce que Dieu luy ordonne : la seconde la met dans l'action à sa recherche : la troisiesme l'arreste auecque complaisance au choix qu'elle fait de ce qui est plus fascheux à sa nature. Et pour parler auecque suite, ie maintiens que le moindre respect que nous soyons obligez à rendre à Dieu, c'est d'accepter auec indifference ce qu'il iuge bon de nous enuoyer. Si c'est vn bien, qui fauorise nostre inclination naturelle, il faut remercier sa bonté : si c'est vn mal, qui la choque, il faut plier sous sa conduite. N'est-il pas raisonnable qu'vn fils ne trouue rien à redire aux prouidences d'vn pere, dont l'amour ne luy sçauroit estre inconnuë, ny la Sagesse suspecte ? Qui ne iugera, qu'il s'acquite simplement de son deuoir, retenant sa langue dans les accidens, qui luy viennent de son ordre ? Personne n'auroit assez de douceur, pour luy pardonner ses plaintes, si son impatience alloit iusques à examiner ses raisons, bien moins si elle passoit iusques à blâmer sa con

sa conduite Dauid auoit cette disposition, lors qu'il se dit vn pauure cheual, qui attend son fardeau de la main de son Maistre, sans le choisir. Qu'il le charge de bois, ou de cailloux : qu'il luy mette le bas, ou vne selle : qu'il monte dessus vn valet, ou vn gend'arme, qu'il l'atelle à la charette, ou au carosse, tout cela luy est indifferent. il faut qu'il gagne son foin, & son auoine. L'adorable Iesus estoit dans ce sentiment d'humilité, quand les Prophetes le comparent à vne brebis. Cette innocente beste va d'vn mesme pas à la boucherie, & au pasturage : il faut aussi peu de contrainte, pour luy faire voir le couteau sanglant, que l'agreable couleur des fleurs, & des herbes. Comme elle n'a point d'apprehension, pour craindre la mort, elle n'a point de bouche pour s'en plaindre. Elle va où l'on la pousse, elle demeure où l'on l'arreste ; elle tient ferme sans agitation, & meurt sans resistance. Mais rien ne sçauroit mieux nous exprimer cét abandon du Sauueur, que ses propres paroles, lors qu'il proteste à son Pere d'estre prest à receuoir les rudes coups de sa verge. Quoy que la mort qui se presenta à luy au iardin des Oliues, se fut desfigurée des plus horribles traits de la douleur, si ne pût-elle l'obliger à perdre cette resignation parfaite, ny mesme commencer vn premier mouuement d'auersion dans son ame. Vn mot absolu le deliuroit de tous ses ennemis, plus de dix legions d'esprits étoient desià en posture, pour repousser cette cohorte qui se preparoit à sa prise, & abysmer la Iudée qui permettoit cét outrage. Mais parce que la demande qu'il pouuoit faire sans imperfection, sembloit choquer l'indifference, il ayma mieux mourir, que parler. A n'en point mentir, de chetifs esclaues ne doiuent pas trouuer estrange de se sousmettre aux mesmes deuoirs que le fils vnique

du Prince. Il y auroit de la delicatesse à vouloir vn traitement plus doux, & du crime d'estimer celuy dont nostre Dieu se sert, injuste. C'est vne sagesse de la plus mediocre prudence, de s'accommoder aux loix qu'on ne peut changer, & de suiure vn mouuement, qui entraisne auec effort, s'il treuue de la resistance. Ou vos maux viennent purement des Ordres de Dieu, comme les maladies, & les infortunes: ou de la malice des causes secondes: comme les affronts, & les trauerses. Personne n'est assez fort pour s'opposer aux volontés d'vne Majesté absoluë, ny assez eloquent pour persuader vne hainé enuieillie. Dieu a trop de puissance, & vn persecuteur trop peu de courtoisie: rien ne les fait ceder, que l'humiliation parfaite ou l'entiere ruine de leur aduersaire. De quelle deffence preuiendrez-vous la fiévre ou la peste? quel remede treuuerez-vous contre les embrasemens impreueus, & les morts subites des personnes, qui vous sont cheres? peut-estre que vous tiendrez toutes les langues d'vne Prouince sous le cadenas, & que vous defendrés à l'enuie de mesdire? Que s'il y a de l'aueuglement à tenter l'impossible, il y a de la discretion à suiure le necessaire. Faites ce qu'il vous plairra; plaignez-vous auecque murmure, resistez auecque reuolte, il faudra tousiours ceder au plus fort: c'est le seul destin que connoist le Christianisme. Mais si le pouuoir de ceux qui vous affligent, rend vostre opposition inutile, vostre propre foiblesse la rend dommageable: Ie n'en veux point d'autre Iuge que vous: n'est-il pas vray, que l'impatience adjouste beaucoup à vos peines? lors qu'vn puissant poison attaque le cœur plus il s'enfle, & se dilate, pour le repousser, plus il attire, & boit le venin qui le tuë. Que s'il se contentoit de se recueillir en soy-mesme pour se con

ſe conſeruer, la mort ne treuueroit pas l'accés que l'agitation ou la chaleur luy prepare. I'adjouſte encore, qu'vn ennemy s'anime par la reſiſtance, & perd ſon animoſité, lors qu'on reſpecte ſon attaque. La raiſon eſt que la colere vient ſouſtenir la haine, ſi elle rencontre de l'obſtacle, & que la pitié l'adoucit, ſi elle trouue de l'obeïſſance. Et partant ie conclus que l'indifference à ſouffrir ſans murmure, ne ſe doit pas ſeulement chercher par la conſideration de la neceſſité, & du deuoir, mais encore par celle de l'intereſt, & de l'auantage. Dieu veut que vous ſouffriez, ſouffrez volontiers, & vous ne ſouffrirez pas. Ie veux dire que cette docilité à receuoir ce qu'il trouuera bon de vous enuoyer, fléchira ſa bonté à vous deliurer de vos peines, ou du moins appuyera voſtre courage pour les ſoûfrir. De cette égalité qui retient le cœur de l'homme, ſans pencher, ny au bien, par le deſir, ny au mal par la fuite, il faut paſſer à la conformité, qui ne ſort de l'indifference que pour aimer, & choiſir ce que Dieu veut, & ordonne. Cette diſpoſition eſt ſans doute plus noble, & plus parfaite que la premiere; d'autant qu'elle a plus de generoſité, & qu'elle luy adjouſte vne preference d'eſtime, dont le motif ſe prend du ſeul iugement que Dieu fait de ce qu'il choiſit à ſa creature. Celuy qui reçoit le bien ou le mal de la main de ſon Maiſtre auecque ce ſentiment que c'eſt la meilleure choſe, qui luy puiſſe arriuer, ſe fait par cét aueu, du conſeil de ſon prince. De plus, s'attachant à la regle infaillible des bonnes actions, il s'aquiert vne heureuſe impuiſſance de faillir, parce qu'il ne fuit, & n'embraſſe que les choſes qu'vne ſageſſe infinie rejette ou approuue: il eſt iuſte que nous rendions cét honneur aux volontez d'vne Maieſté ſi abſoluë, puis qu'il eſt autant impoſſible de luy con-

tredire auec raison, que de les eluder par force. La grandeur de celuy qui commande, vous pourroit bien obliger à suiure ses ordres, sans rechercher cét agréement de sa creature, mais luy ayant donné vne liberté, & du discours, il veut que son obeïssance soit raisonnable. En quoy il vous honore de la mesme faueur qu'vn grand Roy fait à ses Parlemens, lors qu'il leur commet la verification de ses Edits,& de ses Ordonnances. Or comme c'est vn crime de leze-Maiesté, de resister aux iustes volontez d'vn Monarque & vne obeïssance loüable de les receuoir, il n'y a point de doute que la reuolte aux Commãdemens de Dieu, ne soit sacrilege,& la resignation à ses Decrets, toute diuine. Et à considerer exactement ce sujet, n'est-il pas certain qu'vn homme qui se fait le censeur de Dieu,qui examine son Gouuernement,ou qui blasme sa conduite, l'accuse de cruauté ou d'imprudence? Veritablement vn esprit qui croira Dieu assez sage, & assez bon, ne luy fera iamais cette injure de le soupçonner de trop de rigueur, ou de mespris à l'endroit de sa plus chere creature. S'il luy arriue quelque accident fascheux, il le croira necessaire à son salut; il adorera la prouidence, qu'il aura ainsi ordonné, & mille-fois il loüera la bonté qui s'interesse en ses affaires. On peut porter vos sentimens à l'amour, & à l'aueu de sa conduite par beaucoup de solides raisons. I'estime que la plus puissante, comme la plus équitable, se doit prendre de sa Bonté, de sa Sagesse. Apres ce discours, Dieu est bon, il connoist ce qui m'est propre, il veut, & peut empescher tout ce qui me sçauroit nuire, ie ne croy pas qu'il y ait vn cœur assés rebelle pour resister aux fâcheux accidens de sa vie. C'est la consideration de cette bonté, & prouidence paternelle, qui a tiré tant d'actes d'estime, de respect,

respect, d'amour, & de complaisance des Saints, lors mesme qu'il sembloit que le dépit,& l'ennuy deuoiét pousser leur patience à condamner leur fortune. Tu as sans doute oüy parler du genereux Babylas, lequel au milieu des tourmens, & de la mort, conjure son Tyran,comme si le fer estoit plus attaché à son corps que son ame, qu'on enseuelisse aupres de luy les instrumens de son Martyre. Ce seul trait marque assez clairement, qu'il aimoit ses souffrances : mais cela n'est pas trop,pour vn Euesque. Vn grand Roy dont la memoire est encore toute fraîche, puis qu'elle ne sçauroit iamais vieillir,a bien témoigné auoir la mesme complaisance. Grand, & incomparable Loüys, ie ne m'estonne pas de ce que portez la premiere Couronne de la Terre, ie sçay sans doute que Dieu veut que vous soyez sa plus parfaite, & naïue Image dans le monde,puis qu'il veut,que vous soyez le Fils aisné de son Eglise Militante, comme IESVS l'est de la Triomphante.Cét auguste Titre n'est pas plus à vous qu'à vos Successeurs, & à vos Ancestres. Ie voy vne chose qui vous estant particuliere, me donne vne reuerence speciale, pour vostre personne. Vous auez, tout Roy que vous estiez, aymé les souffrances, & les confusions de la Croix : voilà ce qui me rauit. N'en auez-vous pas laissé vn illustre, & precieux témoignage à la posterité,ordonnant que vos chaînes, & vos fers fussent marquez dans la monnoye, qui auoit cours parmy vos peuples, afin que l'or, & l'argent prinssent toute leur valeur de ce qui auoit fait tout vostre merite ? Ie ne sçaurois te cacher l'exemple d'vn de tes Predecesseurs,aussi a-t'il des circonstances si propres à mon sujet, que ie ne le puis laisser, sans faire paroistre peu d'inclination au dessein de t'instruire. Alexandre prisonnier au mesme lieu où il

estoit Pape, ayant appris que son cher amy Hermez, depuis peu son fils par le Baptéme,tenoit prison pour la mesme cause que luy, conceut vn ardant desir de le voir,& de le consoler auant que de mourir. A mesme qu'il formoit cette pensée, vn Ange parut qui ouurit son cachot, l'asseurant que Dieu qui l'enuoyoit pour le conduire, agreoit cette visite. Le bon vieillard fondant en larmes sur le sentiment de cette faueur, accepta sa promesse, à condition neantmoins que ce seroit sans prejudice de ses fers,& de sa Conciergerie. Apres vn entretien assez court de ces deux Saincts, l'Ange reprit son flambeau en main, & remena le Pape dans sa prison. De plus, luy ayant attaché luy-mesme ses fers aux pieds, il sortit de ce cachot, qu'il ferma sur ce genereux Pontife, comme Alexandre auoit auparauant stipulé cette fidelité dans sa courtoisie. Ie me trompe, ou ce venerable vieillard ay-moit les miseres, qu'il sçauoit venir de l'Ordonnance de son Dieu. Ce n'est pas encore assés à vne ame genereuse, de cherir le mal qu'elle souffre. Pour imiter celuy qui regardoit le sang de sa Passion, comme vn bain delicieux,il faut ressentir de l'inquietude en leur attente, & marcher auecque ioye à leur rencontre. On peut croire d'vn soldat qu'il ne haït pas la guerre, quand il se resioüit d'apprendre le iour d'vne bataille,mais on ne sçauroit douter de sa generosité,lors qu'il cherche les occasiõs par toute la terre.Qui veut souffrir auec la derniere perfection, doit courir au deuant de l'aduersité, & mesme haster autant que la Iustice le permet, le dessein de la tyrannie. Ce n'est pas assez d'auoir de la complaisance, pour souffrir les maux que Dieu enuoye, il faut auoir de l'importunité pour les luy demander, Quand l'amour n'est pas impatient, on ne peut croire qu'il soit fort; s'il anime

puissam

puiſſamment, il faut qu'il tranſporte. On demande ſouuent au Ciel ce qu'on deſire de ſa faueur auec paſſion:les plus ardantes prieres ſont toûjours tiedes, pour meriter des biens ſi precieux. L'incomparable S. Auguſtin (ie ne te puis diſſimuler que i'ay de l'amour pour cét homme) ſe voyant ſur la fin de ſes iours, eſtendu ſur vn lict, parmy les plus ſenſibles douleurs de la nature, & à la veuë de la ruine de ſa chere ville, auoit aſſez de cœur pour deſirer d'auantage de miſeres Mon Dieu (s'écrioit cette belle ame) ce n'eſt pas aſſez, encore plus : ce n'eſt rien de m'oſter la vie auec vne maladie ordinaire ; augmentez ma douleur pourueu que vous augmentiez ma patience : Ie n'ay point d'autre ſouhait à faire : ma vie n'eſt rien qui merite d'eſtre meſnagé ; ne m'eſpargnez pas vos tourmens. Vous eſtes auſſi bien le Dieu des maux, que des biens : mon aimable Sauueur, ſoyez auiourd'huy magnifique en mon endroit, mais que ce ſoit de vos douleurs. Bruſlez, coupés icy bas mon pauure corps, pourueu que vous me pardonniez en l'autre vie : c'eſt vne grande miſericorde de ſouffrir quelquefois voſtre Iuſtice. Mon cher Celeſtin, ie m'aſſeure que ces paroles expliquent les ſentimens de ton cœur, & que ie n'ay rien dit que tu ne ſentes. Pour confirmer cette forte reſolution, ſouuiens-toy tous les iours de ta vie de la courageuſe Febronia, qui n'eſtant plus qu'vn tronc immobile, & ſans vigueur, prie ſon bourreau de l'ayder à mettre vn pied qui luy reſte, au lieu où tous ſes autres membres venoient d'eſtre couppez. Souuiens-toy du grand Paphnuce, lequel diuiſé en quatre pieces, impetra de Dieu ſa reſurrection, afin de courir à de nouueaux Martyres. Celuy qui l'auoit deſchiré par lambeaux, & qui l'auoit precipité au fonds de la mer, n'eſtoit

qu'vn petit persecuteur, pour souffrir auecque lustre. Il falloit aller à Rome treuuer Diocletian le plus fameux des Tyrans, & luy demander vne Croix. Grandes, & immortelles ames, que vos exemples portent vn iuste reproche à ces petits cœurs, qui fremissent à la veuë des souffrances : Escoute ie te prie, ce genereux Athlete.

III. Poesie.

Cruelle douceur du Martyre,
Douce rigueur de mon cruel tourment,
Peux-tu souffrir que ma bouche respire,
Et que mon cœur n'ayt plus de mouuement
Que pour te pouuoir dire ?
Cruel destin, impitoyable sort,
Helas ! crois-tu ma triste vie,
Si long-temps poursuiuie,
Plus digne de pitié que d'vne belle mort.

Dés long-temps ie suis à l'escrouë,
Les cruautez ont tout vsé mon corps,
I'ay fait languir mon tyran, & ma rouë,
I'ay triomphé de leurs puissans efforts :
Maintenant ie l'auouë,
Tant de trauaux esbranlent ma raison,
Que mon ame toute abbattuë
Cede au mal qui me tuë,
Et ne peut ny quitter ny souffrir sa prison.

Faut-il que la fortune essaye
Tous ses malheurs pour me faire mourir,
Et que mon corps ne soit plus qu'vne playe,

Que

Que ſon aigreur empeſche de guerir :
Mais que la Mort dilaye
De me donner vn coup de ſa faueur ;
Iamais la vigueur de la flame,
Qui poſſede mon ame,
N'éclipſe ſon eſclat, ny ne perd ſa ferueur.

N'eſt-ce point aſſez que l'orage
M'ait obligé de deſcendre au tombeau,
Et que la mer m'ait ouuert vn n'aufrage,
Pour me ſauuer au milieu de ſon eau ?
Faut-il donc que ſa rage
Me tienne en vain dans les derniers abois ?
Faut-il que ma perſeuerance,
Marque mon eſperance,
Et que pour bien aymer ie meure mille-fois ?

Seroit-ce trop peu que la terre,
Triſte eſchaffaut de mes triſtes douleurs,
Me declaraſt vne ſanglante guerre,
Sans que le Ciel pour combler mes malheurs
L'aydaſt de ſon tonnerre :
Quoy ? mon Tyran ſera-t'il trop humain,
Si Dieu ne s'en rend le complice,
Et fait que le ſupplice,
Qui conſume mon corps ſoit vn coup de ſa main.

Apres auoir rendu la vie,
Et veu mon corps deſchiré par lambeaux.
Cét inhumain qui me l'auoit rauie,
Me deſtinoit au ventre des corbeaux,
Pour nourrir ſon enuie :
Dans cét accez, ie creus que le Dieu fort
Touché de ma triſte auenture,

Vengeroit son injure,
Mais helas ! il pensoit à prolonger ma mort.

Chaque membre reprit sa place,
Mes os, mes nerfs, se mirent en leur rang,
Toute ma chair ne fut plus qu'vne masse,
Tous mes vaisseaux s'ouurirent à mon sang :
Et pour fondre sa glace
Dieu luy rendit sa premiere chaleur ;
O Ciel ! quel estrange spectacle
Mon Dieu fait vn miracle,
Pour rendre vn trespassé capable de douleur.

I'ay tousiours creu que sa puissance,
S'interessoit au soin des innocens,
Et que son œil veilloit à leur deffense ;
Mais la douleur dont il comble mes sens,
Change bien ma croyance :
Quoy ? mon Tyran sera-t'il trop humain,
Si Dieu ne s'en rend le complice,
Et fait que le supplice,
Qui consume mon corps soit vn coup de sa main ?

Seroit-ce trop peu que la terre,
Triste eschaffaut de mes tristes douleurs,
Me declara vne sanglante guerre,
Sans que le Ciel pour combler mes malheurs,
L'aydast de son tonnerre ?
L'Amour a-t'il de si cruelles loix ;
Faut-il que ma perseuerance
Preuue ma bien-vueillance ?
Faut-il pour estre mort, mourir plus d'vne fois.

Mais quoy reprochable pensée,

D'où

D'où peut venir cét horreur des tourmens ?
Si i'ay du cœur, mon ame est insensée
De receuoir ces lasches sentimens,
Sans en estre offencée ?
N'escoute plus que cette aymable voix ;
C'est en souffrant qu'vne belle ame
Fait esclatter sa flame ;
Paphnuce il faut souffrir, vn Dieu t'offre sa Croix.

C'est en souffrant qu'vne belle ame,
Monstre le feu de son fidelle omour ;
Sus mon amour deliure-toy de blasme,
Fais voir au Ciel qui te fait voir le iour
Les eslans de ta flame :
Que ton ardeur se monstre en tes exploits ;
Il appartient à la souffrance,
D'espreuuer ta constance ;
Paphnuce il faut souffrir, vn Dieu t'offre sa Croix.

Ie ne fuis pas cette carriere,
O doux Amant, ô glorieux Sauueur,
Ie veux souffrir, mais perdant la lumiere,
Mon doux Iesus, j'implore vne faueur ;
Escoutez ma priere :
S'il faut mourir vne seconde fois ;
Pour recompense de la flame
Qui consume mon ame,
Que ie meure en vos bras, ou ceux de vostre Croix.

IV. PROSE.

COmme la Sapience eut remarqué le plaisir que ie receuois de son entretien, par l'attention que

i'y

i'y apportoit, elle adjousta : Et bien ay-je satisfait à ton desir ? A quoy ie repartis : Madame, si ie peche, ce ne sera plus à faute de lumieres ; vous auez pris vn tel soin de mon instruction qu'on ne me peut soupçonner d'ignorance, sans m'accuser de stupidité. Ie vous auois demandé les propres conditions d'vne constance vertueuse, & les motifs qui nous y deuoient resoudre : vous auez pleinement satisfait à ma priere, marquant à chasque disposition, des raisons propres à ses degrez. Th. Tu as delicatement demeslé la confusion que i'en ay faite : neantmoins quoy que ce que i'ay dit, peut suffire, ie veux encore proposer plus nettement les principaux motifs de la soûfrance. Vne bonne raison perd souuent sa force, quand elle est trop estenduë Le musc, & la ciuette dissipent, & perdent leurs odeurs, si l'on ne les reserre, & le feu, quoy que fort actif, n'imprime pas l'e'mail sur l'or, & sur l'argent, si l'artifice des Orfévres n'vnît toute sa flamme en pointe. Cette consideration m'oblige de te presenter des verités toutes nuës à la façon des Logiciens, qui ne permettent pas à l'Eloquence de les vestir de ses ornemens, de crainte qu'elle ne les estouffe. I. Qui ne se resoudra de respecter les plus cruelles disgraces de la fortune, quand il considerera que la creature est tellement sujette à l'Empire de son Createur, qu'il luy est impossible de s'en soustraire? N'est-ce pas le deuoir d'vn bon sujet de consentir, que son Monarque souuerain, vse de luy comme il luy plaist : s'il est innocent, il manifeste ses droits, s'il est coulpable, il s'acquitte de ses debtes. Dieu est si absolu, & l homme si sujet, qu'il est impossible de refuser ses deuoirs, quand il tesmoigne sa volonté. II. Qui ne sçait que sa bonté a des prouidences si douces, que rien ne luy peut arriuer qui ne soit

pour

pour ſon bien, & que toute la rage des cauſes ſecondes ne ſçauroit empeſcher l'amoureux deſſein de la premiere ? De quelque malice que la haine s'arme à voſtre ruine, vous auec vn Protecteur aſſez puiſſant pour tourner tous leurs aſſauts à voſtre gloire. III. Ne faudroit-il pas eſtre delicat, pour ſe plaindre d'vn traitement, que le Pere eternel a fait à ſon vnique ? Quoy ? l'homme ſçaura qu'il eſt vne rude matiere ſous le ciſeau de ſon Artiſan, & il trouuera mauuais qu'on le poliſſe ? il ſçaura qu'il eſt vn peu de marbre dans la main de cét excellent Sculpteur, qui luy veut imprimer ſa figure, & il refuſera de perdre quelque eſclat, pour receuoir la diuine Image de ſon Fils ? IV. La ſouffrance eſt vn illuſtre teſmoignage de l'eſtime que Dieu fait de la vertu d'vne perſonne : il appartient à ſa Sageſſe, que l'affliction ne ſurpaſſe pas vos forces ; & partant lors qu'il enuoye beaucoup de maux à vn homme, il declare qu'il a beaucoup de fidelité, & de courage. V. Rien n'approche tant la creature de ſon Createur que l'aduerſité, c'eſt pourquoy, il aſſeure ſon peuple, qu'il a ſeruy auec luy en Egypte ; il dit à Ioſeph, qu'il eſt deſcendu de compagnie en ſon cachot, & qu'il ne l'a pas abandonné en ſes fers. Pour la meſme raiſon, ſainct Paul ſe vante au ſens que la bouche d'or donne à ſes paroles, d'eſtre attaché auecque Dieu à vne méme chaîne. Par la meſme conſideration le Sauueur des hommes, les inuitant à porter ſa Croix : proteſte que c'eſt vn joug pour leur inſinüer, qu'il l'a porté auec eux. Quelle conſolation à vne ame affligée, de ſçauoir que Dieu eſt auec elle, & que quand ſon immenſité ne le mettroit pas par tout, il luy ſeroit neantmoins preſent ? A la façon que i'enſeigne dans l'hypotheſe de cette limitation impoſſible, qu'il ſeroit dans

dans nos Temples, en vertu de son expresse promesse, que nous auons dans l'Escriture : que le Pere, & le S.Esprit sont en Iesus-Christ à raison de l'identité de leur nature auec le Verbe, & que ces trois diuines Personnes sont l'vne dans l'autre, à cause de leur immanence, & de leur perichorese. Ce Sainct qui se réjoüissoit de ne voir plus qu'vne vieille muraille entre son Dieu, & luy, parce que la douleur ruinoit tous les iours son corps, auoit sans doute cette pensée.

VI. Il est auec l'affligé, comme amy, pour compatir à ses miseres, & pour en plaindre l'amertume: comme Iuge, pour en moderer l'excez, & pour en marquer le merite : comme cause, pour produire immediatement, & par soy-mesme vos douleurs. En cette veuë, Iob dit, que Dieu, & non le Diable, luy a osté ses biens, & sa fortune, & le Sauueur appelle ce calice, que la cruauté des Iuifs luy preparoit, vn present de son Pere, & non pas vne rigueur de son ennemy. O que c'est vne douce consolation à vn malade, de sçauoir que c'est Dieu-mesme, qui pique ses reins auec le calcul, qui allume le feu de la fiévre dans ses veines, & qui fait tout le mal qu'il endure ! N'est-ce pas pour rendre les plus cruelles douleurs aymables, de les voir partir de cette main amoureuse ? & n'est-ce pas assez pour conclurre, que Dieu est auecque l'affligé, puis que par necessité, la cause est où elle opere?

VII. Par les souffrances, la grace fait voir sa puissance, & sa force : Où paroistroit mieux son esclat, que dans les miseres ? Les Estoilles sont mortes, pendant le iour, & brillent au milieu des tenebres. Ce n'est pas aux hommes assoupis de sommeil, qu'elles descouurent leurs beautez : leur ambition est plus iuste, & leur seruice plus honorable : c'est pour Dieu seul qu'elles luisent. Peut-estre n'y a-t'il que la nuict d'vn

d'vne mauuaiſe fortune, qui faſſe éclater vos vertus à la gloire de celuy, qui en doit pretendre l'hommage. Elles ne luy rendent pas l'honneur qu'il merite, dans le repos. Il faut dans vos pertes ſignaler leurs victoires. Afin que l'impie comprenne, que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Iacob eſt tout-puiſſant: il faut que Sidrac, Miſac, & Abdenago ſoient iettez dans vne fournaiſe. VIII. Cette Majeſté Souueraine ne tire pas ce ſeul ſeruice de l'aduerſité: par elle, on prepare vne agreable demeure aux vertus du Meſſie. L'Apoſtre proteſte, ſur cette conſideration, qu'au lieu de s'affliger de ſes infirmitez, il en triomphe. Quel plus grand bon-heur pourroit ſouhaiter vn Chreſtien, que d'eſtre la maiſon, le palais, & le tabernacle viuant de l'innocence de ſon Sauueur: Oüy, quand il ſouffre, comme il faut, & que ſa gloire ſert de motif à ſa patience, il eſt le magnifique Louure de ſes vertus. Oüy, le Iuge ſouffrant loge la douceur, l'humilité, la modeſtie, la manſuetude, & l'affabilité de Ieſus: bien d'auantage, l'innocence perſecutée, manifeſte ſa diuine vie. Car il eſt vray, & perſonne ne le peut ignorer, que la vie du grand Sauueur n'a eſté ſur la Terre qu'vne ſuite de ſouffrances, & d'agonies. Que ſi l'on veut encore ſe ſouuenir de cette admirable alliance de la ioye, & de la douleur, dont ie r'ay entretenu, on ne pourra dénier vne image de ce Dieu ſouffrant aux peines d'vn homme iuſte. A quel poinct d'honneur pourroit plus legitimement pretendre la creature pour aller plus haut dans la gloire? De moy, ie n'ay point de penſée, qui me puiſſe repreſenter vn eſtat plus deſirable à l'homme, que celuy de la ſouffrance, puis qu'il rend à Dieu pour cette demeure eternelle, qu'il luy promet dans ſoy-meſme, vn agreable ſejour à ſes Vertus, & à ſon innocence. IX. Que

si Dieu choisit l'ame du patient, pour seruir de Palais au merite de son Fils, on peut dire pareillement, qu'il dresse dans sa personne vne celebre Academie aux veritez eternelles. Ie me veux expliquer : il me semble, à mesme qu'vn Iuste souffre, qu'il enseigne : & qu'il n'est pas plustost le sujet de la mauuaise Fortune, qu'il deuient le Maistre des peuples. Il n'est point d'heresie ny plus dangereuse, ny plus generale que de croire que la vraye beatitude consiste dans les honneurs, les plaisirs, & les richesses. Comme le desir de la felicité est le desir de tout le monde, & que tous vos petits biens sont des images du Souuerain, il n'est que trop aisé de laisser le corps, & de choisir l'ombre. En quoy les mondains tombent dans la mesme erreur, que ces lourdaux, qui ne cognoissent pas l'illusion des lunettes à diuers angles, portent la main sur l'espece multipliée & laissent la solide monnoye. Le consentement presque vniuersel appuye neantmoins cét aueuglement, & les petites commoditez, que la nature treuue dans l'vsage des biens, fournissent des apparences à leur tromperie. Quelle plus forte raison contre cette opinion, que l'exemple d'vn innocent miserable : certes puisqu'il est impossible de juger qu'vne Iustice infinie punisse la vertu, on doit conclurre que le deffaut des biens de la Fortune n'est pas vn mal, & en suite, il ne faut pas mettre la felicité en leur iouyssance. Qui ne s'estimeroit heureux de seruir à l'instruction de tout le monde ? X. Dieu ne se contente pas de ruiner le mensonge par l'exemple d'vn vertueux affligé : il s'en sert encore pour persuader les hommes sur cette importante verité : que la plus sensible misere de cette vie, est la plus haute felicité qu'on y possede. Qui en pourroit douter apres auoir veu, que tous ceux, qui quelque auantage

en son

en son amitié ont bonne part dans l'infortune ? Il est bien plus aisé à vn esprit qui connoist tant soit peu la nature de cét estre souuerainement bon, de conceuoir que les miserables sont heureux, que d'accorder de l'iniustice dans vne Essence toute parfaite. Car à bien peser les choses, il faut consentir, ou que l'affliction est heureuse, ou qu'elle est iniuste. Accorder qu'elle est heureuse, c'ét me donner ce que ie pretens: penser qu'elle soit iniuste, c'est condamner la souueraine Prouidence, qui l'ordonne. XI. A parler auecque sincerité, le Createur employe hautement l'homme, quand il se daigne seruir de luy à des fins si excellentes, & si nobles. Mais sans considerer l'interest de personne, non pas mesme de celuy qui souffre, n'est-ce pas assés pour faire aimer les miseres, de sçauoir que Dieu prend plaisir d'en faire largesse ? Vne des pésées eternelles de l'eternel Esprit a esté de treuuer les moyens de faire pâtir les hommes. Vne creature raisonable peut-elle mieux employer sa raison, qu'à procurer cette complaisance à son Dieu, & faire partie de sa beatitude ? Ce grand ouurier veut faire des Crucifix, qui ne s'estimeroit glorieux de luy seruir de matiere ? XII. On peut ajouster à ces considerations, que c'est vn incomparable bon-heur à l'homme de souffrir en cette vie, car outre que Dieu le separe par ce discernement des personnes indifferentes, il met en son ame vne marque de son amour, & vn precieux gage de sa gloire. Il faut estre ignorant pour iuger deux fois d'vne mesme cause, mais il faut estre méchant, pour luy ordonner vn second supplice. Celuy qui souffre en cette vie, a donc vne asseurance de ne plus souffrir en l'autre. Certes i'ay de la peine de conceuoir, comme quoy vous pouuez seruir la Fortune auecque cette pensée : ie suis asseuré

que celuy qui m'a crée me veut sauuer, i'ay autant de cautions de ce desir, que i'endure de maux, & de peines. Ma souffrance me donne vn tiltre, pour agir contre Dieu, quand il m'enuoye quelque disgrace il fait vne cedule en ma faueur. Oüy, mon souuerain Iuge s'oblige de me pardonner eternellement, puis qu'il me punit dans le temps. Ne dois-ie pas reconnoistre dans ce procedé, plus de clemence que de iustice ? Toutes ces raisons se prennent du costé de celuy qui dispose de vos fortunes: en voicy quelques-vnes de la part de ceux qui en souffrent les disgraces.

XIII. S'il est iuste de souffrir, il n'est pas moins necessaire : ce grand Roy qu'on nomme raisonnablement l'espoux de la Patience, asseure que l'homme vient au monde pour souffrir, comme les oyseaux y naissent pour voler. Et à dire le vray, si nous voulons considerer sa nature : nous luy trouuerons deux principes de cette necessité, dont l'vn est interieur, & l'autre estranger. Les contraires qui le composent, luy sont vn sujet de douleurs, par leur dispute ordinaire, & leurs guerres intestines. Cela peut-estre a donné sujet à la Fable de feindre, que celuy qui composa le premier homme, s'estoit seruy de ses larmes, pour destremper son argile. A peine ce Roy des creatures entre dans le monde, qu'il y treuue ses vassaux reuoltés : au lieu d'en tirer des seruices, il en souffre les insolences. Ce triste accueil luy fait couler les larmes des yeux, & esclater les souspirs de la bouche. D'où l'on obserue, que la premiere voix que l'enfant pousse sortant du ventre de la mere, n'est que la premiere syllabe des noms de nos premiers parens. Car le masle comme plus robuste forme cette voix A. & la femelle plus foible, E. qui toutes deux sont des signes de douleur comme des syllabes des noms d'Adam, &

d'Eue,

d'Eue. De plus, n'est-il pas euident que le dessein de la nature est de le faire plus souffrir que le reste des animaux, parce qu'elle luy donne vn temperament plus delicat : que si elle met en son corps quelques parties capables de plaisir, il y en a beaucoup dauantage de sujettes à la douleur. A cette naturelle necessité de souffrir s'en ioint vne autre morale, dont les loix ne sont pas moins indispensables. Car si l'homme veut viure selon la raison, il faut qu'il combatte sans cesse : il n'est point de combat sans peine, ny de peine sans douleur. XIV. Il est vray que vous pouuez faire de cette necessité vertu, puis que toutes les miseres, qui vous arriuent, sont autant d'occasions de profit, & de conqueste. La patience est le plus iuste titre, sur lequel l'Apostre asseure la possession de l'ame. Or la patience ne se pratique que dans l'affliction : cette vertu ne se nourrit que de poison & de choses qui luy sont contraires. Ne considerez donc l'aduersité, que comme vn trafic, & vn commerce, où l'homme se peut faire riche, s'il veut estre courageux. Les souffrances sont les thresors des gens de bien : ce que Dieu apprit au grand sainct Dominique, lequel ayant prié vne fille autant bonne d'effect que de nom, de luy donner vn des vers, qui luy rongeoint le sein, il en receut vne fine perle. Que si vos miseres n'ont pas quelquefois l'esclat, & la figure des pierres precieuses, elles en ont tousiours la valeur, & le merite. XV. Veritablement ie ne m'estonne pas, que l'affliction acquiere beaucoup de biens à l'homme : mais qu'elle le comble de contentement, & de plaisirs, c'est vne paradoxe, qui d'abord reuolte la plus docile creance. Helas ! où doiuent mourir toutes les ioyes, si ce n'est dans la Croix ? vous aués toutefois l'experience des Saints sur ce sujet, qui auouent

d'vne voix commune, que leur misere est meslée de tant de delices, qu'ils ne voudroient pas en changer les amertumes aux aises des Monarques. Et pour ne rien dissimuler de la verité, chacun peut reconnoistre par soy-mesme, que si l'homme corrige son imagination, il retranche tout d'vn coup plus de la moitié de ses peines. Souuent l'apprehension d'vn mal est plus sensible que le mal mesme. Les infortunes de cette vie estonnent plus qu'elles ne blessent : à mesme qu'on se familiarise auec elles, on esmousse leur pointe. Pour vn coup de foudre qui frappe, il y a mille esclats de tonnerre qui grondent. XVI. Mais quand il seroit vray, qu'il n'y auroit ny profit, ny douceur dans la souffrance, ie maintiens qu'il y a tousiours du gain à ne pas perdre la patience. Qui peut douter que la resolution à soustenir la douleur, ne soit vn excellent remede contre sa rage ? N'a-t'on pas veu des hommes, qui se sont laissé coupper les membres du corps, sans ietter vn cry ou vne larme : parce qu'ils s'estoient commandez cette constance ? Vn Philosophe n'ayant presque plus que la langue entiere dans le mortier, où le Tyran le brisoit, luy crie, qu'il redouble ses coups, autrement, qu'Anaxarque n'en sent pas les atteintes Au contraire il s'est veu des ames molles qui se sont esuanoüies à l'atteinte d'vne saignée, que l'imagination leur déguisoit auecque la crainte. XVII. Ie veux bien qu'vn miserable souffre tout purement, mais il me faut accorder que la peine est beaucoup moindre, quand elle est soustenuë de la generosité, que lors qu'elle s'abandonne aux plaintes. Si cette reflection ne pouuoit resoudre l'innocence a souffrir, ie croyrois quelle se rendroit au desir de la gloire. Et quoy ? est-il rien de plus glorieux, que d'auancer le seruice de nostre grand Dieu,

& qui

& qui s'en acquitte mieux que celuy qui souffre pour luy plaire ? La vie de toutes les creatures ne vaut pas le moindre de ses plaisirs : celuy seul qui expose volontiers la sienne, pour procurer les contentemens de son Dieu, merite de ne iamais la perdre. Et que peut-on feindre plus digne de recommandation, que de patir pour la gloire, & les contentemens de son Maistre, sans desir de recompense, sans consideration d'interest, sans auantage de plaisir, & sans recherche aucune de satisfaction. Quelle plus grande, & plus illustre parole peut-on dire à Dieu que celle-cy ? Mon Dieu, ie souffre tout purement pour vostre amour. XVIII. Ie ne croy pas que vous puissiez donner vne plus genereuse preuue de vostre affection, que d'endurer de la sorte ; aussi n'auez-vous proprement que ce seul moyen de signaler vostre zele. Il appartient au Monarque souuerain des hommes de leur tesmoigner son amour, par ses bien-faits : vostre bien-veillance est toute sterile : si vous desirez luy preuuer que vous l'aymez, receuez paisiblement le mal qu'il vous enuoye, puisque vous n'auez point de bien à luy faire. XIX. Que si vous craignez d'estre les ingrats de vostre Sauueur, il faut cherir sa Croix : faire cas de ce qu'il a aimé, & prendre toutes ses amours, & ses haines. Et ainsi vous deuez auoir de la passion pour les souffrances, puisque c'est le moyen dont il a fait choix, pour vous monstre le chaste feu de son ame. Il n'y a que l'amour, qui puisse payer l'amour, & rien que la souffrance, qui esgale la souffrance. XX. C'est la flamme qui purge l'or, & qui raffine sa matiere : iamais il ne sera demeslé de ses impuretés, s'il ne sent la braise, pour briller, il faut fondre. La coupelle n'est pas plus necessaire à ce metail, que l'aduersité l'est à l'homme : rien ne fait paroistre la vertu,

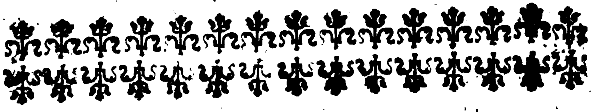
que ce qui tasche de la perdre. Celuy qui craint de subir cette preuue, se tient desia conuaincu de sa foiblesse. XXI. Simon le Magicien auoit si peut d'inclination à la Croix, qu'il feignit pour excuser sa lascheté, que la seule Image du Sauueur y auoit esté attachée. Basilides trouua vn pretexte plus iniuste, car il veut que Iesus-Christ, pour en fuir les tourmens, se soit transformé en cét heureux Cyreneen, qui le soulagea montant au Caluaire. Tous ceux qui haïssent la Croix, prennent party auec l'Heresie : au contraire c'est se declarer compagnon des Saincts, & Disciple du Sauueur, que d'en aimer le rencontre. XXII. On ne peut nier que l'homme souffrant ne soit heureux de tenir rang parmy tant de personnes illustres! aussi ne doit-on pas dissimuler qu'il luy naist vne obligation nouuelle d'endurer, sur cette consideration, qu'il fait partie d'vn corps mortel, dont toutes les parties sont sujettes aux souffrances. Le pied auroit mauuaise grace de se plaindre d'vne picqueure, estant sous vn chef tout couronné, & meurtry d'espines. Iesus-Christ, & les Saincts, sans en excepter vn seul, ont tous vescu dans les peines, & parmy les miseres. Quoy? le cœur, la teste, & les plus nobles parties du corps sentiront de la douleur, & celles qui n'en sont que le rebut, feront paroistre de la delicatesse : l'Aumoinier de Vencesslas trouuoit, les traces de son Roy toutes chaudes sur la glace, & sur la neige : apres l'exemple du Messie rien ne doit estre difficile. XXIII. Depuis que Dieu s'est fait Homme pour estre Patient, les angoisses ne sont plus que des objets de desir : l'vnion qu'il a faite de toutes vos miseres en sa personne, les sanctifie, & les esleue à vn estat tout diuin, & adorable. Si toutes les douleurs de la nature ont touché sa precieuse chair, pourquoy ne les

ne les receuons-nous comme de sainctes Reliques, que sa prouidence vous a laissées, pour renouueller en vos esprits, le doux souuenir de son amour? Quoy la deuotion fait cas des cheueux, & des moindres superfluitez des Saints, & l'homme manquera de reuerence, & d'amour, pour les choses, qu'il sçait que son Sauueur luy a leguées par testament, quand il coniura son Pere, que le Calice qu'il beuuoit passast iusques à vous? XXIV. On ne sçauroit finir vn ouurage que par sa fin: celle que ie veux mettre au tissu de ces puissantes raisons, n'est autre que la beatitude, qu'on propose à la souffrance. Miserables mondains! quand vous seriés insensibles à tous les motifs que i'ay, ou touchés dans cét abregé, ou estendus dans la suite de mon entretien, ie ne croy pas que le desir d'vne recompense eternelle, ne vous fist aimer des maux qui passent. Il n'y a point de chemin de la terre au Ciel que la Croix: Iesus-Christ mesme l'a tenu: il faut donc se resoudre ou de n'y arriuer iamais, ou de marcher genereusement sur toutes les traces qu'il vous a marquées. Voilà non pas ce que ie juge necessaire pour resoudre ta vertu dans les occasions de se perdre, mais ce que i'ay creu vtile pour la faire triompher. Et partant (mon cher Celestin) tu vois l'obligation immortelle qui te lie au seruice de ton grand Dieu, tu vois la douceur de sa prouidence dans l'amertume de tes maux. Qu'à iamais cette pensée tire des sentimens d'amour de ton cœur, & des Eloges de ta bouche. Ne regarde plus les miseres de ta vie, que comme les arrhes de ta gloire. Que chaque moment de ta mauuaise fortune, te soit desormais le gage d'vne eternité de bon-heur: que iamais la douleur, ne te touche, que l'amour ne t'enflame. Heureuses infortunes, douces necessitez, illustre deshonneur,

delicieux desplaisirs, diuines souffrances, que les hommes vous aimeroient s'il connoissoient vostre merite! Ah! que leur colere s'iriteroit iustement contre l'impatience, qui les empesche de profiter de vos faueurs! Que leur cœur auroit de transports, & de rauissemens pour adorer la misericorde de Dieu, dans leurs plus aigres malheurs, si leur esprit en penetroit toute la tendresse! Oüy (Celestin) leurs pensées n'auroient plus d'autre objet, ny leur amour d'autre motif que cette ineffable douceur, qui occupe vne eternelle Prouidence à disposer leur auanture. Grand Dieu, adjoustez encore ce bien-fait à leur obligation, ouurez les yeux de ces pauures Aueugles, faites leur voir ces Mysteres cachez, descouurez-leur vostre Sagesse secrette. Ie m'assure que si vous leur donnez la connoissance du merite de l'aduersité, vous leur en donnerez le desir; toutes les plaintes qu'ils feront, ne seront plus que de doux regrets, & d'ardantes prieres, qui vous importuneront sans cesse d'augmenter leur misere, pour accroistre leur Amour.

Fin de la Consolation de la Theologie.

L'EXER



L'EXERCICE DE LA CONSTANCE CRESTIENNE.

Les Maximes de l'indifference Chrestienne.

MON Dieu, mon Createur, vous auez souuent dit à l'homme, que tout son bon-heur estoit dans la Croix, & qu'il auroit autant de perfection qu'il auroit de patience. Tous les sentimens de sa nature se reuoltent, la raison naturelle aide ses inclinations, & taiche de le rendre infidelle. Ie croy pourtant cette verité (ô mon Dieu) mais puis que la nature s'oppose à la creance que ie dois à vos paroles, fortifiez mon esprit de vostre Grace, & l'establissez fermement dans la foy de ce Mystere: que pour vous plaire, il faut souffrir, & que la plus souhaitable preuue de vostre amour, c'est ce qui peut sembler vn rigoureux effet de vôtre haine. Il est temps mon aimable Pere) que ie paroisse digne de l'adoption, qui me rend vostre fils. Donnez-moy assés de lumiere pour voir ce que vous desirez de moy, & assez de courage pour accomplir vos diuines volontés. Ie vous en coniure par les merites de vos Saints, & beaucoup plus, par les vertus de ce premier né, à qui vous ne refusés rien de ce qu'il vous demande.

Sa viande a tousiours esté de faire vostre volonté : & lors que vous l'auez ordonné, les douleur de sa Croix ont esté les delices de son ame. Vne parfaite indifference est la meilleure disposition que vous desiriez dans nos ames, donnez-la moy afin d'estre vne table rase, où vous puissiez coucher sans opposition tous les decrets de vostre saincte Prouidence. Deuant que d'entrer dans le Monde, i'estois vne pauure creature, sur qui vous iettiez vos projets sans resistance, pourquoy aurois-ie l'vsage de la liberté pour en retarder l'execution ? Le plus iuste arrest de nos irresolutions, & le plus auantageux choix, que nous puissions faire, c'est de rendre nos volontez conformes aux vostres, & suiure vos diuins attraits. Que la resignation à vos Ordonnances soit donc desormais toute la liberté de mon ame, & que ie n'aye point d'autre inclination que de suiure la vostre. Celuy qui se peut adjuster aux ordres de Dieu se rend impeccable : celuy qui s'en separe, ne fait jamais rien qui soit digne de loüange. Quand vous ne m'auriez pas appris, que *mourir ou souffrir*, pour l'amour de vous, est le desir d'vne bonne ame ; vostre fidelle seruante Therese, me persuade assez, que c'est la seule deuise du Chrestien, comme c'est son vnique gloire. Saincte Mere de mon Sauueur, innocent sujet de ses douleurs, imprimez ce desir en mon ame, & si ie n'ay point de cœur pour aimer les trauaux, que ie n'en aye plus du tout pour viure.

Premiere Maxime.

O Dieu de mon cœur, vous daignez nous reueler dans vos escritures que, tout ce qui arriue dans le Monde est sujet à vostre direction, & aux veües

veilles de vostre Sagesse. Vne fleur ne se fane point en nos iardins, vn oyseau ne vole pas en l'air ; vn cheueu ne tombe point de nos testes, que vostre Sagesse ne preside à ses petits euenemens. Peut-on croire qu'vn peu de paille vous soit plus cher que vostre chef-d'œuure, & que vous oubliés l'homme appliquant vos diuins soins à des choses qui ne sont que pour son seruice ?

Seconde Maxime.

Vostre Prouidence est appuyée sur vne exacte connoissance de toutes choses, puis que tout est à nud deuant vos yeux ; sur vne puissance infinie, puis que rien ne vous est impossible ; sur vne bonté demesurée, puis que nous sommes la prunelle de vos yeux. Qui se peut défier de sa conduite ? Celuy sans doute, qui ne sçauroit pas que vous sçauez tout, que rien ne vous est impossible, & qui a assez de malice, pour croire que vous manquez de bonté ?

Troisiesme Maxime.

Sainct Paul nous asseure, sur l'inspiration que vous luy en donnez, que toutes choses pour fascheuses qu'elles soient, tournent au bien de vos Fideles. Et partant, il faut, ou renoncer barbarement à vostre amour, ou esperer, en vous aymant, dans toutes sortes de rencontres. Si vous me faites du bien, ie publieray vos misericordes ; si vous permettez que ie souffre du mal, i'adoreray vostre Iustice.

Quatriesme Maxime.

Vostre pouuoir est sans restriction, & vostre domaine sans limites. Nos personnes, nos vies, nos facultez

culte, & toutes nos actions sont à vous, puis que vous estes nostre Createur, nostre conseruateur, nostre Sauueur, nostre Dieu, nostre Tout. Vouloir quelque autre chose que ce que vous voulez, c'est limiter vostre puissance, & donner des bornes à vostre Empire.

Cinquiesme Maxime.

Outre que la creature ne sçauroit mieux estre que dans l'ordre, où son Souuerain la veut, ny suiure de plus iustes voyes que celle de sa Prouidence, la sujection, qui nous sousmet à ses decrets, est si legitime, qu'on ne la peut violer à mons que d'estre sacrilege. Qui se pourroit mieux placer, & se mettre en vne plus souhaitable disposition que celle que nôtre Dieu nous a choisie ?

Sixiesme Maxime.

La vie des bien-heureux est de faire la volonté de Dieu, & de se sousmettre à ses ordonnances. Peut-on imiter vne plus innocente vie que celle des Saincts, & suiure de plus iustes Ordonnances que celles d'vn Dieu ? Il y a neantmoins cette difference entre vn homme qui obeït à Dieu dans le Ciel, & celuy qui s'accommode à ses volontez en Terre, que le premier suit tousiours ses inclinations, & que le second les doit le plus souuent combattre.

Septiesme Maxime.

Sainct Paul, la glorieuse Vierge, Iesus-Christ mesme, ont tousiours suiuy les Ordres de Dieu, iugeans tres-iuste ce qui luy estoit agreable. Sainct Paul endure mille iniures, la Vierge souffre le martyre: Iesus se pro-

se prostitué aux douleurs de la Croix, Dieu le veut, il est donc equitable. Si le Fils naturel de Dieu, si sa tres-Sainte Mere, si son intime Amy passent parmy les Croix, pourquoy vn malheureux esclaue en éuiteroit-il le rencontre ?

Huictiesme Maxime.

Nous reconnoissons la Souueraineté de Dieu, quand nos sentimens suiuent ses decrets : Quand nous faisons nostre volonté nous adorons vne Idole, Que c'est vn deplorable malheur de quitter Dieu, pour donner de l'encens à vn monstre ou à vn phantosme ! La propre volonté est vne plus ridicule, & plus cruelle diuinité, que les Chats, & les Crocodiles de l'Egypte.

Neufiesme Maxime.

Pour posseder son ame dans le repos d'vne sainte paix, & gouster le Paradis de cette vie, il faut croire que toute nostre sagesse ne peut seruir qu'à nous tromper, & que nostre infaillible conduite ne peut nous venir secourir que Dieu. Voulons-nous estre Martyrs sans merite & marcher auec danger de nous perdre ? il faut suiure nos lumieres, & ne rien reconnoistre que nostre prudence.

Dixiesme Maxime.

Sortons hors de l'indifference, arrestons-nous à nos choix, la Prouidence de nostre souuerain Monarque troune tousiours ses fins : Ne vaut-il pas mieux se soumettre par amour à ses diuins vouloirs, que de s'y laisser attirer par contrainte ? Vn valet se fait traisner par force, vn fils se laisse amoureusement conduire.

Aymons

Aymons le commandement de noſtre Maiſtre, nous ne craindrons pas ſa baguette.

Les Affections de l'indifference Chreſtienne.

L'Impuiſſance de l'homme eſt ſi grande, qu'il ne peut meſme faire de bons ſouhaits, ſi la grace de Dieu ne preuient ſes mouuemens, & n'excite ſa pareſſe : C'eſt dans les veuës de cette foibleſſe, ô mon Dieu, que par vn aueu tres-ſincere de mon peu de pouuoir, ie reconnois la parfaite dépendance que i'ay de voſtre ſecours. Il m'eſt autant impoſſible de vouloir,& de pratiquer le bien, qu'à vn mort de marcher. Si l'impreſſion de voſtre grace ne me pouſſe; ie ſuis auſſi ſec, & immobile qu'vn ſquelete. Neantmoins ie ſuis tres-aiſe de ne pouuoir rien, parce que ce defaut m'attache à la neceſſité de voſtre concours; puis que vous me commandez d'aymer la vertu, ie vous en demande les plus ſainctes affections.

Premiere Affection.

M'appuyant donc ſur l'aide de voſtre grace, ie fais vne reſolutions irreuocable, de me tenir indifferent à tout ce qui me peut arriuer pendant ma vie, ſoit qu'il regarde les conditions de ma naiſſance, l'eſtat de ma vie, l'inclination de mes humeurs, les qualitez de mon eſprit, & les forces de mon corps, ſoit qu'il touche les accidens du dehors ; comme la pauureté le meſpris, les hontes, l'opprobre, voire meſme la mort.

Seconde Affection.

Ie veux, ô mon Dieu, que dans les euenemens de ma

ma vie, le respect de vostre diuine Majesté force mes sentimens, & estouffe toute ma raison, en sorte que ma bouche ne prononce aucune plainte, ny mesme que mon cœur n'en forme pas le desir Que s'il eschappe vn seul mot à mon impatience, ie renonce à ses murmures, pour me soumettre parfaitement à vos decrets. Adorable Mere de Iesus, i'attends ce courage de vos faueurs.

Troisiesme Affection.

Et parce que vous me permettés de sortir de l'indifference, pour honorer vos volontez, ie pretends me complaire dans tout ce qui m'arriuera, comme en vn objet de vostre diuine complaisance, & comme en vn dessein qui est conduit par vostre supreme sagesse. N'est-ce pas dequoy deuenir glorieux, de sçauoir que les pensées eternelles de mon Dieu s'accomplissent en moy, quand mesme ce seront au preiudice de mes inclinations?

Quatriesme Affection.

I'adiousteray à cette saincte complaisance vne estime tres-aduantageuse de ces accidens, entant qu'ils sont dressez, & conduits par vos sages conseils protestant de tout mon cœur, que ie ne fais cas de quoy que ce soit, l'esgal de la sousmission, qui vous est dueë. Et si ie pouuois autant meriter dans les ioyes que dans les peines, ie voudrois que vostre seule inclination fust le seul motif de mon choix.

Cinquiesme Affection.

Pour mieux porter mon esprit à l'homme d'vn tres-humble vassal, ie coniure, vostre bonté toute pa-

ternelle, d'affermir, la resolution que i'ay d'estouffer genereusement mes passions de tristesse & d'anxieté par l'ordinaire pensée du bien qui me reuient de l'execution de vostre bon plaisir. Ie ne veux estre triste que quand il vous plairra, & ie renonce de bon-cœur à la ioye, lors qu'elle ne vous sera pas agreable.

Sixiesme Affection.

Aux mesmes fins, ie regleray mon amour, mon esperance, mes regrets, & mon desir, sur les sainctes Loix de vostre volonté, accommodant, & formant mon esprit aux éuenemens libres, ou necessaires, qui m'arriueront, comme aux effets des causes que vostre Prouidence employe, dresse, ordonne, & dirige pour operer en moy vne parfaite sujetion à vostre Empire.

Septiesme Affection.

Sur tout, mon estude sera d'estre indifferent en toutes choses (l'execution de vos commandemens, & de vos conseils reseruée) ne me portant pas d'auantage à la santé, qu'à la maladie : ny à viure qu'à mourir. L'amour des creatures ne m'étant pas de plus grand poids que leur infidelité, ny leur faueur que leur tyrannie.

Huictiesme Affection.

Cette mesme indifference moderera mes inclinations, dans les succez qui arriueront à mes parens, & à mes amis, empeschant de tout mon pouuoir, que leur mal-heur ou leur prosperité ne me touche, ou au moins ne m'engage. La seule attache de mon cœur sera desormais le soin de vous plairre. Ah ! que ie serois malheureux si ie deuois plier à tous les vents, qui m'agitent,

m'agitent, & si ie n'auois de la consistence que lors que ce qui est à l'entour de moy n'aura plus de mouuement.

Neufviesme Affection.

Pour arriuer à ce degré de perfection, ie m'efforceray auec le secours de vostre grace, de dégager mõ cœur, & de le déprendre de toutes les liaisons vicieuses, qui le peuuent attacher aux objects sensibles. Vne creature raisonnable ne doit-elle pas preferer vos desirs à ses propres satisfactions? Helas! mon Dieu, qu'elle seroit indigne de vôtre amour, si elle estoit si peu soigneuse de vous plaire. Quand vous m'aimez pour vous, vous m'aymez pour mon souuerain bonheur: lors que la creature me recherche, elle veut trouuer son diuertissement.

Dixiesme Affection.

A cette fin ie me veux défaire de tout empressement, sans que mon amour haste mes desseins, ou que ma paresse les retarde; & pour estre entierement maistre de mon cœur, ie sousmets toutes mes inclinations à vos desseins, protestant de violence, si vne creature m'oblige à soy contre vostre diuine volonté. Mais puis que ie ne peux acquerir cela, que dans la conformité parfaite aux idées eternelles que vous auez de ma perfection, que le sang de vostre aimable Fils Iesus, que le desir que vous auez de mon salut, & l'aueu de mon impuissance, ne meritent cette incomparable faueur.

Maximes de la conformité Chrestienne.

MON pitoyable Seigneur, vous connoissez la foiblesse de vos pauures esclaues; tout ce qui choque leur aise, esbranle leur esprit; tout ce qui surprend leur attente, surmonte leur courage. Appuyez moy, de peur que ie ne tombe; esclairez-moy, de crainte que ie m'esgare. Les plus effroyables objets de la nature se presentent à moy; leur seule veuë m'afflige, la resignation que vous me demandez à les souffrir, m'estonne; secourez-moy, ou ie me perds.

Premiere Maxime.

Il est necessaire de trouuer vne conduite infaillible dans les actions de nostre vie, si nous en desirons le succez heureux. La prudence humaine ne fait que faillir, ses lumieres sont foibles, & son adresse dangereuse : c'est donc vne indiscretion de se fier à elle, & vne sublime sagesse de s'appuyer sur celuy qui ne nous peut tromper. Ie veux que cette Prouidence nous soit cachée, les effets en sont sensibles. L'ame qui anime nos corps, ne se laisse pas voir à nos yeux.

Seconde Maxime.

Nous ne sçaurions mieux choisir, que de prendre ce que Dieu nous presente. Il sçait nos besoins, il void leurs remedes. La creature qui se determine contre la conformité, embrasse son malheur. O Dieu! qui sera assez aueugle pour se porter arbitre de ce qui luy est conuenable, puisque nous pouuons aussi peu choisir ce qui nous est bon, que le faire, si nous ne suiuons l'idée eternelle qui nous conduit.

Troisiesme

Troisiesme Maxime.

Celuy qui n'a point d'autres resolutions que celles de Dieu, est tout-puissant. Iamais il ne neige qu'à sa volonté : tous les foudres qui tombent, ne tombent pas contre son gré. Il permet les naufrages dans la Mer, il dispose des biens, & des maux sur la Terre. Quiconque sçait vouloir ce que Dieu veut, gouuerne toute la nature. Qui refusera de donner le mouuement aux Cieux, de tenir les Elemens dans leur place, estant aisé de vouloir que tout cela se fasse comme il se fait.

Quatriesme Maxime.

Les troubles de nostre esprit viennent des difficultez qu'il a de se resoudre. Quand Dieu nous oblige à suyure son choix, il nous presente la paix. Il faudroit estre brutal, pour se plaitre à la confusion, & n'auoir iamais connu la guerre, pour cherir la funeste cause, qui nous l'inspire.

Cinquiesme Maxime.

Nostre Dieu est sage, il ne nous peut tromper ; il est bon, il ne sçauroit le vouloir. L'Homme a assez d'ignorance, & de malice, pour l'vn, & pour l'autre. Arrestons-nous à Dieu, laissons l'homme. La sagesse de Dieu choisit tousiours ce qui est le meilleur, sa bonté nous le desire, nos lumieres nous conduisent souuent à l'erreur, & nostre inclination nous pousse dans le mal. Défions-nous de nous-mesmes, & prenons vne entiere confiance en la bonté de nostre Dieu.

Sixiesme Maxime.

Quand nous treuuerions nostre perte dans les offres de nostre Dieu, nostre extresme seruitude demande de la conformité de nous. C'est le deuoir d'vn sujet d'auoir son Prince pour sa loy. Il n'est pas vne creature qui ne souffre dans ses inclinations particulieres, pour s'accommoder au bien general du Monde. Pourquoy n'aurois-ie pas la mesme obeïssance que les pierres, les elemens, & les bestes, qui renoncent à leur instinct, pour s'ajuster à la volonté de leur Createur ?

Septiesme Maxime.

Nostre amour est des-interessé, lors que la seule volonté de Dieu se fait en nous. Vne marque que nous aimons purement nostre Dieu, c'est quand nous prenons ses inclinations en rejettant les nostres. Si nous consentons aux volontez de Dieu qui nous sont douces, il y a danger que nous n'aymions que nous, & que le propre interest ne soit la seule cause de nostre obeïssance.

Huictiesme Maxime.

Iesus-Christ n'a iamais fait vne de ses volontez en Terre, le decret de son Pere a tousiours esté sa conduite. Puis-ie auoir vn plus beau, & plus diuin exemplaire qu'vn Homme-Dieu ? Et n'est-il pas iuste que l'esclaue ait au moins autant de sousmission que celuy qui est fils par nature ?

Neufviesme Maxime.

Toute la connoissance des Saincts dans la gloire estant de Dieu, il leur est impossible d'auoir de l'amour,

mour, & des desirs, pour vn autre objet que luy, ou pour nous, à cause de luy. O! que nous serions heureux, si nous pouuions imiter cette diuine vie! nous n'aymerions que Dieu, nous ne desirerions que Dieu & nous aymerions, & desirerions pour l'amour de luy, tout ce qu'il aymeroit, & desireroit pour nous: fust-il doux, & agreable, fust-il aspre, & austere à la nature. Ce seroit assez que nos plus mauuais accidens fussent aimez, & desirez de Dieu, pour meriter nos desirs, & nos amours.

Dixiesme Maxime.

Vn homme est impeccable, s'il est conforme aux desseins de Dieu: parce que Dieu ne peut aimer le vice. Helas! qui ne desireroit cette heureuse impuissance, de mal-faire, & qui ne voudroit desormais tout ce que Dieu veut, pour ne rien vouloir de ce qu'il ne veut pas? Nous ne pancherons iamais au peché, si nous sommes immobiles dans le propos de n'auoir point d'autres projets que ceux de nostre souuerain Maistre.

Affections de la conformité Chrestienne.

TOutes les inclinations de la creature cherchent le plaisir; que puis-je attendre des miennes, ô mon Dieu, sinon que la moindre souffrance qui se presentera, m'escarte de vostre amoureux Empire; Vostre grace me peut arrester, mesme dans le choix du martyre, & de tout ce qui est de plus effroyable aux yeux. Ne me refusez pas ce qui me peut rendre conforme à vostre desir; puis que vous desirez que i'y sois conforme.

Premiere Affection.

Ie renonce de bon cœur à tout ce qui peut flatter ma nature ; i'ayme, & les cheris ce qui luy est contraire. Quand i'auray de l'inclination pour quelque objet, ie me tiendray suspect dans sa recherche, craignant de n'y trouuer qu'vne pure satisfaction naturelle, & non pas vostre volonté diuine.

Seconde Affection.

Pour trouuer doux vn Calice, quelque amer qu'il soit, ie regarderay tousiours l'aimable main de mon Dieu, qui me le presente, sans m'arrester à la malice des causes secondes, qui me le meslent. Le desir que mon Dieu a que cette medecine me profite, est plus capable de me la rendre douce, que la malice de mes ennemis n'est puissante pour me la rendre inutile.

Troisiesme Affection.

I'appriuoiseray mon esprit, par la veuë, & la pensée des choses les plus fascheuses, & souuent ie mesureray mon courage, sur l'exemple de ceux qui souffrent beaucoup. La familiarité que ie prendray auec que les souffrances me rendra leur rigueur supportable, & la fidelité de vos Martyrs fera rougir mon peu de courage.

Quatriesme Affection.

Cette parole de vostre seruiteur sainct François Xauier ; Encore plus, Seigneur, Encore plus, me fera blasmer ma lascheté ; à son imitation, ie diray amoureusement ces paroles : Helas mon Dieu ! il y à dix, vingt,

dix, vingt, trente ans que ie vous connois; Hé! qu'ay-ie souffert pour vostre gloire? Depuis que ie souffre ie souffre comme les damnez, sans consolation, & sans merite, parce que ie ne souffre rien pour vous.

Cinquiesme Affection.

Est-il question de perdre mes biens, mes amis, mes parens? ie me plaindray que leur mort soit vne des necessitez de toute la nature, & de n'auoir rien de cela que ie puisse offrir librement à mon Dieu. Ie diray dans mon cœur, & de tout mon cœur: Mon Dieu ie voudrois bien que la vie, & la mort des miens fust en mon pouuoir. O que volonties ie vous sacrifierois vn Isaac, si vous le desiriez!

Sixiesme Affection.

Lors que la complaisance des creatures me flattera, ie diray au fond de mon ame: Mon Dieu? si i'ay le merite qu'on me donne, ie l'offre volontiers au pied de la Croix de vostre aimable Fils. Que ie souffre quelque atteinte en ma reputation: pourueu que mon blasme ne vous offense point, il m'agrée.

Septiesme Affection.

Mon grand Dieu! le doux Fils de vostre cœur à embrassé la Croix: parce que vous le vouliez: si le Fils n'a rien trouué d'injuste dans vne si rude obeissance, l'esclaue doit-il murmurer de vos ordonnances, & gouster auecque plainte, ce que IESVS à sauouré auecque plaisir?

Huictiesme Affection.

On a veu des saincts, qui ont esté si fideles à vos

commandemens, que rien ne les a peu separer de l'obeïssance. Vous les auez faits l'opprobre du Monde, & le rebut des hommes. Le mespris, & la confusion leur a agreé, parce qu'ils partoient de vos diuines dispositions. Ces personnes-là estoient de la mesme nature que nous, pourquoy n'aurions-nous pas la mesme resolution qu'elles ?

Neufviesme Affection.

Les enfans se sont estendus sur les brasiers, & couchez sur les rouës, parce que vous le vouliez. Le cœur est demeuré plus immobile dans le dessein de souffrir, par la seule volonté de vous plaire, que leur corps aux rouës, & aux gibets, par les cloux, & les cordeaux, qui les y attachoient.

Dixiesme Affection.

Desormais, ô mon Dieu, toutes les rigueurs de ma vie, & toutes les austeritez de ma condition, seront adoucies par cette douce pensée : Ie suis le Martyr de l'amour de Dieu, Iesus est mon exemple, mon Dieu m'a choisi pour faire voir ce que peut son amour dans vne ame : il a crucifié son Fils deuant mes yeux, afin de monstrer ce que ie deuois imiter. Puis-ie manquer d'adresse sur vn tel modelle, & de courage à la veuë d'vn si glorieux exemple ?

Maximes de la Patience Chrestienne.

IL est iuste, mon doux, & pitoyable Pere, que la desobeïssance de vos Enfans rebelles soit chastiée. Puis que nous auons voulu nous priuer de l'immortalité, parmy les delices du Paradis terrestre, il faut

que

que nous souffrions mille morts parmy les miseres de ce monde : Puis que nous auons perdu l'innocence originelle auecque Adam. Il est équitable que la Iustice de nostre souuerain Maistre nous donne auecque luy en proye aux douleurs, aux ennuys, aux maladies, à la tristesse, & à tous les maux de cette vie, dans les venës qu'il vous plaist me donner de mes peines, ô mon Dieu, i'adore vostre diuine Iustice, & baise amoureusement la main qui me chastie.

Premiere Maxime.

Rien n'est plus dommageable à l'homme que la prosperité, elle nous porte aisément dans le vice, & nous jette dans l'oubly de Dieu. L'endurcissement de cœur est vn de ses effets, l'insensibilité à tous les doux attraits de la vertu, est sa production. C'est donc vn grand malheur, que d'estre heureux, & vn bien inestimable que de souffrir quelque misere.

Seconde Maxime.

Les afflictions nous humilient, nous ramenent à Dieu, moderent l'excez, & la fougue de nos passions, détachent nostre cœur de l'affection des objets sensibles. Mon Dieu ! que ce m'est vn grand bien (s'escrie Dauid) que vous m'ayez humilié. L'affection est le remede asseuré des vieux pechés, & vn salutaire preseruatif à nos nouuelles cheutes. Si nous sommes malades, receuons volontiers la medecine qui nous doit guerir.

Troisiesme Maxime.

Vne maladie, vn fascheux succez, vne disgrace vous persuade mieux les mespris du monde, que toutes

tes les raisons de la Philosophie. O l'excellent Maistre, que le malheur : Tout ce que la Morale a de bonnes raisons, ne nous peut retirer du vice, & vne petite disgrace nous en rend ou incapables, ou dégoustez.

Quatriesme Maxime.

Dieu connoist nos inclinations, il préuoit les pechez que nous ferions dans la prosperité, il sçait que nous perdrions nostre ame parmy les delices : son cœur est plein de pieté quand il nous priue des contentemens sensibles, il nous oste les causes de nostre ruine. Ie dois donc expliquer en bonne part les miseres qu'il m'enuoye, & receuoir auec vne confiance tres parfaite de sa bonté, les plus rudes souffrances de ma vie.

Cinquiesme Maxime.

Vn homme dans l'affliction, c'est vn grain d'or dans le creuset ; ses flammes l'espurent, & le raffinent. Le Sage nous apprend que nostre grand Dieu se sert de ce moyen pour nous sonder, & nous reconnoistre. Voulons-nous tousiours estre inconnus, & sans approbation ; il faut fuir la touche de Dieu, & resister au dessein qu'il a de nous purifier.

Sixiesme Maxime.

Vne ame qui souffre assez en cette vie, pour l'amour de Dieu, na plus rien à souffrir en l'autre. Helas! nous sommes damnez de la peine d'Adam, tandis que nous ne voyons pas nostre bon Dieu : Assujettissons-nous encore icy bas à la peine du sens, & rien ne nous reste à souffrir hors de ce monde. Il n'y a point de Purgatoire pour ceux qui souffrent volontiers en cette vie,

cette vie ; mais il n'y a point de paradis dans le Ciel, pour ceux qui le veulent auoir en Terre.

Septiesme Maxime.

La grace des Bienheureux est le prix de leurs souffrances. Souffrir vn moment penible, c'est meriter vne eternité glorieuse. L'affliction ne retire pas seulement de l'estat du peché, mais elle nous establit dans le merite de la gloire. C'est elle qui nous donne ce que vaut les Paradis, & qui nous met en main dequoy acheter vne couronne eternelle.

Huictiesme Maxime.

Vn Malade se fait couper le bras, pour prolonger sa vie ; vn soldat s'expose à vne infinité de trauaux, pour la gloire : vn marchand va chercher vn peu d'or au trauers de mille dangers, & de mille nauffrages. Helas ! les hommes n'auront-ils du mespris, que pour le Ciel ? sera-t'il dit que nous souffrions les incommoditez de la mer, & que nous nous exposions aux hasards de la guerre, peut estre pour trouuer la mort ou le nauffrage, & que nous n'ayons pas vne pensée pour le Ciel ?

Neufuiésme Maxime.

Tous les Saints ont passe par le martyre des souffrances. Dieu se vante de la patience de Iob, comme d'vn triomphe acquis à sa gloire, il inspire Sainct Paul de faire plus de cas de sa Croix que des delices, Sainct Iean dit parmy ses fers, que Dieu luy a basty vn Empire : Les chaisnes, & les fers ne seruent que pour rendre la gloire inseparable de luy. Voulons-nous glorifier Dieu ? Souffrons.

Dixiesme Maxime.

IESVS est venu au monde, pour y honorer son Pere en la plus haute maniere qui estoit possible ; il a embrassé la Croix, & choisi vne vie pleine de martyres. A cét effet il a priué son corps des consolations, non seulement sensibles, & naturelles, mais encore de la gloire des bienheureux, se rendant par vn nouueau miracle, sensible dans la Beatitude, en vne partie de soy-mesme, afin d'offrir à son Pere vn glorieux souffrant. Quelle lascheté seroit-ce à l'homme de ne vouloir rien souffrir pour vn Dieu, qui a fait vn miracle de trente-trois ans, afin de souffrir toutes ses miseres.

Affections de la patience Chrestienne.

VNique objet de mes desirs, mon Dieu, mon Createur, que toutes les creatures vous benissent de la grace que vous me faites, de connoistre le merite de la Croix, & la gloire des afflictions. Qu'à iamais soyez-vous adoré, de m'auoir descouuert que l'estat d'vne penible souffrance est le plus heureux estat de l'homme. Ie vous remercie (ô mon aimable Pere) de m'auoir reuelé la gloire dans le deshonneur, la ioye dans l'angoisse, & le souuerain bonheur dans la Croix. A l'aide de vostre diuine grace, i'espere de m'establir si solidement dans le dessein de souffrir, que ie meriteray d'étre vn des chers enfans de vos douleurs.

Premiere Affection.

En suite de cette reconnoissance, ie vous remercie

de ce

de ce que vous auez rempli cette vie de tant d'amertumes, étant bien aiſe d'auoir ces occaſions de déſintereſſer mon amour, & de vous ſeruir ſans complaiſance. Il n'appartenoit qu'à voſtre bonté de changer nos iuſtes chaſtimens en vn riche, & honorable ſujet de gloire, & de receuoir le ſupplice de nos forfait, comme vn merite digne de vos couronnes.

Seconde Affection.

Sur cette creance j'accepte ſant regret, & meſme ie reçois auecque plaiſir tous les faſcheux euenemens, que vous me preſenterez, ſouhaitant de tout mon cœur, que voſtre adorable prouidence regne ſur moy au deſauantage de toutes mes inclinations, & contre le gré de la nature. Si ma chair ſe reuolte contre vos volontez, mon eſprit y conſent.

Troiſieſme Affection.

Pour teſmoigner le ſentiment de mon cœur, ie parleray des ſouffrances auec honneur, & eſtime, & vous en remercieray auſſi-toſt que vous me les enuoyerez. Ie veux auſſi marquer exactement les iours de mes plus grands deſaſtres, afin de celebrer par des Feſtes interieures voſtre ſaincte conduite, & adorer l'honneur que vous m'auez faict.

Quatrieſme Affection.

Quand mon cœur ſera noyé d'angoiſſes, & d'afflictions, ie me glorifieray de ce bon-heur, forçant toutes mes inclinations à l'agréement de ce Calice. Ie prieray mes plus fideles amis de rendre graces à voſtre bonté des douces miſericordes qu'elle me communique, i'interpoſeray meſme le credit du

gra

grand Maistre de la Croix IESVS, afin d'en remercier son Pere.

Cinquiesme Affection.

Dans la veuë, & dans l'offre de toutes mes Croix, l'exemple des voluptueux me picquera d'vn genereux desir à la recherche des souffrances; voire mesme ie tascheray de rendre mes ardeurs plus viues, & plus fortes, puis que l'objet de mes affections est plus innocent, & plus iuste. I'auray honte que l'inclination brutale puisse plus sur l'homme que la volonté d'obeïr à son Monarque.

Sixiesme Affection.

Afin d'imiter les agonies de Iesus vostre aimable Fils, ie veux (ô mon Dieu,) tous les iours de ma vie crucifier mon cœur, par de poignantes douleurs de vous auoir offensé, & par de sensibles regrets de voir qu'on vous offense. Comme vostre cher Fils a tousiours porté la Croix dans son cœur, ie propose de crucifier le mien par vne sensible comparaison de toutes ses douleurs.

Septiesme Affection.

Mille fois le iour, & plus souuent, ie vous offriray toutes mes ioyes, & vous demanderay toutes ses peines prenant les paroles de sainct Augustin, & son sentiment si ie puis, Mon Dieu aumentez ma douleur, pourueu que vous connoissiez ma patience. Ie ne puis assez souffrir, pourueu que vous me donniez assez de courage.

Huictiesme Affection.

I'adresseray ma voix aux creatures insensibles, ie parleray

parleray à toutes celles qui me pourront affliger, & les prieray de m'affliger, les seruant mesme de ma main, dans le mal qu'elles me feront. Ce sera auecque plaisir (mon Dieu) que ie prendray toutes les innocentes armes de la Croix, & les doux instrumens de vos peines.

Neufuiéme Affection.

Tout ce qui blessera mes sens, treuuera des respects & des honneurs dans mon ame. Iamais ie ne ietteray la veuë sur la haire & la discipline, qui m'aident à ranger mon corps aux volontez de mon Dieu, que ie ne les baise interieurement, leur donnant les plus douces œillades d'amour que ie pourray. Ce qui sera le plus rude à mon corps, sera le plus cher à mon cœur.

Dixiesme Affection.

Sauueur de mon ame, mon aimable IESVS, ie vous coniure par les sensibles douleurs de vostre vie, & par les tristes agonies de vostre mort, d'acheuer vn desir que ie ressents en moy; & de prier vostre Pere, que s'il se peut, il separe la gloire & le merite de ma souffrance, afin que ie luy puisse dire auecque verité: Mon Dieu, ie souffre purement pour vous. Autant que ie puis, ie renonce à mon merite, afin de ne souffrir que pour vostre seul seruice.

A la Croix.

PRosterné à vostre pied, ou plustost colé entre vos bras, ie vo⁹ adore, seul object de ma confiance; protestant que le plus doux attrait de mō cœur est l'amour de vostre mart. Languir, viure, ou mourir, est mō vnique dessein, pourueu que ie languisse, meure, ou viue au mesme lieu où mon *Iesus* a laissé son innocente vie. Que le prix de ce Sang, qui vous a arrousé, & le merite de ce Dieu que vous portez, m'accorde de demeurer cōstant dans les sainctes affectiōs de vos aimables souffrāces. Helas! où pourrois-ie mieux rendre mon esprit, que dans les bras de celle, que le grand Sauueur a chosie pour Espouse? Mōde ne pretens-tu point de m'offrir tes contentemēs & tes delices? Veux-tu que i'expire parmy les roses que tu promets à tes mignōs? ne te trōpe point, i'ayme mieux les espines de *Iesus*, que tes fleurs: comme ie ne sçay plus que la Croix & le Crucifié, ie ne veux plus aimer que ses souffrances & ses douleurs. Le bon mot de ma bouche & le cher desir de mon cœur, sera desormais. *Mourir*, & *Souffrir*, mais mourir dans la Croix, & souffrir auec *Iesus*, & pour l'amour de *Iesus*.

FIN.

LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

Traduicte du Latin de BOECE, en François.

Par le P. DE CERIZIERS, de la Compagnie de IESVS.

Edition Neufviéme.

Reueuë par le Traducteur.



A LYON,

Pour IEAN HVGVETAN, en ruë Merciere à la Prouidence.

M. CD. LVII.

Auec Approbation, & Permission.



A MONSEIGNEVR PIERRE SCARRON, EVESQVE ET PRINCE DE GRENOBLE, &c.

MONSEIGNEVR, *Cette composition estant vn remede general, & vne medecine publique, contre toutes sortes d'afflictions, on doit approuuer que i'en prescriue l'vsage sous l'authorité de vostre Nom, & que ie luy cherche du credit dans l'estime que vous aurez de son merite. Apres l'illustre tesmoignage de Theodoret, qui peut ignorer que les Euesques sont les Medecins du genre humain, & qu'il leur appartient, à l'exemple de nostre charitable Samaritain, de mesler le vin auec l'huille. Ce grand Homme, qui nous a laissé vne si belle idée dans l'ancienne Loy, du zele, & que Dieu reserue, pour assister aux dernieres agonies de la Nature, n'ouuroit iamais la bouche sans miracle, puis que selon la remarque des Hebreux, toutes les paroles d'Elie, estoient de*

salutaires medecines. Et que font les Prelats dans ces courses ordinaires de leurs Dioceses, que de porter la santé aux Malades, & d'offrir du soulagement aux Miserables ? Ce n'est pas de mon sens particulier, que ie compare les Euesques à ce Prophete, le rapport en est si iuste, qu'il n'est point d'esprit assez pesant pour n'en pas apperceuoir le parallele. Ne sont-ce pas eux qui entrent dans les sentimens, aussi bien que dans les pouuoirs de celuy, dont l'aimable voix inuite les affligez à rechercher son absence ? Ne sont-ce pas eux qui sont malades auec sainct Paul, de toutes les infirmitez qu'ils connoissent ? Ne sont ce pas ces Astres de faueur, & ces nuës volantes de l'Escriture, qui ne paroissent sur nous que pour dissiper nos ennuis, & nos miseres ? Sur cette consideration, MONSEIGNEVR, quand Dieu auroit fait vne exception de vostre Personne, & que vous seriez tout seul exempt des communes souffrances de la vie, i'aurois tousiours sujet de vous presenter cette Consolation, comme vn rare Epitheme, dont vous partagerez le secours, auec autant d'adresse, que de zele. Il est vray que i'ay beaucoup de motifs particuliers, qui arrestent le choix de mon appuy en vostre Personne ; mais i'ayme mieux les taire auec iugement, que de les produire auec dangers de complaisance. Ie souffriray que ceux qui ne sçauent pas mes considerations secrettes, attribuent

plustost cette offre à l'inclination generale que tout le monde doit à vostre Vertu, qu'aux deuoirs particuliers, qui me forçent à cét hommage. Que si mon affection a moins de succez que d'ardeur, ie me promets que vous ne iugerez pas par là de mes intentions, & que ce petit tribut, estant vn tesmoignage du respect que tout ceux de ma robe portent à vostre merite il peut estre encore consideré, comme vne preuue du pouuoir que vous aurez tousiours sur mes volontez, en qualité de

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur en N. Seigneur, RENE' DE CERISIERS, de la Compagnie de IESVS.

ESCLAIRCISSEMENT necessaire à l'intelligence de cét Ouurage.

IL importe de connoistre la qualité de Boëce, & la force de son esprit, pour rendre l'estime qu'on doit à ses productions; non pas qu'il soit necessaire d'emprunter les panegyriques, que le R. Pere Caussin luy a faits, dans son homme d'Estat; ny qu'on soit obligé d'auoir toutes les nobles pensées de cét Autheur, pour prendre la veritable idée de cét excellent Philosophe. Il suffit de sçauoir qu'il estoit sorty de ces Manlies, qui tous seuls ont empesché les Gaulois de triompher entieremẽt du Capitole, & qui ont tiré l'illustre nom de Torquats, des chaînes que leur courage preparoit aux Romains. Cette race estoit si feconde en Heros, qu'elle a donné l'espace de mille ans, des Consuls à l'Empire, & si quelqu'vn n'a pas possedé cette grande dignité, on l'en a iugé digne. Boëce que Ennode appelle LA VEINE DES POVRPRES, eut cét honneur par trois fois, & le

le merita toute sa vie. Theodoric Roy des Gots connoissant ses rares qualité, le fit principal Ministre de son Estat, & l'employa en de si continuelles affaires, qu'il sembloit n'auoir pas assez de loisir pour respirer. Ce grand employ, qui n'estoit qu'vn diuertissemens à son esprit, ne l'empeschoit pas de donner de bonnes heures à la composition de beaucoup d'Escrits, qui luy ont merité le nom de dernier des Doctes chez Laurent Valle. A peine y a-t'il vne matiere dans laquelle il n'ait montré sa suffisance. La nouuelle Academie a neantmoins possedé ses meilleures estudes, quoy qu'il eust vne parfaite intelligence des autres Sectes, particulierement de celle de Platon, qu'il promettoit d'accorder auec Aristote, si la mort n'eût empesché son dessein. Ce grand Homme ayant trop d'éclat pour ne point faire de mal aux yeux de l'enuie, trouua beaucoup d'ennemis à sa vertu. Trigilla, Conigaste, & Cyprien, qui auoient la meilleure part dans les affaires de Theodoric, jugerent bien que ne le pouuant auoir pour complice de leurs desseins, ils le deuoient apprehender pour censeur de leur conduite. La liberté de les contraindre au Conseil, & mesme de conuaincre leurs intentions de malice, leur fit préuoir

vne funeste issue de leur pratiques. Tout leur soin fut donc de rendre son credit suspect à leur Maistre, & ses seruices inutiles au Public. A cét effet, ils supposerent les Lettres de Boëce à Iustin Empereur, ennemy iuré des Ariens, dont Theodoric estoit le principal appuy en Italie. Cette trame s'ourdit par les artifices de Cyprien, qui eut pour tesmoins de sa calomnie, Opilion, Basile, & Gaudence. Le Roy sans considerer, que l'enuie s'attache tousiours à ceux qui ont la principale confidence du Prince, escouta auec trop de foy les soupçons qu'on luy donnoit de sa fidelité, & au contraire de se roidir à la defence d'vn si genereux Ministre, il l'abandonna tres-laschement à la haine de ses Ialoux. En suite des inclinations de Theodoric, les Senateurs parties par complaisance, partie par emulation de grandeur, condamnerent ce grand Homme au bannissement. Pauie eut le bon-heur d'estre le lieu de sa prison, & le theatre de son martyre. Theodoric luy ayant fait proposer par le Gouuerneur de la Ville, l'aueu de la coniuration pour moyen infaillible de son pardon, cette ame courageuse ne se peust contraindre de mentir, pour viure, choisissant plustost de souffrir la mort, que d'aimer si honteusement la vie.

la vie. Le Got iugeant que Boëce estoit aussi peu capable de feindre vne trahison, que de la faire, depescha vn Tribun pour executer son Arrest de mort, qui ne luy fut pas plutost signifié, qu'il se porta au lieu du supplice, comme s'il eust marché à vn triomphe. Comme il apperceut vn de ses Gentil-hommes, qui fondoit en larmes, il luy commanda de les garder pour les Miserables, & de dire à Symmaque son beau Pere, & à Rusticienne sa femme de ne rien faire indigne de luy en le plorant, puis qu'il ne faisoit rien indigne d'eux en mourant. Apres ces genereuses paroles, il ne tarda pas beaucoup à perdre la teste qu'il recueillit de terre, comme vn second sainct Denys, & la porta deuant l'Autel d'vne Chappelle prochaine, où il se mit à genoux; pour en faire l'offrande à ce grand Dieu, duquel il venoit de deffendre la cause. Martian qui a décrit sa vie, asseure que comme quelqu'vn luy eust demandé, le voyant en cette posture, qui l'auoit fait mourir, il repartit, que c'estoient les impies. On void encore aujourd'huy sa prison à Pauie. Ce fut dans ce triste sejour qu'il composa ce precieux ouurage de la Consolation, où il introduit la Philosophie, qui luy propose toutes les raisons, qui peuuent adoucir vn affliction,

& qui preparent vne ame, contre les plus rudes attaques de la Fortune. Il n'y a rien de rare, ny de subtil dans les Autheurs, ou Boëce pretend à cette gloire. Ses pensées sont sublimes, son style poly, son raisonnement profond, sa Poësie delicate. Si l'oreille est flattée de la naïueté de ses pointes, l'esprit est persuadé de la solidité de ses raisons; s'il adoucit quelque-fois sa plume, il ne l'affoiblit iamais, s'il releue son discours, il ne l'esgare point; s'il brille par tout, il eschauffe tousiours, pourueu qu'on ait de l'attention, il a de la suitte; quiconque apporte des yeux à sa lecture il trouue des lumieres. De moy i'auouë si ce grand Philosophe qui adoroit la Croix, luy eust donné vn de ses Chapitres, & qu'il nous eust representé vn Dieu souffrant, parmy ces motifs de consolations, qu'il ne manqueroit rien à son ouurage, & que le desespoir ne seroit plus que pour les reprouuez. De quelque cruauté que la Fortune nous persecute, nous y auons dequoy guerir nos maux, ou au moins dequoy soulager toutes nos peines. Si elle nous rauit nos biens, elle nous apprend à nous posseder nous-mesmes; si elle mesle nos plaisirs d'aigreur, elle nous réueille de l'assoupissement d'vne trop molle joüissance; si elle nous oste les honneurs,
elle

elle dissipe vn peu de ses fumée, si elle change nos amis, elle nous prouue qu'il n'y a rien d'aymable que Dieu, & comme il est le seul principe de nos cœurs, qu'il doit estre l'vnique objet de nos amours. Mais ce qui rend cette piece plus digne de recommandation; c'est que l'agreable, & l'vtile y sont dispensez auec tant de iugement, & d'artifice, que la douceur de la Poësie n'y a pas moins d'attraits, & de charmes innocens sur l'esprit, que la force du discours a de pouuoir sur les plus profondes playes de l'ame. Il est vray qu'il y a de l'obscurité dans quelques-vns des Vers, parce que nostre Poëte Philosophe parle tantost comme Platon, & que maintenant il s'accõmode au proche des Stoïques. La diuersité de ces sentimens m'a quelquefois dispensé de la rigueur, qui doit arrester vn Traducteur aux paroles de son Autheur, quoy que i'aye tasché d'en exprimer presque toutes les pensées. Que si pour rendre nettement vn Vers, il semble que i'employe quelquefois la Paraphrase, on me doit pardonner cette infidelité puis que je me contrains auec plus de scrupule à toute la Prose. I'auouë bien pourtant, qu'vn autre, qui pourroit estre vn peu plus esclaue que moy, rencontreroit sans doute mieux que ie n'ay fait,

& en

& en l'vn, & en l'autre. Aussi puis-ie protester que tout le bon-heur, & l'auantage que i'ay en cecy, cedera aisément au moindre effort de ceux qui se voudront diuertir à vous traduire Boëce. Ce dessein merite bien le trauail d'vn bon esprit. Quoy que les Grecs soient assez modestes dans l'estime des Autheurs Latin, Maximus Planudes a mis celuy-cy en leur lãgue, & Iean de Meun, le premier de nos François qui a tasché de n'estre point Barbare, iugea dés son temps, que cette version n'estoit pas vn present indigne de Philippe le Bel son Maistre. Neantmoins, si quelqu'vn veut iuger de ce que i'ay contribué à cette piece, ie le supplie de considerer, qu'il n'est pas facile de reüssir sur les projets d'vn autre, particulierement en Vers, où l'on n'a pas la liberté de monter au Ciel, de descendre dans les abysmes, & de se promener au milieu des prairies, pour prẽdre des estoilles, des fleurs, & des diamans, qui seruent de grace, & de beauté à la Poësie. Vn homme qui est attaché ne se peut estendre que iusques au bout de sa corde, son pouuoir n'est pas plus grand que sa chaisne, & la liberté ne va plus loing que les limites qu'on luy donne. Cela me fait croire que tout ce qui est de rude dans cét ouurage, ayant vne

si rai

ſi raiſonnable excuſe, l'apprehenſion d'vne trop grande ſeuerité en mon Lecteur, ne le ſeroit pas, & que ſi ie ne puis meriter ſon approbation, ie ne dois pas beaucoup craindre ſa cenſure. Ie veux meſme penſer équitablement de ceux qui verront cette traduction, & croire qu'il y en aura vn bon nombre, qui approuueront qu'vne perſonne qui eſt aux gages de la Philoſophie, luy ſerue au moins vne fois d'interprete. Si le grand ſainct Thomas eſt loüable de nous auoir laiſſé vn iudicieux Commentaire ſur cette Conſolation, qui pourra trouuer mauuais, que pour conſoler tout le monde, ie taſche de rendre la ſageſſe intelligible? Toute la piece eſt diuiſée en cinq liures: Le premier n'eſt qu'vne plainte que l'Autheur addreſſe à la ſageſſe, des maux qu'il a iniuſtement ſoufferts. C'eſt cette grande Dame qu'il dépeint dans ſa premiere Proſe, qui touche le Ciel de ſa teſte, d'autant qu'elle y porte ſa connoiſſance, & qui s'ajuſte par apres à vne raiſonnable grandeur, parce qu'elle abbaiſſe ſes penſées à la conſideration des choſes inferieures. Le Thita, & le Pi, qui tiennent les extremitez de ſa robe marquent qu'elle comprend la Theorie, & la Pratique. Les diuerſes bandes de ce veſtement ſont les degrez,

qui

qui efléuent l'esprit à la Science : ses déchirures monſtrent que toutes les Sectes taſchent de la tirer à leur party. Par cette noirceur qui charge ſes habits Boëce taxe l'ignorance de ſon ſiecle, & l'artifice des premiers Philoſophes. Et a n'en point mentir, il a ſujet de les ſoupçonner d'enuie, où du moins de les reprendre de peu de charité, puis que Platon nous déguiſe les ſciences ſous les Enigmes, qu'Empedocles le rend eſclaues dans ces vers, & qu'Ariſtote ne ſemble nous en parler que pour n'eſtre pas intelligible. Le ſecond comprend vne Apologie de la Fortune, qui fait voir à Boece qu'il a auſſi peu de ſujet de ſe plaindre de ſes diſgraces, que de raiſon d'eſperer toutes ſes faueurs. Toute la ſuitte n'eſt qu'vn excellent tiſſu de puiſſantes conſiderations, qui eſléuent l'eſprit à cette ſublime verité, que ny les Richeſſes, ny les Dignitez, ne ſçauroient rendre vn homme content, & que nous ne ſommes iamais pauures, ſi nous ſommes toûjours à nous. La derniere Proſe conclud cét eſtrange Paradoxe : *que la mauuaiſe Fortune profite d'auantage à l'homme que la bonne*. Dans le troiſieſme liure, la Philoſophie monſtre par vn rare diſcours, que les riches du monde en ſont les pauures, puis qu'ils ont beſoin

de beau

de beaucoup de choses, dont ceux qui ont plus de moderation que de desirs, se passent sans aucune peine. Il est difficile d'aimer les honneurs, la Gloire, & la noblesse ; si on penetre les raisons qui les decreditent, dans la quatriesme, cinquiesme, sixiesme, & septiesme Prose. Vn peu apres cette sage Maistresse touche les voluptez auec tant de desdain, mais toutefois auec tant de solidité, qu'elle en prouue la recherche aussi vaine qu'elle est infame. Puis elle enseigne en quoy consiste la vraye beatitude, rejettant celles qui sont fausses, & apparentes. La neufviesme Poësie pourra faire comprendre ce que couste quelquefois vne traduction. Sainct Thomas s'efforce de nous en donner l'esclaircissement dans son docte Commentaire ; expliquant cette ame du monde qui nous y est representée, de l'intelligence qu'il le meut. Si quelqu'vn n'est satisfait de sa glose, qu'il lise le Timée de Platon ; peut-estre que prenant le loisir de réver vn peu sur ses pensées, qu'il en pourra tirer vne expressiō plus nette. Pour moy, i'auoüe franchement que la plus grande partie de ce traicté ne m'est qu'vne profonde Prophetie, & que ie n'y voy pas plus de paroles que de Mysteres. C'est le quatriesme Liure qui nous fait comprendre

qu'il

qu'il n'y a que l'homme de bien qui soit heureux ; que les Grands ont autant de Tyrans que de vices ; que les Marchands ne sont ny heureux ny puissans, & que la Vertu pour estre affligée, n'est iamais miserable. C'est pareillement icy où par vn enchaînement merueilleux de consequences, & de suites, la Philosophie montre que ceux qui ne veulent pas estre Dieux deuiennent bestes ; à ce dessein elle employe la Fable de Circé. La quatriesme Prose, n'est qu'vne preuue de cette importante proposition ; que les Meschans sont plus heureux dans les supplices des crimes, que dans leur impunité. Sur la fin, apres vne claire distinction du Destin, & de la Prouidence, la Sagesse marque les raisons pourquoy Dieu laisse souffrir les Bons auec les Méchans. Le dernier Liure propose l'accord admirable de la prescience de Dieu, auec l'euenement libre des actions humaines, dont l'infallibilité n'interesse en rien nostre franchise. Il n'y a personne qui ne soit capable des trois premiers ; pour les deux suiuans, il faut auoüer que la liaison en est delicate, & que pour comprendre le discours de la Sagesse, il s'y faut rendre tout attentif. L'vsage ordinaire de certains mots, ne pouuant auoir la mesme grace dans le François que dans le

Latin,

Latin, ie me suis contenté de marquer vn P. lors que la Philosophie parle, & vn B. quand Boëce luy respond, ou l'interroge, retranchant auec liberté, ce qui n'eut fait icy que de redite auec dégoust. Mon Lecteur, si vous tirez tout le profit que ie vous souhaite de cette Consolation, vous pourriez bien estre quelque-fois affligé; mais vous serez tousjours content.

APPROBATION.

CE *Liure intitulé*, la Consolation de la Philosophie, &c. *approuué de tant de siecles, & admiré de tous ceux qui en ont entendu, & pratiqué la Doctrine, est traduict si fidelement en nostre Langue, qu'il nous donne sujet de croire qu'il n'y a plus rien en Vers, & en Prose dedans les Thresors de l'antiquité, que nous ne puissions nous approprier, aussi ne merite-il pas moins de loüange pour sa version, qu'il a esté estimé pour les rares vertus de son Autheur. C'est pourquoy outre l'asseurance que ie donne, qu'il n'y a rien en iceluy qui ne soit conforme à la Foy, & Doctrine de l'Eglise Catholique : Il me semble que l'on le doit receuoir comme vn chef-d'œuure de la perfection de nostre Langue, ce que i'ay sous-signé Docteur en Theologie, & Chancelier de l'Vniuersité de Rheims, & certifie par ces presentes. Fait à Rheims, ce 3. Mars, 1656.*

P. D'OZET.

APPROBATION.

CE Liure (qui fait reuivre cét ancien Senateur & Consul BOECE,) n'a pas tant besoin d'Approbation que de loüange, si en iceluy la Sagesse donne de la consolation à nostre esprit dans l'aduersité, le style releué, & le discours elegant dont il est enrichy par cette traduction, ne luy donnera pas moins de contentement dans la prosperité. Ie l'estime tres-digne d'estre mis en lumiere. Ce 2. iour de Mars, 1636.

I. GODINOT, Docteur en Theologie.

Permission du Procureur du Roy.

IE n'empesche pour le Roy, attendu que le temps du Priuilege accordé pour l'Impression du Liure intitulé, Les Consolations de la Philosophie, & de la Theologie, par le P. DE CERISIERS, *est expiré que ledit Liure soit imprimé & mis en lumiere* par Iean Huguetan le ieune, Marchand Libraire en cette Ville, *auec defences à tous autres en tel cas requises. Fait le vingt-deuxiesme Aoust, mil six cens quarante-sept.*

LORIN.

PERMISSION.

SOit fait suiuant les Conclusions du Procureur du Roy. Fait le 26. Aoust, 1647.

DVSAVZEY.



LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

I. POESIE.



MOY dont les premiers Vers n'ont parlé que de ioye,
Ie ne puis éuiter les pleurs, où ie me noye;
Ie vois tous mes plaisirs changez par ma douleur,
Et si i'escris des Vers, ie les dois au malheur;
Les faueurs d'Appollon ne m'offrent que des plaintes,
Dans les eaux de mes yeux, mes graces sont esteintes;
Toutefois les bien-faits de sa douce bonté,
Touchez de mes ennuys m'ont tousiours assisté;
L'honneur dont autrefois il cherit mon enfance
Adoucit le chagrin, qui choque ma constance,
Quoy que tant de malheurs conduisent à grands pas,

Ma languissante vie à l'heure du trespas.
L'hyuer a commencé de neiger sur ma teste,
Et mon corps tout panchant au sepulchre s'appreste.
Heureuse cette mort, qui finit nos desirs
Aussi-tost que le sort trauerse nos plaisirs.
Mais de vray celle-là, n'a ny grace ny charmes,
Qui ne veut pas fermer ma paupiere à mes larmes.
Elle est sans sentiment, ou bien sans amitié,
Puis que ie ne suis plus qu'vn objet de pitié.
O mort quand ie viuois Amy de la Fortune,
La rigueur de tes Loix me fut presque importune,
Maintenant que le Ciel commence à m'affliger,
En me faisant mourir, tu crains de m'obliger,
Pourquoy donc croyoit-on ma fortune prospere?
Si i'eusse esté content, ie serois sans misere.

I. PROSE.

COmme ie discourois ainsi à part moy, & que ie traçois mes plaintes auec la plume, il me sembla voir sur ma teste vne Dame pleine de majesté, de qui les yeux estoient beaucoup plus vifs & plus estincellans que ceux des hommes ordinaires. Son teint estoit frais, & ses jouës auoient vn embonpoi nt, qui n'estoit aucunement decheu, bien que son âge fist paroistre cette beauté d'vn autre siecle que du nostre. La taille de son corps n'estoit pas tousiours esgale, car tantost elle se ramassoit à vne grandeur iuste & mesurée, & puis tout à coup on eust crû qu'elle touchoit les Estoilles En haussant sa teste elle portoit sa veuë non seulement au dessus des Astres : mais encore celles des hommes estoit trop foible, pour la suiure. Ses habits n'auoient pas moins d'artifice

d'artifice en leur façon, que de prix en leur estoffe, d'autant (comme i'appris d'elle mesme) que ses seules mains les auoient tissus. La vieillesse les auoit chargez d'vne noirceur toute semblable à celle de ces Tableaux, d'où les hommes tirent l'esclat de leur noblesse, & les rayons de leur gloire. Au bas de sa robe, on voyoit vn Pi meslé dans la broderie, & en haut vn Thita : entre ces deux Lettres il y auoit certains degrez, qui faisoient vne montée du plus bas au plus haut des Characteres. Il paroissoit pourtant aux déchirures de sa robe, qu'on l'auoit tirée auec violence, & que chacun en auoit arraché ce qu'il auoit pû. Cette Auguste Deesse tenoit dans sa droitte des Tablettes, & dans la gauche vn Sceptre. Aussi-tost qu'elle eut apperceu les Muses aupres de moy, & reconnu qu'elles disoient des vers aux sentimens de ma douleur, elle s'esmeut vn peu, & auec vn regard meslé de seuerité, s'escria : Qui a permis à ces petites effrontées d'approcher de ce malade, puis qu'il n'est pas en leur pouuoir de donner de bons ny d'vtiles remedes à ses maux, mais seulement de les nourrir d'vn doux & agreable poison. Ce sont-elles qui estouffent les solides fruits de la raison, par les espines des affections mal conduites, & qui accoustument l'esprit à souffrir des maux dont elles ne le peuuent deliurer. Si vos caresses attiroient vn homme du vulgaire, i'estimerois vostre temerité d'autant plus pardonnable, que sa perte me seroit indifferente : mais vous estans addressées à vn homme esleué dans mes Escoles, ie ne puis estre patiente, si ie ne suis insensible. Sortez d'icy maudites Sirenes, qui flatez iusques au mourir, & me laissez le soin de sa guerison. Cette troupe de Nymphes baissant les yeux, se retira fort triste, auoüant sa crainte par sa honte.

Mes yeux noyez de larmes ne pouuans reconnoistre ceste Dame, dont l'authorité estoit si absoluë, la veuë arrestée contre terre, & tout pensif, i'attendis ce qu'elle feroit. A mesme temps elle s'approcha de moy, s'appuyant sur le bord de mon lict, & regardant mon visage que la tristesse colloit au paué de ma chambre, elle commença ainsi de se plaindre de mes troubles.

II. POESIE.

HE ! Dieu que cette pure flame,
Qui brilloit au fond de nostre Ame s
Se couure d'vne espaisse nuit,
Depuis qu'vne morne tristesse
Nous importune de son bruit,
Et vient tenter nostre foiblesse.

Cét esprit qui suiuoit les tours
Des nüages qui vont au cours,
Poussez du vent & des orages,
Sur le plus haut faiste de l'air,
Et qui sans peur, void les rauages,
Et de la foudre, & de l'esclair.

Celuy qui couroit la carriere,
De cette inégale Courriere,
Qui console les longs ennuis,
Que le iour fait par son absence,
Et qui fauorise les nuicts
Du thresor de son influence.

Celuy qui mesuroit de l'œil,
Le vaste globe du Soleil,

Et

Et qui contoit toutes les courses
De cét infiny mouuement,
Que fait le Cortege des Ourses
Sur les voutes du Firmament.

Celuy qui sçauoit la cauerne,
Où les fureurs de la Galerne,
Conspirent de troubler la Mer,
Et pourquoy cette Estoille grimpe
(Quand elle s'y veut abysmer)
Iusques au sommet de l'Olympe.

Celuy qui remarquoit ce temps,
Dont est composé le Prim-temps,
Qui de son innocente baleine
Et de deux ou trois de ses pleurs,
Enrichit le sein de la pleine,
D'vn million de belles fleurs.

Celuy qui voyoit où l'Automne
Prend les raisins de sa Couronne,
Et qui penetroit les secrets
Les plus cachez de la Nature:
Sans que ses desirs indiscrets
Craignissent aucune auanture.

Celuy-là de qui le pouuoir
Se limitoit à son vouloir,
Frappé d'vn prompt coup de tonnerre,
Est contrainct de quitter les Cieux,
Et de laisser languir à terre,
Les regards mourans de ses yeux.

II. PROSE.

MAis il est temps (dit-elle) de penser tes playes & non pas de les plaindre. Puis arrestant les yeux sur moy : Es-tu celuy qui a succé les douceurs de mon laict, qui as esté nourry de mes viandes, & qui es arriué par mes soins, à l'âge d'vn homme parfaict? Certes ie t'auois donné des armes, qui te pouuoient defendre, si tu ne les eusses point quittées. Ne me connois-tu plus ? d'où vient ce silence ? est-ce de confusion ou de stupidité ? Ie voudrois bien que ce fust d'vne raisonnable honte ; mais à ce que ie vois c'est d'vne sotte stupidité. Comme elle eut apperceu que mon silence estoit plutost vne impuissance de discourir, qu'vne discretion de me taire, & que i'auois aussi peu de langue que de parole, elle toucha doucemét mon estomach, & dit : sans doute son mal n'est autre chose que cette lethargie, qui a coûtume d'assoupir les Esprits : il s'est vn peu oublié de soy-méme ; mais il s'en peut aisément ressouuenir, s'il peut auparauant nous reconnoistre. Afin de le secourir, il faut écarter ces tenebres, qui luy sillent les yeux. Comme elle eut acheué ce discours, elle ramassa les plis de sa Robe, dont elle essuya mes larmes.

III. POESIE.

COmme on void dans le Ciel le souffle de Borée,
Rappeller la clarté,
Et donner des rayons à la trouppe dorée
Qui cachoit sa beauté.

Aussi-tost

Aussi-tost que ce vent a dissipé la nuë,
On void fuir la nuit ;
Le Soleil en riant monstre sa face nuë
Et ramene le bruit.

Ainsi l'obscurité qui pressoit mes paupieres
A desillé mes yeux :
Et mes yeux s'entr'ouurans ont repris leurs lumieres,
Dans les Astres des Cieux.

III. PROSE.

LEs nüages de ma tristesse s'estans éuanoüis,ie reuins à la liberté de respirer, & ie pris l'asseurance de regarder le visage de mon secourable Medecins. I'eus à peine porté les yeux sur cette Deesse, que ie reconnus cette bonne nourrice, chez qui i'auois passé la plus grande partie de ma ieunesse, ie veux dire, la Philosophie, à qui ie fis aussi-tost ce discours. O saincte Maistresse des Vertus, d'où vient que vous auez quitté les delices du Ciel,pour vous ranger dans les solitudes de mon exil? n'estes-vous point coulpable des mesmes crimes que la calomnie m'a imposés,pour en soúfrir injustement les peines en ma compagnie? Est-il raisonnable (repartit-elle) mon cher Nourrisson,de te voir gemir sous vn faix dont la seule haine de mon nom t'a chargé, sans en partager l'incommodité auec toy ; La Sagesse ne pretend rien au droit de laisser l'innocence sans appuy, ie craindrois d'estre blasmée auec Iustice, si ie t'abandonnois sans raison. Crois-tu que ce soit d'aujourd'huy que la Sagesse a esté trauaillée des mauuaises mœurs ; ne sçais-tu pas que deuant le siecle de nostre Platon,i'ay soustenu de rudes combats contre l'insolence de la folie,

& que par mon moyen (lors qu'il viuoit encore) Socrate son Maistre remporta l'honneur d'vne glorieuse mort? Sa memoire est demeurée sans reproche, mais non pas son heritage sans dispute, d'autant que l'Escole des Stoïciens, & celle d'Epicure, ont taiché de le rendre propre & bien que i'apportasse de la resistance à leur dessein, ils m'ont tirée auec tant de force, qu'ils ont dechiré ma robe, que i'auois faite, & se sont retirez auec ses lambeaux, sur cette croyance qu'ils me rangeroient à leur party s'ils se paroient de mes despoüilles. Cette retraite seconda aucunement leur desir, car l'imprudence les voyant parez de mes liurées, creut, qu'ils estoient de mes intimes, & trompa par cette apparence quelques-vns des ignorans. Que si tu n'as point oüy parler du bannissement d'Anaxagore, du poison de Socrate, & des supplices de Zenon, parce qu'ils sont estrangers, sans doute tu connois les Caniens, les Seneques, & les Sorans, de qui la memoire n'est pas vieille, ny la gloire inconnuë. Ne cherche point leurs excez: tout leur crime n'a esté que l'incompatibilité que mes enseignemens leur ont donnée auec l'humeur des Meschans. Et partant c'est sans sujet que tu t'estonnes de nous voir agitez de quelque tempeste en cette Mer, puis que nostre principal dessein est de déplaire aux Scelerats. Et quoy que leur nombre soit infiny, il n'en est pas plus redoutable, parce que leur troupe enragée n'a point d'autre conduite que la fureur. Si par fois la malice dresse ses forces contre nous, la prudence nous met à l'abry de ses injures, pendant qu'elle s'amuse à se charger d'armes inutiles, & ainsi retranchez dans des Forts, qui sont impenetrables à ses assauts, nous payons de mocquerie sa rage, & brauons son insolence.

IV. Poesie.

IV. POESIE.

CEluy qui d'vn mesme œil regarde la Fortune,
Soit que sa passion le flatte, ou l'importune
En sa prosperité ;
Celuy-là sans paslir aura tousiours la teste,
Par dessus la tempeste,
Et les pieds sur le front de son aduersité.

Que la Mer escumant sousleue son abysme,
Qu'elle trempe le Ciel du fond iusqu'à la cime
De ses flots orgueilleux,
Et que le Mont-Gibel vomisse feu, & flame,
Il joüyt dans son ame
Du bon-heur dont ioüyt l'esprit d'vn bien-heux.

L'air pourra bien lancer les carreaux de sa foudre,
Et, changeant les rochers en des amas de poudre,
Tesmoigner son pouuoir :
Il pourra de la voix de son puissant tonnerre
Faire trembler la Terre,
Mais de luy faire peur, c'est ce qu'on ne peut voir.

N'ayons point de desir, n'ayons point d'esperance,
Nous rirons des douleurs que fait la violence
Des superbes Tyrans :
Aymons, & desirons, nous craindrons la colere
De la moindre misere ;
Et les moindres ennuis seront nos Conquerans.

Quiconque veut seruir l'inconstante Deesse,
Il met les armes bas, & monstre sa foiblesse,
Afin d'estre blessé,

Et

Et cherchant sa faueur, & redoutant sa haine,
Il se fait vne chaine,
Pour retenir sa main, quand il est offensé.

IV. Prose.

CEs veritez font-elles quelque impression sur ton esprit; ou bien es-tu du naturel de ce pesant animal, qui n'a ny oreilles, ny goust pour les agreables douceurs d'vn Lut? Pourquoy souspires-tu? quel est le sujet de tes larmes? esueille-toy vn peu, & ne permets pas à l'ennuy d'engourdy ainsi ton esprit. Si tu desire la guerison de tes playes, il les faut descouurir. Comme i'eus vn peu rallié mes pensées voicy ce que ie respondis. La rigueur de la Fortune n'est-elle pas assez impitoyable en mon endroit, (ma chere Maistresse) iugés-vous qu'il soit necessaire de luy donner de nouuelles instructions pour m'étre plus cruelle l'horreur de cette prison ne vous a-t'elle pû esloigner; n'est ce point icy cette belle Librairie, où par fois vous veniez discourir auecque moy des sciences humaines, & diuines; Ay-ie encor le mesme visage, & la mesme contenance que i'auois, lors que vous me marquiés auec vne baguette le cours des Astres, & que vous rapportiez nos mouuemens, & nos inclinations à leurs influences, me faisant voir que tout ce qui se passe en nous est vne image de ce qui se fait au Ciel. Est-ce icy le prix de l'obeïssance que i'ay renduë à vos commandemens; C'est vous auez fait dire à Platon, que les Republiques seroient heureuses lors que les Philosophes en seroient Gouuerneurs; ou du moins quand les Gouuerneurs s'adonneroit à l'estude de la Philosophie. De plus vous

aués

aués auerty tous les Sages par la bouche du mesme Philosophe de la conduite des affaire publiques, de peur que l'insolence des meschans ne se seruist de l'authorité au preiudice de la vertu, & à la ruine des Bons. Suiuant ces Maximes, tout mon desir a esté de produire en public, ce que i'auois appris de vos enseignemens en particulier, & de faire voir en l'action, le fruit de mon repos. Vous, & ce grand Dieu, qui vous a commis le soin de former nos esprits, m'estes témoins que toutes les intentions que i'ay apportees au gouuernement de la Republique, n'en regardoient que les interests, & les commoditez. Voilà d'où est née la mauuaise intelligence auec les meschans : voilà comme quoy la liberté que i'ay apportée à la conseruation de la iustice, m'a accueilly la haine de ces Puissances, dont ie n'ay iamais redouté les menaces. Combien de fois ay-je resisté à ce Congaste, dont l'insolence ne tendoit qu'à l'oppression des foibles ? Combien de fois ay-je empesché l'effect des outrages de Tragilla Intendant de la maison Royale ? Combien de fois mon authorité a-t'elle seruy de defense à ceux que l'auarice chargeoit de calomnie ? Iamais la consideration de personne ne m'a fait plier à l'injuste ; ie n'ay pas eu moins de regret de voir les impositions publiques, & les larcins particuliers, que ceux qui en souffroient l'incommodité. Pendant cette cruelle famine, qui sembloit vouloir deuorer la Champagne, ie contredits le Prefect du Pretoire en ce cruel Edict de la vente des bleds, & en la presence du Roy, j'obtins par mes remonstrances, que l'achapt ne s'en feroit point. I'ay retiré Paulin homme Consulaire de la gueulle beâte de ces Mastins de Cour, qui le deuoroient desia de desir, & d'esperance & sans craindre d'encourir la haine de Cyprien,

ie guaranty Albin de la peine qu'vne fausse accusation luy auoit procurée. Ne vous semble-t'il pas que ie ne me suis assez fait d'ennemis ? A vray dire, ayant si peu recherché la faueur des Courtisans pour mon asseurance, ie deurois en auoir aupres de mes amis: & l'amour de la Iustice estant le seul motif de mes actions, il semble qu'elle ne peut estre équitable sans ma conseruation. Qui sont ceux dont les témoignages ont conuaincu mon innocence : Ceux-là mesmes qui se sont seruis de la pauureté d'vn miserable Basile chassé de la maison du Roy. Que diray-je d'Opilion, & de Gaudence, dont les excez, & les iniustices furent chastiées du bannissement, & qui s'estans seruis du priuilege des Autels contre le commandement du Roy, furent menacez, s'ils ne sortoient incontinent de Rauenne, de porter sur le front les marques de leur desobeïssance ? Deuroit-on quelque croyance à de semblables Coquins ; & toutefois le méme iour on reçeut leur deposition contre moy. Quoy ? ma qualité me rend-elle criminel ? ou bien leur condamnation les a-t'elle iustifiez ? La Fortune n'a t'elle point eu de honte de la calomnie, dont on a trauaillé mon innocence ou du moins de la bassesse de ceux qui m'ont accusé ? Vous me demandés, quel crime l'on m'a imposé ? on dit que i'ay voulu sauuer le Senat ; vous desirez sçauoir les moyens que i'auois choisis pour executer le dessein ? On crie que i'ay empesché l'Accusateur de produire les preuues de sa condamnation. Que dites-vous là dessus ? ma saincte Maistresse, voulez-vous que ie nie cette faute, de peur qu'elle ne vous soit honteuse ? mais quoy ? i'ay eu ce desir, & rien du monde n'est capable de me l'oster. La confesseray-ie ? tout l'empeschement que i'apporte à l'accusation seroit leué par cét aueu. Et puis quelle

quelle apparence d'estimer que le desir de sauuer cét ordre fleurissant, fust vn peché ? Il est vray que les mauuais conseils qu'il auoit pris sur ma vie, auoient iustifié la calomnie de mes ennemis. Que cela soit, ie le veux, l'imprudence des autres ne changera iamais l'obligation de mon deuoir, s'ils sont meschans, ie ne cesseray pas d'estre bon. Quand i'aurois vn Arrest de Socrate ie ne croirois pas qu'il me fust permis d'auoüer vn mensonge, ou de dissimuler vne verité. Quoy qu'il en soit, ie laisse le iugement de cette affaire à vostre prudence, & à celle de tous les Sagesses. Neantmoins afin que la memoire ne s'en perde point, i'en ay laissé la pure verité par escrit ? car pour ces Lettres supposées, où ie semblois esperer la liberté Romaine, qu'est-il besoin d'en parler : puis qu'il estoit facile d'en monstrer l'artifice, s'il m'eut esté permis de me seruir du témoignage mesme de l'Accusateur. Et puis qu'elle liberté pourroit-on attendre ? Hé ! pleût à Dieu que cette esperance peust estre raisonnable ! ie me fusse seruy de la genereuse response de Canius lequel interrogé de Cesar Fils de Germanicus, s'il estoit complice du dessein qu'on auoit pris contre sa vie, repartit, si ie l'estois, tu ne l'eusses pas sçeu. En quoy le desplaisir n'a pas tellement vaincu ma patience, que ie me doiue plaindre de ce que les Meschans ont entrepris contre la vertu. Seulement ie m'estonne que leur mauuais dessein ait eu vn bon succez. Peut-estre que de desirer de moindres choses seroit vn defaut de courage ; mais de pouuoir tout ce que la malice a de mauuaises volontez contre l'innocence, c'est vn estrange prodige. C'est là que l'vn de vos Nourrissons a pris sujet d'vn peu murmurer ; car (disoit-il) s'il y a vn Dieu, d'où vient le mal ? & s'il n'y en a point, d'où peut naistre le bien?

Ie

Ie veux qu'il soit permis a x Meschans de souhaitter le sang du Senat, & la vie de celuy qui la voulu conseruer ; auois-je merité vne pareille haine des Senateurs ? Vous vous en pouuez souuenir, puis que mes paroles, & mes actions ont eu vostre conseil, & vostre aueu : vous sçauez auec quel danger de ma vie j'embrassay la defense du Senat, lors qu'à Veronne la Roy, resolu de tout perdre, en perdant vn homme, luy renuoya la connoissance du crime d'Albin, à dessein de rejetter toute la haine de sa condamnation sur les Iuges, ou de les rendre coulpables par sa iustification. Vous connoissez que ce que ie dis, & la verité ne sont pas deux choses, & que ie ne suis pas assez fait à la complaisance, pour me flatter en cecy Ie n'ignore pas que celuy là perd vne bonne moitié de son merite, qui en reçoit volontiers la loüange ? neantmoins vous voyez la recompense de ma vertu, pour le iuste prix de mes peines, on a banny l'innocence. En quelle rencontre a-t'on iamais veu la seuerité de tous les Iuges s'accorder si bien en la punition d'vn crime, quand mesme le Criminel l'auroit auoüé ? Si l'on m'accusoit d'auoir voulu brusler les Temples, égorger les Prestres & d'vn seul coup arracher la vie à tous les gens de bien, la Iustice me feroit cette faueur de ne me point condamner que present, & apres m'auoir oüy Et voilà qu'on me decerne l'exil, & la mort estant à cent cinquante lieües de mes Iuges, & priué de l'appuy de toute defense. O qu'il y a de personnes, qui desireroient auoir fait vn crime que les Accusateurs mesmes estiment honorable ! Ie leur dois neantmoins cette action de graces qu'ils n'ont point noircy ma reputation auec d'autres couleurs, que celles du mensonge, disant auec effronterie, pour en cacher l'esclair, que mon ambition s'estoit aydeé du

sacrile

facrilege. Vous sçauez quel mespris vous m'auez donné de toutes les choses sensibles, & combien ceux qui s'approchent de vous sont éloignez de ce peché. Chaque iour vous me ramenteuez cét Oracle de Pytagore; Reconnois vn seul Dieu. Estoit-il croyable qu'vn homme que vous instruisiez ainsi, & à qui vous dôniez de si nobles pensées, s'abbaissast iusques à rechercher le secours de ces infames Esprits, dont le commerce est aussi honteux que l'assistance inutile. Outre l'innocence de ma famille, vn grand nombre d'honnestes gens, & mon beau Pere Symmaque, dont la saincteté merite de la veneration, meritoient assez de soupçon de ce crime, si l'on eût voulu écouter la raison plustost que l'enuie. Mais c'est assez estre coulpable que de vous estre amy, ie suis asseuré, que tout mon crime vient de l'inclination que i'ay apportée à receuoir vos instructions. Et ainsi ce n'estoit pas assez que vostre consideration me fust inutile, si mon malheur ne vous eust esté reprochable. Ce qui fait le comble de ma misere, c'est que le sentiment de la plus part des hommes regarde plustost les euenemens de la Fortune, que le merite des choses, & iuge seulement celles-là sagement premeditées qui ont vn heureux succez; d'où il arriue, qu'vne bonne opinion n'est iamais auec vne mauuaise fortune. Ie n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter icy la diuersité des pensées, & des opinions; seulemẽt ie vous diray que les mal-heureux sont toûjours coulpables, & qu'on les estime dignes des peines, qu'ils ne peuuent éuiter. Et moy qui suis despoüillé de mes richesses, priué de mes charges, & soüillé en ma reputation, i'ay merité des supplices par des bien-faits, & ie m'auoüe criminel, parce que i'ay esté vertueux. Pour le regard des Meschans, il me semble

que ie voy leur insolence triompher de la vertu, & m'accuser impunement. D'autre part les gens de bien demeurent tous esperdus par la crainte de mon infortune. Ie voy que la malice s'entretient par la liberté de pecher, & mesme qu'elle s'encourage par l'attente de la recompense. Au contraire les Innocens ne sont pas seulement sans asseurance, mais encore sans appuy ; si bien que ie puis m'escrier auec raison.

V. POESIE.

Grand Maistre de la masse ronde,
Sage intelligence des Cieux,
Qui d'vn seul rayon de vos yeux,
Esclairez la face du Monde,
Ie sçay bien que vostre pouuoir,
Impose les loix du deuoir
A tout ce qu'il y a d'Estoilles,
Et que vostre seule bonté,
Oste le crespe de leurs voiles,
Pour nous faire voir leur beauté.

Par vous la fille de Latone,
Fait voir vn soleil dans la nuict,
Et chassant de sa main le bruict,
Paroist entiere dans son Thrône ;
Puis remontant sur l'horison,
Le deuoir contraint sa raison,
De monstrer par vne humble hommage,
Que les lumiere du Soleil
Luy donnent seules l'auantage,
Sur tous les Astres du sommeil.

C'est

C'est par vostre sage conduite,
Que le soir dans le Firmament
Donne aux Astres le mouuement,
Et le matin les met en fuite:
Sans vous la rigueur des hyuers
N'osteroit point aux arbres vers,
Ce qui les rend si agreables:
Les fleurs garderoient leur couleur,
Par le soin des vents fauorables,
Qui rafraischissent la chaleur.

Ce que l'haleine de Borée,
A fait tresspasser de beauté,
Se reuoit alors que l'Esté
Ramene l'Empire de Rhée:
Le mesme gain que les glaçons
Sembloient desrober au moissons,
Tombe enfin dessous la faucille,
Et le diligent Laboureur,
Se sert des mains de sa famille,
Pour recueïllir tout son bon-heur.

Il n'est aucune creature
Qui ne connoisse son deuoir,
Et qui ne suiue le vouloir
Du grand Autheur de la Nature;
L'homme seul chef-d'œuure des Cieux,
Comme vn object tres-odieux,
Est soustrait à ses prouidences,
Et aux effects de son appuy,
Quoy que la fin de ses souffrances
Ne puisse venir que de luy.

Autrement seroit-il croyable,
Que toute la rigueur du sort

Le trauersast iusqu'à la mort ;
Sans estre iamais fauorable ;
Le merite de la vertu
Gemit sous le vice abbatu ;
Et les testes plus criminelles,
Se parent tres-iniustement
De ces Couronnes eternelles ;
Qu'on doit aux vertus seulement.

Vn mot dit auec artifice ;
Vn mensonge bien desguisé,
Profite tousiours au rusé,
Pousse le iuste au precipice ;
Et sans reuerer cette Loy,
Qui maintient le Sceptre d'vn Roy,
Par le mespris de sa personne,
Vn meschant fera vanité,
En abbatant vne couronne
D'appuyer son impieté.

Grand Gouuerneur de la Nature,
De qui les miracles diuers
Tiennent tout ce vaste Vniuers
Dans vne iuste procedure.
Appaisez cette esmotion,
Qui fait nostre agitation
Plus inconstante que n'est l'onde :
Puis qu'il plaist à vostre pitié
Prendre le soin de tout le Monde
N'en oubliez pas la moitié.

V. PROSE.

MA douleur s'estant ainsi eschappée, & mon impatience ayant soulagé mon cœur de ce peu de souspirs, la Sagesse me regarde d'vn visage rigoureux, & sans se beaucoup émouuoir, de mes plaintes, me dit. Quand ie t'ay veu triste, & pleurant, i'ay aussi-tost connu que tu estois miserable, & banny, mais si ton discours ne m'eust aidée, ie serois encore à sçauoir combien le lieu de ton exil est éloigné de ton pays, quoy que ie t'en estime plustost vn peu separé que banny. Que tu crois en estre chassé, c'est ton erreur que fait cét exil plustost que la verité, d'autant que personne n'a iamais peû auoir cete puissance sur toy. Si tu te souuiens de ton pays, tu connoistras qu'il ne se gouuerne pas comme celuy des Atheniens par le Peuple, mais qu'il n'y a qu'vn Maistre, & vn Roy, qui tire beaucoup de plaisir du grand nombre de ses Citoyens, & qui rend ses sujets libres par les seruices qu'on luy rend. As-tu oublié cette Maxime, qui veut que tous ceux qui ont logé leurs desirs dans ce lieu de delices, n'en puissent estre bannis, puis que l'exil n'est pas à crandre à ceux qui n'ont point d'autre souhait que pour le Ciel, & que celuy qui cesse de desirer cette demeure, cesse de la meriter ? C'est pourquoy, ie ne suis pas si estonnée de l'horreur de ce lieu, que de celle de ton visage, & ie ne recherche pas tant les marbres polis, & les fenestrages luisant de ton estude, que la force de cét esprit, dans lequel i'ay autre-fois mis tous les plus rares thresors de mes sciences. Pour le regard de tes bien-faits, le sentiment que tu en as est veritable, mais il n'égale pas encore leur

merite, si l'on considere leur qualité, on en doit prendre de plus haut. Quant à la malice des accusations tu en as dit que l'opinion commune en tient. Les souplesses de tes ennemis ne t'ont pas esté inconnuës, & si quelqu'vn en desiroit vne connoissance plus entiere, ce sera assez d'ouyr là-dessus la voix du peuple. Ce n'est pas sans vehemence que la lascheté du Senat a esté touchée, ny sans larmes que tu t'es plaint de l'injure qu'on m'a faite. En dernier lieu, ta colere s'est attachée à l'iniustice de la Fortune, qui ne met iamais la recompense, où est la vertu. Sur la fin, tu as demandé auec des vœux à cette paix, qui gouuerne le Ciel, de ne point mespriser la Terre. Mais ton esprit agité de tant de diuers mouuemens de douleur, & de tristesse, n'estant pas capable de meilleurs remedes, ie veux vser des plus doux, afin que les playes, qui se sont enuieillies par ta faute, s'adoucissent par la delicatesse d'vn appareil plus mol, & plus agreable.

VI. POESIE.

QVand le Pere des iours se ioint à l'Escreuisse,
Celuy qui se flattoit de l'espoir des guerets
Connoist qu'il est trompé, & que tout son seruice
N'oblige point Cerés.

L'ingrate humeur des champs retenant son salaire,
Pousse son desespoir à des actes sanglans,
Et la peur de mourir le contraint de se plaire,
A l'vsage des Glans.

Quand les froids Aquilons triomphent dans les plaines,
Ne cherchez pas les pleurs que l'Aube auoit versez,
Les fleurs ne viuent pas de la cruelle haleine
De ces vents courroucez.

La

La grappe de raisin se cueille dans l'Automne,
La chercher hors de-là, c'est perdre son loisir :
Chaque chose a le temps que le Ciel luy ordonne :
Non pas nostre desir.

L'ordre que les saisons tiennent en leur seruice,
Est vne iuste loy qui ne vient que des Cieux :
Si quelqu'vn l'accusoit, cette aueugle malice,
Le rendroit odieux.

Le bon-heur du succez, approuue la conduite ;
Quelque sage que soit nostre foible discours,
S'il trouble saisons en l'ordre de leur suitte,
Il renuerse leurs cours.

VI. PROSE.

ME permettras-tu de sonder les dispositions de ton Ame par quelques demandes : ce que ie feray seulement afin de reconnoistre les moyens que ie dois tenir en ta guerison. Que si tu desires t'éclaircir de quelque doutes, tu peux m'en interroger auec liberté. En premier lieu, crois-tu que la conduite du Monde soit vn effect de la Fortune, ou de la raison? Vrayement (repris-ie) ie n'auray iamais opinion que des choses si certaines, & si reglées, soient conduites par l'incertitude ; au contraire i'estime que Dieu prend soin de son ouurage, & ie suis asseuré que rien du Monde ne me sçauroit diuertir de cette croyance. Tu as raison (repartit la Philosophie) il me souuient pourtant que tu te plaignois tan-tost qu'il n'y auoit que l'homme, abandonné de sa prouidence, tout le reste des creatures en ressentans les amoureux soins.

De verité ie m'estonne ayant vn sentiment si sain, que ton esprit soit malade. Pour penetrer plus auant, dis-moy, puis que tu auoües, que Dieu gouuerne le Monde, sans doute tu en connois la façon ? B. A n'en point mentir, i'ay de la peine de conceuoir vostre demande, tant s'en faut que i'y puisse faire vne bonne responce. P. Ne me suis-ie point mesprisée d'auoir creu que la maladie s'estoit glissée dans ton ame, comme l'ennemy par la bresche d'vne muraille. Mais dis-moy, ie te prie, quel est le dessein de la Nature, & où tendent toutes ses actions ? B. Alors, ie luy repartis, Certainement ie l'ay appris autrefois, mais la tristesse en a effacé le souuenir dans ma memoire. P. Tu n'ignore pas neantmoins d'où toutes les choses ont tiré leur naïssance. B. Ie sçay fort bien que Dieu en est la cause. P. Et d'où vient donc que tu ignores la fin de ces choses, dont tu connois le principe ? Les passions de l'Ame ont bien le pouuoir d'esbranler la raison, mais non pas de la renuerser. Ie voudrois encore bien sçauoir si tu n'as point oublié que tu es homme. B. Pourquoy ne m'en souuiendroit il pas ? P. Me pourras-tu donc expliquer sa nature ? B. Peut-estre que vous voulé sçauoir, que ie suis vn animal raisonnable, & sujet à la mort: Ie sçay que ie ne suis rien que cela, cét aueu de ma foiblesse ne me causera iamais de confusion. P. Ne crois-tu pas estre quelque chose de plus. B. Non. P. Ie commence à connoistre que l'ignorance de ce que tu es, fait la plus grande partie des maux que tu souffres : voilà pourquoy i'ay trouué les moyens de guerir entierement, ou d'amoindrir en partie ton infirmité: Parce que l'oubliance de soy-mesme te trouble, tu te plains d'estre despoüillé de tes biens, & chassé de ta maison & parce que tu ignores la fin de l'homme,

me, les Meschans te paroissent heureux, s'ils sont puissans. Ayant oublié la conduite des Estres, tu as creu que tout arriuoit à l'aduenture, tous ces defauts ne causent pas seulement le mal, mais encore ils donnent la mort. Ie rends graces neantmoins à ton Conseruateur de ce qu'il ne t'a pas laissé perir entierement. I'ay vn remede qui te rendra vne santé toute parfaite, c'est la ferme foy d'vne Prouidence, que tu dis se conduire par raison, & non point par l'aueuglement du sort. Ne crains rien ; de cette petite estincelle, tu commences de receuoir vne chaleur salutaire. Mais puis que ce n'est pas la saison de se seruir des remedes plus forts, & plus violens, & que nostre esprit embrasse des opinions fausses, ayant negligé les vrayes, d'où il arriue que la raison ne void pas l'esclat de la verité : Ie le veux traiter auec vn plus doux regime, afin qu'ayant dissipé les ombres de ton erreur, tu puisses porter les yeux sur les claires lumieres de la verité, & non pas sur l'apparence du mensonge.

VII. POESIE.

Qvand les tristes voiles
De l'obscurité
Cachent les Estoiles,
Qui void leur beauté ?

Pendant vn ouurage,
Qui void le roseau
Bransler dans l'image
Qu'il pleignoit sur l'eau ?

La Lune en nuë
Se cache à nos yeux,

Et ne paroist nuë
Qu'aux Astres des Cieux.

Lors qu'on void l'areine
Nager sur l'eau,
On seroit en peine
D'y voir son tableau.

Le torrent superbe,
Qui court en rampant,
Se traisne sur l'herbe
Comme le Serpent.

Toutefois sa course
Semble rechercher,
Où s'ouure sa source
Trouuant vn rocher.

Veux-tu que tes ioyes
Soient sans changement,
Et toutes tes voyes
Sans esgarement?

Chasse l'esperance
D'vn obiect trompeur;
Que la confiance
Asseure ta peur.

Nostre ame souspire,
Quand ses passions
S'vsurpent l'empire
De nos actions.

LIVRE

LIVRE II.

I. PROSE.



APRES auoir ainsi parlé, elle se teût quelque temps ; & puis m'ayant rendu attentif à ses discours par la douce grauité de son silence, elle continua ainsi. Si ie ne me trompe dans la connoissance des causes, & de l'estat de ta maladie : c'est le desir de ta premiere fortune qui t'afflige : c'est son changement seul qui a changé la bonne disposition de ton ame. Ie commence d'apperceuoir les artifices de cette traistraisse, qui feint vne estroitte amitié, afin de tromper plus facilement ceux qu'elle veut perdre, & charger de veritables douleurs, par des caresses dissimulées. S'il te souuient de son genie, & que tu n'ayes pas oublié son merite, tu ne croiras point auoir rien possedé de considerable dans sa faueur, ny rien perdu de precieux par sa disgrace. Il ne sera pas difficile de rappeller en ton esprit la memoire de ces choses-là ; puis que tu auois coustume par ces genereux desdains, de rejetter ses flateries, & de blasmer sa legereté auec des sentences tirées de mon Eschole. Il est neantmoins vray que tous les changemens qu'on n'attend pas, n'arriuent iamais sans inquietude, & ainsi ton repos mesme a perdu vn peu de sa tranquillité. Mais il est temps de prendre quelque douce, & agreable medecine, pour te disposer à des

des remedes plus forts, & plus violens. Que cette Eloquence qui a tousiours de bon effets, lors qu'elle suit mes instructions, te parle vn peu, & que la Musique, qui n'est que la moindre de mes seruantes, mesle auec elle les charmans accords de son harmonie. Qu'est-ce qui trouble, pauure homme? peut estre que l'experiéce de tes malheurs t'a fait voir quelque chose de nouueau dans le Monde? Si tu crois que la Fortune se soit changée en ton endroit tu te trompe: voilà son ordinaire, voilà son naturel; si elle a renuersé ta prosperité, elle a esté constante. C'est la mesme qui te flattoit autrefois d'vne vaine esperance de felicité. Tu as veu le visage tout entier de cette aueugle Diuinité, celle qui demeure encore cachée aux autres t'est parfaitement connuë. Comprens-tu sa coustume? sers-toy de cette connoissance, ne t'en plains pas. Si tu apprehendes sa trahison, mesprise ses caresses, d'autant que celle qui est maintenant le sujet de tes déplaisirs, deuoit tantost estre la cause de ton repos. Celle qui t'a abandonné, c'est la mesme de qui personne ne se peut promettre d'estre constamment suiuy. Peut-estre qu'vn bon-heur qui se doit bien-tost esloigner, te semble considerable & que tu estimes cette Fortune precieuse, dont la iouïssance est incertaine & la perte lamentable. Que s'il est impossible de la retenir à nostre gré, & qu'elle fasse des miserables, lors qu'elle se retire, sa legereté est vne marque infaillible d'vn misere future. Ce n'est pas assez de s'arrester au present, la prudence regarde l'aduenir, & ainsi elle fait qu'on ne desire pas beaucoup la faueur de ses caresses. En outre, depuis que tu as sousmis tes desirs aux volontez de la Fortune, tu t'es imposé vne loy d'agréer toutes ses actions. Que si tu veux qu'elle vienne, & qu'elle demeure

quand

quand il te semblera bon, n'est-ce pas faire vne seruante de celle que tu as choisie pour Maistresse, & augmenter ta misere par ton inquietude? Si tu faisois voile sur Mer, les vents te porteroient, & non pas les mouuemens de ton desir; si tu semois les champs, la fertilité d'vne année addouciroit la sterilité de l'autre. Tu t'es donné à la Fortune; c'est à toy de suiure sa conduite, & non pas à elle d'estudier tes inclinations. Quelle folie? tu veux arrester la rouë de la Fortune; si elle commence d'estre constante, elle cesse d'estre Fortune.

I. POESIE.

L'Euripe en son reflus n'a pas plus d'inconstance,
On ne peut s'asseurer de la perseuerance
De son affection;
Celuy qu'on admiroit au plus haut de sa rouë,
Se void auec effroy traisner dedans la bouë,
Chargé d'affliction.

Son pied foule les Roys, que sa main fauorable
Elle-mesme esleuoit au faste redoutable
de la prosperité;
Puis changeant de conseil, elle prend dans la poudre
Vn Coquin qu'elle met à couuert de la foudre
De sa legereté.

Elle rid de nos cris, elle rid de nos larmes;
Nos pleurs, & nos souspirs sont les rauissans charmes
De son contentement:
Croyant que son pouuoir paroist en nos miseres,
Si par vn mauuais sort nos fortunes prosperes,
Changent en vn moment.

II. PROSE.

II. PROSE.

IE voudrois bien te dire trois mots en sa faueur ? iuge toy-mesme si la demande est équitable. Pourquoy tes plaintes m'accusent - elles tous les iours comme si i'estois criminelle ? Quel outrage t'ay - ie fait ? quel bien t'ay-ie ostez ? Ie consens de disputer de la ioüyssance des richesses, & des honneurs deuant vn Arbitre de ton choix, & si quelqu'vne de ces choses appartiennent aux hommes, j'auoüeray franchement qu'il y a de la violence, de te rauir ce que tu redemandes auec tant de souspirs. Quand la nature te mit hors du ventre de ta mere, ie te reçeus tout nud entre mes bras, depuis ie t'ay aidé de mes biens, & ce qui te fasche maintenant, ie t'ay esleué auecque trop de courtoisie, en te donnant presque tout le droit que i'ay aux richesses. S'il me plaists maintenant de les retirer, remercie-moy de l'vsage que ie t'en ay permis, & ne murmure pas de la perte que tu en fais, puis que c'estoit seulement vn prest, & non pas vne donation. Tu aurois sujet d'en blasmer, & tes regrets seroient raisonnables si tu perdois quelque chose qui fust à toy, Pourquoy souspires-tu ? ie ne t'ay point fait de tort ; les richesses, l'honneur, & les grandeurs sont de mon domaine, ce sont mes seruantes, quand ie vais quelque part, elles me suiuent, si ie sorts, elles m'accompagnent. Iose dire auec asseurance, que si ces biens, dont tu desplores la perte, eussent esté à toy, tu les posséderois encore. Seray - ie toute seule qui ne puisse vser de mes droits ? On ne se fasche point que le Ciel cache ses plus beaux iours dans vne nuict tres - obscure. L'année a liberté de couronner la terre de fleurs, de la charger de fruits, de la semer

de

de roses comme de perles, & puis de la transit de froid, & de gelée. La blancheur des neiges dont elle la couure, ne fait rien paroistre que son innocence. On s'estonne bien de voir la Mer, lors que les tempestes la sousleuent, mais on ne s'en plaint pas dauantage, que quand ses flots sont vnis, & tranquilles. Et les hommes pour satisfaire à vn desir insatiable du bien, me voudront contraindre à la constance, qui est entierement contraire à ma nature? Voicy mon ieu, ie tourne sans cesse vne roue, ie prens plaisir à esleuer les choses basses, & à abaisser les hautes; monte si tu veux, mais à condition que tu ne te tiendras point offensé de descendre quand la chance le portera. Ignorois-tu ma coustume? ne sçauois-tu pas que Cresus Roy des Lydiens fut vn deplorable sujet de compassion à Cyrus auquel il auoit donné tant de craintes, & qu'il ne fut defendu des flammes de son brasier, que par vne pluye qui tomba fortuitement du Ciel? As-tu oublié que Paul mesla ses larmes à celles de Persée son captif, & qu'il ne peût estre heureux au milieu d'vn triomphe? Les Theatres ne chantent autre chose que les coups de la Fortune; qui sans aucune discretion renuerse le bon-heur des Royaumes, & des Prouinces. N'as-tu pas appris tout petit enfant, qu'il y a deux vaisseaux aupres de Iupiter, dont l'vn est plein de biens, & l'autre de maux? Que diras-tu, si ie te monstre que ie t'ay donné plus de ceux-là, que tu n'as connu de ceux-cy? Quoy? si ie ne me suis pas entierement esloignée de toy. Quoy? si mon instabilité t'est vn iuste suject d'esperance. Neantmoins de peur que ton esprit ne s'afflige par trop, & que dans vne conduite generale, tu n'en desires vne particuliere; escoute ce que i'ay à te dire.

II. POESIE.

QVand la Fortune à pleines mains,
Espancherois sur les humains
Autant de biens que le Ciel a d'Estoiles,
Lors que la nuict nous couure de ses voiles;
Et que la Lune à son retour
Tasche de faire vn second iour;
Quand l'Occean n'auroit pas plus de sables,
Ils se croyroient encore miserables.
Que Dieu prodigue de son or,
Leur espuise tout son thresor:
Que sa bonté, pour auoir la victoire
Sur leurs desirs, leur presente sa gloire;
Leur inuincible ambition
Sera sans satisfaction,
L'ardente soif de cette conuoitise,
Plus elle boit, & plus elle s'attise,
Iamais on ne possede rien
Si l'on croit n'auoir point de bien.

III. PROSE.

SI la Fortune te parloit ainsi en sa propre cause, sans doute tu n'aurois pas plus de raison que de moyen de repartir: si tu as pourtant quelque iuste sujet de te plaindre, il faut me le communiquer, ie t'en donne la liberté. Alors ie commençay ainsi. Veritablement ce que vous venez de dire, s'est rendu agreable par la douceur, qui est naturelle à l'Eloquence, & à la Musique: mais elles flattent seulement vn peu la peau à mesmes qu'elles touchent l'oreille.

Les

Les sentiments d'vn miserable sont bien plus profonds, d'où il arriue que la douleur recommence de nous faire souffrir, quand ces belles paroles cessent de nous chatoüiller. Ie l'auoüe (repartit la Philosophie) parce que ie n'apporte pas encore les vrays remedes à tes maux, mais que i'applique seulement vn lenitif à ton impatience. Quand il sera temps, i'en prepareray, qui passeront iusques au fond de la playe. Neantmoins afin que tu ne contribuës rien à l'estime de ton propre malheur; ne te souuiens-tu point de tes prosperitez passées? Ie laisse à part qu'apres la mort de ton pere, les soins des plus honorables de la Ville se porterent à ta conseruation, tu leur fus agreable deuant que de leur estre allié, ce qui est vne maniere d'appartenir plus noble que celle du sang. Qui ne t'estimeroit heureux d'auoir rencontré vn beau Pere d'vn si rare merite? vne Femme d'vne si parfaite honnesteté, & auecque tous ses auantages, de posseder vn Fils? Ie m'oublie à dessein des faueurs communes, ie pourrois dire que l'on a honoré ta ieunesse des mesmes charges qu'on auoit refusées aux Vieillard. Ie veux venir au comble de ta grandeur. S'il est rien de considerable parmy les choses d'icy bas; le sentiment des plus extrémes miseres, doit-il effacer de ta memoire cette glorieuse iournée, en laquelle tu vis tes deux Fils parmy les applaudissemens du Senat, & les loüanges du peuple, declarez Consuls, & que tu meritas par vn discours excellent l'estime d'vn grand Esprit, & d'vn parfait Orateur? Ne sçaurois-tu te souuenir du iour, auquel estant assis au milieu de tes deux Consuls, dans le Cirre, tu representas aux Romains la gloire, & la magnificence des anciens triomphes? Si ie ne me trompe, tu faisois de beaux complimens à la Fortune, quand elle te caressoit comme

ses plus cheres delices: certes tu as remporté vn bienfait que jamais personne n'auoit obtenu de sa bienvueillance. Veux-tu donc conter auec elle? voicy la premiere-fois qu'elle te regarde vn peu moins fauorablement. Si tu consideres tes prosperitez,& tes infortunes, tu ne sçaurois encore nier que tu ne sois heureux Que si tu estimes le contraire, parce que tu n'as plus les choses que tu possedois, tu n'as point de sujet de te croire miserable,puis que les maux qui t'affligent maintenant passeront tantost. Peut-estre que tu ne fais que de venir au Monde.L'inconstance de sa conduite te trouble, bien qu'vn seul moment ruine l'homme méme qui en est la plus noble partie. Quoy qu'il n'y ait point d'asseurance dans les choses qui se gouuernent par le sort, le dernier iour de nostre vie ne laisse pas d'estre la mort certaine de sa Fortune. Qu'importe-t'il, que tu la laisses en mourant, ou qu'elle t'abandonne en fuyant?

III. POESIE.

QVand le Soleil Astre du iour
Retire ses rayons de l'onde,
La Lune se cache à son tour,
Et ne paroist plus dans le monde.

Quand les agreables Zephyrs
Ont peuplé de leur douce haleine,
Et de leurs innocens souspirs,
Le sein des prez, & de la plaine.

Si le souffle des Aquilons
Ennemy des plus belles choses,
Se promene dans les valons,
L'eglantier n'aura plus de roses.

Souuent la Mer retient ses flots,
Dans vn propos si fort tranquile,
Que les plus lasches Matelots,
Ne doiuent pas craindre sa bile,

Souuent le Maistre de la Mer,
Agite tellement son onde,
Qu'on croiroit qu'il veut abysmer
Auec vn peu d'eau, tout le Monde.

Quel prodige si l'Vniuers
Gardoit tousiours la mesme forme,
Parmy ce changement diuers
Qui le déguise, & le transforme!

Fiez-vous à la vanité,
Prenez d'elle vostre asseurance;
Ce qui n'a point d'eternité,
Ne peut auoir de consistance.

IV. PROSE.

VOus auez raisõ, aimable Nourrice des Vertus, & ie ne puis nier que les beaux iours de ma prosperité n'ayent esté courts : c'est aussi ce qui afflige cruellement ma pensée, d'autant que la plus sensible douleur des miserables, c'est le souuenir d'auoir esté heureux. P. Quand à ce que tu estime souffrir la peine d'vn mauuais iugement, & non pas d'vne mauuaise vie ; ie n'auray pas beaucoup de difficulté, de l'accorder, pourueu que tu n'en rejettes point le blasme sur la nature des choses. Si le nom d'vne felicité passagere te flatte, ie te veux faire voir de combien de veritables biens tu és encore riche. Que si la Fortune t'a osté ses moindres commoditez, te laissant

les plus considerables, n'es-tu pas plus de sujet de loüer sa courtoisie, que de raison d'accuser ses disgraces ? La gloire de tout le genre humain vit, si ton beau-pere n'est pas mort. Et ce que tu estimes sans doute d'auantage que ta vie, ce grand homme qui n'est composé que de vertus, & de sagesse, n'ayant point d'iniures à plaindre, souspire les tiennes propres. Le plus rare exemple de modestie, & de pudeur vit en ta Femme, de qui toutes les loüanges se peuuét ramasser en ce mot, si l'on dit qu'elle ressemble à son Pere Symmaque. Elle vit, mais elle vit pour toy seul, par le desir ardent qu'elle a de te reuoir, En quoy pour ne rien dissimuler, i'auouëray franchement que tu és vn peu moins heureux, puis que la condition de ta vie presente, & la connoissance de ta foiblesse la font mourir. Que diray-je de tes deux Fils, en qui tous enfans qu'ils sont, ie remarque le courage de leur Pere, & de leur ayeul ? O que tu és heureureux de posseder encore maintenant ce que tout le monde croit estre plus precieux que la vie ! Essuye donc ces larmes ? la Fortune ne t'est pas encore ennemie iusques au dernier poinct, & cét orage qui t'agite n'est pas dangereux, puis que l'ancre qui te retient, te soulage pour le present, & te fait esperer pour l'auenir. B. Que cela me demeure, & que le reste aille comme il pourra, ie tascheray de me retirer de ce naufrage. Vous voyez pourtant ce que i'ay perdu. P. Nous auons des-ja auancé quelque peu, si ta condition ne t'est pas entierement insupportable : mais certes ie ne sçaurois approuuer cette trop molle delicatesse, qui ne peut souffrir aucun defaut en ta prosperité : & qui iouyt d'vn bon-heur accomply de tout poinct. Les biens de la Fortune sont de cette nature, qu'ils

ne

ne se laissent iamais posseder tous entiers, ou si sa jouyssance en est parfaite, elle n'est pas constante. Celuy-cy aura de grands reuenus, mais sa naissance sera honteuse ; Cét autre sortira de bon lieu, mais il cachera sa noblesse, de crainte que sa misere ne soit connuë, aymant mieux n'auoir point d'éclat que d'en auoir pour paroistre mal-heureux. Vn troisiéme sera noble, & riche, dans vne vie retirée, & secrete. Celuy-là dans vn heureux Mariage amassera des biens à vn estranger. Vn autre qui aura des enfans sera obligé de pleurer leurs crimes. Et partant personne n'a vne parfaite intelligence auecque sa condition, d'autant qu'il reste tousiours quelque chose à desirer, ou à craindre. Adjouste à cecy que les plus heureux sont ordinairement si sensibles aux infortunes, que les moindres attaques les troublent, tant il faut peu de chose, pour faire qu'ils ne soient pas contens. Combien est-il de personnes qui croiroient auoir la teste dans les Estoiles, s'ils ioüissoient du plus petit de ces biens, qui te restent encore? Cette contrée que tu appelles vn exil, est le païs de tout plein d'honnestes gens ; & ainsi il est veritable, que nostre vertu ou nostre impatience fait nostre Fortune. Qui possede vne assez heureuse condition, pour n'en point desirer de meilleure, s'il escoute l'inquietude de ses desirs ? De combien d'amertumes la prosperité du monde est-elle meslée, & quand bien elle n'auroit rien de fascheux, on ne sçauroit la retenir à la premiere inclination qu'elle auroit de nous abandonner. Il est donc facile de connoistre combien le bon-heur des hommes est miserable, puis qu'il est également importun à ceux qui en ioüissent, & à ceux qui ne le possedent pas. Pauures aueugles! pourquoy cherchez-vous vne beatitude hors de vous, qui ne peut estre que dans vous ? l'ignorance, & l'er-

reur vous trompent. Ie te veux monstrer le vray point de la felicité ! As-tu rien de plus precieux que toy-mesme ? B. Rien sans doute. P. Si tu es donc parfaitement à toy-mesme, tu possederas vn bien que la Fortune ne te pourra rauir : Et afin que tu connoisses que le bon-heur de l'homme ne peut consister en la joüyssance des biens de Fortune, tu le peux recueillir de cette consideration. Si la beatitude consiste dans le souuerain bien, celuy qui nous peut estre enleué, ne l'est pas, puis que celuy qu'on ne sçauroit nous oster, est beaucoup, sans comparaison, plus grand, & plus estimable. Et partant il est certain que l'inconstance de la Fortune ne nous peut donner vn solide bon-heur. En outre, celuy qui ioüit de cette felicité, qui naist de la possession des biens de Fortune, sçait que sa condition est sujette au changement, ou bien il ne le sçait pas ; s'il ne le sçait pas, quel bon-heur peut venir de l'ignorance ? s'il le sçait, il est impossible de ne pas craindre la perte de ce que l'on connoit pouuoir estre perdu : & ainsi vne peur continuelle ne luy permettra pas d'estre heureux. Que si cette perte ne le tourmente pas beaucoup, il faut croire qu'vn bien, qui donne si peu de regrets, & tant de craintes, ne donne pas de grandes satisfactions. Et parce que je ne sçaurois douter que l'immortalité de l'ame ne te soit connuë par beaucoup de raisons, & que tu vois fort bien que tous ces biens finissent auecque la vie; si nous faisons consister la felicité de l'homme en leur ioüyssance, il faudroit auouër que la mort nous rend miserables. Que si beaucoup de personnes ont cherché cette beatitude, non seulement par le mespris de la mort, mais encore par la souffrance des plus effroyables supplices, comme quoy la vie presente nous peut-elle faire heureux, puis qu'étant finie, elle nous rend miserables ?

IV. Por

IV. POESIE.

QViconque veut iouyr d'vne paix asseurée
Qu'il se mette à couuert des coups de la marée:
Qu'il éuite auec soin l'orage furieux,
Qui du fond de la Mer esleue dans les Cieux
Des montagnes de flots pesle-meslez de sable,
Que le souffle enragé de ce vent redoutable
Abaisse iusqu'au fond à dessein d'abysmer
Cette Maison de bois, qui marche sur la Mer.
Veux-tu que ton repos soit tout à fait tranquille?
Le siege le plus bas est le plus immobile:
Arreste ton esquif au plus humble rocher,
Si tu veux que le vent ne te puisse toucher:
Car bien qu'il esbranslast le Ciel de sa tempeste;
Tu le verras sans peur passer dessus ta teste.

V. PROSE.

MAis puis que mes raisons commencent d'auancer ta guerison, i'estime qu'il est à propos d'en adiouster de plus puissantes. De grace dis-moy, supposant mesme que les biens de la Fortune ne soient pas suiets à la vicissitude, ont-ils quelque chose capable d'exciter en vous du desir, & qui ne soit point digne de vostre mespris? Les richesses sont-elles precieuses de leur propre nature, ou par l'opinion que vous en conceuez? L'or en est-il la plus considerable partie, ou bien les monceaux d'argent? sans mentir, ils esclatent plus viuement dans la main d'vn prodigue, que dans la bource d'vn auare, puis que la profusion a tousiours plus de lustre que la chicheté.

Que si vn present ne demeure plus dans la puissance de celuy qui le fait, l'argent commence d'estre vtile, quand l'on commence de ne le plus posseder. Si toutes les richesses faisoient vn seul homme riche, elles rendroient tous les autres miserables. En quoy elles sont contraires à la voix qui se laisse posseder de tout le monde, sans estre partagée à personne. Et ainsi quand les biens quittent vne maison, elle demeure pauure. Helas ! que les richesses sont peu desirables, puis qu'elles ne sçauroient estre possedées qu'à moitié, ny faire vn seul homme puissant que de la pauureté de plusieurs. Vos yeux ne se laissent-ils point surprendre à l'esclat des pierreries ? Si elles ont quelque rayon de lumiere, il appartient aux Diamans, & non pas à l'homme, & ainsi i'admire son admiration, quand elle n'a point d'autre sujet que la beauté des pierres. Est-il quelque chose parmy ces corps, où il ne se retrouue aucune distinction de parties, ou qui sont sans mouuement, qui puisse plaire auecque raison, à vne creature raisonnable ? Que si toutes ces choses sont belles de l'artifice de celuy qui les a faites, comparées à vostre beauté, elles ne le sont plus; & partant ie ne vois rien qui merite vos extases que la trop grande facilité à les estimer. L'Esmail des champs flate-t'il vos sens ? Pourquoy non ? estant vne belle moitié d'vn excellent ouurage. Ainsi la surface de la Mer nous agrée quand les vents n'y mettent point de rides ; ainsi le Ciel, & les Estoiles offrent mille rauissans attraits à nos yeux. Quelqu'vne de ces beautez t'appartient-elle ? oserois-tu prendre ta recommandation de leur merite ? Les fleurs du Prin-temps te parent-elles ? les fruicts de l'Automne viennent-ils de ta fecondité ? Pourquoy en prens-tu tant de vaine complaisance ? & à quoy bon t'attri-

buër

buër l'autruy ? Iamais la Fortune ne te pourra donner ce que la condition des natures leur fait propres. Les fruicts de la Terre sont deus à la nourriture des animaux : si tu veux rassasier simplement ton desir naturel, ie ne vois pas qu'il soit necessaire de chercher les superfluitez de la Fortune, d'autant que la nature se contente de peu, & que tout ce qui est superflu, nuit ou importune Peut-être que tu tire beaucoup d'auantage de la pompe des habits, leur matiere vient de la nature, & leur façon du Tailleur! Vne longue suite de seruiteurs te rend-elle heureux ? s'ils sont meschans, tu traisnes auecque toy l'apprehension d'vne troupe de Voleurs, non pas la commodité d'vn grand nombre de valets : s'ils sont bons, leur bonté augmente-t'elle la tienne? D'où ie conclus que de tout ce que tu t'attribuës, il n'y a rien proprement qui t'appartienne. Que si tu confesses qu'ils n'ont rien d'excellent, pourquoy t'affligeras-tu de leur perte, & pourquoy te resjouïras-tu de leur possession: Que si toutes ces choses sont belles de leur nature, tu en dois faire autant de cas, ne les ayant pas en ta puissance, que si elles estoient à toy, d'autant qu'elles ne sont pas precieuses ny bonnes pour estre parmy tes biens, parce que tu les as estimées bonnes & precieuses. Que cherchez-vous auecque tant de peines, & de soins ? peut-estre de chasser la pauureté par l'abondance ? Tout le contraire vous arriue, puis qu'il faut beaucoup d'aydes, & de secours pour conseruer beaucoup de biens, & ainsi il est vray que les Grands ont de grandes necessitez, & que les petits, qui reglent leur desir par le besoin, & non point par l'excez de l'ambition, se passent presque de tout. Mais quoy? n'auez-vous rien de propre pour recourir aux biens estrangers ; le bon estat des choses est-il tellement

changé, que cette creature, que la raison met au rang des choses diuines, s'estime estre sans éclat, si elle ne luit de la clarté d'autruy? Les Estres se contentent de ce qu'ils ont, & l'homme dont l'esprit est vne Diuinité, cherche (à la honte de son Createur) les ornemens des plus viles creatures. Il a releué l'excellence des hommes au dessus de tous les Estres, & vous en abaissez la dignité au dessous des plus chetifs. En quoy, certes vous vous faites vne iniure signalée, car si le bien est tousiours meilleur que celuy qu'il fait bon; mettant vostre bon-heur en la iouyssance des choses basses; par vostre propre aueu, vous vous recomnoissez encore moindre, d'autant que la nature de l'homme est de cette condition qu'elle surpasse toutes choses, quand elle se connoist, & leur deuient inferieure, quand elle s'oublie de sa dignité. C'est vn desauantage naturel aux Animaux de s'ignorer, & à l'homme vn vice, mais vn vice qui va bien auant, puis que vous estimez que les perfections estrangeres vous peuuent estre auantageuses, bien qu'il soit impossible, d'autant que l'éclat de ce qui luit ne peut donner du merite à ce qui n'en a point. De moy, ie ne sçaurois accorder que ce qui nuit à son possesseur soit bon. Peut-estre que ie me trompe; ie sçay pourtant que tu ne me contredis pas. Les richesses ne sont donc que des faux biens, puis qu'elles ont causé de veritables maux à ceux qui les ont possedées: puis que les plus meschans se sont estimez les plus dignes d'auoir tous ce qui est d'or, & de pierres precieuses. Pour toy qui apprehẽdes la main des Voleurs, tu te mocquerois de leurs desseins, si tu n'estois point chargé dãs tõ chemin de ce qui te peut donner de la crainte. O l'excellente felicité des biens de fortune qui nous rauissent nostre asseurance, en se donnant à nous!

V. POESIE.

V. POESIE.

CE siecle estoit heureux, qui sans soin, & sans peine
Trouuoit tout ses repas au milieu de la plaine,
Et qui se contentoit de l'vsage des glans ;
Au lieu que nous cherchons dans les meurtres sanglans
De quoy viure, & nourrir les infames delices ;
Qui corrompent nos mœurs, & les changent en vices.
Cét âge n'auoit pas l'addresse de mesler
Le vin à ce doux suc ; que l'on void s'escouler
De l'ame d'vne fleur, dans le corps d'vne Abeille ;
Pour faire l'Hypocras des liqueurs la merueille.
Le superbe venin qu'on apporte de Tyr ;
N'auoit pas desguisé n'y contraint de mentir
L'innocente couleur de la laine estrangere :
On prenoit son repos sur la molle fougere.
Le Nectar qu'on beuuoit glissoit dans les ruisseaux ;
L'ombre que l'on cherchoit, venoit des arbrisseaux.
Personne n'auoit veu ces tours que la Fortune
Promene sans respect sur le dos de Neptune,
Et qui volent dans l'eau auec des auirons.
Le silence pressoit la bouche des clairons :
Le sang ne donnoit point sa couleur à nos armes.
Les cœurs ne trembloient pas à l'effroy des alarmes,
Et qui eut bien voulu s'exposer à credit,
En recherchant des coups qui estoient sans profit ?
Que pleut-il, au grand Dieu ! que l'âge de nos Peres,
Nous prestast ces vertus, qui nous sont estrangeres !
Mais le desir ardant de posseder des biens,
Surpasse en son excez, les faux Siliciens.
Hé ! qui fut le premier, qui creusa des abysmes
Pour y trouuer de l'or, seul sujet de nos crimes ?
Qui cercha le premier ces dangers precieux,
Qui se cachans sous l'eau se cachoient à nos yeux ?

VI. PROSE.

VI. PROSE.

QVe diray-je des dignitez, & des grandeurs que vostre ignorance esleue iusques au Ciel ? Quel embrasement du Mont-Gibel, quel Deluge causera tant de maux, qu'vn Meschant qui a du pouuoir ? Si tu n'as point perdu la memoire, tu te peux souuenir que la Superbe, qui auoit chassé les Roys de l'Empire, a rejetté le gouuernement des Consuls, quoy qu'il eust esté le commencement de sa liberté. Si par fois les honneurs se deferent aux gens de merite, rien ne nous y agrée, que la probité de ceux qui en vsent bien ; & ainsi il arriue que la Vertu honore les charges, & non pas les charges la Vertu. Et ie vous prie quelle est cette puissance, pour qui vous auez tant de souhaits ? ne prenez vous point garde, hommes de bouë, ne prenez-vous point garde, à qui vous commandés ? Pourrois-tu t'empescher de rire, si tu voyois vn rat faire le Roy parmy les autres rats, & s'vsurper l'Empire de ce puissant peuple ? Est-il rien de plus foible que le corps de l'homme, à qui la piqueure d'vn moucheron peut oster la vie ? & neantmoins toute la puissance des Monarques ne s'estend pas plus auant, puis qu'elle ne peut rien que sur le corps, & la Fortune. Peut-estre que tu pourras commander vne ame libre, & rauir la paix à vn esprit qui la voudra conseruer. Vn tyran ayant mis à la gesne vn Philosophe, afin de tirer de sa confession les complices d'vne conjuration, qui auoit esté tramée contre sa vie ; ce grand courage couppa sa langue, & la cracha au nez de son Bourreau ; & ainsi les tourmens que le Tyran estimoit vne matiere de cruauté, nostre

Sage

Sage en fit celle de la vertu. Peut-on faire quelque mal, qu'on ne puisse souffrir d'vn autre? Hercule a fait passer Busiris par les mesmes Loix qu'il auoit faites. Regulus mettant plusieurs Carthaginois à la chaisne, apprit comme on le deuoit lier. Estimeras-tu donc qu'vne personne soit puissante, si elle ne peut faire que le mal qu'elle peut souffrir? En outre, si les dignités auoient quelque bonté naturelle, iamais elles n'auroient aucun commerce auec les meschans, puis qu'il y a vne incompossibilité entre les choses contraires. Et partant il faut passer pour verité, que les honneurs n'ont rien de bon, puis qu'ils se laissent posseder aux Scelerats. Les plus beaux presens de la Fortune sont ordinairement les recompenses du vice. I'adjousteray encore que personne ne doute que celuy-là ne soit fort, qui a de la force, & celuy là leger, qui a de l'agilité: de mesme la Musique fait les Musiciens, la Medecine les Medecins, & la Rhetorique les Orateurs, parce que chaque chose donne l'effet qui luy est naturel: & chasse celuy qui luy est contraire. Les richesses n'esteignent pas la soif de l'auarice, ny la puissance ne se sousmet pas à celuy qui obeit au vice. Ainsi la dignité découure plustost ceux qui en sont indignes, qu'elle ne les en rend capables. D'où vient donc que les hommes les appellent ainsi, si ce n'est que vous prenez plaisir de donner ce nom de bien aux choses qui n'en peuuent auoir la nature, & partant vous appellés richesses pouuoir, & dignité, ce qui ne l'est pas. En dernier lieu, ie puis dire de toute la Fortune, qu'elle n'a aucune bonté puis qu'elle se communique quelquefois aux vicieux, & qu'elle ne rend pas bons ceux qu'elle semble fauoriser.

VI. POESIE.

VI. POESIE.

NOus sçauons les fureurs de ce Monstre inhumain,
Qui tascha de brusler tout l'Empire Romain,
Qui se rougit du sang, qu'vne mesme naissance
Deuoit bien asseurer contre sa violence,
Et qui sans s'esmouuoir fit souffrir à ses yeux
D'arrester fixement leur regards curieux
Sur les restes flestris des membres de sa mere,
Et qui pour acheuer l'excez de sa misere;
Voulut estre Censeur des charmes trespassez,
Qui venoient d'expirer dans ses membres glacez.
Ce brutal neantmoins ne limitoit son monde
Que des extremitez de la terre, & de l'onde:
Soit de celle où le Ciel fait naistre son Soleil,
Soit de celle où le iour va chercher du sommeil,
Soit du Septentrion, soit du point ordinaire
D'où il monstre l'esclat de toute sa lumiere.
En fin le iuste effort d'vn absolu pouuoir
A-t'il rangé Neron aux termes du deuoir?
Impitoyable sort, quand l'art, & l'artifice
Aident impunément, la licence du vice.

VII. PROSE.

ALors interrompant mon silence, ie luy dis: vous n'ignorez pas, que l'ambition est vne des choses qui m'a le moins commandé, mais seulement que i'ay cherché des sujets pour employer ma vertu, de peur qu'elle ne s'engourdît dans l'oisiueté. Voilà (reprit

(reprit la Sagesse) le seul desir qui pique les Ames, qui de vray sont genereuses, mais qui n'ont pas encore leur derniere perfection, puis qu'elles desirent de laisser à la Republique vne bonne opinion de leur merite. Pour te faire comprendre la vanité de ce dessein, ie te prie de repasser en ta memoire, que toute la Terre comparée au Ciel n'a presque point d'estenduë, comme l'Astrologie te l'a apris; & de ce petit Monde si nous croyons Ptolemée, à peine la quatriesme partie est habitée d'hommes, d'animaux. Si nous considerons maintenant en cette partie, ce que les Mers, & les Lacs, en noyent, ce que les Solitudes, & les Deserts en occupent; les hommes n'auront presque point de place pour y demeurer. Quel aueuglement! vous voulez estendre vostre gloire dans ce destroit, & dilater vostre reputation dans le point d'vn point. Mais quelle grandeur peut auoir la gloire des hommes dans vn si petit espace, si ce n'est le desreiglement de l'ambition? Adioustez à cette consideration, que ce peu de terre est partagé à vne infinité de Peuples, qui ne sont pas moins separez de mœurs; que de l'interualle des contrées qui les esloignent, & ainsi il n'est point de renommée assez forte, non pas mesme celle des Villes entieres, qui puisse passer tant de Mers, & tant de Montagnes. Au temps de Ciceron la gloire Romaine ne s'estendoit pas au delà du Caucase, bien qu'elle fust pour lors en son plus grand esclat, & que les Parthes tirassent leur crainte de sa puissance. Ne vois-tu donc pas combien ce que vous taschez d'amplifier est estroit? N'esperes-tu point que la reputation d'vn Citoyen de Rome aille, où la gloire de son Empire n'a peû penetrer? Et puis ignores-tu que les actions, qui sont dignes de loüange chez vne Nation, meritent des supplices

plices parmy vn autre Peuple, tant ils s'accordent bien en l'opinion de la vertu? D'où il est aisé d'inferer qu'vn homme, qui est amoureux de sa reputation, ne doit pas souhaiter de l'estendre à beaucoup de Nations. Et partant celuy qui sera content de la bonne estime qu'il possedera dans son païs, aura toute l'immensité de sa gloire bornée dans vne Prouince. Combien l'oubliance a-t'elle perdu de beaux exemples à faute d'Escriuains? Mais à quoy mesme sert l'Histoire, puis que l'âge consume les Liures, & les Autheurs? Et vous penserez donner de l'immortalité à vostre nom, si vous le faites passer par la pensée aux siecles à venir? Quel sujet aurez-vous de faire les vains, si vous comparez la durée de vostre reputation à celle de l'eternité? Vn moment à quelque porportion, quoy que petite, auecque dix mille ans, parce que la durée de l'vn, & de l'autre est finie, mais certes pour grand que soit celle de vostre gloire, elle n'arriuera iamais à cette eternité, puis que celle-là souffre des bornes, & que celle-cy n'en a point. Et de là vient qu'vne reputation de beaucoup de siecles comparée à cette immensité des temps n'est pas petite, mais qu'elle n'est point du tout. Chose estrange! que vous appreniez à bien faire de la vanité d'vn peu de bruit, & non pas de la veritable gloire de la vertu, ny du tesmoignage de vostre conscience! Escoutez combien plaisamment vn certain se mocque de cette foiblesse. Quelqu'vn ayant attaqué d'opprobres vn homme qui vouloit paroistre sage, sans l'estre, & qu'il luy eut dit; Vrayement c'est à ce coup que ie connois si tu as la patience d'vn Philosophe. Celuy-cy dissimulant vn peu sa passion, repartit comme s'il eut l'aduantage. Et bien, connois-tu maintenant que ie suis Philosophe? De vray, repartit l'autre, ie l'eusse

l'eusse compris si tu n'eusses point parlé. Quelle gloire demeure apres le tombeau à ceux qui ayment la vertu? Que l'homme meure entierement il ne reste plus aucune reputation; que si par les droits de son merite, l'ame deliurée de son corps, est receuë dans le Ciel, elle mesprisera tous les biens de la terre, par la ioüyssance de ceux de la gloire.

VII. POESIE.

CEluy qui se picque d'honneur
Qui cherit follement la gloire,
Et qui termine son bonheur,
Dans quelques lignes de l'Histoire:
Qu'il compare le Firmament
Et tout ce que sa voute enserre,
A cét atôme d'eslement,
Que les hommes nomment la Terre.

Tout chargé de confusion,
Il condamnera la manie,
Qui pourroit son ambition,
Aux veux d'vne gloire infinie,
Et qui cherchoit à son renom,
Dans vn poinct vne grande place,
Quoy que la grandeur de son nom
Vint seulement de son audace.

Mais pourquoy superbes mortels,
Aymez-vous tant la Renommée?
Si l'on vous dressoit des autels,
Vous n'auriez que de la fumée?

Pourquoy taschez-vous vainement
De vous rendre recommandables?
Pourquoy dans vostre sentiment,
Vous estimez-vous adorables?

Quand tout ce qu'il y a d'Humains,
Employeroit toutes ses langues,
Toutes ses voix, toutes ses mains
A vous composer des harangues:
Tout se termine dans l'horreur
De ces impitoyables Parques,
Qui font égal au Laboureur,
Les plus illustres des Monarques.

Où sont les cendres de Caton?
Où est le genereux Fabrice?
Où vit Brutus, y pense-t'on
Apres son immortel seruice?
La gloire dessus leur tombeau,
Marque en deux ou trois caracteres
Ce qui nous reste de plus beau,
De ces ames toutes guerrieres.

Mais quoy que leur illustre nom
Se conserue en nostre memoire,
La vertu de ce grand renom,
Les laisse sous la tombe noire:
Mesme si par un heureux sort
L'honneur prolonge leurs années,
Il leur reste encore une mort
Et de secondes destinées.

VIII. PROSE.

VIII. PROSE.

MAis afin que tu ne croye pas, que ie sois portée de quelque haine contre la Fortune, & que ie luy fasse vne injuste guerre, ie veux luy accorder qu'elle oblige quelque-fois les hommes, mais c'est quand elle leur fait voir son inconstance. Tu ne comprends peut-estre pas mon discours. C'est vne chose estrange, que ie ne puis exprimer ce que ie desire, voicy neantmoins mon opinion. La mauuaise Fortune est plus vtile aux hommes, que celle qui semble estre heureuse; d'autant que celle-cy se feint tousjours pour tromper, où celle-là confesse sa legereté par ses changemens, l'vne deçoit, l'autre instruit, celle-là gesne l'esprit par des apparences de vray bien, & celle-cy le deliure par l'experience d'vne fausse beatitude. Et ainsi tu vois celle-là tousiours pleine de vent, glissante & aueugle en la connoissance de ce qu'elle est, au contraire celle-cy paroist sombre, composée & prudente. En dernier lieu, la bonne Fortune detourne les hommes de la possession du vray bien par ses caresses, & la mauuaise les y pousse par ses aduersitez. Ne contes-tu pour rien, que cette Fortune que tu estimes si austere & si fascheuse, a fait la distinction de tes veritables Amis? C'est elle qui t'a fait discerner leur visage, en se retirant, elle a emmené les siens, & t'a laissé ceux, qui sans feintise, sont à toy. Combien eusses-tu acheté ce bien, lors que tu estois heureux en ton opinion? ie te prie ne cherche plus tes biens, tu les possedes en la connoissance de tes veritables amis?

VIII. POESIE.

SI les saisons en leur retour
Gardent les droits de preseance:
Si le Soleil preside au iour,
Si la Lune sa sœur reluit en son absence.

Si l'Ocean respectueux
Ne sort point du lict de son onde,
De peur que ses flots orgueilleux
Ne cachent à nostre œil la moitié de son Monde.

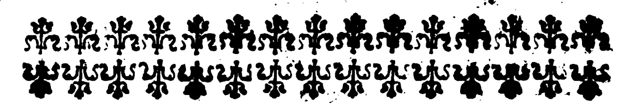
C'est l'amour qui fait ces accords,
Qui met dans le Ciel son Empire,
Qui retient la Mer dans ses bords,
Et qui fait ce doux air, que la terre respire.

Que ces mouuemens si diuers
Se relaschent dans la nature;
On verra fondre l'Vniuers,
Et suiure à l'abandon le sort, & l'aduenture.

Tous ces Estres qui sont unis
Du nœud d'vne saincte alliance,
Voyant tous ces accords finis,
N'auront plus le doux fruict de leur intelligence.

L'Amour vnit les Nations,
Ostant le fiel de leurs courages;
L'Amour nourrit les passions
De cét innocent feu, qui fait les mariages.

L'Amour est la loy des amis:
O qu'il nous seroit souhaitable!
De voir aussi nos cœurs soûmis
A la loy que le Ciel trouue tousiours aimable.



LIVRE III.

I. PROSE.

Elle auoit desia acheué ces beaux vers que leur douceur me rauissoit encore: reuenant donc vn peu de l'admiration de tant de merueilles, ie m'escriay: Souueraine Consolation des ames trauaillées d'inquietudes, vous m'auez tellement soulagé, & par le poids de vos belles sentences, & par les charmes de vostre agreable melodie, que ie me sens assez fort contre les attaques de la Fortune. Et partant ie desire à cette heure auecque passion, les mesmes remedes que ie fuyois tantost auecque diligence. Ton attention, & ton silence (repartit la Philosophie) me l'ont fait connoistre: aussi attendois-ie cette disposition, ou à parler plus veritablement, ie la mettois dans ton esprit. Ceux qui restent sont vn peu amers à la bouche, mais ils sont doux à l'estomach: ils agacent le goust, mais il flattent le cœur. Tu confesses que le desir d'ouyr mes discours t'a esmeu; de quels rauissemens ne serois-tu pas surpris, si tu sçauois le lieu où i'ay commencé de te conduire? B. Quel est donc vostre dessein? P. Point autre que de te monstrer la vraye felicité dont tu as eu quelques songes, sans que ton esprit occupé aux images sensibles, puisse arrester sa pensée sur sa veritable nature. Ie vous

supplie, sans apporter de plus longs retardemens, de me faire voir cette felicité. P. Ton desir est trop raisonnable pour souffrir vn refus, ie consents à ta requeste, neanmoins ie te la veux depeindre, afin que tournant les yeux de son costé tu ne sois point trompé en la connoissance de la vraye beatitude.

I. POESIE.

CEluy qui veut semer ses champs,
Pour y faire naistre des gerbes,
N'y plante point le fer de ses coutres tranchans,
Qu'il n'en ait arraché la fougere, & les herbes.

Le miel est plus delicieux
Quand vne liqueur bien amere,
Prepare nostre goust à ce boire des Dieux,
Qui surpasse en douceur le sucre de Madere.

Les astres ont plus de beauté
Apres le regne des orages
Les lumieres du iour ont plus de majesté,
Lors qu'vne sombre nuict a chassé ses nuages.

Par ceste Loy tu dois souffrir
L'injustice de la Fortune,
Afin de l'obliger en suitte de t'offrir
Les dons d'vne faueur qui ne soit pas commune.

II. PROSE.

COmme elle eut vn peu arresté ses yeux, & recueilly ses pensées, elle commença de cette sorte. Les soins, qui trauaillent les hommes, sont differens dans leur

leurs moyens, mais ils se rencontrent tous dans la poursuitte d'vne mesme fin, qui est la felicité. Or à proprement parler, la felicité n'est rien que ce qui contente le desir de celuy qui le possede, & vn bien qui comprend tous les autres. Il ne luy peut rien manquer; autrement, il ne seroit pas le souuerain, parce qu'il laisseroit encore quelque chose hors de soy à souhaiter. D'où ie conclus que la beatitude est vn estat accomply de tous points, & vn amas de tout ce qui est bon. C'est là que tendent tout les hommes; comme i'ay dit, quoy qu'ils marchent par diuers chemins; d'autant que leur inclination naturelle les porte à la recherche de ce bien, mais l'erreur les en destourne. Il y en a qui faisans consister cette felicité à n'auoir besoin d'aucune chose, taschent d'amasser des richesses. Les autres estimans que ce qui est digne de reuerence est le souuerain bien, s'efforcent par les dignitez de meriter du respect de leurs Citoyens. Quelques autres ne pouuans s'imaginer cette parfaite beatitude que dans vne puissance absoluë, employent toute leur industrie à ne reconnoistre point de Maistre, ou s'ils en ont vn, de s'en approcher le plus pres qu'il sera possible. Mais ceux qui ayment passionnément la gloire, se portent à l'exercice des armes, ou du barreau, afin d'en acquerir. Ceux qui mettent le bon-heur dans la ioye, & les plaisirs, croyent que la volupté est le seul bien des hommes. Il en est d'autres, qui meslent ces biens, comme ceux qui desirent les richesses, rapportans leur vsage à la ioüyssance des plaisirs ou au pouuoir; ou bien ceux qui font seruir la puissance au desir d'auoir de l'argent, ou d'acquerir de la reputation, souhaitans d'estre puissans seulement, pour deuenir riches, ou illustres. C'est donc en ces desseins que toute la vie des hommes roule:

Ie veux dire que tout leur soin est de posseder la bien-vueillance du peuple, pour estre glorieux, & d'auoir vne femme, & des enfans, afin d'estre contens. Pour le regard des amis, c'est vn bien si sainct, & si auguste, qu'il ne faut pas le ranger parmy ceux de la Fortune, mais le mettre auecque celuy de la vertu. Tout le reste se fait ou pour la puissance, ou pour la volupté. Il est maintenant aisé de rapporter les perfections du corps à ce que nous auons dit, puis que la force, & la grandeur regardent la puissance, la beauté, & la vigueur, la gloire, & les plaisirs. C'est seulement par ces attraits que la felicité se fait desirer, à raison que le souuerain bien n'est rien que ce que tout le monde recherche. Mais nous auons desià arresté, que le souuerain bien estoit la beatitude. La felicité n'estant donc que ce qui excite de plus grands souhaits, tu as deuant les yeux l'image du bon-heur de l'homme, ayant en veuë les richesses, & les honneurs, la puissance, la gloire, & la volupté. Epicure s'arrestant à cette derniere, y establit le souuerain bien, parce que tous les autres biens seruent au contentement de l'esprit. Ie reuiens aux hommes, qui de vray poursuiuent la beatitude, mais comme ceux qui cherchent leur maison estans pleins de vin. Ne vous semble-t'il pas que ceux-là se trompent, qui taschent de n'auoir besoin d'aucune chose? certes cét estat peut seulement estre estimé heureux qui n'a aucune necessité, & qui ne va point à l'emprunt des biens d'autruy? Peut-estre que ceux qui attribuent vn souuerain respect à la souueraine felicité, n'ont pas de veritables sentimens? Tant s'en faut: puis que les desseins des hommes ne se pourroient porter à l'acquisition d'vn bien, qu'ils iugeroient indigne de leur recherche. La puissance ne doit-elle pas estre rangée parmy les biens?

biens ? pourquoy non. Faudra-t'il croire que ce qui surpasse toutes choses en l'estime des hommes soit foible, & infirme ? L'honneur peut-il conuenir auecque le mespris ? ie ne conçois point comme quoy on peut separer ce qu'on iuge excellent de la gloire. Qui oseroit dire de la felicité fust triste, pleine d'inquietudes & sujette aux atteintes de la douleur ; puis que dans la ioüyssance des moindres choses, on ne veut pas souffrir ces incommoditez ? Si vous desirez sçauoir ce qui fait que les hommes poursuiuent auecque tant de soin, les richesses, la gloire, les Royaumes, & les plaisirs ; c'est qu'ils se figurent dans leur ioüyssance, du contentement, de la reuerence, du pouuoir, & de l'esclat. C'est donc le souuerain bien que les hommes s'efforcent d'acquerir par tant de diuers soins, en quoy on reconnoist la forme de la nature, qui anime d'vne mesme inclination tant de differentes humeurs.

II. POESIE.

IL me vient vn dessein de marquer en mes vers,
Les loix, & les accords de ce vaste Vniuers,
Et d'y faire admirer l'instinct de la Nature
Qui ne sçauroit souffrir l'outrage d'vne injure.
Quoy que l'or, & l'esmail attachent les Lions,
Que pour se garantir de leurs rebellions,
Vne amoureuse main les flatte, & les caresse,
Ils ont tousiours horreur du lien qui les presse :
Le sang qui les nourrit, les fait ressouuenir
Que des Roys comme ils sont, ne peuuent soustenir
l'insupportable ioug de ce rude esclauage.
S'ils forcent leur prison, leur violente rage

Escoute sans respect la voix du Gouuerneur :
Son sang est le premier, qui change leur couleur.
Ces chan[illegible] innocens, qu'on oyt sous la ramée
Sentans leur liberté d'vne cage enfermée,
Ne s'appriuoisent point à ces charmans apas,
Dont vn soin curieux appreste leurs repas :
Ils foulent à leurs pieds cette riche ambroisie,
Dont on veut acheter leur douce melodie,
Leur petit abreuoir est remply de poison :
Ils ne peuuent souffrir leur estroite maison.
Que s'ils ont apperçeu les ombres d'vn bocage,
Les plus rauissans tons de leur plaisant ramage
Ne sont que des souspirs, qui apprennent aux bois,
Que les faire chanter, c'est les mettre aux abois.
Vn arbre estant contraint de la main qui le plie,
Panche tous ses rameaux, se courbe, & s'humilie,
Et puis en vn moment, on le void remonté
Au poinct, où cette main forçoit sa liberté,
Le Soleil en mourant se laisse cheoir en l'onde,
Puis renaist au matin, & r'anime le monde.
Chaque chose a son cours, & son seul reglement,
Est deioindre sa fin à son commencement.

III. Prose.

De mesme vous autres petits animaux de terre, vous auez vne legere connoissance de vostre principe. Quelque foible que soit vostre pensée, elle conçoit ie ne sçay quoy de la beatitude, vostre inclination vous y conduit, mais l'ignorance vous en destourne. Considere, si de toutes ces choses dont les hommes composent la felicité, il y en a vne qui les puisse rendre contens. Si l'argent, les honneurs, & les plaisirs

plaisirs establissoient vn bien à qui rien ne manquast, il faudroit auoüer que leur ioüyssance rendroit heureux celuy qui les possederoit : mais si tout cel n'a que l'apparence de ce qu'il promet, & qu'il ait plus de veritables defauts que de solides perfections, ne faut-il pas confesser que c'est seulement vne vaine image de la felicité ? C'est de ta bouche que ie veux tirer cét aueu : tu as esté riche, dis-moy pendant que tu viuois dans l'abondance de tant de commoditez, le deplaisir d'vne iniure n'a-t'il iamais troublé ton esprit ? B Ie ne me sçaurois souuenir d'auoir esté content iusques à ne point ressentir d'inquietudes. P. Cela ne venoit-il point de l'absence d'vn bien que tu eusses voulu posseder, ou de la presence d'vn mal que tu eusses desiré ne pas souffrir? B. Vous dites bien. P. Tu souhaitois donc la presence du premier, & l'absence du second. B. Ie l'auoüe. P. On souffre la necessité de ce que l'on desire. B. Il est ainsi. P. Celuy qui a besoin de quoy que ce soit, ne peut suffire à soy-mesme. B. Ie ne le sçaurois nier. P. Donc dans la possession de tant de biens, tu auois ce defaut, puisque tu auois des desirs & des craintes B. Cette verité me contraint. P. Donc les richesses ne sont point capables de contenter vn cœur, ce que toutes-fois elles sembloient promettre. Voicy vne consideration que ie n'estime pas de peu de poids ; l'argent n'a rien que la violence ne puisse oster à celuy qui le possede. B. Ie le confesse: P. Tu ne sçauroit auoir autre sentiment, sans reietter l'experience qui nous apprend tous les iours, que le foible n'a des commoditez que pour l'auarice du plus fort. D'où naistroient tant de procez, s'il n'y auoit point d'iniustices, & si l'on n'vsoit point de ruse, & de force pour rauir l'autruy ? B. Sans doute le monde seroit sans broüillerie, & sans querelle.

relle. P. Il faut donc auoüer que celuy qui aura de l'argent, aura besoin d'vn secours estranger pour le conseruer. B. Cela ne peut estre contredit. P. Il ne seroit pas obligé d'obeyr à cette necessité, s'il ne possedoit rien des choses qui se peuuent perdre. B. Ie suis encore de cét auis. P. Voicy vn estrange prodige; les richesses, qui promettent de porter l'homme au point de n'auoir besoin de personne, le contraignent à se seruir de tout le monde. De plus considerons comme quoy les richesses chassent la pauureté. Peut-estre que les riches ne peuuent auoir faim; peut-estre que la soif ne les altere iamais, peut-estre que le froid n'ose geler les membres de ceux qui ont leur coffres pleins d'escus. Cela ne va pas ainsi (me diras-tu) mais ils ont des remedes à tous ces maux. C'est soulager la necessité, non pas la guerir. Et puis si le desir d'auoir est continuel, il y a tousiours quelque defaut à reparer: ie ne dis point que la nature se contente de peu: & que l'auarice n'a iamais assez; & partant si les richesses ne peuuent chasser l'indigence, mais au contraire, si elle la font, pourquoy estimes-tu qu'elles puissent donner vn bien qu'elles n'ont pas?

III. POESIE.

QVoy que l'auare ambitieux
Peût s'enrichir de tout vn monde,
Et rendre son coup glorieux
Des perles qui naissent dans l'onde:
Bien que cent bœufs dedans ses champs,
Trainassent le soc, & le coutre,
Les soins de ses remords tranchans
Perceront son cœur d'outre en outre,
Et rien auec que luy ne descend au tombeau,
Aussi-tost que la mort a esteint son flambeau.

IV. PROSE.

IV. PROSE.

MAis quoy ? les charges rendent-elles dignes de respect, ceux qui les tiennent ? les dignitez ont-elles ce pouuoir de mettre les vertus dans l'esprit de ceux, qui en sont honorez, & de les purger de leurs vices ? Certainement il arriue trop souuent que les Magistratures seruent plustost à faire esclater la malice, qu'à la corriger. C'est delà que nous prenons sujet d'accuser l'iniuste vsurpation que les meschans en font : ce qui donna pareillement l'asseurance à Catule, d'appeller Nonius Apostume, bien qu'il fust assis dans la chaire d'yuoire des Senateurs. Ne vois-tu pas quel blasme les honneurs apportent à ceux qui n'en sçauent pas vser, puis que tout leur esclat ne sert que pour esclairer & faire voir combien ils en sont indignes ? Tu pourrois douter de cette verité si toutes les miseres qui t'affligent t'auoient pû faire consentir de partager l'hõneur du Consulat auec Decoratus, de qui tu connoissois l'esprit bouffon & malicieux ? Il est impossible d'estimer que celuy-là merite du respect à raison de l'honneur qu'il possede, quand nous le jugeons mesme indigne de posseder l'honneur. Mais si tu voyois vn homme sage, tu ne sçaurois luy refuser la reuerence qu'il merite, ny le croire incapable d'vne sagesse que tu admirerois en luy : non tu ne sçaurois. Et la raison de cecy est, que la vertu a vne certaine splendeur, qui ne permet pas que ceux qui en sont pourueus, demeurent cachez. Et parce que les honneurs populaires n'ont pas cét effect, il est aisé de recueillir qu'ils n'ont pas mesme assez de beauté ny de merite pour eux, ce qui est à

conś

considerer attentiuement. Car si vne personne est d'autant plus contemptible que plusieurs la mesprisent, les grandes charges qui font voir les Meschans à plus de personnes sans les rendre capables de respect, les exposent à plus de mespris. Et à vray dire, ce n'est pas sans raison, puis que les meschans rendent la pareille aux dignitez, les soüillans de leur honte, & de leur infamie. Mais afin que tu ne puisses ignorer que ces grandeurs apparentes ne sont point capables de donner vn veritable merite, pese cette consideration. Si quelqu'vn apres auoir esté Consul plusieurs fois, se trouuoit parmy les barbares, seroit-il honoré d'eux ? Si les charges auoient cét effect naturel, quelque sauuage que fust vn Peuple, il ne manqueroit pas de luy rendre les tesmoignages de son deuoir, de mesme que le feu eschauffe par tout, parce qu'il n'y a point de païs, où il ne soit chaud. Les grandeurs n'ayans pas cét auantage de leur nature, mais de la seule opinion des hommes, ceux qui les possedent, ne sont pas plustost arriuez parmy les peuples, qui ont d'autres sentimens, qu'ils perdent l'estiment de leur nation. Voilà ce qui arriue parmy les estrangers. Ce n'est pas que leur gloire soit constante au lieu mesme où elle est en vogue. Croyez-vous que cette opinion de grandeur dure tousiours ? La Prefecture qui estoit la grande vanité d'autrefois, n'est plus qu'vn nom, & vne charge odieuse à cette heure, c'estoit jadis vne illustre loüange d'auoir soin du mesnage des bleds ? y a-t'il rien de plus mesprisé dans le siecle où nous viuons ? Il faut reconnoistre la verité de ce que i'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui n'a point de propre gloire, l'emprunte de l'opinion, & la pert aussi-tost. Donc si les grandeurs ne rendent pas vn homme digne de respect, si elles se chargent du

du vice des meschans, si le temps ternit leur lustre, si les diuers peuples en font des iugemens contraires, qu'ont-elles de beau & de recommandable de leur nature, tant s'en faut qu'elles puissent rien communiquer aux autres ?

IV. POESIE.

Qvoy que la soye & l'escarlatte
Prestassent leur éclat à l'Empereur Neron,
Et qu'il eut les attraits, dont la perle nous flatte,
Si n'estoit-il pourtant qu'vn illustre Larron.

Par fois il partageoit sa gloire
Aux Peres du Senat, demi-Dieux des Romains :
Qu'ils en fussent heureux, ie ne le sçaurois croire,
Puis que ce don passoit par ses infames mains.

V. PROSE.

LEs Empires & la faueur des Princes peuuent-ils rendre vn homme puissant? pourquoy non? quand leur felicité est constante. Oüy, mais nous auons dans les siecles de nos Peres, & dans celuy où nous viuons, les Exemples de quelques Rois, qui ont changé leurs Couronne aux incommoditez d'vne pauure fortune. O que cette puissance est peu considerable, qui ne sçait pas se conseruer elle-mesme ! Que si la possession d'vn Royaume est source de bon-heur, ne doit-on pas accorder ayant quelques defauts, qu'elle a aussi quelques miseres ? Pour grande que soit l'estenduë d'vne Monarchie, chaque Roy est respecté d'vn seul Peuple, & méconnu de plusieurs, & de ce

costé-là luy viennent ses desplaisirs, comme il tiroit sa ioye de sa puissance. D'où l'on peut conclurre, que la part que les Princes ont aux infortunes, est plus grande que celle qu'ils prennent aux prosperitez. Ce Tyran n'auoit pas mauuaise grace qui representoit les inquietudes d'vn Roy par les craintes qu'vne épée soustenuë d'vn filet sur sa teste luy causeroit. Quelle puissance est celle, qui ne se peut seulement garantir des mauuaises imaginations ? Neantmoins ceux qui ne sçauroient auoir le repos qu'ils desirent, font vanité de leur grandeur. Dis-moy, crois-tu celuy-là puissant qui souhaite ce qu'il peut posseder? Estimes-tu celuy-là puissant qui a vn grand nombre d'Estafiers à son costé, qui craint ceux, qu'il fait trembler, & qui ne peut paroistre redoutable que par la misere de ses esclaues ? Que me reste-il à dire des Fauoris des Princes, puisque eux-mesmes n'ont pas ce qu'on attend de leur bien-vueillance, & que leur authorité les a souuent abbaissez par vne soudaine disgrace, & abbatus de sa propre ruine ? Toute la faueur que Neron fit à son Maistre Seneque fut de luy laisser le choix de sa mort : Antonin exposa Papinian aux espées de ses Soldats, quoy qu'il eust possedé tout seul vne partie des caresses de la Cour. Il est vray que l'vn & l'autre meditoit de quitter sa dignité, & mesme que Seneque tascha de ceder ses biens à son Disciple, & de chercher du repos hors du commerce du grand monde : mais le mal-heur qui les traisnoit au precipice, ne leur permis pas d'acheuer ce dessein. Quelle opinion as-tu donc d'vne puissance, qui est redoutable à celuy qui la possede, & dont on ne sçauroit se défaire quand on le desire ? Peut-estre que ces Amis de la Fortune, & non pas de la vertu, peuuent seruir d'appuy qui ne sçait que le malheur nous fait des

des aduersaires de ceux que la prosperité nous rendoit Amis ? & quelle peste nous peut dauantage nuire qu'vn Amy dissimulé ?

V. POESIE.

CEluy qui cherche la puissance
Doit moderer la passion ,
Que donne vne injuste licence ,
Et reigler son ambition
Dessus les loix de l'innocence.

Encore que nostre domaine
Allast du Coucher au Leuant ,
Nostre puissance sera vaine ,
Si nous n'auons auparauant
Le cœur exempt de toute peine.

V. PROSE.

POur le regard de la gloire , Qui peut ignorer que souuent elle est vaine , & mesme quelques-fois honteuse ? Et partant le Tragique a bonne raison de s'escrier : O gloire , ô gloire , que ton pouuoir est admirable , d'enfler mille petits hommes à vne grandeur démesurée ! Plusieurs n'ont-ils pas acquis vne bonne reputation par les injustes loüanges du Peuple ? est-il rien plus digne de blasme, puis que celuy qu'on loüe par complaisance, doit rougir de ses loüanges par raison ? Que si les vertus exigent cette recommandation , quel auantage en retire le sage qui ne mesure pas son merite à la fausse opinion du Peu-

ple, mais au veritable témoignage de sa conscience? Si c'est vne bonne & loüable action d'auoir estendu la gloire de son nom, c'est vn iuste reproche de ne l'auoir pas fait: Mais comme il y a plusieurs Nations, (selon ma remarque de tantost) qui pour la distance des lieux, ne peuuent connoistre la renommée d'vne personne, il arriue que celuy qui te paroist plein de gloire & de splendeur, n'estant pas veu de la moitié du monde, est estimé sans esclat. Et quand cela ne seroit point, ie ne sçaurois faire cas d'vne reputation, qui n'est pas appuyée sur le iugement du merite, & qui ne se peut conseruer par la renommée. Qui peut ignorer à moins que d'estre ou stupide ou aueugle, combien la noblesse est vaine? Si l'on considere son esclat, elle est d'autruy, puis que la noblesse à proprement parler, n'est autre chose qu'vne loüange que nos ancestres ont acquise par leur valeur. Que si elle consiste en la recommandation, sans doute les vicieux mesmes paroistront nobles, si la flatterie leur fait des Eloges. Et partant si tu n'es recommandable de toy-mesme, ie ne crois pas que la splendeur d'autruy te puisse rendre illustre. Que si la noblesse d'vne bonne race est en quelque façon vtile, ie crois que c'est par l'estroite obligation qu'elle laisse de ne pas dégenerer de la vertu des Ancestres.

VI. POESIE.

De tout le genre humain la naissance est égale,
Il n'est qu'vn Createur:
Celuy qui nous nourrit est celuy qui regale
Les moindres animaux, Dieu est nostre Pasteur.

Le

Le Soleil tient de luy ceste grande lumiere,
Qui le fait Roy du iour:
La Lune a ses rayons de la source premiere
Que nous ouure sans fin, son incroyable amour:

C'est luy qui a donné tant d'hommes à la Terre,
Et tant d'Astres aux Cieux:
Luy qui fait la prison, où apres il resserre
Ces esprits immortels, qui sont des petits Dieux.

C'est donc iniustement qu'on vante la fumée
De quelque vieux tableau:
Le plus grand des Geants n'a rien sur le Pigmée:
Leur principe est égal, égal est leur tombeau.

Vn homme est roturier souffrant que la malice
Gourmande sa raison,
S'il se defend tousiours des attaintes du vice,
On doit croire qu'il sort d'vne bonne maison.

VII. PROSE.

QVe diray-je des voluptez, dont le desir est plein d'inquietude, la iouyssance de repentir? Qui pourra conceuoir de combien de douleurs & de maladies elles vsent le corps, qu'elles semblent flatter? C'est le seul fruict que l'on retire de l'vsage des plaisirs. Quiconque voudra seulement se souuenir de la fin de ses desbauches, connoistra de combien d'amertumes la volupté est meslée. Et puis, si les plaisirs peuuent rendre heureux, ie ne vois pas pourquoy les bestes ne seront pas heureuses, aussi bien que l'homme, puis que toutes leurs inclinations & leurs sentimens s'vnissent à la iouyssance des voluptez: là où

ceux d'vne creature raisonnable ne se sçauroient tous recueillir à vn commerce si brutal. Le contentement qu'on reçoit d'vne femme, & d'vne famille est raisonnable, mais il n'est que trop vray (au sentiment de que qu'vn) que la nature donne des bourreau aux Peres en leur donnant des Enfans. Ce seroit vn soin superflu de te vouloir communiquer d'autres connoissances que celles que tu tiens de ta propre experience. Ie ne sçaurois rejetter la belle parole d'Euripide sur ce sujet, quand il a dit, que celuy qui n'auoit point d'enfans, estoit heureux par son propre malheur.

VII. Poesie.

Semblable à ces petits voleurs,
Qui desrobent aux fleurs
Leur douce mane,
Le plaisir profane
Offrant ses attraits
Laisse tous ses traits
Dedans l'ame,
Qu'il enflame,
Et pour vn peu de miel
Dont il flatte les cœurs, il les remplit de fiel.

VIII. Prose.

IL ne faut point douter que ces choses dont nous auons discouru iusques à maintenant, ne soient des destours pour arriuer à la vraye felicité où elles ne conduiront pourtant iamais, quoy qu'elles le promettent

mettent. Ie te veux monstrer en peu de mots combien de peines les accompagnent. Ton dessein est d'amasser de l'argent ? il faut le rauir d'entre les mains d'autruy : tu veux auoir des dignitez ? il faut faire l'esclaue deuant celuy qui les donne : & pour deuancer les autres en honneur, il se faut abbaisser à vne infinité de honteuses humiliations. La puissance te donne-t'elle du desir ? tu seras exposé aux perfidies, & aux trahisons de tes sujets : Recherches-tu la gloire ? tu perds ton repos. Ton inclination se porte à la ioüyssance des sales voluptés ? qui sera assez lasche pour ne point mespriser de rendre des seruices si honteux à sa chair ? Pour le regard de ceux qui prisent les biens du corps, il est euident que leur appuy est foible. Pourrez-vous point surpasser les elephans en grandeur, les taureau en force ? Peut-estre que vostre legereté deuancera celle des Tigres. Regardez l'estenduë, la fermeté, & la vitesse du Ciel, & cessez d'admirer les choses basses Si les beautez qui touchent vos yeux, vous paroissent plus agreables que celles de ce grand ouurage, vous estes au moins obligez d'en admirer la conduite. Laissant cette prouidence à vostre consideration, il faut que ie m'arreste vn peu aux charmes de cette beauté, que vous aymez si fortement : Ah ! qu'elle est inconstante, & que les fleurs du Printemps luy sont semblables en ce qu'elles paroissent belles, & s'effacent quasi en vn mesme moment. Si nous auions des yeux de Lynx (comme disoit Aristote) pour passer dans les objets : ce corps d'Alcibiades dont l'exterieur est si rauissant, ne paroistroit-il pas hideux ? Ce n'est donc pas ta perfection qui te rend beau, mais la foiblesse des yeux, qui te regardent. Il n'importe neantmoins, ie permets que vous estimiez la beauté des visages, pourueu que

vous m'accordiez que tous ces attraits, qui font le sujet de vos rauissemens, peuuent estre flaistris par vne fievre de trois iours. De ce discours il faut inferer que tout ce qui ne peut donner la satisfaction qu'il promet, & qui a des defauts, & des manquemens qu'il couure, n'a pas le pouuoir de conduire l'homme à la ioüyssance de la beatitude, ny de rendre quelqu'vn heureux.

VIII. POESIE.

Las! que profonde est l'ignorance
Qui nous oste la connoissance!
Cherchez-vous des thresors dans le fort des buissons,
Et des perles dessus la vigne:
Tendez-vous vos filets, peschez-vous à la ligne
Sur les monts sourcilleux, pour prendre des poissons?

Le Dain ne cherche pas la plaine,
Dedans la plage Thiréene:
L'homme n'ignore pas les cachots de la mer,
Il sçait où la perle se cache,
Et d'où l'on peut treuuer la precieuse tache,
Qui rougit nos habits pour les faire estimer.

Mesme son sçauoir luy exprime
Quelles costes du grand abysme,
Nourrissent ces poissons, dont les corps sont vnis,
D'où viennent ceux qui se herissent
De piquans éguillons, & qui se guarantissent
Des monstres de la mer, quoy qu'ils soyent infinis.
Mais! ô mal-heur inconsolable,
Ce bien qui leur est souhaitable.

Ne

Ne penetre iamais son noir aueuglement,
Son esprit fort peu moins que l'Ange,
Estant tousiours chargé, de poussiere, & de fange,
Demeure enseuely, dans ce bas element.
Quel vœu feray-je pour des ames,
Qui sont stupides, & infames,
Sinon que leur esprit connoisse les vrays biens,
Apres que leur ame opprimée
Du mensonge du bien, contre soy animée,
Maudira son erreur, sans briser ses liens.

IX. PROSE.

C'Est assés de t'auoir dépeint l'image de la fausse beatitude, il ne reste plus que de te monstrer, l'idée de la veritable. B. Ie reconnois que la satisfaction ne se trouue pas dans les richesses : la puissance dans la royauté ; la reuerence dans les dignitez : la reputation dans la gloire, ny les vrays plaisirs dans la volupté. P. Sçais-tu pourquoy, cela ne peut estre? B. I'ay quelque petites lumieres, qui me le font entreuoir ; ie voudrois neantmoins bien l'entendre plus parfaitement de vos instructions. P. La raison n'en est pas fort cachée : toute la tromperie vient de ce que la foiblesse de vos esprits diuise ce qui est simple en sa nature, & le separant de la verité, elle l'attribuë au mensonge. Crois-tu que celuy qui n'a aucune necessité, ait quelque defaut de puissance ? B. Nenny. P. Voilà qui va bien, d'autant que s'il est quelque force moins accomplie, elle recherche en son besoin le secours d'autruy. B Cela est veritable. P. Donc se passer de tout appuy estranger, & estre puissant, c'est la mesme chose, & le pouuoir, & la suffisance n'ont

qu'vne nature. Qui seroit de cette condition, seroit-il digne de mespris ou de reuerence ? B. Ie ne vois pas qu'il y ait raison de douter en cecy. P. Adioustons à la suffisance, & au pouuoir le respect, & de ces trois choses, n'en faisons qu'vne : il faut ainsi conceuoir la felicité, si nous voulons en auoir vne parfaite expression. Croiras-tu maintenant que cela soit digne d'estime ou de mespris ? prens garde de ne point accorder que ce que nous auons consenty estre au dessus de toutes les necessitez, estre puissant, & plein d'honneur, ait besoin d'vn esclat qu'il ne puisse conceuoir de soy-mesme, ainsi qu'il ne soit contemptible de ce costé-là ? B. Ie ne le sçaurois iuger que tres-glorieux, comme il est. P. Cette consequence est donc necessaire, que la recommandation n'est pas separée de ces trois choses ? B. Ie l'auoüe. P. Donc ce qui n'a aucun besoin de l'autruy, ce qui peut tout faire de ses propres forces, qui est honorable, est aussi remply de ioye. B. Ie ne sçay pas d'où il pourroit arriuer des tristesses à celuy qui seroit dans ces auantages ? P. Il est donc necessaire d'auoüer que rien ne manque à ses contentemens, mais il n'est pas moins veritable que l'abondance, le pouuoir, le respect, & la ioye n'ont que la mesme nature, bien qu'ils ayent des noms differens. B. Cela est fort certain. P. C'est cette vnité indiuisible que l'ignorance des hommes partage ? En quoy, ils aydent à se tromper, car diuisans en parties ce qui n'en a point, ce n'est pas de merueille, s'ils ne rencontrent pas, ny cette portion de bien, qui n'est point, ny ce tout, qu'ils ne cognoissent pas. B. Comment cela arriue-t'il ? P. Quiconque desire les richesses, pour fuir la pauureté, ne se met pas en peine de la grandeur, & mesme il retranche les plus innocens plaisirs de la nature, aimant mieux perdre beaucoup de sa gloire,

gloire, qu'vn peu de cét argent qu'il a acquis; & ainſi celuy que la force abandonne, que les douleurs affligent, que la baſſeſſe tient dans le meſpris, que l'obſcurité cache dans la pouſſiere, ne peut eſtre content. Au contraire celuy qui a tous ſes deſirs pour la puiſſance, diſſipe ſes biens, meſpriſe les voluptez, & ſe ſoucie fort peu d'vn honneur, qui en eſt ſeparé. Tu vois aſſez combien de choſes manquent à vne perſonne de cette inclination, puis que bien ſouuent elle n'a pas les neceſſaires, & qu'vne infinité de ſoins la deſchirent; d'où il arriue que ne pouuant ſe defaire de ces importunitez, elle ceſſe d'eſtre puiſſante, ce que principalement elle cherchoit. On peut facilement diſcourir des honneurs, de la gloire, & des plaiſirs, car toutes ces choſes ayans vne ſimple nature, quiconque voudra les partager, ne touchera pas meſme celle qu'il pourſuit. Si quelqu'vn les deſire toutes à la fois, deſire-t'il la vraye felicité? & s'il les peut acquerir ſeparément, trouuera-t'il en elles vn bien qu'elles ne ſçauroient garantir? B. Nenny. P. Ce n'eſt donc pas dans leur ioüyſſance qu'il faut chercher le bon-heur. B. La verité ne ſçauroit mieux parler. P. Tu cognois maintenant l'idée, & les cauſes de la fauſſe beatitude, jette ſeulement les yeux d'autre coſté, & il te ſera aiſé d'apperceuoir celle qui luy eſt contraire. B. I'eſtime qu'il faudroit eſtre aueugle, pour ne le point voir, & que vous l'auez prou declarée par l'opoſition que vous auez faite. Si ie ne me trompe la vraye felicité eſt celle qui rend vn homme content, honorable, puiſſant, & ioyeux: & afin que vous connoiſſiez que i'ay compris ce que vous m'auez enſeigné, ie tiens, puis que toutes ces choſes ne ſont pas ſeparées, que celuy qui en poſſedera vne, ſi cette choſe eſt capable de rendre vn homme content, qu'il aura

la felicité toute entiere. P. Tu es sage (mon cher nourrisson) d'auoir adjousté cette limitation. B Et quelle limitation ? P. Crois-tu qu'il y ait quelque chose parmy les corruptible, capable de rendre vne personne heureuse ? B. Vous m'auez si bien instruit qu'il est impossible d'auoir de si fausses opinions. P. Il est donc indubitable, que les creatures n'ont rien qu'vne vaine image de beatitude, & des biens qui ne le sont qu'en monstre. B. I'ay les mesmes sentimens que vous. P. Puis que tu connois la parfaite felicité; & que l'apparence ne peut plus te tromper, il est à propos de te monstrer maintenant comme quoy tu pourras estre heureux ? B. C'est ce que i'ay souhaité il y a long-temps. P. Mais si tu n'ignores point ce que nostre platon dit dans son Timée, qu'aux moindres entreprises, il faut implorer l'assistance des Dieux, que iuges-tu que nous deuions faire, afin de trouuer l'endroit de ce souuerain bien ? B. Sans doute il faut auoir recours au Pere de toutes choses, sans qui rien ne se commence à propos. P. Voilà qui va bien : presentons luy nos vœux.

IX. Poesie.

Toy qui d'vn soin égal, gouuerne ce grand Monde
Toy qui as fait sortir d'vne source infeconde
Et la terre, & les Cieux toy qui regles nos iours
Dés ce commencement, qui commence leurs cours.
Toy qui dans ton repos tout à fait immobile
Ne treuues iamais rien, qui ne te soit facile,
Et qui sans te bouger donnes les mouuemens
A tout ce que l'on void dans les quatre Elemens.

Toy

Toy qui pour faire tout, n'vses que de toy-mesme,
Et qui n'as pour motif que ton amour extréme,
Sans que rien au dehors force ta volonté
De nous communiquer l'effet de sa bonté.
C'est toy que pour patron de tant de belles choses
As l'essence d'vn Dieu, qui les retient encloses :
Tu formes nos beautez sur tes diuins attraits,
Tous nos charmes sont pris de tes rauissans traits,
Ton esprit est de tout la matrice feconde,
Dont la production n'est rien moins que le Monde,
Tout parfait, tu parfaits ces membres si diuers,
Qui de leur vnion composent l'Vniuers,
Tu fais les amitiez des Elemens faciles
A tousiours commencer des guerres inciuiles ;
Afin d'attemperer le froid à la chaleur,
Et le liquide au sec, crainte que par malheur,
La plus pure moitié du feu que la matiere
Retient comme l'Autheur de sa viue lumiere,
Ou que le pesant faix du plus bas element,
Le fist de tous costez vn esgal fondement
A ce crystal coulant, qui diuise la terre ;
C'est ta puissante main qui contraint, & resserre
Cet immortel Esprit qui dans tout l'Vniuers
Anime egalement tant de membres diuers.
Esprit qui partagé dans deux globes spheriques
De qui le mouuement fait ses retours obliques,
Ioignant le mesme endroit, d'où il estoit party,
Et retournant en soy sans en estre sorty,
Medite tous les soins de cette ame profonde,
Qui s'esleue du creux de la masse du Monde,
Imitant dedans soy le mesme mouuement
Que les feux estoillez, ont dans le Firmament.
Les plus nobles Esprits, & les ames communes
Reçoiuent de ta main leurs diuerses fortunes.

C'est

C'est toy dont le pouuoir a peuplé tous les Cieux,
Et qui conjoint aux corps, ces esprits glorieux
Comme a des chariots, qu'vne flame diuine
Rappelle deuers toy, qui es leur origine.
Grand Pere des mortels accorde à nos desirs,
De treuuer dans le Ciel la source des plaisirs,
Et qu'ayant pour objet cette beauté cogneue,
Ie puisse constamment y arrester ma veuë.
Dissipe nos erreurs, afin que nous voyons
La pompeuse clarté de tes propres rayons;
Puis que nostre bon-heur est dans la joüyssance
De tes hautes grandeurs, & dans ta connoissance:
Que tu es le chemin, le conducteur, le lieu,
Mon principe, ma fin, mon Monarque, mon Dieu.

X. PROSE.

AYant reconnu l'essence du bien veritable & de l'apparent, il est à propos de declarer, en quoy consiste sa perfection. Pour faire vn discours dont les fondemens soient solides; il faut sçauoir premierement, s'il y a quelque bien de cette qualité en la nature, de peur que nostre imagination ne se perde dans ses propres feintes. De moy, ie suis de l'opinion de ceux qui l'asseurent; & ie croy à moins que d'estre stupide, qu'on ne peut nier cette source de tous les autres biens, puis qu'vn bien n'est imparfait que par la diminution qu'il a de celuy qui est accomply. D'où l'on doit recueillir, que s'il y a quelque bonté dans vn ordre, il faut en reconnoistre vne dans le mesme ordre, qui n'ait aucun defaut: autrement, il est impossible (ne presupposant point de perfection) de conceuoir, comme quoy vn bien est imparfait. La raison

de cecy

de cecy est, que la nature n'a pas commencé par ses moindres ouurages, mais conduisant ses desseins d'vn beau commencement à vne fin toute contraire, elle a comme laissé terminer ses productions dans les moindres effets de sa puissance. Et partant si les biens perissables donnent quelque beatitude commencée & imparfaite, on est contraint d'en reconnoistre vne à qui rien ne manque. B. Cette suite est tres-iudicieuse. P. Regarde maintenant où cette felicité se retrouue. La croyance des Esprits raisonnables, est que Dieu seul est le principe de tout bien. Car si l'on ne peut rien conceuoir de meilleur que Dieu, & que Dieu ait tout le bien qu'on peut receuoir, la raison est aussi euidente que necessaire, qu'il a en soy le vray bien & s'il estoit autrement, il ne seroit pas le souuerain Monarque du monde, d'autant que quelque chose le deuanceroit, & en perfection de bonté, & en ordre de temps, puis que le parfait precede toûjours ce qui ne l'est pas. Et ainsi pour releuer nostre esprit de la peine de faire vn raisonnement infiny, on doit auoüer que Dieu est plein de biens, & de perfections, & en suite qu'il a la souueraine felicité. B. Ce discours ne sçauroit souffrir d'opposition. P. Mais afin que ton consentement ne soit sujet à aucun soupçon de legereté, ie te prie de considerer en quel sens i'ay dit qu'il possedoit tous les biens. Garde-toy de penser que Dieu reçoiue ce bien de dehors, comme si la nature de la felicité possedée estoit autre que celuy qui la possede. Parce que si Dieu empruntoit ses biens de quelqu'vn, celuy qui les donneroit, auroit quelque auantage sur celuy qui seroit obligé de receuoir, & ainsi nos discours se contrediroient, puis que nous ne reconnoissons rien de plus excellent que Dieu. Et si Dieu, & la beatitude n'ont point d'autre distinction

que

que celle que nostre esprit y met, ie laisse à deuiner à qui voudra, celuy qui les a conjoints. En outre ce qui est different d'vn autre, n'est pas la mesme chose, dont il differe, & partant ce qui differe du vray bien n'est pas le vray bien, ce qu'on ne sçauroit penser de Dieu, sans blasphemes. La raison de cecy est, que rien ne peut estre plus parfait que son principe, & ainsi si ie confesse qu'vne chose soit la cause de toutes les autres, il faudra pareillement auoüer qu'elle sera la souueraine felicité. B. Il est certain. P. Nous auons pareillement monstré, que Dieu estoit le souuerain bien; & partant il est la beatitude. Voyons maintenant si l'incompossibilité de deux biens souuerains, qui ont de l'opposition, n'affermira point cette verité. On ne peut douter que les biens qui ont de la contrarieté, ne soient pas les mesmes : donc s'il en est quelqu'vn de cette nature, il ne sera pas parfait, puis que la perfection qui luy rend l'autre dissemblable, luy manque. S'il n'est point parfait, il n'est pas le souuerain, s'il est le souuerain bien, aucune chose ne luy sera contraire, par la difference d'vn merite qu'il n'a pas. Nous auons fait voir que Dieu, & la felicité estoient le souuerain bien : donc la souueraine beatitude n'est pas autre chose que la souueraine Diuinité B. On ne sçauroit mieux esclaircir la verité ny traiter Dieu auec plus de respect qu'en deferant cét auantage à sa grandeur. P. Ie veux me comporter en ton endroit comme les Geometres, qui adjoustent tousiours quelques choses par dessus leurs demonstrations. Les hommes sont heureux par l'acquisition de la beatitude; la beatitude n'est autre chose que la Diuinité; donc les hômes sont heureux par l'acquisition de la Diuinité. Mais comme la Sagesse fait les sages, la Iustice les iustes, pour la méme raison la Diuinité fait les Dieux;

Donc

Donc celuy qui est heureux est Dieu, car encore bien qu'il n'y en ait qu'vn par essence, rien n'empesche qu'il n'y en ait plusieurs par participation. Voi à cét excellent trait qu'il falloit adjouster, ie croy qu'il n'est rien de plus rauissant que ce qui se peut encore raisonnablement joindre à ce que nous auons dit. Puis qu'il y a beaucoup de parties, qui composent la perfection de cette felicité, cette doute se peut former, s'il en est quelqu'vne, qui particulierement en soit l'essence, & à qui toutes les autres se rapportent comme proprietez. Nous auons monstré que la beatitude estoit le souuerain bien, dites-moy maintenant vne suffisance sans defaut, vn pouuoir sans foiblesse, vn respect sans mespris, vne gloire sans des-honneur, vn contentement sans desplaisir : n'est-ce pas la beatitude ? Vous semble-t'il point que cela en soit plustost les parties que le tout ? Ie veux me faire comprendre : si toutes ces choses estoient des portions de la felicité, sans doute elles auroient quelque distinction entr'elles, puis que la nature d'vn corps est de receuoir son acheuement de plusieurs pieces differentes entr'elles. L'abondance, le pouuoir, la reuerence, la gloire, & la volupté, puis qu'elles en ont toute la nature. B. Vostre discours me donne de la satisfaction, mais sa suite ne me laisse pas sans desir. P. A moins que de rejetter la verité, vous ne sçauriez nier que la puissance, l'honneur, & toutes les autres choses ne se fassent desirer qu'en consideration du bien que nous croyons estre en elles. Le bien est donc la source de tous les desirs : & certes il n'est pas possible de souhaiter ce qui n'en possede pas le merite ; au contraire ce qui n'en a mesme que l'apparence se fait aymer, d'où il faut conclurre ; que la bonté est la racine de tout ce que l'on recherche ; & comme les

choses

choses qui en rendent d'autres desirables par la bonté qu'elles leur communiquent, il faut accorder qu'elles ont le pouuoir de se faire principalement souhaiter. De mesme que si quelqu'vn veut aller à cheual pour la santé, il ne cherche pas tant le mouuement du cheual, que l'effet de son agitation. Donc toutes choses estans souhaitables pour le bien qui est, ou que l'on feint en elles, ce qui leur donne les motifs du desir, ne peut qu'il ne soit desirable. Il n'y a point d'apparence de contredire cette verité, & i'estime que chacun consent volontiers que le bien, & la beatitude ont vne mesme essence, & partant puisque Dieu, & la beatitude, ne sont qu'vne chose, l'on doit croire que la nature de Dieu est dans le vray bien.

X. POESIE.

Vous qui gemissez sous le faix
Du cruel ioug qui vous opprime,
Et qui hazardez vostre paix,
Pour vn souhait illegitime :
C'est icy que tous vos desirs
Auront leurs innocens plaisirs :
C'est icy où le cœur se peut rendre immobile,
Où tous vos vœux auront leur port,
Et vos ennuis du reconfort,
Et où les mal-heureux trouueront vn azile.

Le Tage ou l'Auare a treuué
Les riches flots de l'or potable,
L'Herme qu'on a tant esleué
Ne donnent rien de souhaitable :
L'Inde qui est si pres du iour

Qu'on

Qu'on croiroit qu'il luy fait l'amour,
Quoy qu'à ses Diamans, il messe l'Emeraude,
Ne sçauroit recreer nos yeux,
Qu'il ne les rende chassieux,
Aueuglans nos esprits par ceste injuste fraude.

Ce bien qui surprend nostre cœur
Naist, & se cache sous l'abysme,
Et quoy qu'il soit nostre vainqueur
Il ne merite aucune estime :
Mais les thresors du Firmament
Ne sçauroit causer du tourment,
A ses heureux esprits qui en ont connoissance :
Quiconque a le bien de les voir,
Adorant leur iuste pouuoir,
Adnoüera que nos biens n'ont aucune puissance.

XI. PROSE.

TOut ce que vous auez dit, est si solidement appuyé qu'il m'est impossible de ne m'y pas accorder. P. Quelle opinion auras-tu de ma courtoisie, si ie te descouure la nature de ce vray bien; B. A n'en point mentir mon ressentiment sera infiny, s'il est raisonnable, puis que ie ne sçaurois le connoistre sans connoistre Dieu. P. Presupposant toûjours ce que nous auons dit, il me sera facile de le monstrer. N'ay-je pas assez clairement fait voir que ces choses pour qui les hommes ont tant de desirs; ne sont pas des biens veritables, d'autant qu'elles ont de la contrariet: entr'elles, & que la bonté de l'vne n'estant pas celle de l'autre, leur perfection n'est pas accomplie. De ce discours il a esté assez facile de conclurre

que le solide bien ne se fait que par le concours, & l'vnion de toutes leurs bontez, & que si toutes ces choses ne se ramassent en vne; elles n'ont pas assez de merite pour estre desirées. De cette connoissance, on tire verité : qu'il n'est point de bien dans la diuision, & que tout se faisant vn par l'vnion, il se rend bon dans l'vnité. Et comme rien ne se conserue que par l'vnion, aussi rien ne se ruine que par la diuision. Nous voyons vne image de cecy dans la nature d'vn animal, qui ne subsiste que par l'alliance de la forme, & de la matiere, qui ne sont pas plustost separées, que cette nature est corrompue. Ce mesme se peut encore remarquer dans la figure du corps humain, qui n'a de la beauté que dans l'assemblage de plusieurs parties, qui ne sont pas plustost diuisées, qu'elles ne sont plus ce qu'elles estoient. Quiconque prendra la peine de raisonner ainsi des autres choses, trouuera qu'elles se maintiennent dans l'vnité, & se perdent par la multitude. Ce estant, crois-tu que le desir de n'estre plus soit naturel ? Certes si l'on a égard à l'inclination de ces animaux, qui ont en quelque sens, de la volonté, il faut auoüer qu'il n'en est aucun, qui ne desire sa conseruation, puis que chacun fuit, & s'esloigne de tout son pouuoir de sa ruine. Quant aux herbes, & aux plantes, il n'y a point de raison d'en douter, voyant naistre chacune d'elles dans les lieux, où leur nourriture est plus facile, & où la flaitrissure est moins à craindre. Quelques-vnes germent au milieu des champs, les autres ne peuuent viure que sur les montagnes. Celles-cy croissent dans les Lacs, celles-là succent leur vie des rochers. Quelques-vnes sont la feconde production des steriles sablons. Que si quelqu'vn les veut transplanter, ce sera pour les voir bientost seicher. C'est ainsi que la nature imprime les de-

sirs de se conseruer à tous les Estres. Diray-je que les racines attirent comme des bouches cachées en terre, la vigueur dans les branches, & dans l'escorce? Parleray-ie de l'artifice de la nature qui enferme au milieu du tronc la mouëlle, comme plus delicate, & estend l'escorce au dehors comme plus capable de souffrir les injures de l'air? Adioustez à cecy le soin qu'elle apporte à multiplier les plantes par l'abondance de leurs graines, d'où il est aisé de conceuoir, que son dessein n'est pas seulement de les faire viure pour vn temps, mais bien de les rendre immortelles, par vne succession tousiours continuée. Passez maintenant aux choses qui n'ont point de vie, & vous verrez qu'elles ne sont pas son souhait. Pourquoy la flame tend-t'elle tousiours en haut, par sa legereté? pourquoy la pesanteur de la terre la precipite-elle en bas, si ce n'est que ces lieux, & ces mouuemens sont comme leurs desirs naturels? Personne ne peut nier que chasque chose ne prenne sa conseruation de ce qui luy est conforme, comme leur ruïne vient seulement de ce qui luy est contraire. Les pierres mesmes ne sont pas insensibles au soin de se conseruer puis que toutes leurs parties s'attachent les vnes aux autres: l'air, & l'eau se laissent diuiser sans resistance, mais ils se reünissent sans difficulté. Pour le feu, il est encore à naistre qui l'ait peu coupper. Ie ne parle point icy des mouuemens de l'homme, qui se reglent par le discours, mais seulement des necessaires, qui n'ont point d'autre conduite que l'impression violente de la nature Comme de la nourriture, qui se fait en nous sans nostre raison, & du dormir, qui ne demande pas nostre connoissance. D'autant que le desir d'estre tousiours, ne vient pas aux Animaux de la volonté qu'ils n'ont pas, mais seulement des principes

de leur estre : puis que nous voyons assez ordinairement que le discours nous fait agreer la mort, que nostre inclination fuit, & au contraire la volonté modere assez souuent ces plaisirs que la nature cherche tousiours, comme le seul moyen de se rendre immortelle. Apres tant de veritez esclaircies, il me semble qu'on ne peut plus douter que la prouidence de Dieu n'ait donné tous ces instincts aux creatures. Or en cela mesme que toutes choses desirent de se perpetuer, elles desirent l'vnité, puis que rien ne peut subsister par la diuision. Te souuiens-tu que i'ay monstré que ce qui est vn, est cela mesme qui est bon? Donc chasque chose cherchant l'vnité, cherche le bien : d'où l'on peut tirer cette definition du bien, si l'on dit, que c'est ce que toutes les creatures recherchent. B. On ne sçauroit discourir auec plus de iugement, puis que sans cette liaison qu'elles trouuent dans l'vnité, elles retourneroient dans le neant, d'où elles sont sorties. Que si elles tendent à quelque fin, c'est à ce bien souuerain duquel vous m'auez parlé. P. Ie me resiouis, mon cher Disciple, de ce que tu commences à connoistre la verité ; en ce que tu auouës ton instruction, tu confesses l'ignorance que tu auois de nostre derniere fin. Tiens ferme dans cette croyance ; que tout ce que le monde desire, c'est leur derniere fin, & parce qu'il n'en est point d'autre que la beatitude, il faut tenir pour asseuré que cette derniere fin est le souuerain bien.

XI. POESIE.

CEluy qui par les soins d'vne recherche extréme,
Poursuit le bien caché,

Tournant

Tournant les yeux sur soy, treuuera dans soy-mesme
Ce qu'il auoit cherché.

Il verra que son sein est la feconde mine
D'où luy venoit son or,
Et que son petit cœur est la grande origine,
D'où coule son thresor.

Il verra clairement qu'il possede en son ame
Ses vrays contentemens;
Et que le Ciel n'a point de plus brillante flame
Que sont ses sentimens.

La masse de la chair ne sçauroit faire obstacle
A toutes nos clartez:
On les peut r'allumer, & sans aucun miracle
En reuoir les beautez.

Car d'où pourroient sortir ces subites responses
Qu'on haste de venir,
Quand nous sommes contraints par d'honnestes semonces
De nous entretenir?

Mais quoy? si nous n'auons au lieu de la science,
(Comme a voulu Platon)
Que les foibles rayons d'vne ressouuenance
Qu'on reprend à taton.

XII. PROSE.

I'Approuue fort ce sentiment de Platon, dont vous me faites ressouuenir pour la seconde fois, & duquel la pesanteur de mon corps, & celle de mes tristesses m'ostoient la connoissance. P. Si tu n'as point oublié les propositions que tu m'as accordées, tu ne

seras point beaucoup esloigné de ce que tu as con-confessé ne sçauoir pas. Dis-moy ie te prie, qui gouuerne ce grand monde ? B. C'est ce que i'ay souhaité d'aprendre de vous. P. Ne m'as-tu pas auoüé qu'il est conduit par la seule prouidence de Dieu ? B. Ie n'en ay iamais douté; & s'il vous plaist, ie produiray briefvement les raisons, qui m'ont donné cette croyance. Sans doute le grand Monde n'eut peû assembler tant de parties differentes en vn seul corps, si quelque puissance souueraine n'eust vny tant de contrarietez & la diuersité de tant de creatures dissoudroit cette vnion, si celuy qui les a alliées ne les maintenoit dãs l'accord qu'il leur a donné. Veritablement l'ordre de la nature ne seroit pas si ajusté, ses mouuemens si composez, & la suite des raisons si constantes, s'il n'y auoit quelqu'vn qui disposast ces vicissitudes, & qui reglast ces changemens sans estre changé. Cette puissance qui a de si beaux effects, s'appelle Dieu chés toutes les nations, bien que peut-estre elles ne s'accordent pas toutes en la connoissance de sa nature. P. Puis que tu as de si saines opinions, il ne me reste que fort peu de choses à faire, pour te mettre dans la ioüyssance de la felicité, & t'acheminer vers ta veritable Patrie. Mais arrestons nostre pensée au sujet que nous traitons. Tu sçais bien que nous auons compris la suffisance dans la beatitude. Il est donc euident qu'il n'a pas besoin d'vn secours estranger pour gouuerner le monde, autrement il n'auroit pas cette suffisance que nous luy auons attribuée. Dont Dieu conduit le monde par soy-mesme, & comme Dieu est le vray bien, c'est le bien qui gouuerne toutes choses. Voilà le nœud qui lie tous les Estres. Voilà le gouuernail qui les manie. B. I'attendois que vous me feriez ce discours, & tout ignorant que ie suis, i'auois

au moins des soupçons de ce que i'apprens à cette heure. P. Ie vois bien que tu commences de n'estre plus aueugle, mais ce qui suit ne seruira pas de peu à te faire descouurir la verité. Dieu se seruant de sa bonté comme d'vn gouu- rnail en la conduite du Monde, & toutes choses estans poussées par l'instinct naturel à rechercher le bien, on ne sçauroit douter que leur conduite ne soit raisonnable, & que l'obeyssance ne les sousmette aux iustes volontez de leur Gouuerneur, sans aucune tyrannie. Tu connois bien cecy, autrement ce seroit plustost vne confusion qu'vne conduite legitime. Que si quelqu'vn se vouloit dispenser de ses Loix, que pourroit-il contre celuy, qui pour estre bien-heureux est tout-puissant? rien sans doute, puis que le pouuoir ne suit pas en cecy la mauuaise volonté. C'est donc le souuerain bien, qui regit toutes choses auecque force, & douceur. B. A dire la verité, tant de belles raisons ne me persuadent pas seulement, mais vos paroles sont si agreables qu'il faut que l'ignorance ait honte de les auoir contredites. P. Il n'est pas que les fables ne t'ayent appris, de quels supplices la temerité des geans fut chastiée; veux-tu que nous comparions les bonnes raisons auecque les mauuaises; peut-estre que la verité naistra de leur opposition. B. Ie ne sçaurois desapprouuer vn seul de vos desseins. P. Personne de ceux qui ont l'esprit bien fait, ne peut nier que toutes choses ne soient en la puissance de Dieu: sans doute rien ne luy est impossible. B. Peut-il faire le mal? P. Nenny de vray, & partant le mal n'est rien, puis que celuy qui peut tout, ne le peut faire. B. Ie crois que vous prenez plaisir de m'engager dans vn labyrinthe de belles raisons. Maintenant vous entrez dans vne dificulté par le mesme endroit, par où vous en estiez

sortie. Est-il ainsi permis de tourner le cercle des perfections diuines, & de multiplier en tant de sortes, ce qui est simple de toutes façons ? Tantost commençant par la beatitude, vous disiez qu'elle estoit le souuerain bien, duquel vous mettiez la perfection en Dieu, & puis comme si vous fussiez retournée sur vos pas, vous asseuriés que Dieu estoit le souuerain bien, & la parfaite felicité, d'où vous tiriez cette consequence, que personne ne pouuoit estre heureux, qu'il ne fust Dieu. Vous adioustiez à cecy que la nature de Dieu estoit l'essence de la beatitude, & que le bien n'estoit pas different de cette vnité, à qui tous les desirs des creatures se rapportent. En outre que Dieu se seruoit de sa bonté cōme de resnes pour conduire le monde, que toutes choses ont vne obeïssance qui n'est pas contrainte, & que le mal n'est rien: Pour monstrer que les preuues de ces veritez vous estoient faciles, sans vous espancher au dehors, vous les preniez dans leur nature mesme, en establissant vne sur la fermeté de l'autre. P. Mon desir n'a pas esté de te tromper, mais de t'instruire. Nous voilà par la grace de Dieu au bout d'vn dessein, qui nous auoit fait implorer le secours de sa bonté. C'est le propre de l'essence diuine de ne sortir point dans les choses exterieures, & de ne rien receuoir d'estranger, mais de tourner en soy-mesme comme vn cercle selon la pensée de Parmenides. Que si ie me suis aidée des raisons qui sont naturelles au sujet que ie traite, & que ie ne les aye pas empruntées de dehors, il ne faut pas t'en estonner, puis que tu as peu apprendre de Platon, que les discours qui nous declarent la nature des choses, doiuent estre leurs parens, & auoir consanguinité auec elles.

XII. POESIE.

XII. POESIE.

HEureux ! l'Homme quand il arriue
A la viue source du bien,
Et qui peut rompre le lien,
Qui tenoit son ame captiue :
Orphée ayant par ses accords,
Donné des pieds à ces grands corps,
Que mille mains collent à terre ;
Quand pour escouter ses chansons
Le Ciel fit taire le tonnerre,
Et que tout l'Vniuers fut chargé de ses sons.

Quand par un estrange miracle,
Le liévre trouua son salut,
Dans les doux attraits de ce Lut ;
Quand le cerf sans aucun obstacle
Vit les cruautez du lion
Appaiser leur rebellion :
Et que le maistre de ces charmes,
Qui pouuoient amollir du fer,
Ne peût commander à ses larmes,
Il quitta les deserts pour descendre en enfer.

Là parlant des doigts à sa lyre
Il oblige de dire aux morts,
Auec ses plus pesans accords
La cruauté de son martyre :
L'amour ne laisse pas un ton,
Qui puisse contraindre Pluton,
Et les autres Princes des ombres
De luy faire cette faueur,

Au sortir de leurs cachots sombres,
Estant desia marry, qu'il en reuint-sauueur.

Le triple gosier de Cerbere
Deuient muet d'estonnement,
Et monstre par son hurlement,
Qu'il est touché de sa misere:
Celle qui preside aux douleurs,
Semble se distiller en pleurs,
Quoy que la soif brusle Tantale
Il n'a plus de tentation,
La roue cruelle, & fatale
Dõne vn entier repos aux peines d'Ixion.

Le Vauteur remply d'harmonie
Pour se rendre plus attentif,
Demeure sur son cœur pensif,
Donnant tresue à son agonie;
Platon touché de la pitié,
De cette innocente amitié
Voulut aussi rendre des marques,
Qu'il n'estoit pas sans sentiment;
Et quoy qu'il fust le Dieu des Parques,
Qu'il pouuoit s'adoucir aux plaintes d'vn amant.

Consentons (dit-il) qu'Euridice,
Reuoye les clartez du iour,
On ne peut nier à l'amour
De luy rendre cette iustice,
Puis qu'il nous offre en ce doux son
Vne raisonnable rançon
Qu'il reprenne sa chere fame,
Pourueu que sortant de ces lieux,
Il ait ce pouuoir sur son ame,
De n'y point arrester le regard de ses yeux.

Mais

Mais qu'elle loy sçauroit contraindre
Vne ame en qui l'affection
Fait triompher sa passion ?
Ce Chantre ne pouuoit atteindre
L'endroit qu'on luy auoit marqué ;
Que sont bien-fait fut reuoqué ;
Il void, il perd son Euridice,
Et ce present si precieux
Retombe dans le precipice,
Qu'il venoit de quitter par la faueur des Dieux.

Ce beau recit n'est qu'vne Fable,
Pour donner de l'instruction
A ceux de qui l'ambition
Recherche le bien veritable ?
Car si quelqu'vn void la beauté
De cette diuine clarté,
Que le Ciel cache à nostre veuë,
Et puis abaissant ses regards,
Qu'il les rapporte sous la nuë,
Ce qu'il auoit acquis court les mesmes hazards.

LIVRE IV.

LIVRE IV.

I. PROSE.

COMME la Sageſſe eut finy cét agreable concert auec vne Majeſté qui ne diminüoit de rien la douceur de ſon viſage, ſans que ma triſteſſe fuſt encore tout à fait diſſipée, ie preuins en ces termes le deſſein qu'elle auoit de continüer ſon diſcours. A vray dire, ma bonne Maiſtreſſe, tout ce que vous auez auancé éclate de ſes propres lumieres, & s'appuye ſi ſolidement de vos fortes raiſons, qu'il n'eſt pas moins difficile de l'ignorer, que de le contredire. Ie ne puis diſſimuler que le reſſentiment d'vne iniure toute fraiſche, m'auoit oſté la memoire de ces belles maximes, quoy qu'il ne m'en euſt pas effacé toute la connoiſſance. Afin de ne vous rien cacher de ce qui me touche, voicy la principale cauſe de mon ennuy. Le Gouuerneur du monde eſtant équitable, d'où vient que nous y voyons des maux? ou ſi ſon extréme bonté les veut ſouffrir, pourquoy ſa Iuſtice les laiſſe-t'elle impunis; Iugez vous-meſme quelle admiration merite cette conduitte; mais voicy bien vn plus raiſonnable ſujet d'eſtonnement. Lors que la malice triomphe, la pauure vertu n'eſt pas ſeulement priuée des reccompenſes de ſon merite, mais encore les ſcelerats la foulent aux pieds, & comme ſi leurs

crimes

crimes estoient insoluables, on la rend caution des supplices qu'ils deuroient souffrir. Voir ces desordres dans l'estat de celuy qui voit tout, de celuy dont le pouuoir est infiny, de celuy qui ne peut vouloir que le bien, c'est vn ma-heur que personne ne sçauroit ny assez plaindre, ny assez admirer. P. A la verité s'il étoit ainsi que tu le dis, les hommes n'auroient point encore veu de semblable prodige : seroit-il possible que dans la maison d'vn si sage Pere de famille, les plus chetifs vases tinsent le rang des plus precieux meubles ? Il n'en va pas ainsi, car si les veritez que nous auons establies demeurent fermes dans ton esprit, tu connoistras à la faueur de ce grand Roy de qui nous parlons, que les Bons sont tousiours puissans, & les meschans foibles ; que les Vertus ne sont iamais sans recompense, ny les crimes sans chastiment, que le bon-heur caresse tousiours les gens de bien, là où les meschans ne reçoiuent que des disgraces de la Fortune. Tu connoistras beaucoup d'autres choses, qui te monstreront l'iniustice de tes plaintes, & en adouciront l'aigreur. Et parce que mes instructions t'ont fait voir la vraye beatitude, & le lieu de sa demeure, retranchant tout ce qui n'est pas necessaire, ie te veux marquer le chemin, qui te menera sans destours dans ta maison, & pour te rendre le voyage plus aisé, ie veux donner des aisles à ton esprit, afin que tu me deferes toute la gloire de t'auoir ramené dans ta douce Patrie.

I. POESIE.

Car qui ne sçait que i'ay des aisles,
Qui d'vn effort ambitieux,

Pour

Pour voir des beautez eternelles,
Par-fois me rauissent aux Cieux ;
Alors mon ame glorieuse
Braue ce dernier element,
Et d'vne œillade dedaigneuse,
Voit l'air dessous mes pieds s'abaisser humblement.

Et puis passant sur cette flame,
De qui l'innocente chaleur,
Ne souffre pas mesme le blasme,
De changer au Ciel sa couleur.
Elle marche dans l'Ecliptique,
Et suiuant les pas du Soleil,
Elle fait voir que cet vnique
Quoy que pere du iour, n'est plus le nompareil.

Ou bien se ioignant à cét astre,
Qui tout pensif semble resuer,
A nous chercher quelque desastre,
Au premier poinct de son leuer,
Elles suit ses belles brunettes
Qui sans exciter aucun bruit,
Taschent auecque les planettes
De dissiper l'horreur de la plus noire nuict.

Apres cet innocent commerce,
Elle reuient comme vn esclair
Au dernier Ciel qu'elle trauerse
Pour s'arrester au haut de l'air :
Là contemplant ce puissant Maistre
Dont les esclaues sont des Roys,
Elle commence de cognoistre,
Que c'est sa volonté qui nous donne nos loix.

Si

Si ton esprit peut auoir place
Sur le haut de cét Element,
En tournant vers le Ciel ta face,
Tu feras ce bon iugement;
C'est vne bien lourde ignorance
De souhaiter vn autre lieu;
Ie dois auoir la souuenance,
Que ie n'ay pour pays, que le pays de Dieu.

Que si tu veux reuoir la Terre
Le triste sejour de la nuict,
Où le seul esclat du tonnerre
Fait vn peu de iour & de bruit,
Tu verras ces superbes Princes,
Qu'on sert par des soins infinis,
Dans le milieu de leurs Prouinces,
Estre, quoy qu'ils soient Roys, Esclaues, & Bannis.

II. PROSE.

O Dieu que vos promesses sont magnifiques; ie ne doute pas pourtant, que vous ne les puissiez desgager, ie vous prie de ne point faire languir vn desir que vous auez esueillé en moy. P. Tu dois premierement reconnoistre que iamais les Bons ne sont foibles, ny les Scelerats puissans, ce qui suit l'vn de l'autre. La raison de cecy se prend de la contrarieté du bien & du mal; si l'on peut monstrer le pouuoir du bien, la foiblesse du mal est aussi-tost reconnuë; si l'impuissance du mal est euidente, la fermeté du bien paroist incontinent. Mais afin que cette verité ne soit point soupçonnée de paradoxe, ie veux établir ma proposition. Deux choses concourent ordinaire-

ment

ment aux actions, la volonté & le pouuoir, mais ils sont tellement conjoints que iamais vn effet n'est produit du premier, que par le secours du second. On n'entreprend iamais ce que l'on ne desire pas, & si le pouuoir manque, la volonté est inutile. D'où tu pourras apprendre vn defaut de puissance, en celuy qui n'obtient pas ce qu'il desire, & si tu vois qu'vn autre ait fait quelque chose, ne doute point qu'il ne l'ait voulu faire. D'où il est euident que l'on est puissant en ce qu'on peut quelque chose, & foible quand on ne le peut pas. Te souuiens-tu que i'ay monstré que les inclinations des volőtés humaines, quelques differentes qu'elles soient, se portent toutes à la beatitude. Te souuiens-tu que la beatitude ne peut consister que dans le bien, & partant qu'il est impossible de souhaiter l'vn sans desirer l'autre: Tu ne sçaurois pareillement ignorer, que les Bons, & le Meschans ne sont pas contraires dans le dessein d'estre heureux, bien qu'ils le soient en leur façon de vie. Mais voicy vne difference qui est entre eux; c'est que les Bons sont rendus meilleurs par la iouïssance du bien qu'ils cherchent, & les Meschans ne l'estans pas, ne peuuent posseder le vray bien. On pourroit trouuer estrange que les vns, & les autres ayans les mesmes pretentions, ils n'ayent pas le mesme succez: d'où vient celà? de ce que les vns sont foibles, & les autres puissans. B. Quiconque ne penetre pas ces veritez, ignore la nature des Estres, & ne sçait pas ce que vaut vne raison. P. Si deux hommes auoient vne mesme fin, & que l'vn d'eux vint à l'obtenir par vne action naturelle, & l'autre seulement par imitation, lequel estimerois-tu le plus puissant? P. Pour te donner ma pensée, ie veux me seruir de cette comparaison. La puissance de marcher est naturelle à l'homme, faisons que quelqu'vn

quelqu'vn se serue de ses pieds, & qu'vn autre n'en ayant pas l'vsage libre, employe ses mains à courir, lequel des deux sera le plus robuste ? ie veux croire que tu as assez bon esprit pour preferer la nature à l'artifice. Il n'est point d'homme si pesant, & si engourdy, qui ne se porte au desir du bien : les vns le cherchent dans l'exercice de la vertu, les autres dans les déreglemens de leur conuoitise, qui ne sont pas les moyens propres pour y arriuer. B. Ie comprens bien vostre discours, & certes il suit des propositions que i'ay receuë, que les Bons sont puissans, & les vicieux foibles. Quand le Medecin commence d'esperer, c'est vn signe que la nature s'aide, puis que ton esprit se fortifie, & que les difficultez d'vne verité embroüillée ne l'arrestent pas, ie te veux marquer tout plein de raisons. Ne connois-tu pas l'impuissance des hommes vicieux, en ce qu'ils ne peuuent arriuer où l'inclination les pousse ? que seroit-ce, s'ils estoient priuez de cette ayde naturelle, qui les contraint quasi d'estre heureux, Considere maintenant combien la foiblesse des meschans est extréme ! Ce n'est pas en des choses de peu que leur impuissance se rend remarquable, mais dans l'acquisition des vrais biens. En quoy le pouuoir des bons paroist auec esclat. Car si quelqu'vn estoit allé si auant qu'il ny eust plus de terre pour faire de nouuelles desmarches, ne croirois tu pas qu'il auroit bon pied ? fais le mesme iugement de celuy qui n'a plus rien à desirer, puis qu'il possede tout. Cette consideration descouure clairement que ceux qui ont des vices n'ont point de puissance. Car ie vous prie, pourquoy les meschans laissent-ils la vertu pour le vice ? cela ne vient-il point de l'ignorance du bien ? est-il rien de plus foible ? Peut-estre qu'ils connoissent ce qui merite leur recherche, mais

que leur inclination les en destourne. Vn choix libre ne les porte-t'il point à la desbauche? Certainement en ce cas-là le vice ne fait pas seulement qu'ils ne soient pas puissans, mais qu'ils ne soient point du tout, puis qu'il est veritable, que ceux qui se destournent de la fin de toutes les creatures cessent d'estre de leur nombre. Ce qui semblera peut-estre extrauagant à quelqu'vn, de dire que les vicieux qui excedent de beaucoup les gens de bien, ne sont point du tout; & neantmoins il est vray. Ie ne dispute point que les meschans ne soient en quelque façon, mais qu'ils soient à parler dans la proprieté des termes, c'est ce que ie ne sçaurois accorder. Comme on appelle vn cadavre vn homme mort, & non pas simplement vn homme; de mesme ie souffriray bien que les meschans soient, mais non pas qu'ils soient absolument, & sens limitation. Ce qui ne s'esloigne pas de sa nature, est, à precisément parler, & ce qui s'en détourne, n'est pas. On me dira que les Scelerats ont de la puissance, je l'auoüe, mais elle vient de la foiblesse, puisque tout leur pouuoir ne s'estend qu'au mal, que leur lascheté ne sçauroit éuiter. Si le mal n'est rien, comme nous auons prouué, les vicieux ne pouuans que du mal, ne peuuent rien, & partant leur vertu fait voir leur defaut. Pour te donner vne expression plus nette de cette verité, ne te souuient-il point point que i'ay fait voir qu'il n'y a rien de si fort que le souuerain bien, il ne peut pas neantmoins faire le mal, que les meschans font auecque trop de facilité, Donc puis qu'il n'y a que les gens de bien qui puissent tout, il est euident que ceux qui peuuent seulement le mal, ne peuuent rien. De là vient que i'ay monstré que la puissance estoit entre les choses souhaitables, & que tout ce qui merite du desir, se rap-

porte

porte au vray bien. Il n'est point d'esprit assez brutal pour croire que la puissance de faire vn crime soit vn bien ; elle n'est donc pas object d'vn souhait raisonnable. Reprenez maintenant ce discours. Toute puissance est à desirer : celle du vice ne l'est pas : donc ce n'est pas vn pouuoir. Voicy vne belle parole de Platon : la seule sagesse peut ce qu'elle desire, la malice pratique ce qui luy est aisé, mais elle ne vient pas à bout de tout ce qu'elle entreprend. Les méchans font de vray ce qui les flate dans le dessein de se procurer du bien, neantmoins ils ne l'obtiendront iamais, puis que les crimes ne peuuent estre heureux.

II. POESIE.

DEspoüille ces grands Roys que tu vois dans l'yuoire
Receuoir les respects que l'on doit à la gloire,
Qui les fait Majestez :
Esloigne ces soldats, qui defendent leurs sieges :
L'Escarlate, & l'argent ne sont plus que des pieges,
Qui leur parans le corps, forcent leurs libertez.

Aussi-tost que l'esclat, qui nous les rendoit braues
Commence à s'esclipser, ils deuiennent esclaues,
Et leurs desirs Tyrans :
L'infame passion de l'impudique flame,
Se saisit de leur cœur, & consume leur ame
Des funestes ardeurs de ces feu deuorans.

La colere esleuant les boüillons de sa rage,
Fait faire à leur raison vn funeste naufrage
Sous ces flots bilieux.
Et cette noire humeur, qui fait mourir la ioye,
Les ris & le plaisir, donnent leur cœur en proye
Aux funestes objects, qui s'offrent à leurs yeux.

L'espoir leur promettant toutes choses prosperes
Entretient leurs souhaits des grotesques chimeres
De ses illusions:
Qui donc de tous les Rois se flate d'vn Empire,
Puis qu'il se voit sujet, & mesme qu'il souspire
Sous les injustes loix de tant de passions?

III. PROSE.

NE vois-tu pas maintenant la honte du vice & la gloire de la vertu? n'apprens-tu pas delà que le merite n'est iamais sans recompense, ny les crimes sans supplices? De toutes les choses que l'on entreprend, la fin en est tousiours le prix, ainsi la couronne est le motif, & la recompense de la course. Nous auons montré que la felicité est le seul bien pour qui toutes les actions des hommes se font: le mesme bien est donc le prix de ces actions. Il est certain que le bien ne peut estre separé des Bons, puis que leur bonté ne se prend que de l'vnion qu'ils ont auecque luy: donc les bonnes mœurs ne manquent iamais de la reconnoissance que la iustice leur doit. Que les orages, & les tempestes battent tant qu'elles voudront la teste du Sage, il leur sera tousiours impossible d'abattre ou de flaitrir sa couronne, puis qu'il est certain que la malice d'autruy ne peut nuire à sa vertu. Que s'il prenoit ses contentemens & d'vn bien estranger, sans doute celuy-là mesme que luy en auroit donné la ioüyssance, luy en pourroit causer la perte. Mais puis qu'vn homme de bien n'est heureux que par ses propres vertus, il commence seulement de ne l'estre plus quand il commencera d'estre vicieux. En outre, si vne recompense est seulement desirable parce qu'on l'estime vn bien, peut-on croire que celuy qui possede le

souuerain ; soit sans recompense ? Souuiens-toy que le bien estant la beatitude, celuy qui est bon est bien-heureux ; mais de quelle felicité ? de celle qui le fait Dieu. Le prix de la vertu est donc de cette nature, que les siecles ne le consument pas, qu'vne puissance ennemie ne l'amoindrit en rien, & que la malice ne l'altere point du tout. Cela estant, vn Sage ne peut ignorer les supplices de ceux qui ne le sont pas, puis que le bien, & le mal estans contraires, ils doiuent estre opposez en leurs effets, qui sont les recompenses, & les peines : & partant comme la bonté est le prix des Bons, la malice est le salaire des Meschans. Et ainsi s'ils veulent auoir de raisonnables pensées de ce qu'ils sont, peuuent-ils s'estimer exempts de peines, puisque l'iniquité qui est le plus seuere de tous les supplices, ne les inquiete pas seulement, mais encore les accable. Tu pourras encore recognoistre leur misere par le bon-heur des gens de bien. I'ay dit vn peu auparauant, que tout ce qui se fait est vn, & que tout ce qui est vn, est bon : d'où l'on peut tirer par vne consequence necessaire, que tout ce qui se fait est bon. Et ainsi tout ce qui degenere du bien commence de n'estre point ; ce qui monstre clairement que les meschans ne sont plus ce qu'ils estoient, & quoy que l'exterieur les fasse encore paroistre hommes, la malice leur en oste la nature. Il te sera facile de conceuoir cecy, si tu consideres que la seule vertu estant capable d'esleuer l'homme au dessus de sa condition, si la malice le fait changer d'estat, ce n'est que pour le mettre dans vn pire que celuy qui luy est naturel. Il arriue donc que celuy que les vices ont chargé, n'est plus homme. Vn auare brusle d'enuie de rauir l'autruy, n'est-ce pas vn loup ? Sa bouche ne prononce que des paroles de querelles, sa comparaison estant

prise d'vn chien, n'est-elle pas naïue? Il se flate pour auoir trompé finement: les renards ne font-ils pas de mesme? La colere luy oste le discours? vn lion a-t'il plus de cruauté? La crainte luy fait apprehender les choses les plus seures, n'a-t'il pas le courage d'vn cerf? La paresse le fait languir, mene-t'il vne autre vie que l'asne? La legereté change ses desseins de moment en moment? est-il dissemblable aux oyseaux? La volupté le tient tousiours dans la bouë; les pourceaux font-ils dauantage? Et voilà comme quoy celuy qui mesprise d'estre homme, ne pouuant atteindre à la condition des Dieux, est raualé à celle des bestes sauuages.

III. POESIE.

LE Sage Prince de Nerite
Agité du vent, & de l'eau,
Qui sans respect de son merite,
Taschoient d'abysmer son vaisseau,
Vint en fin choisir son azyle
Au bord de cette charmante Isle,
Où Circé mesle son poison,
Aux tristes maux d'vne Elegie,
Qui par l'effort de sa magie,
Renuerse le bon sens, & trouble la raison.

Apres que cette main sçauante,
A dressé ses enchantemens,
Celuy qu'vne forme riante
Cachoit de ses lineaments,
Emprunte la hure sauuage,
D'vn sanglier escumant de rage;
L'vn se vient en lion mouler,

Cet

Cét autre prend d'vn loup la forme,
Et sous cette figure énorme
Tasc hant de discourir il commence à hurler.

Cettuy-cy sous la peau tannée
D'vn tygre rodant la maison,
Commence vne autre destinée
Sans murmurer de sa prison:
Vn autre se tourne en Panthere,
Et voulant plorer sa misere
Trouue quoy qu'il ait des malheurs,
Que la puissance de ces charmes
Tarit la source de ses larmes,
Sans pouuoir d'vn souspir soulager ses douleurs.

Mais quoy! que le grand Dieu Mercure
Deliure Vlysse de ses maux,
Empeschant quelqu'autre figure,
De l'adjouster aux animaux:
Desià les soldats de sa troupe,
Se sont chargez en cette coupe,
Rien d'eux ne leur demeure plus,
Que se noble esprit qui desplore
Le Monstre qui les deshonore,
Mais ces iustes souspirs deuiennent superflus.

Cette vertu n'est pas entiere,
Qui ne transforme que le corps,
Nous auons vne autre sorciere,
Qui va plus loin que le dehors;
C'est nostre passion brutale,
Qui d'vne puissance fatale,
Change nos cœurs, & nos esprits:
Et fait que la raison souspire
Sous l'injustice d'vn Empire,
Qui merite de nous seulement du mespris.

IV. PROSE.

C'Est sans injustice qu'on peut croire que les meschans sont des bestes sauuages ; quoy qu'ils paroissent hommes au visage, ils sont brutes en leurs deportemens. Mais il seroit à desirer que la malice leur ayant donné la cruauté des animaux, elle leur eust laissé l'impuissance de nuire aux gens de bien. P. Aussi n'en ont-ils pas le pouuoir, comme ie feray voir autre part ; & si l'on auoit osté aux meschans ce qui semble leur donner la liberté de mal-faire, leurs peines seroient plus de moitié soulagées. Car il est certain (quoy que le sens commun ait de la peine de s'accorder à cette verité) qu'ils sont plus miserables, par le succés de leurs mauuaises volontez, que par l'impuissance de les produire. Parce que si c'est vne grande misere de vouloir vn mal, s'en est vne extréme de le pouuoir, puis que sans la puissance, vn mal ne seroit qu vne mauuaise pensée. D'où tu peux recueillir) chaque mal trainant son infortune) que ceux qui desirent pouuoir faire vn crime, ont trois differentes miseres. B. Vostre opinion est la mienne, mais afin de les voir deliurez de ces malheurs, ie les voudrois bien voir sans cette deplorable puissance de faire des crimes. P. Peut-estre que cela leur arriuera plustost que tu ne voudrois, & qu'ils n'esperent. Il n'est rien parmy tous ces estres, qui finiront vn iour, qui doiue paroistre de lõgue durée à vne ame immortelle. Ces grandes pensées, & ces desseins presque infinis s'euanoüissent en vn moment; ce qui soulage la condition des meschans en mettant des termes à leurs malices. Car s'il est veritable que la malice rende

l'homme

l'homme miserable, celuy-là le sera d'auantage, qui sera plus long-temps vicieux. Et de moy i'estimerois leur malheur extréme, si la mort n'en apportoit au moins le remede. Si le raisonnement que nous auons fait de l'infortune du vice est veritable, il est euident que cette misere, que nous auoüons estre, est pareillement infinie. Cette consequence ne te doit pas sembler estrange, la verité te forçant d'auoüer certaines propositions, qui ont vne connexité necessaire auec elle, autrement reiettant ce que ie conclus, il ne faut pas receuoir ce qui appuye ma consequence. Ce qui reste, ne semblera pas moins digne d'admiration, comme il n'est pas moins necessaire dans la suite. Croiras-tu que les meschans, qui souffrent la peine de leurs crimes, soient plus heureux, que ceux qui pechent impunement? Ce n'est mas mon dessein de prendre des preuues communes à tout le monde, comme de monstrer, que la vengeance punit les mauuaises mœurs, que la crainte des supplices les corrige, & que leur chastiment nous instruit de ce qui est équitable. Ie pense que les meschans sont miserable d'vne autre sorte, lors qu'ils demeurent impunis, quoy qu'on n'ait aucun esgard à leur correction, ny à l'exemple qu'ils nous laisseroient. N'auons-nous pas monstré que les gens de bien estoient heureux, & que les vicieux ne l'estoient pas? Dis-moy, ie te prie, n'est-il pas veritable que celuy qui a vne misere mélé de quelque bien, est plus heureux que celuy dont le mal-heur est tout pur? Et si l'on adjouste encore quelque misere à l'infortune de celuy qui ne possede aucun bien, ne doit-on pas l'estimer plus malheureux que celuy dont les maux sont amoindris par la participation de quelque bien? Si cela est, les meschans ont quelque bien conjoint à leur mal, lors qu'ils

souffrent, puis que la vengeance d'vn crime est vn bien de Iustice, comme ceux qui pechent sans correction, sont rendus plus miserables par l'impunité, qui est vn des mauuais effets de son contraire. Le vice est donc plus heureux dans les peines, qui le chastient sans pitié, que dans les douceurs, qui le flattent auecque complaisance. Si tout ce qui est iuste est bon, tout ce qui n'est pas équitable, mauuais, le chastiment des crimes est vn bien, & leur impunité vn mal. B. Ce discours a vne tres-bonne suite, mais ie vous coniure de me dire, si les ames ne trouuent point de supplices apres que la mort les a desliés de leurs corps? Oüy certes il y en a, dont la difference est notable, d'autant que les vns ne cherchent que la peine des criminels, par la cruauté de leurs gesnes, & les autres les purifient dans le doux Purgatoire de leurs tourmens: mais mon dessein ne m'arreste pas à ce discours. Ie t'ay fais voir iusques à maintenant que la puissance des meschans n'est pas injuste, puis qu'elle n'est point du tout, & que les vices que tu estimois impunis, ne sont iamais sans supplices. Tu as appris que l'injuste licence, dont tu demandois la ruïne auecque tant de vœux, n'est pas de longue durée, & qu'elle estoit miserable, si elle duroit long-temps, & tres-mal-heureuse, si elle ne finissoit jamais. En suite tu as reconnu qu'vn vice iustement puny, a quelque meslange de bien, & au contraire qu'vne faute impunie est vne misere toute pure; d'où il faut necessairement recueillir, que les vicieux sont beaucoup plus seuerement chastiez par des impunitez criminelles, que par des supplices raisonnables. B. Vos raisons sont pleines de lumiere, mais de vray, si ie considere le iugement des hommes, ie ne les trouue pas seulemẽt indisposez à les croire, mais encore à les oüyr.

P. Ie

P. Ie ne m'eſtonne pas que les aueugles ne voyent goute, & qu'il eſt de certains oyſeaux qui n'ont point d'autres tenebres que la lumiere, ny d'autre iour que la nuit. Leur penſée regardant leurs affections non pas la nature des choſes, ce n'eſt pas merueille, s'ils eſtiment que l'impunité des crimes ſoit vn bonheur. Pour toy, conſidere ce que la Loy eternelle ordonne. Si ton iugement s'arreſte au bien, n'attends pas ton ſalaire de la ſentence d'vn Iuge, le choix que tu as fait du plus equitable party, te ſert de recompenſe; ſi tu fais le contraire, ne cherche point d'autre vengeance que ton erreur, tu te condamne toy-meſme à ta miſere. De meſme que ſi tu retires ta veuë du Ciel, pour l'arreſter en terre, tantoſt ta penſée ſera dans les Aſtres, & maintenant dans la bouë. Le peuple ne fait pas ces belles reflections, deuons-nous pourtant ajouſter noſtre iugement aux brutales paſſions de ceux qui ne doiuent paſſer que pour beſtes? Si quelqu'vn ayant perdu les yeux oublioit meſme d'auoir veu clair, & qu'il cruſt neantmoins poſſeder toutes les perfections de l'homme, ne iugeriez-vous pas qu'il n'en auroit pas meſme la partie raiſonnable? Ie ſuis aſſeurée qu'on ne m'accordera pas, qu'il vaut mieux ſouffrir vne iniure, que la faire, & toutesfois cette verité doit eſtre ſans oppoſition. Ie veux te le faire auoüer. N'eſt-il pas certain que celuy qui eſt vicieux eſt digne de quelque peine? n'eſt-ce pas vne choſe aſſeurée que les meſchans ſont miſerables? il faut donc auoüer que ceux qui ſont coulpables de quelque peine ſont malheureux. Or dis-moy maintenant ſi tu eſtois Iuge, ordonnerois-tu des peines à celuy qui ſeroit auteur de l'offenſe, ou bien au ſujet de l'iniure? ſans doute tu chercherois la ſatisfaction de l'outrage dans la douleur de celuy qui l'auroit faite.

Donc

Donc celuy qui fait vne iniure est plus miserable dans ton opinion, que celuy qui la reçoit, & l'iniustice est le malheur de celuy qui la fait, & non pas de celuy qui la souffre. Il est vray que les Orateurs taschent de donner de la pitié aux Iuges, par le recit des outrages que l'innocence reçoit, bien que ceux qui en sont la cause soiét plus dignes de cópassion, que ceux qui en ont porté les incommoditez. Et certes les Accusateurs ne deuroient conduire les criminels aux Iuges, que comme des malades, qui se doiuent guerir par des chastimens, & ainsi leur accusation les defendroit. Veritablement si les meschans auoient encore assez de lumiere pour apperceuoir la vertu, ils verroient que le seul moyen d'effacer les laideurs du vice, ce seroit d'en receuoir la peine, qu'ils n'auroient garde d'estimer vne misere. Et ainsi la defence d'vn Auocat les offenseroit, ils s'abandonneroient aux accusateurs, & toute la faueur qu'ils attendroient des Iuges, seroit la seuerité de leurs arrests. D'où tu peux apprendre que les Sages n'ont point de haine, car qui peut haïr les bons à moins que de se declarer fou? Pour les meschans, ie ne voy pas que l'auersion qu'on a d'eux soit raisonnable, puis que la malice est vne maladie de l'esprit, cóme la langueur est vne infirmité du corps. Vn homme de iugement ne se fasche iamais contre la fiévre, mais il tasche de la guerir: ainsi doit-on auoir de la compassion, pour les meschans, & ne se pas tant dépiter contre leurs defauts.

IV. POESIE.

IV. POESIE.

A Quoy bon de chercher le fond des precipices,
Et les rigueurs du sort?
Si vous voulez mourir, vous les aurez propices,
Sans courir à la mort.

La mort vient en son temps, elle approche nostre heure,
Et nous mene au trespas?
Au lieu de nous fascher de sa longue demeure
Elle auance ses pas.

Les lions, & les ours nous font sentir la rage
De leurs rebellions.
Nous appellons pourtant, & le fer, & l'outrage,
Au secours des lions.

Vn different de mœurs; & de façons de faire,
Nous met le fer en main;
Quoy? faut-il pour si peu l'vn l'autre se deffaire,
D'vn courage inhumain?

Veux-tu suiure la Loy d'vne iuste Police,
Ayme les gens de bien:
Souffre auec pieté l'effort de la malice
Et ne l'irrite en rien.

V. PROSE.

DV merite des bons, & des meschans ie reconnois leur felicité, & leur misere: mais ou ie me trompe, ou la Fortune a quelques biens meslez à ses maux. Et en verité ie ne me sçaurois persuader, qu'il y ait vn homme sage, si mal-auisé, que d'aymer mieux estre

estre banny, pauure, & chargé de mépris, que d'auoir de grandes richesses, d'estre puissant, & honoré dans son propre pays ; puis qu'il est certain qu'vne heureuse sagesse est plus vtile, & se deriue mieux à ceux qui sont sous sa conduite, qu'vne vertu qui est foible, & necessaire. Et puis les prisons n'ont-elles pas esté basties pour les crimes ? les loix, & les supplices, n'ont-ils pas esté ordonnez contre les meschans ? Le vice rauit la recompense des vertus, & la vertu souffre les supplices du vice. A vray dire, ie ne sçaurois pas assez admirer de voir vn changement si déraisonnable, en ignorant la cause, ie desirerois l'apprendre de vous. Mon estonnement sera moindre si ie pouuois me persuader que le hazar gouuernast le monde: mais ce Dieu, qui fait du bien aux bons & du mal aux méchans, & le plus souuent du mal aux bons, & du bien aux méchans, estant celuy qui le conduit, mon esprit ne peut treuuer la difference qu'il y a de sa prouidence au rencontre de la Fortune. B. Ce n'est pas de merueille ignorant l'ordre du monde que tu l'estimes confus : neantmoins tu dois commander à ton esprit de croire que Gouuerneur du monde estant bon, la conduite n'en peut estre mauuaise.

V. Poesie.

SI quelqu'vn ignoroit que les astres de l'ourse,
Sont attachez au Pole, & commencement leur course
A ce poinct où le Ciel n'a point de mouuement,
Et pourquoy Corher qui suit tousiours la piste
De la belle Caliste,

Semble conter ses pas, & va si lentement,
Qu'il est tout le dernier à se plonger dans l'onde,

Bien

Bien qu'il soit des premiers à se monstrer au monde :
Sans faillir celuy-là n'aura iamais compris
Que Dieu les ait appris.

Que la Lune pasmant, se cache sous ses voiles!
Que luy preste la nuict, qu'elle rend aux Estoiles
L'esclatante beauté, qui fait que nous voyons,
Le vulgaire s'esmeut, & croit par ignorance
Qu'en cette defaillance
Ce bel astre se meurt, & qu'il perd ses rayons :
Leurs mains battent l'airain, & par des cris funebres,
Leur bouche iniustement accuse les tenebres
D'enseuelir le iour de ce rare flambeau,
Dans l'horreur du tombeau.

C'est sans estre surpris que nous voyons l'orage
D'vn vent impetueux, amener au riuage
Ces montagnes des flots, qui menacent les Cieux :
C'est sans nous estonner que la neige, & la glace,
Perdent toute leur masse,
Alors que le Soleil les approche des yeux :
La cause d'vn effect se laissant reconnoistre,
Ne produira plus rien, qui ne puisse paroistre
Sans exciter en nous ces transports innocens
Qui rauissent nos sens.

Ostez la rareté, il n'y a rien d'estrange :
Que l'ambre soit commun, ce sera de la fange,
La pureté de l'or ne seroit plus de pris,
Si la profusion de l'aueugle Fortune,
Nous la rendoit commune :
Ce qui se void souuent, vient en fin à mespris :
Qu'on ignore plus rien, il n'y a plus d'Oracles,
Ces sublimes discours, qu'on passoit pour miracles
Deuenans trop publics, lassent nos sentimens
De leurs rauissemens.

VI. PROSE.

IL est ainsi, neantmoins, puis que c'est à vous de découurir les raisons qui nous sont cachées, ie desire que vous me declariez les causes de ce grand miracle. Vous ne m'engagez pas à vne petite entreprise (reprit la Sagesse en soûriant) le combat d'Hercule contre l'Hydre n'estoit pas plus penible : à peine auray-ie satisfait à vne difficulté, que la mesme matiere nous presentera vn grand nombre de questions qu'il sera impossible de resoudre qu'à l'ayde d'vn fort, & puissant genie. Il ne s'agit icy que de la Prouidence, de l'ordre, du hazard; des euenemens impreueus, de la connoissance, de la predestination diuine, & de la franchise de nostre volonté. Tu vois l'importance de ce discours. Quoy que le temps nous presse, ie veux pourtant te découurir quelques veritez, puisque leur connoissance fait vne partie de ta guerison. Que si la douceur d'vn air de musique te flate, il faut vn peu en differer le plaisir pour te rendre attentif à celle de la raison. Tout ce qui reçoit la vie par la naissance, & par la suite des generations, & tout ce qui a du mouuement à ses causes, son ordre, & son reglement de la constante fermeté de Dieu C'est de sa simplicité, recueillie en elle-mesme, que toutes choses prennent leur bransle, & nous appellons ce soin consideré dans Dieu, Prouidence, & si nous le rapportons aux effets; qui sortent hors de luy, les Anciens le nomment Destin. Ces deux choses paroistront diferentes à tous ceux qui connoistront leur nature : d'autant que la Prouidence de Dieu, n'est rien que la raison diuine, qui conduit les creatures; le Destin est la disposition que la Prouidence met dans l'ordre de leurs actions.

La

La Prouidence embrasse toutes choses, quelques differences, & infinies qu'elles soient : mais le Destin marque les mouuemens particuliers des Estres, les dispose en leur rang, donne leur forme, & leur durée, de sorte que cette disposition rapportée à la connoissance de Dieu, n'est que ce que nous appellons Prouidence, mais considerée dans le cours des temps, & dans la suite qu'elles ont entre-elles, nous la nommons Destin. Quoy que ces deux choses soient differentes, l'vne depend de l'autre, parce que l'ordre du Destin est vn effet de la Prouidence. Car comme vn Architecte conceuant l'idée d'vn ouurage, le fait en quelque façon tout à la fois & par apres il le digere dans l'execution : de mesme Dieu prend les desseins de tout par la Prouidence, & le manie exterieurement par le Destin. Soit donc que le Destin reçoiue ses mouuemens de quelque Diuinité, soit qu'il prenne ses impressions de l'ame, ou de toute la nature, de la force des Anges, & de l'artifice des demons, ou de l'influence des Astres ; soit que toutes ces choses concourent à cét ordre, il est euident que la simple, & constante idée de tout ce qui est à faire, n'est rien que la Prouidence de Dieu, & que le Destin est comme la main de cette Prouidence, qui met les choses faisables dans la suite successiue des temps, ou bien elle est comme le nœud tousiours coulant des creatures. Delà vient que rien n'est soustrait à la Prouidence, non pas mesme le Destin, qui ne s'estend pas à tout ce que la Prouidence conduit, d'autant qu'il est des choses qui pour estre vnies à l'essence immobile de Dieu, sont au dessus du bransle du Destin. Cette comparaison te rendra ma pensée intelligible. De plusieurs globes qui se tournent sur vn mesme gond, celuy qui s'approche le plus du milieu est comme le

centre de tout les autres, à l'entour duquel ils se tournent : celuy là au contraire qui a plus de circonference fait vn plus grand détour. Que si quelque chose s'vnit à ce milieu, il se ramasse, & se restreint sans s'épancher au dehors. Ainsi d'autant plus que quelque chose se separe de la premiere intelligence, d'autant plus est-elle soûmise au Destin ; & celle-là est d'autant moins sujette à sa disposition, qu'elle est plus vnie à cette base de toutes choses ; parce que la fermeté de ce premier Estre l'esleue au dessus des necessitez du Destin. Donc ce que le raisonnement est à la puissance de discourir ; ce qui est engendré, à ce qui produit, le temps à l'eternité, le cercle à son centre, le mesme se retrouue dans les changemens du Destin referés à l'estre simple de la Prouidence. C'est ce Destin qui conduit les Astres : & qui bransle le Ciel, c'est luy qui lie les Elemens, & qui par des vicissitudes continuelles, les fait changer de face, & de nature : c'est luy qui continuë, & conserue les especes par la suite des generations, & la production des graines ; c'est luy pareillement, qui manie toutes les formes des hommes, & qui met l'ordre dans leurs actions, lesquelles prenans leur conduite de cette Prouidence que nous auons dit estre immobile, sont par vne force necessaire exemptes de changemens. Et ainsi les Estres sont tres-bien gouuernez, s'ils ne se retirent de cette Prouidence, à qui seule appartient de mettre l'ordre, & le rang inuiolable entre les causes, qui maintiennent toutes choses pour sa propre immutabilité. De là vient que vostre esprit ne pouuant permettre les liaisons de cet ordre, vous l'estimez plein de confusion, quoy qu'il n'y ait rien de mieux reglé, & que chaque creature tende au bien par sa seule direction. La raison de cecy est, que les

 méchans

méchans mémes ne cherchent le mal que sous l'exterieur du bien, & partant s'il arriue que quelqu'vn se destourne du bon chemin, c'est son erreur, qui le trompe & non pas cét ordre, qui le fait faillir. Mais quel plus grand dereglement (me diras-tu) que de voir les Bons, & les Scelerats partager égalemment les biens & les maux, & viure tantost dans vne bonne fortune,& tantost en souffrir vne mauuaise? J'attendois cette objection. Quoy? l'esprit des hommes s'en fait-il tant accroire, qu'ils estiment que les bons, & les méchans ne doiuent point auoir d'autre fortune, que celle qui leur semblera equitable? Les sentimens des hommes ne s'accordent pas en ce poinct, puis que ceux qui meritent des recompenses au iugement de quelques-vns, sont digne de supplices dans l'opinion des autres. Posons neantmoins le cas que la distinction des gens de bien,d'auec ceux qui ne le sont pas, soit facile, peut-estre que l'on pourra penetrer dans le secret de leur genie, qui est comme le temperament de l'esprit. Ce n'est pas vne petite connoissance, de sçauoir pourquoy les douceurs sont fades à quelques-vns, & que d'autres trouuent les amertumes agreables,pourquoy certains malades ne se guerissent que par des remedes doux, là où les autres ne peuuent estre soulagez que par des violens. Le Medecin à qui cette cognoissance appartient, n'a point d'admiration pour ces contrarietez. Les ames n'ont point d'autre santé que les bonnes mœurs, ny d'autres maladies que les vices, aussi n'y a-t'il que Dieu qui puisse conseruer les premiers,& guerir les secōds. Car estans comme dans vne échaugue te d'où sa Prouidence descouure toutes les plus secrettes necessitez des creatures, il les soulage, donnant à chacune ce qui luy est propre. Et voilà d'où naist cette mira-

culeuse entresuitte de toutes choses, qui se fait admirer de l'ignorance, & aymer de ceux qui en reconnoissent la veritable cause. Et afin que ie ramasse en peu de mots ce que nostre raison peut comprendre de la profonde science de Dieu : ce que ton erreur croit estre tres-iuste ne l'est pas dans l'estime de cette Prouidence qui sçait tout. Lucain nostre bon amy n'a-t'il pas laissé par écrit, Que les Dieux & Caton ne s'estoient pas accordez à vn mesme party, dans la guerre de Pharsale, puis qu'ils fauorisoient celuy qu'il condamnoit ? Tu vois donc que tout ce qui se fait contre ton iugement, ne laisse pas d'estre l'ordre naturel des choses, bien que dans ta pensée ce n'en soit que la confusion. Ie veux neantmoins qu'il se trouue vn esprit si bien fait qu'il n'ait que des iugemens conformes à celuy de Dieu. Veritablement la vertu des hommes est si delicate, qu'elle est au hazard de quitter l'innocence, si elle ne peut retenir sa fortune. Ne faut-il donc pas que la bonté de Dieu s'accommode aux foiblesses de ceux que l'aduersité peut changer ? Est-il quelqu'vn si parfait que sa vertu le fasse approcher bien pres de Dieu ? sa Prouidence toute sage ne permet pas seulement aux maladies de le toucher : car comme a dit quelqu'vn qui a de plus nobles pensées que moy : Les vertus composent le corps d'vn homme sainct, & en font les parties. De-là vient fort souuent que l'on defere toute la conduite des affaires aux gens de bien, afin que la malice des méchans soit reprimée. Cette Prouidence mesle les biens, & les maux pour quelques-vns, elle souffre que d'autres soient agitez, afin que leur patience se fortifie par l'vsage des choses ameres, & dans des disgraces ; de peur qu'vne prosperité trop molle ne les corrompe. Il se treuue des personnes qui craignent

sans

sans iugement, ce qu'ils peuuent supporter sans difficulté : il en est d'autres qui mesprisent trop inconsiderément, ce qu'ils ne sçauroient soustenir, & c'est à ceux-cy que Dieu fait recognoistre leur temerité par l'impatience de leurs miseres. En voicy de tous contraires à ceux-là : on a veu des hommes qui se sont acquis vne belle memoire dans la souuenance de la posterité, par vne genereuse mort. Quelques-vns ont laissé de beaux exemples, & fait paroistre que la douleur ne pouuoit vaincre la vertu. Il n'y a point de raison de douter que tout cela reüssit à l'auantage de ceux qui l'entreprennent, & mesme les méchans ne reçoiuent leur bonne, & mauuaise Fortune, que de cette sorte. Pour les maux, personne ne trouuera qu'ils les souffrent iniustement, puis que leurs peines sont leurs chastimens, & nos instructions. Si par fois ils goustent le bien, les bons peuuent prendre de-là vne excellente preuue de la grandeur de la felicité, puis qu'elle se laisse mesme posseder aux criminels. Ie remarque encore vne grande douceur en la conduite de cette Prouidence, sçauoir que pour retirer du vice celuy que la necessité des richesses y pourroit porter ; elle luy en donne l'abondance, d'où il arriue que considerant ses vices, & commoditez, il corrige ceux-là, de peur de perdre celles-cy, & partant il changera ses mauuaises mœurs, & pour iouïr tousiours de ses biens, il quitera ses crimes. Quelquefois vn trop grand bon-heur perd iustement ceux qui le possedent. Quelquefois on donne la puissance de mal faire à quelqu'vn, afin qu'il donne de l'exercice aux bons, & des supplices aux méchans, parce qu'il n'y a plus d'intelligence entre les vicieux, que de paix entre ceux-cy, & les gens de bien. D'où la Prouidence nous fait voir ce grand miracle, que les

méchans deuiennent bons, par la haine des vicieux, afin de n'estre pas semblables à ceux qu'ils ne peuuent aymer. Il n'appartient qu'à la puissance de Dieu d'vser bien du mal, & de le changer en vertu. L'ordre gouuerne tout : que si quelque chose se soustrait à sa conduite, ce n'est que pour y retourner d'vne autre façon, afin que le hazard ne s'vsurpe rien dans le domaine de la Prouidence. Il est difficile de comprendre tous les saints artifices de Dieu, & certes l'homme n'est capable ny de conceuoir, ny d'expliquer tous les ressors de cette diuine Sagesse. Nostre curiosité se doit contenter de sçauoir que Dieu conduit toutes choses au bien, & que le bel ordre qu'il a mis dans le monde, en bannit le mal. Et quoy que nos pensées y en trouuent beaucoup, si nous regardons cette Prouidence, nous le condamnerons. Mais ie m'apperçois que tu commences de te lasser de cette trop lõgue speculation, & que la force de ce difficile raisonnemẽt te fait desirer la douceur de quelques Vers, reçois ceux-cy pour te preparer au discours suiuant.

VI. POESIE.

DEsires-tu que ta science
Penetre les secrets ressorts,
Qui maintiennent tous ces grands corps,
Sans obeyr à l'inconstance ?
Arreste ton esprit aux Cieux,
Et n'en retire point les yeux.
C'est dans ces globes de Porphyre,
Que la Paix regne absolument ;
Sous l'adorable reiglement
Que Dieu conserue en son Empyre ;
La Lune preside au sommeil
Sans entreprise du Soleil.

La

La brillante Estoile de l'Ourse,
Qui traisne son char à l'enuers,
Seruant de base à l'Vniuers,
Ne precipite point sa course,
Pour courir aux eaux de la mer,
Que les Astres semblent aymer.

C'est Vesper qui dit aux Estoiles,
Auancez vostre mouuement
Dans les plaines du Firmament,
Luy qui leur dit, prenez vos voiles,
Car voicy reuenir le iour,
Qui se veut monstrer à son tour.

Ainsi l'amour tient son Empyre,
Parmy tous ces peuples de feux:
De mesme la guerre chez eux,
Ne fait pas sentir son martyre,
Le dessein de l'ambition,
N'excitant point d'émotion.

L'accord de cette intelligence,
Assemble en vn mesme vaisseau,
La Terre, l'Air, le Feu, & l'Eau,
Rien ne trouble leur alliance,
Pendant que cette aimable loy,
Est l'estroit lien de leur foy.

C'est l'amour qui pare la Terre,
De l'esmail des plus belles fleurs,
Et qui les nourrit de ses pleurs:
C'est celuy qui cause ce catharre,
Qui surprend l'Automne, & l'Esté,
Et qui leur oste la beauté.

Tout ce qui vit, & qui respire,
Ce qui naist, & qui void le iour,
N'a point d'autre ame que l'amour;
C'est pareillement son Empire,

Qui commande au rigoureux sort
De conduire tout à la mort.
Cependant l'arbitre du monde,
Soustient tout ce grand Vniuers
Dans des mouuemens si diuers,
Luy seul entretient cette ronde
Qui nous ramene les saisons,
Iusqu'au milieu de nos maisons.
Sans le soin de sa Prouidence,
Et le ferme appuy de sa main,
On ne reuerroit pas demain
Cette admirable intelligence,
C'est sur luy que le mouuement,
A son asseuré fondement.
Nous n'auons point d'autre conduite,
Que les sainctes loix de ce Dieu;
Son aimable sein est le lieu,
Où se termine nostre fuite:
Ce doux amour, qui nous maintient,
Cherche la source d'où il vient.

VII. Prose.

VOis-tu maintenant le dessein de mon discours, & comme quoy toute condition est heureuse, puis que la fortune, soit qu'elle soit fauorable, soit qu'elle soit fascheuse, n'a point d'autre fin que de corriger ou de punir les méchans, ou bien de recompenser, & d'exercer les bons, en quoy elle est ou equitable ou vtile? B. A n'en point mentir nostre raisonnement est si appuyé qu'on ne le peut contredire, & si ie tourne ma pensée à cette Prouidence, & à ce Dessin que vous m'auez declaré, ie ne puis ignorer la cause de sa fermeté. Si faut-il pourtant auoüer que

ces veritez ne sont pas dans le sens commun, d'autant que l'opinion ordinaire des hommes est, qu'il y a vne mauuaise Fortune. P. Ie suis content de m'accommoder à leur humeur, de peur que ma Philosophie ne semble ou cruelle, ou inhumaine. Ne m'accordes-tu pas que tout ce qui est vtile, est bon? Tu ne le peux nier, ce qui corrige les vices ou qui accroist les vertus est profitable, il ne peut donc estre mauuais. Certes, la Fortune de ceux qui cherchent les innocentes voluptez de la vertu, & qui tachent d'en trouuer le bon chemin, ayant ces qualitez, ne peut estre estimée facheuse par le Peuple. Ne sera-ce point la condition des vicieux que l'on croira miserable, puis que son exercice est de chastier les méchans? Prens garde de n'auoir point de si mauuaises pensées: nous auons fait voir clairement que la Fortune de ceux qui sont ou dans la recherche ou dans la iouïssance de la Vertu, est tousiours bonne, & que celle des vicieux ne sçauroit estre que mauuaise, si elle continuë dans l'injustice. Et partant vn homme sage ne dois pas trouuer plus estrange de se voir trauaillé par les aduersitez, qu'vn courageux d'entendre les cris & le bruit d'vne armée: d'autant que la difficulté des souffrances sert de matieres à la gloire de l'vn, & à la sagesse de l'autre. Et de fait la vertu ne tire son nom que du courage, dont elle surmonte toutes les choses facheuses; parce que le dessein de ceux qui font cas de la vertu, n'est pas de s'amollir dans les delices, mais bien de se fortifier dans les attaques de l'aduersité. Et partant afin que les caresses d'vne bonne fortune ne vous corrompent point, ou que les incommoditez de la mauuaise ne vous renuersent pas; tenez-vous fermes au milieu, parce que tout ce qui est aux extremitez, n'a que l'apparence du bon-heur,

& non pas le prix du trauail. Il est en vostre pouuoir de faire vos fortunes, puis que celle-là mesme qui semble desagreable, exerce la vertu, & corrige, ou punit les vices.

VII. POESIE.

Ce grand Roy qui vengea l'opprobre de son Frere,
En faisant d'Ilion un triste cimetiere,
Ne pût monter sur l'eau
Qu'il n'eust donné le sang de son Iphigenie,
A ce cruel genie,
Dont la mauuaise humeur retenoit son vaisseau.
Vlysse ne vid point sans vne horreur extréme,
Les sanglans appetits du Geant Polypheme,
Ny son brutal repas;
Mais enfin le bon-heur, qui conduisoit ses armes
Vengea ses iustes larmes,
Et paya ce banquet d'un funeste trespas.
Les glorieux trauaux de l'indomptable Alcide
Esleuans son renom, & l'humeur homicide,
Qui poursuiuoit sa mort,
A seulement seruy pour marquer son histoire
Au Temple de la gloire,
Et pour nous faire voir, que Hercule estoit fort.
Les hommes my-cheuaux ont senty sa massuë,
La pourpre de ce Roy deuoit estre tissuë
De la peau d'un Lyon:
Les Oyseaux dans le Ciel n'ont pû fuir ses flesches,
Et luy seul a fait bresche
Au thresor du Serpent, qui faisoit faction:
Ses mains ont attaché les gosiers de Cerbere,
Diomede a seruy, par sa iuste colere,
D'auoine à ses Cheuaux:

Ce fut luy qui couppa la teste renaissante :
C'est sa force constante
Qui joint Acheloüs à ses douze travaux,
Celuy qui prend son nom, du nom de la malice,
Et qui pour se couvrir de la honte du vice
D'vn infame larron ;
Semble fermer au vol la porte de son antre,
Alors mesme qu'il entre :
N'est-il pas vn de ceux qu'il offrit à Caron ?
Le Sanglier escumant, & le subtil Antée,
N'ont-ils point veu sous luy leur fureur arrestée ;
Et le robuste Athlas
N'a-t'il pas deschargé le Ciel sur son eschine,
Sans qu'on pust à sa mine,
Iuger de son fardeau, ny mesme qu'il fust las ?
Mortels, oyez la voix de ces nobles exemples,
Qui tiennent icy bas au milieu de nos Temples,
Vn rang tres-glorieux,
En surmontant les maux qui sont dessus la Terre,
Pour vous faire la guerre,
Vous meritez le Ciel, & vous faites des Dieux.

LIVRE V.

I. PROSE.

LA Philosophie ayant ainsi discouru, comme i'apperceus, qu'elle tournoit ses pensées à quelque autre dessein, ie luy dis : vrayement vostre discours est asseuré, & tres-conforme à la dignité de vostre personne ; mais certes ie reconnois

en effet que la question de la Prouidence est enue-lopée de beaucoup d'autres difficultez. En premier lieu, ie desirerois sçauoir de vous s'il y a vn hazard & ce que c'est. P. Ie ne veux pas rebuter vn seul de tes souhaits, ie m'en vais te contenter: la connoissance que tu desires n'est pas esloignée de l'vtilité bien qu'elle le soit de nostre dessein, ie pourrois craindre que prenant vn si long destour, tu n'eusses pas assez de forces pour le chemin. B. Vous ne deuez pas apprehender celà, ce m'est vn repos que d'apprendre les choses qui m'aggréent, & puis si vous establissez solidement ce qui a de la connexité auec le principal sujet de vostre discours, il n'y aura plus à douter en la suite. P. Ie te veux obeïr. Quelqu'vn pourra décrire le hazard: vn euenement qui arriue sans aucune conduite, & qui n'a point de causes necessaires de son existance. Mais ie veux que tu sçaches que le hazard n'est rien qu'vn mot sans signification. Car y a-t'il apparence qu'il se fasse quelque chose par rencontre dans vn ordre qui est estably de la main de Dieu? il y a long-temps que cette verité n'est plus debatuë de personne, qu'aucune chose ne se fait de rien. Combien que cette proposition s'explique communément de la matiere, & non pas du principe effectif, neantmoins il faudroit auoüer que si quelque chose naissoit du rien, qu'elle n'auroit point de cause. Que si cela est impossible; ie conclus raisonnablement qu'il n'y a point de hazard. Quoy, n'y a-t'il donc rien de fortuit, ne se fait-il aucune chose par aduenture, n'y a-t'il rien parmy la production de tant d'Estres, à qui ces noms soient propres? Aristote a donné la veritable réponce à cette demande dans sa Physique. Quand l'on fait quelque chose (dit-il) pour vne fin, qu'il en reüssit vne autre contre l'intention de celuy

de celuy qui agit, on appelle cela hazard, comme si quelqu'vn trauailloit dans son champ à dessein de le semer, & qu'il trouuast vn thresor; voila ce qu'on appelle fortuit, cela pourtant ne se fait pas de rien, d'autant qu'il a des causes, qui pour nous estre inconnuës, ne laissent pas d'estre veritables. Et vrayement si le Laboureur n'eust point trauaillé dans son champ, que l'Auare n'y eust pas caché son thresor on ne l'eust pas trouué. Le hazard n'est donc rien autre chose: que ce qui se fait par le rencontre de plusieurs causes qui agissent sans le dessein de l'Ouurier. Et certes celuy qui auoit caché son argent n'auoit pas dessein de le faire trouuer, ny celuy qui labouroit sa terre, n'en auoit pas la recherche pour fin. Le hazard est donc l'effet de deux causes, qui concourent à vne action non pas tumultuairement, mais par vne secrette conduite de cette sage Prouidence, qui a estably le bel ordre, que nous admirons dans la Nature.

I. POESIE.

LE Tygre se confond dans les eaux de l'Euphrate,
Où le Soldat s'enfuit quand il vent surmonter,
Et puis il se dilate
Retournant dans le lict qu'il venoit de quitter.
Si leurs eaux par apres font nouuelle alliance,
Les charges qu'ils traisnoient font les mesmes détours,
Et le basteau s'aduance
Dans l'ordre & le dessein, que Dieu met en leurs cours.
De mesme le hazard, qui fait nos aduentures,
Quoy que le iugeons se conduire sans loix,
A dans ses procedures,
Les secrets des projets du Monarque des Roys.

II. PROSE.

IE commence de conceuoir que ce que vous dites est veritable, mais ie vous prie de m'apprendre si dans cette liaison des causes, l'homme conserue la franchise de sa liberté, ou bien si les mouuemens de sa volontez demeurent contraints sous cette fatale chaisne. P. Vne creature raisonnable est tousiours libre, & Dieu ne luy a donné l'vsage du franc-arbitre, que pour luy faire reconnoistre ce qui se doit ou desirer ou fuir. Sa volonté choisit ce qui est souhaitable, & s'esloigne de ce qui ne l'est pas; & ainsi ceux qui ont du discours; ont le pouuoir de l'eslection. Mais cette puissance de vouloir n'est pas dans toutes les creatures. Dans les Essences toutes pures & celestes, qui n'ont point d'alliance auec la matiere, le Iugement est éclairé, la volonté incorruptible, & le pouuoir d'accomplir leurs desirs inuiolable. Quant aux ames raisonnables, il est impossible de leur oster cette franchise, particulierement lors qu'elles se tiennent dans la contemplation du premier & souuerain Estre. Elles sont moins libres, quand elles s'abaissent aux choses sensibles, moins encore quand elles ont vnion auec les corps: mais de verité elles sont entierement esclaues, lors qu'elles obeïssent à ses mauuaises inclinations, & qu'elles laissent l'Empire de la raison. Car elles n'ont pas plutost retiré leurs yeux de la vraye & souueraine lumiere, qu'aussi-tost elles sont aueuglées. Et ainsi leur volonté mesme cause sa seruitude, & leur franchise n'est libre qu'en ce poinct qu'elle veut estre esclaue. Ce que Dieu qui voit tout dés l'eternité, connoist dans les veuës de sa Prouidence, & le dispose selon les projects de ses diuins conseils, *Il voit tout, il entend tout.*

II. POESIE.

HOmere nomme le Soleil,
Le Createur de la lumiere.
Le tout voyant, le nompareil,
Quoy qu'il n'ouure point sa paupiere,
Ny sous la Terre, ny sous l'Eau,
Où l'on ne vid iamais les feux de son flambeau.
Mais le grand Dieu de l'Vniuers,
Deuant qui tout est fait de verre,
Porte ses regards à trauers
Du corps solide de la Terre,
La nuict ne voile point ses yeux,
Bien que de sa noirceur, elle éclipse les Cieux.
Ce qui fut, est, & qui sera,
Est present à sa connoissance,
Et iamais rien ne bornera
Son eternelle intelligence,
Son œil passe de bout en bout,
C'est donc le vray Soleil qui luit & qui void tout.

III. PROSE.

IE me sens engagé dans de nouuelles difficultez, & il m'est difficile de comprendre l'accord de la prescience de Dieu, & de nostre liberté Car s'il est vray que sa Prouidence void les choses dans l'aduenir, & qu'elle ne puisse estre trompée, il semble que cette prescience les rend necessaires. Et ainsi Dieu ayant veu de toute eternité, non seulement les actions des hommes; mais encore leurs conseils & les plus secrettes volontez de leur cœur, ie ne connois point de liberté : puis que cette science qui ne peut estre trompée,

trompée, les a preueuës. Autrement si l'euenement pouuoit estre changé, ce ne seroit plus vne prescience asseurée des choses futures, mais vne conjecture incertaine des euenemens possibles, ce qu'on ne peut penser de Dieu. De moy ie ne puis receuoir vne response par laquelle on tasche de se demesler de cette difficulté, quand on dit, que rien ne se fait, parce que Dieu le preuoit, mais plutost qu'il le voit, parce qu'il ne peut rien ignorer ; & ainsi s'il y a de la necessité elle regarde la connoissance & non pas son objet, parce qu'il n'est pas necessaire qu'vne chose preueüe arriue : mais il n'est pas libre que ce qui doit arriuer ne soit preueu. Comme si on estoit en peine de sçauoir si la prescience est cause de la necessité des choses futures, ou si la necessité des choses futures est cause de la prescience. Pour moy ie veux monstrer, quelque ordre qu'il y ait dans les causes, la necessité des euenemens preueus, quoy que cette prescience leur laisse vne liberté toute entiere. Ie me sers d'vne comparaison assez familiere. Si quelqu'vn est assis, le iugement qui se forme de ce repos est necessairement veritable : & reciproquement, si cette croyance est vraye, il est aussi necessaire qu'il soit assis. Il y a donc de la necessité en tous les deux, en l'vn d'estre assis, en l'autre d'estre veritable : Il n'est pas neanmoins vray qu'il soit assis, pour ce que l'on l'estime, mais on le croit, parce qu'il est veritablement, & ainsi quoy que l'vn soit la cause particuliere de la verité de l'autre, il semble neantmoins qu'il y ait vne necessité commune entre ces deux choses. On peut faire le mesme discours de la Prouidence & des choses futures. Car encore bien que l'euenement soit cause de la prescience, & non pas la prescience de l'euenement ; neantmoins, il est necessaire que ces choses futures

soient

soient preueües de Dieu, & qu'elles arriuent comme elles ont esté preueuës, ce qui paroist suffire à la ruine de la liberté. Voyons maintenant combien il est peu raisonnable de dire que l'euenement des choses qui se font dans le temps, soit cause de la connoissance eternelle de Dieu. Et de grace vouloir que Dieu preuoye le futur, parce qu'il doit arriuer, n'est-ce pas le mesme que de croire que les choses passées sont la cause de cette souueraine Prouidence? Mais comme il est necessaire qu'vne chose soit, quand ie sçay qu'elle est, quand aussi quand ie preuois vne chose, il n'est pas libre qu'elle ne soit pas future, d'où ie conclus que l'euenement d'vne chose preueüe n'est pas éuitable. De plus si quelqu'vn pred vne opinion dequoy que ce soit, autrement qu'il n'est, ce n'est pas vne connoissance asseurée, mais vne croyance incertaine, qui est fort esloignée de la nature de la science. Et partant si vne chose est future en sorte que son euenement ne soit pas necessaire, qui pourra sçauoir qu'elle doit arriuer? Car comme la science n'est point meslée de fausseté ny d'incertitude, aussi ne peut-elle estre autrement qu'elle est conceuë. Voilà d'où vient que la science est sans mensonge, d'autant qu'il est necessaire que chaque chose soit comme la science juge qu'elle est. Comme quoy donc se peut-il faire que Dieu preuoye le futur, s'il est incertain? Car si ce qu'il preuoit deuoir infailliblement arriuer, peut ne pas arriuer, il se trompe, ce qu'on ne peut dire ny mesme penser; à moins que de se rendre coulpable de blaspheme. Que s'il preuoit seulement qu'il peut estre, & ne pas estre, qu'elle connoissance est-ce là qui n'a rien de certain ny d'asseuré, & en quoy est-elle dissemblable à cet oracle, ridicule de Tiresias. *Tout ce que ie diray sera ou ne sera pas.* Quel auantage

auroit aussi cette prescience sur l'opinion des hommes, s'il iugeoit de l'euenement des choses incertaines, comme eux ? Que s'il ne peut y auoir aucun doute dans la science de Dieu, il faut auoüer que l'euenement de ce qu'il preuoit est necessaire. Et partant il n'y a point de liberté dans les conseils, & les actions de l'Homme que Dieu a ainsi arrestées à la necessité de l'euenement. Si nous receuons vne fois cette pensée (reprit la Philosophie) comme il semble que ce discours nous la doiue donner quel desordre, mettons-nous dans nostre conduite ? En vain on ordonnera des peines & des recompenses à des actions dans lesquelles la volonté n'interuient point, & ainsi l'impunité des méchans & le salaire des bons, qui nous paroist iniuste, nous semblera tres-equitable, pour ce que la necessité aura contraint les actions des méchans par l'infaillible necessité du succez, & partant il ne faut plus chercher de distinction entre les vices & les vertus. De ces dangereux principes naîtroit cette mauuaise consequence : l'ordre de toutes choses venant de la Prouidence de Dieu, sans que le conseil des hommes y contribuë rien du sien, que tous nos pechez & tous nos maux doiuent estre rapportez à l'Auteur de tout bien. Donc il ne faut plus auoir d'esperance, ny faire de prieres, car ie vous prie, quel besoin de desirer ny demander ce qui est necessaire dans son euenement ; Ce qui ruine entierement le commerce des prieres & des desirs entre Dieu & les hommes, puis qu'il n'y a que l'humilité de nos vœux, qui nous rende dignes de ses graces, & qui nous approche de cette lumiere inaccessible. Et ainsi il faudra accorder ce que i'ay tantost reconnu, que l'homme separé de son principe, retombe dans son neant.

III. POESIE.

III. POESIE.

QVel Destin ennemy, quelle triste auanture
Trouble les doux accords de toute la Nature?
Pourquoy deux veritez?
Perdent-elles si tost la bonne intelligence,
Qui faisoit d'elles-deux vne saincte alliance,
Et qui les maintenoit sans contrarietez.
Peut-estre que le vray n'a iamais de querelle,
Et que son amitié est pour tousiours fidelle,
Mais que nostre raison,
Ne pouuant penetrer l'estroit nœud qui le lie
Aux autres veritez, vne sotte folie
Luy veut persuader qu'il est sans liaison.
D'où vient donc que l'esprit fait tant de violence,
Pour sonder les objets, & tirer connoissance
De ce qui est caché?
Connoist-il les secrets, qu'il tache de connoistre:
S'il ne les connoist pas, ose-t'il bien paroistre,
Et n'est-il point honteux de s'y voir attaché?
Qui s'est iamais espris d'vne chose inconnuë,
Qui la pourroit chercher ne l'ayant iamais veuë?
Et quand vn heureux sort.
Mettroit deuant l'esprit la forme recherchée;
S'il ne la connoist pas elle est tousiours cachée,
Et partant tous ses sens ne sont qu'vn vain effort.
Peut-estre que l'esprit n'ayant point de commerce
A la masse du corps, qui maintenant trauerse
Ses nobles mouuemens,
Voyoit les veritez de tant de belles choses,
Dans l'estre de ce Dieu qui les tient toutes closes,
Et qu'il perd dans la chair tous ses beaux sentimens.
Celuy qui veut sçauoir, n'a pas la connoissance,

Mais aussi n'a-il pas vne entiere ignorance
De ce qu'il veut sçauoir :
Mais resuant à par soy, tout pensif il s'amuse
A regarder les traicts d'vne espece confuse,
Qui rejoint par apres ceux qu'elle doit auoir.

IV. PROSE.

VOilà (continuë la Sagesse) la vieillesse, qui a tant trauaillé l'esprit de Ciceron dans ses Liures, qui traittent des Propheties, & que tu consideres si curieusement. Neantmoins personne n'en a encore bien trouué le nœud. La cause de cette ignorance vient de tout ce que le discours de la raison humaine n'est pas capable d'atteindre à cette simple prescience de Dieu: s'il estoit possible de la conceuoir, il n'y auroit plus de sujet de douter. Ie tascheray de dissiper ces ignorances aussi-tost que i'auray démeslé les difficultez qui te troublent. Ie voudrois bien sçauoir en premier lieu, pourquoy tu ne veux pas receuoir la réponce de ceux, qui tiennent que la liberté n'est pas forcée par la prescience des choses, parce que cette connoissance ne les rend pas necessaires. Ne sçaurois-tu recueillir la necessité des choses futures d'autre part, si ce n'ét parce que les choses preueües ne peuuent pas n'arriuer point ? S'il est veritable que la préuision n'apporte aucune necessité à l'euenement (comme tu l'as reconnu toy-mesme) pourquoy attesteras-tu des actions libres à la necessité de quelque euenement (pour reconnoistre cecy) feignons qu'il n'y ait point de prescience; sans doute les actions libres ne prendront pas leur necessité d'vne chose qui ne sera point. Faisons maintenant que cette cognoissance les regarde, mais qu'elle ne leur impose aucune necessité, la volonté demeure: a

demeurera entierement libre. Il est vray (me diras-tu) la connoissance de ce qui doit arriuer ne le rend pas necessaire, mais c'est vn signe qu'il est tel, & ainsi bien qu'il n'y eust point de connoissance anticipée, il seroit neantmoins asseuré, que l'euenement des choses futures ne seroit pas libre ; d'autant qu'vn signe marque seulement ce qui est & ne le fait pas. C'est pourquoy il faut premierement monstrer que rien ne se fait sans necessité, pour dire que cette Prescience en soit le signe. Autrement s'il n'est aucune necessité, il ne peut y en auoir de marque. Or il est euident que la preuue de cette necessité ne se doit pas prendre du signe : de ce qui est exterieur aux choses : mais bien de leur nature. Mais comme quoy se peut-il faire, que ce que la Prouidence preuoit deuoir arriuer, n'arriue pas? y a-t'il pas apparence que nous doutions de l'euenement de ces choses, que la prescience preuoit ? Pourquoy ne croirons-nous pas plutost quoy qu'elles arriuent, qu'elle n'ont aucune necessité de leur nature? Que cette pensée te facilite l'intelligence de cecy. Nous voyons assez ordinairement l'adresse que les Carossiers apportent à conduire leurs chariots, (ce que nous pouuons dire des autres choses (peut-estre que nos yeux rendent leurs mouuemens necessaires, parce que nous le voyons : cela ne peut tomber dans vn sens raisonnable, estant si esloigné de la verité. Et de fait si ces mouuemens estoient necessaires, ie ne vois pas pourquoy l'Art apporteroit tant de soin à des effets contraints & forcez. Dont ce qui est libre quãd il se fait, n'est pas necessaire lors qu'il se preuoit. Et partant il est ainsi des choses, qui doiuent arriuer, dõt neantmoins l'euènement n'a aucune necessité. Ie ne crois-pas qu'il se trouue personne qui puisse dire que ce qui se fait à cette heure, n'ait autrefois esté futur.

Donc ce qui est preueu, ne laisse pas d'estre libre. Car comme la cognoissance d'vne action toute presente ne luy fait point de necessité, ainsi la prouision n'oste pas l'indifference à ce qui doit arriuer. Peut estre que tu doute s'il peut-y auoir vne prescience des actions libres, parce qu'il te semble qu'il y ait de la contradiction, & que tu estimes que s'il y a de la preuision, il y a de la necessité, & s'il n'y a point de necessité, qu'il n'y a point de preuision, d'autant que la science ne regarde que ce qui est infaillible. Que si l'on preuoit les euenemens incertains auecque certitude, il est euident que c'est vne erreur de l'opinion, & non pas vne verité de la science. La cause de cette erreur vient de ce que l'on croit, que la seule nature des choses opere en la cognoissance que nous en auons : ce qui n'est pas veritable, puis qu'on la doit principalement à la puissance de connoistre. Pour conceuoir cecy auecque plus de facilité ; prenons vn exemple familier. N'est-il pas vray que l'œil comprend la rondeur d'vn corps d'autre façon que le toucher? Celuy-là quelque esloigné qu'il soit, la voit à la faueur de ses rayons, qui vont prendre en quelque façon cette connoissance au contraire la main ne la voit qu'à tatons, & en se glissant à l'entour de ce corps. C'est vne chose pareillement asseurée que le sens, l'imagination, l'esprit, & la raison sont differentes en leur maniere de conceuoir l'homme. Le sens s'arreste à la figure de son sujet, & la raison considere la nature dans l'espece generale & abstraite des particuliers. L'œil de l'intelligence est encore plus vif, parce qu'il ne s'arreste qu'à la simplicité de l'essence. En quoy il faut remarquer que la plus noble façon de comprendre a les perfections de la moins parfaite, ou celle-cy ne peut s'esleuer à cette maniere eminente de conceuoir, parce

que

que le sens ne peut rien hors de la matiere, l'imagination regarde les formes en general, la raison considere simplement l'essence, mais l'intelligence estant comme esleuée au dessus de tout cela, se forme vne image, qui luy represente tout ce qui est au dessous d'elle, d'autant que dans vne simple veuë, elle connoist l'espece de la raison, la figure de l'imagination, & ce qui est sensible, bien qu'elle ne s'ayde pas des actions particulieres de ces facultez. De méme la raison comprend les choses qui se peuuent imaginer, & qui tombent sous les sens, bien qu'elle ne reçoiue pas le secours de ces puissances. N'est-ce pas elle, qui définit ainsi son concept vniuersel; l'homme est vn animal à deux pieds, & raisonnable : quoy que cette connoissance soit generale, elle ne laisse pas d'estre d'vne chose sensible & sujette à l'imagination. Nous pouuons dire le mesme de la puissance d'imaginer, laquelle (bien que ces commencemens luy viennent des sens) se peut feindre des phantosmes, qui luy representent les Estres sensibles, lors mesmes que les sens sont assoupis. Ne vois-tu pas maintenant que les puissances vsent plutost de leur pouuoir en la connoissance de ce qu'elles comprennent, que de celuy des choses qui sont conceuë ? Et à vray dire cela semble raisonnable. Car si le iugement est en l'acte de celuy qui connoist ? il est absolument necessaire, que chacun accomplisse son action par ses forces particulieres, & non point par celles qui luy sont estrangeres.

IV. POESIE.

L'Escole de Zenon a nourry de ces Sages,
Qui font sortir des corps de petites images
Qui forment nos esprits,

De mesme qu'vn papier reçoit les characteres
D'vn excellent burin, dont les riches mysteres
N'ont point de iuste pris.
Mais s'il'esprit humain n'a rien dans sa science,
Qui viennent de l'effort de sa propre puissance;
S'il ne fait que souffrir,
Et que comme vn crystal, il prenne ses figures,
Qui sont dans tous les corps des secondes natures,
Que l'air nous vient offrir.
D'où vient que cét esprit deuine toutes choses,
Qu'il sonde les Agents qui nous les tiennent closes,
Qu'il va dans l'aduenir,
Qu'il demesle l'objet de son estre sensible,
Qu'il diuise & rejoint, iusqu'à l'indiuisible,
Qu'on ne peut des-vnir?
D'où vient que cét esprit en vn moment s'enuole,
Aux poincts plus escartez de l'vn, & l'autre pole,
De ce haut Firmament,
Et puis abandonnant cette maison sublime,
Qu'il descend du Zenith iusqu'au fond de l'abysme,
Sans aucun mouuement?
D'où luy peut arriuer que rentrant en soy-mesme,
Il sçait par le discours d'vn apparent problesme
Tirer la verité?
L'esprit n'auroit-il rien dans toute sa lumiere,
Au dessus du pouuoir d'vne rude matiere,
Tout à fait limité?
Ie veux bien auouer que l'objet nous resueille,
Enuoyant ses rayons aux yeux, & à l'oreille,
Et que pour les mesler.
A ces germes secrets, & ces riches semences,
Que nous auons en nous de toutes les sciences,
Il les vient appeller.

V. PROSE.

V. PROSE.

QVe si l'esprit se sert seulement de ses forces pour comprendre les corps, quoy que certaines qualitez inuisibles ayent deuancé, & en quelque façon éueillé son action : combien plus raisonnablement dirons-nous, qu'vne intelligence tout à fait separée du commerce de la matiere, ne s'ayde pas pour les connoistre de leurs especes sensibles ? Ainsi voyons-nous que la nature a donné aux creatures diuerses sortes de connoissances. Les Conques, & ces poissons qui sont aussi immobiles que les rochers, où ils sont attachez, n'ont que le sentiment. Les animaux qui semblent auoir des desirs & des auersions, sont pourueus d'imagination. Le discours appartient seulement à la nature humaine, comme l'intelligence est propre de la diuine, mais cette derniere a toutes les perfections des autres. Que seroit-ce si les sens & l'imagination venoient à contredire la raison en la connoissance des choses vniuerselles & abstraites ; parce que leur propre objet n'est pas de cette condition ? Peut-estre que l'on estimera le iugement de la raison faux, de conceuoir ce qui est sensible & particulier comme vne chose vniuerselle. Le discours ne seroit-il pas raisonnable pour lors, s'il repartoit, qu'il void le sensible, & ce qui se peut imaginer dans vne connoissance plus noble, & plus releuée, que pour eux, il leur est impossible de passer plus auant que les images & les especes materielles, mais qu'il ne faut pas iuger des forces de l'esprit par les foiblesses du corps. Et nous autres qui sommes doüez de toutes ces puissances, nous serions plutost pour la raison que pour les sens. Voila le iugement que nostre petite raison fait de

cette prescience qui regarde l'aduenir, d'autant qu'elle ne void rien au delà du present, elle croit le mesme de l'intelligence diuine Voicy ton raisonnement. Si vne chose est necessaire dans son euenemens, elle ne peut estre preueüe auecque l'asseurance : Il n'est donc point de prescience, ou si nous en receuons vne, il est impossible de rejetter vne necessité de l'euenement de toutes choses. Or, si nous estions capables de cette haute intelligence, comme nous le sommes du discours, sans doute comme nous jugeons equitable que le sens & l'imagination cedent à la raison, ainsi soûmettrions-nous toute nostre raison à la diuine. Et partant tachons de porter nos pensées iusques à cette souueraine Intelligence, nostre raison y verra des veritez que nos lumieres ne découurent pas. Et c'est que ce qui n'a pas vn euenement necessaire est pourtant objet d'vne connoissance qui ne peut faillir, & cette diuine veuë n'est pas vne opinion, mais vne science simple & toute parfaite.

V. POESIE.

QVe de verités sont dans toutes les Natures,
Et que les animaux sont diuers en figures ;
Les vns courbez en bas marchent de tout leur corps,
Les autres plus legers prennent tous leurs essors
Dans l'empire des vents, où d'vn battement d'aisle
Leur vol imite en l'air le cours d'vne nacelle.
Ceux-cy plus ajustez mesurent tous leurs pas,
Et ne marchent iamais que comme le compas ;
Soit que la liberté les pousse dans la plaine,
Soit que leurs appetits, ou la crainte les meine
Dans l'espaissent des bois,

L'homme

L'homme seul toutes-fois
Porte droite sa veüe
Au dessus de la nüe,
Et n'a rien que les Cieux
Pour objet de ses yeux.
Voulez-vous estre sages,
La forme des visages
Apprend à vos esprits
L'equitable mespris,
Et l'innocente guerre
Que l'on doit à la terre;
Portez vos sentimens
Dessus les Elemens;
Ceste noble posture,
Dit que vostre nature
Doit s'esleuer aux Cieux,
Puis qu'il y a les yeux.

VI. PROSE.

PVis que nous auons prouué, que tout ce qui se connoist, est connu par la faculté naturelle de ceux qui conçoiuent, & non point par vne vertu propre aux objets de la connoissance, tachons (autant que nostre foiblesse le permet) de comprendre la nature diuine, afin que cette science nous conduise à celle dont il connoist les choses. Tous ceux qui ont eu des pensées raisonnables de Dieu, disent qu'il est eternel. Entrons dans la consideration de cette eternité; par elle nous connoistrons son essence & son sçauoir. L'Eternité est la parfaite & entiere iouïssance d'vne vie qui est toute à la fois, sans fin, sans commencement & sans partage: cecy s'esclaircira par la comparaison du temps; d'autant que tout ce qui vit

dans

dans son estenduë, va du passé par le present, au futur, & il n'est rien de ce qui subsiste dans son flux & dans sa succession qui possede sa vie tout à la fois, mais il attend le lendemain pendãt qu'il laisse couler sa veille. Et mesme du iour present, vous ne tenez qu'vn moment. Donc ce qui est sujet à la suite du temps, quoy qu'il n'ait ny fin, ny commencement, comme Aristote l'a estimé du monde, & méme que sa durée s'estend à l'infinité des siecles, neantmoins, on ne peut dire qu'il soit eternel, d'autant que sa durée n'est pas recueillie & ramassée à vn seul poinct ; & qu'il n'a pas le futur present. Ce qui ioüyt pleinement de son Estre : à qui rien de l'aduenir ne defaut : & à qui le passé n'échappe point, est à proprement parler eternel, & il est necessaire que rien ne luy manque hors de luy, & qu'il ait tous les momés des siecles presens. De là il est aisé de conclurre que ceux-là se trompent qui estiment auecque Platon, que le monde n'a point de commencement ny de fin : & partant qu'il est de méme âge auec Dieu ; & qu'il luy est coëternel. Il y a bien de la difference de posseder vne vie, qui n'ait point de bornes, ce que Platon accorde au monde, & en auoir vne dont la durée soit toute presente : ce qui n'est propre que de Dieu, ne nous doit pas sembler plus ancien que les creatures par le nombre des années : mais par les propres qualitez de son Estre tres-simple, d'autant que la suite des temps imite l'estat de cette vie immobile, & toute presente, & ne pouuant se mesurer à luy, elle degenere de l'immobilité dans le mouuement, & de la simplicité d'vne vie toute presente, aux écoulemens d'vn âge, qui s'échappe tousiours. Et ne pouuant ioüir de sa vie toute entiere en ce qu'elle ne finit point, elle semble imiter par ses retours ce qu'elle ne sçauroit possede[r]

à la fois. Et cela se fait s'attachant à des instans qui fuïent sans se iamais reposer dans vn terme. Ainsi le temps est vne image de l'eternité : mais comme cette vie ne s'arreste point, elle s'épanche vers l'infinité des temps, & ainsi il arriue qu'elle continuë en coulant, ce qu'elle ne sçauroit posseder en subsistant. Et à n'en mentir point, si nous voulons promptement nommer les choses, nous dirons auecque Platon ; que Dieu est eternel, & le monde perpetuel. Donc puis que la façon de conceuoir suit les conditions de l'Estre où elle se retrouue. Dieu estant eternel, simple, sans vicissitude ny changement, sa connoissance l'est pareillement, de sorte que sans estre sujette à la succession, elle ramasse le passé, le present, & le futur dans ce moment simple & eternel qui luy represente tout. Et partant, si nous voulons considerer la prescience, nous ne l'appellerons pas vne preuision de l'aduenir, mais bien vne simple veuë de ce qui est tousiours present. D'où nous pouuons recueillir, que le nom de preuoyance luy est moins propre, que celuy de prouidence, d'autant que le premier insinuë vn rapport futur, & le second marque seulement de la distance entre ce qui connoist, & l'objet qui est connu. Et ainsi la prouidence est comme vn grand œil posé sur les plus hautes extrémitez de l'Vniuers, qui estend ses regards sur tout ce qui luy est inferieur. Quoy voudrois-tu peut-estre que la connoissance de Dieu le rendist necessaire, parce qu'elle le void ? celle des hommes n'a pas cette imperfection. Dis-moy, ie te prie, quand tu regardes quelque chose, cesse-t'elle d'estre libre? Ie ne me sçaurois faire croire que tu ayes de si mauuaises pensées. Si tes yeux n'apportent point de necessité à ce qui se fait dans le temps, dis le mesme (l'on peut vser de comparaison) de celles qui se

considerent

considerent dans l'eternité. C'est pourquoy cette diuine veuë n'altere rien de l'essence, ny des qualitez des creatures, puis que Dieu les a deuant soy, comme elles seront dans l'auenir. Ce qui se fait sans confondre ny mesler les iugemens qu'il fait & des choses libres, & de celles qui ne le sont pas. Comme vous autres en voyant le Soleil, qui roule dans le Ciel, & vn homme qui marche sur la terre, vous iugez le mouuement de celuy-là necessaire, & la promenade de celuy-cy libre, sans que ces deux pensées se confondent. De mesme la veüe de Dieu ne change pas la nature des choses qui luy sont presenté; quoy que rapportées; & comme arrestées à la difference des temps, elles soient futures Si vous medites qu'il est impossible que ce que Dieu préuoit n'arriue pas, & ainsi que l'euenement en est necessaire. Ie t'auoüeray vne verité, dont tous les esprits ne sont pas capables, & qui ne se laisse comprendre que de ceux dont la profonde speculation penetre Dieu. C'est que les choses futures sont necessaires & libres; necessaires si elles sont considerées auecque rapport à cette connoissance diuine : libres si l'on les prend en leur nature. Cecy est assez facile, si tu te souuiens qu'il est de deux sortes de necessitez, l'vne absoluë, l'autre de supposition. Qu'il soit necessaire que tous les hommes meurent, cela n'a point de restriction : que quelqu'vn marche, quand tu le sçais, il ne peut estre autrement, mais cette circonstance ne luy peut donner vne necessité simple & absoluë, parce que ce n'est pas la nature de cette action qui la porte; mais le rencontre de la condition. L'œil ne fait pas marcher necessairement les pieds qu'il voit se remuër auecque liberté, quoy qu'il ne leur soit pas libre de ne se point remüer, tandis que leur action durera. Ainsi quand Dieu

voit

voit vne chose presente, il faut necessairement qu'elle soit, bien que son estre ne soit pas simplement necessaire. Or il est certain que tout ce que l'homme doit faire de libre dans l'auenir est present à Dieu. Donc les choses futures sont necessaires par cette circonstance de la preuision de Dieu, quoy que dans les proprietez de leurs natures, elles soient pleinement libres. Tous les euenemens que Dieu préuoit arriuer donc necessairement, quoy que deuant leur existence, ils puissent ne pas arriuer. Mais que leur sert d'estre de cette nature, puis que la seule connoissance de Dieu leur vaut toutes les necessitez que l'on sçauroit imaginer. Le voicy le mouuement du Soleil, & celuy de l'homme sont necessaires, tandis qu'ils se font, mais auec cette difference que celuy du Soleil ne pouuoit pas ne point arriuer là où celuy de l'homme estoit libre. Ainsi ce qui est present à Dieu est necessairement; mais cette necessité vient de leur existence, quoy que cette existence soit de la liberté de leurs causes. Ce n'est donc pas sans raison que i'ay dit que ces choses estoient necessaires, rapportées à la connoissance de Dieu, & libres, si l'on les considere dans leur nature. De mesme que tout ce qui est sensible dans l'ordre qu'il a auec la raison est vniuersel, quoy qu'en soy il soit particulier. Mais quoy (me dira-tu) s'il est en ma puissance de changer mes volontez, ie pourray faire mentir cette Prouidence, en changeant l'objet qu'elle connoist? A cela ie réponds, que tu peux prendre de nouuelles resolutions, mais parce que cette Prouidence void bien que tu le peux, & que tu le fais, elle ne peut faillir; comme il est impossible de te couurir à vn œil, qui te considere, quoy que librement tu prennes mille differentes postures. Et quoy cette prescience se changera-t'elle

selon

selon mon caprice, & Dieu sera-t'il obligé de prendre de nouuelles pensées, autant de fois que ie formeray de nouueaux desseins. Nenny, pource que l'intelligence diuine regarde tout le futur à la fois, sans aucune vicissitude ny succession de connoissance, mais d'vne seule veüe, elle preuient tous ses changemens sans se changer. Ce qu'elle tient de la simplicité de son estre, & non pas de la nature des choses futures. D'où tu pourras soudre la difficulté que tu faisois tantost sur ce qu'il te sembloit indigne que nos euenemens fussent cause de la connoissance de Dieu. Car la vertu de cette science ramassant tout dans sa notion presente, donne l'ordre à toutes choses, sans rien prendre de leur suite. Cela estant ainsi, la liberté de l'homme demeure toute entiere, & les Loix ne sont pas injustes en la disposition des peines & des recompenses. Et Dieu nous regardant du Ciel comme d'vne échauguette, & accordant sa veuë eternelle auec l'euenement de nos actions, rend le salaire à la vertu, & les supplices aux crimes. Ainsi la confiance que nous prenons de sa bonté, & les prieres que nous luy addressons ne peuuent estre inutiles, quand elles sont équitables. Et partant fuyez le vice, aymez la vertu, releuez vos pensées à des choses hautes, abaissez seulement vostre courage à l'humilité des prieres. *Vous auez vne estroite obligation de bien faire (si vous ne voulez malicieusement feindre de l'ignorance,) puis que vous faites toutes vos actions deuant les yeux d'vn Dieu qui voit tout.*



FIN.

